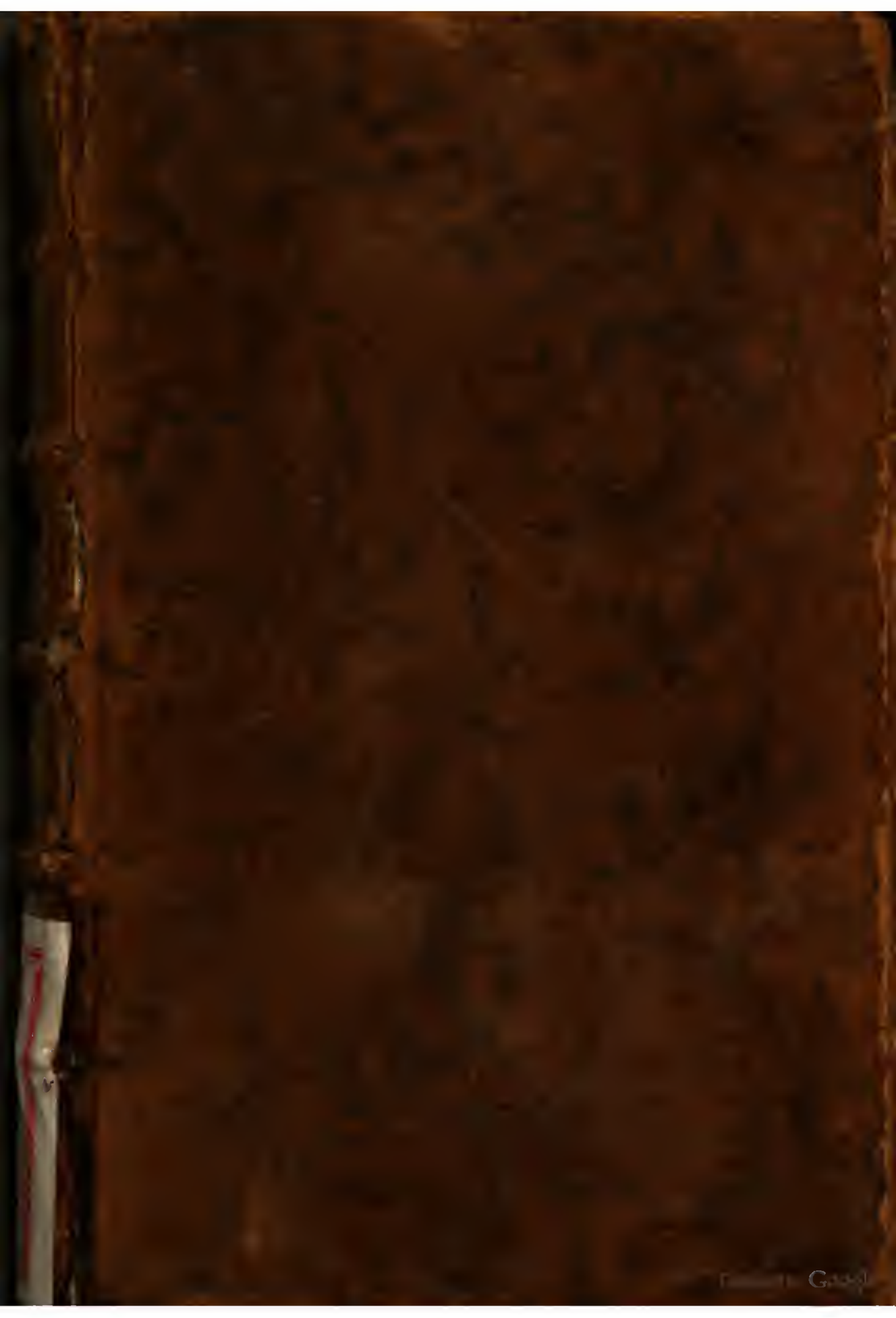


AZ.
uele III
II
SUPPL.
PALATINA
A
136
NAPOLI

LE MISANTROPE,

Par Mr. V. E.***

NOUVELLE EDITION,

Revuë & augmentée de pluſieurs DISCOURS importans.

TOME PREMIER.

A LAUSA[illegible] & à GENEVE,
Chez MARC-MICHEL BOUSQUET & Comp.

MDCCXLI.

LE
MISANTROPE,

Par Mr. V. E.***

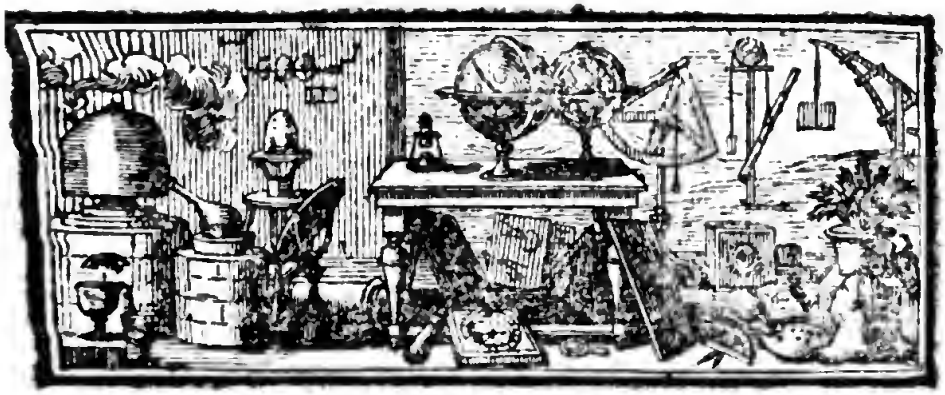
MOUVELLE EDITION,

Revuë & augmentée de plusieurs DISCOURS importans.

TOME PREMIER.

A LAUSA[illegible] & à GENEVE,
Chez MARC-MICHEL BOUSQUET & Comp.

MDCCXLI.



A MONSIEUR

LE BARON DE WELDEREN,

SEIGNEUR D'UPBERGEN, &c. GRAND BAILLIF ET DICK-GRAAVE DE LA BETUWE INFERIEURE &c. DE'PUTE' A L'ASSEMBLE'E DE LL. HH. PP. LES ETATS GENERAUX &c. &c. &c.

MONSIEUR,

Si je prends la liberte de vous dédier cet Ouvrage, ce n'eſt en aucune manière pour me ménager une favorable occaſion d'inſtruire les hommes de vôtre mérite, & de

vous donner, même avec ſobrieté, les éloges, dont vous êtes digne. Depuis longtemps les louanges, quelque vrayes qu'elles ſoient, ſont déplacées dans une Dedicace. Le lieu où elles ſe trouvent, les rend ſuſpectes, les avilit, & leur ôte le droit de procurer le moindre plaiſir raiſonnable à celui qui en eſt le ſujet. C'eſt au Public, à vous rendre juſtice. On peut compter ſur ſa candeur, & je vois avec la plus grande ſatisfaction que vous avez tout lieu d'être content de ſon ſuffrage; Il ne m'a pas chargé d'être ſon Orateur *auprès de vous. Mon unique but eſt de vous marquer ici de la maniére la plus éclatante qu'il m'eſt poſſible, que je ſuis avec un vrai dévouement,*

MONSIEUR.

Vôtre très-humble & très-obéïſſant Serviteur,

J. V. EFFEN.

AVER-

AVERTISSEMENT

DU

LIBRAIRE

Sur cette Nouvelle Edition.

L'*Empreſſement du Public pour le* Miſantrope *n'ayant pû être ſatisfait depuis qu'il a ceſſé de paroitre par feuilles, ſoit parce qu'il n'en reſta que peu d'Exemplaires complets, ſoit parce que ces deux Volumes avoient été mis à un prix exhorbitant, j'ai cru devoir en donner une nouvelle édition. Je crois qu'elle ſera d'autant plus agréable que j'en ai retranché tant d'avertiſſemens inutiles, & que l'Auteur a bien voulu revoir ſon Ouvrage d'un bout à l'autre, & afin d'intéreſſer la curioſité du Public, il y a ajouté pluſieurs Diſcours* ſur le Caractère des Eſprits-Forts & des Incrédules & *ſur* la Charité qui concer-

ne l'Aumone, *outre une* Rélation assez curieuse d'un Voyage en Suède, *où l'on trouve plusieurs Réflexions & quelques Caractères intéressans. Il semble qu'avec des additions si considérables cet Ouvrage peut passer en quelque manière, pour tout nouveau. Voilà ce que j'ai à dire sur cette édition, renvoyant le Lecteur à la Préface suivante, pour ce qui concerne l'Ouvrage en lui-même.*

PRE-

PREFACE

DE LA

PREMIERE EDITION.

VOus appellerez ceci Miſantrope, ou Préface Miſantropique, ou bien comme vous le trouverez bon, le nom ne fait rien à la choſe; tant y a que je ne prends la Plume en main que pour vous dire adieu. *Mais*, dira-t-on, *pourquoi finir ſi bruſquement ſans nous avertir? Voila un Auteur qui ſait bien peu ſon Monde.* Vous avez raiſon, *Lecteur*, cette conduite ſent un peu ſon Miſantrope; & c'eſt juſtement par là qu'elle me plaît. Par quelle raiſon voulez-vous que j'aille faire des façons avec le Public? Nous ſommes aſſez familiers enſemble pour en agir d'une maniére libre; il me traite bien auſſi cavaliérement, tout au moins, que je le traite, & je vous jure que je l'en aime davantage.

Vous vous attendez aparemment à aprendre de moi la raiſon qui m'a fait quitter mon Ouvrage. Je le veux bien, *Lecteur*, la voici : c'eſt que je n'avois pas envie de le continuer. Voila une belle raiſon, *me direz-vous*. D'accord, elle n'eſt pas belle, mais elle eſt vraye, & cela ſuffit. Votre curioſité s'étoit préparée à tout autre choſe. Que voulez-vous? Ce n'eſt pas ma faute, voulez-vous que j'aille mentir pour vous faire plaiſir ?

Encore un coup, *Lecteur*, voici ma ſeule raiſon ; j'ai fait le Miſantrope, parce que j'avois la fantaiſie de le faire ; je ne le fais plus, parce que la fantaiſie de le faire m'eſt paſſée. Il n'y a rien au monde de plus naturel, & vous voyez bien que toutes vos conjectures ſur cette affaire ſont fauſſes, à force d'être rafinées.

Les uns diſent, que je ſuis à bout de mon Latin, & que la matiére me manque. Eh ! *Meſſieurs*, que dites-vous là ; ſi vous me fachez je compoſerai encore cent Miſantropes, ſur les ſeuls diſcours que fait le Public, touchant les raiſons qui m'ont fait finir. D'autres qui ont l'eſprit bien plus délié, aſſurent que le Libraire a reçû ordre, de la part des Souverains, de ne me plus imprimer. Cette conjecture, toute fauſſe qu'elle eſt, me mortifie extrêmement : il faut que ceux qui la font ayent trouvé, dans mon Ouvrage, des choſes contraires au bien public, ou bien aux bonnes mœurs. Juſte Ciel ! qu'ai-je écrit qui puiſſe leur faire naître cette penſée ? Seroit-ce bien l'éloge que j'ai

j'ai fait de ces jeunes Anglois qui ſe ſont ſignalez à l'Opéra, d'une maniére ſi éclatante? Je conviens que cela s'apelle louer une folie; mais cette raiſon là ne me paroît pas aſſez forte pour faire interdire un Livre. Où en ſerions-nous ſi les louanges de cette nature pouvoient être regardées comme des crimes d'Etat? Que deviendroient tant de Poëmes épiques, Sonnets, Panégiriques, Harangues funébres? On y éléve juſqu'aux nuës, la plûpart du tems, des folies, & même des folies très criminelles; & cependant les Libraires ne courent aucun riſque en imprimant ces Piéces; ſi ce n'eſt quelquefois celui de ne les pas vendre.

Vraiment on a des ſoupçons bien plus injurieux des motifs qui m'ont fait rengainer ma Plume. On dit que je n'écris plus, parce que je ſuis mort. Voyez juſqu'où va la calomnie des gens. Si je leur ai dit un peu leurs petites véritez de tems en tems, ai-je mérité par là qu'ils me tuaſſent d'un coup de leur imagination? Laiſſez moi faire, je leur montrerai bienque je ſuis plein de vie, & je vivrai tant queje pourai, ne fût-ce que pour leur faire dépit: cette vangeance eſt permiſe, je croi.

Vous n'y êtes pas non plus, *vous autres Meſſieurs*, & *Mesdames*, qui croyez que ma vanité n'ayant pas lieu d'être ſatisfaite du ſuccès du Miſantrope, je l'ai quité par dépit, & que je ſuis au deſeſpoir de le trouver moins bon, que je l'avois crû d'abord. *Diſtinguo*, pour de la vanité, j'en ai autant qu'Auteur au monde; ce n'eſt pas peu dire. Mais pour n'être pas

content du Miſantrope, bagatelle ; j'en ſuis plus content que jamais. Un Ecrivain ne ſe deſabuſe jamais ſur le mérite de ſes productions ; c'eſt la régle. Il eſt vrai qu'il y a bien des Gens à qui je n'ai pas l'honneur de plaire : tant pis pour eux. Je traite tout cela de petits Eſprits : c'eſt la régle encore, & rien ne m'empêche d'apeller de leur jugement, à la Poſtérité ; ſon Tribunal eſt une reſſource inépuiſable de conſolation : tous les Tribunaux n'en ſont pas de même.

Je ne vivrai pas du tems de la Poſtérité apparemment, & je ne jouïrai pas de ma gloire future ; voila une belle affaire, j'en jouïs en idée, & cela vaut beaucoup mieux. Je n'y gagnerois peut-être pas, ſi je ſavois au juſte tout ce qu'on dira de moi dans les Siécles à venir. Mon imagination y ſuplée de reſte, & comme elle a mes intérêts fort à cœur, on peut bien croire qu'elle me repréſente ma réputation future ſous la face la plus riante. Quel charme ! d'être apellé, dans deux mille ans d'ici, le Divin Miſantrope, comme le Divin Platon, le Divin Homére. Que quelques Grimauds me viennent dire alors :

Enfant bâtard de Calliope,
Faux plaiſant, fade Miſantrope.

Il faut voir comment les futurs *Daciers* laveront la tête à ces ignorans, ces impies, ces ſacriléges ; & pour dire tout ce qu'il y a de plus fort, à ces *Zoïles*. Peut-être que quelque Prince entêté de moi, m'enfermera dans une Boëte d'or

d'or garnie de Diamans, comme Alexandre en uſa à l'égard d'Homére ; que ſai-je même, ſi quelque Roi, de l'humeur de Ptolomée, ne fera pas crucifier quelques-uns de mes Critiques. Je n'aimerois pas cette rigueur, dans le fond, mon naturel n'eſt pas des plus ſanguinaires, & je conſeillerois plûtôt à ce Prince de les faire mettre quinze jours au pain & à l'eau ; c'eſt bien autant qu'il en faut pour vanger la réputation d'un Poëte : il en fera pourtant ce qu'il trouvera bon, ce ſont ſes affaires, & je m'en lave les mains.

La perſuaſion où je ſuis de faire l'admiration de la Poſtérité la plus reculée, me fait réſoudre de ne rien changer dans mon Ouvrage, dût-il être réimprimé dix fois pendant ma vie.

Je ſuis du nombre de ces Auteurs, qui ſe l'aiſſeroient plûtôt couper les oreilles, que de ſouffrir qu'on retranchât le moindre mot de ce qu'ils écrivent. Je veux, qui plus eſt, laiſſer dans mes Miſantropes, juſqu'à la mauvaiſe ponctuation, & aux fautes d'impreſſion. A quoi s'amuſeroient les Commentateurs à venir, ſi on leur tranſmettoit des Livres trop exacts ? Il n'y auroit pas là de quoi faire briller leur beau génie. Mais quand ils trouvent par-ci, par-là, dans les Auteurs, quelqu'expreſſion bizarre, quelque fauſſe penſée, quelqu'endroit embaraſſé, c'eſt alors qu'ils triomphent ; & je créve déja de rire, lorſque je ſonge aux belles choſes qu'ils trouveront dans mes Ouvrages, ſans que j'aye jamais penſé à les y mettre.

Enfin, *Lecteur*, toutes les cauſes aux-quelles vous attribuez mon ſilence, ne ſont qu'autant

d'êtres

d'êtres de raiſon; il n'y a de la réalité que dans celle que je vous ai alléguée; c'eſt une fantaiſie toute pure, qui m'a fait planter là le Miſantrope. La fantaiſie influe terriblement ſur la conduite des hommes, & ſi tout le monde étoit d'auſſi bonne foi, que je me pique de l'être, vous ne douteriez pas un moment de cette vérité.

Je ne trouve rien de ſi drole, que Meſſieurs les Hiſtoriens, avec leurs réfléxions ſur la conduite des grands Hommes. *Alexandre*, *Pyrrhus*, ou *Céſar*, ont fait telle ou telle Action; là-deſſus on entre dans les penſées les plus ſecrettes de ces Conquérans, & l'on nous déduit d'une maniére circonſtanciée, les vûes que la Prudence leur a inſpirée, pour diriger cette action à leur intérêt. Qui vous a révélé tous ces miſtéres, *Meſſieurs Tite-Live*, *Quinte-Curſe*, & *Tacite*? Ce que vous attribuez aux motifs les plus recherchez d'une Politique rafinée, n'a eu peut-être ſa ſource que dans la fantaiſie, de laquelle les actions des Héros relévent tout autant, pour le moins, que de la Fortune. Vous ne reſſemblez pas mal, ſur cet Article, aux Auteurs des Romans, qui rempliſſent ſouvent une douzaine de pages de ſuite, des diſcours dont *Artaméne*, ou *Pharamond*, ſe ſont apoſtrophez eux-mêmes dans leur lit, ou dans le fond d'une Forêt ſolitaire.

Revenons à un ſujet qui m'intéreſſe davantage; C'eſt à moi-même. Je prévois qu'on m'objectera, que rien n'eſt plus vilain pour un Miſantrope, que d'avoir des fantaiſies. Il eſt vrai,

rai, je n'y penſois pas. Cherchons quelque raiſon plus digne d'un Philoſophe; en voici déja une qui ne me paroît pas tant mauvaiſe.

Ne vous ſouvient-il pas, *Lecteur*, que quelque part dans mon premier Volume, j'ai dit, que mon but étoit de tâter le goût du Public, afin de lui donner après quelque bon Ouvrage plus conſidérable; voila juſtement ce que je vais faire à préſent. D'abord vous aurez la ſuite de mes Réfléxions ſur la maniére de cultiver l'eſprit de la Jeuneſſe: après cela vous aurez un Livre intitulé, *La Bagatelle.* Voila ce qui s'apelle un Titre! il ſuffit ſeul pour faire la Fortune du Libraire, & la matiére eſt ſi riche, que pourvû que je vive aſſez long-tems, je prétens faire autant de Volumes là-deſſus, qu'il y en a eu dans la Bibliothéque de Mr. V. D. M. ou, pour dire encore bien plus, autant qu'il y en a dans ſon Catalogue; & j'eſpére qu'ils ſe vendront au deſſus de leur juſte valeur.

Je ne veux pas vous dire les Titres de mes autres Livres. J'aime mieux éxercer les lumiéres que vous avez, pour diſtinguer un Auteur d'avec un autre, par les propriétez eſſentielles de leur ſtile. Il n'eſt pas poſſible de vous en impoſer là-deſſus. Dès que vous avez lû une ſeule période, vous êtes d'abord au fait, vous aplaudiſſez à votre pénétration, & c'eſt là un plaiſir piquant dont je n'ai pas la moindre envie de vous priver.

Vous ne prétendez pas aparemment que je vous diſe mon nom, ce ſeroit ſe moquer de moi. Il n'eſt pas poſſible qu'on l'ignore; j'en

ai

ai fait confidence, comme vous ſavez, à un grand nombre de perſonnes, qui n'ont pas manqué d'en faire confidence à bien d'autres, & après cela j'eſpérerois envain d'être encore caché. A propos de mon nom, il faut que je vous faſſe part d'une petite Avanture qui m'eſt arrivée dans la Boutique de mon Libraire. J'y étois un jour avec quatre ou cinq autres Beaux-eſprits, qui faiſoient ſemblant de n'avoir pas encore découvert l'Auteur du Miſantrope, & qui paroiſſoient fort curieux de le connoître. Dans le tems que chacun débitoit ſes conjectures là-deſſus, il entre un jeune Gentil-homme qui fait des complimens à mon Libraire de la part de l'Auteur en queſtion. Vous le connoiſſez donc, lui dit un de la Compagnie? *Si je le connois, c'eſt le meilleur de mes Amis. Je veux bien vous le nommer, c'eſt un certain Viguelius de Duſſeldorp; il avouë naturellement que c'eſt lui qui fait cette Piéce, auſſi-bien que le* Vas y voir, *qu'on imprime à Utrecht. Le Vas y voir,* lui répondit-on! vous avancez là une contradiction dans les formes. Il n'eſt pas poſſible que ces deux Piéces ſortent d'une même Plume. *Rien n'eſt plus certain pourtant,* repliqua-t-il, *j'en ai eu les brouillons entre les mains.* On le pria là-deſſus de dire, s'il étoit ſûr que ces brouillons lui avoient été montrez, avant que les Miſantropes dont ils contenoient la matiére euſſent vûs le jour; Car il n'eſt pas difficile, continua-t-on, de copier un Ouvrage, de le bigarrer de ratures, & de lui donner tout l'air d'un brouillon. Cette objec-

objection commença à rendre à ce jeune Monſieur, la ſincérité de ſon Ami un peu ſuſpecte, & il fut entiérement deſabuſé, par les proteſtations ſérieuſes du Libraire, qui aſſuroit, que c'étoit la premiére fois de ſa vie qu'il eût entendu nommer Mr. *Viguelius*. Le Gentilhomme ſortit là-deſſus, bien réſolu de couvrir ſon Ami de confuſion, & de publier ſa ſupercherie par tout Duſſeldorp.

Pour moi, bien loin d'avoir le moindre chagrin contre Mr. *Viguelius*, je lui ſuis bien obligé d'eſtimer aſſez mon Ouvrage, pour vouloir ſe l'aproprier. Je prévoi même que cette circonſtance, ſi elle vient à la connoiſſance de la Poſtérité, donnera un grand relief à mon Livre, ſur tout dans l'eſprit des Littérateurs. Ils ne manqueront pas de raiſonner ainſi. Le nom de Mr. *Viguelius* ſe termine en *us*; c'étoit donc un Savant. Un Savant donc s'eſt voulu faire honneur du Miſantrope Le Miſantrope eſt donc une Piéce excellente. Cette preuve ne ſeroit pas recevable en bonne Logique; mais elle a de la force autant qu'il en faut, en fait de Littérature. Si pourtant Mr. *Viguelius* vouloit bien ſe faire apeller *Viguelides*, ſon nom en ſeroit plus beau, & la preuve en auroit un degré d'évidence de plus. Mais ma Préface n'eſt déja que trop longue : adieu Lecteur, juſqu'au revoir.

LE MISANTROPE.

I. DISCOURS.

PEſte ſoit du Titre & de l'Auteur! s'écriera à coup ſûr un Petit-Maître, accoûtumé à ſe dédommager de la foibleſſe de ſon raiſonnement par la témerité de ſes déciſions. Un Bel-Eſprit ne me traitera pas avec moins de rigueur; ſervilement aſſujetti à la réputation établie des Auteurs, il s'épargnera la peine d'examiner mon Ouvrage, il me jettera là d'un air dédaigneux, tout prêt à jurer qu'il m'a trouvé merveilleux ou déteſtable ſelon que le Corps des Beaux-Eſprits en aura voulu réſoudre. Mais qu'ils ſeront relancez, s'il ſe trouve avec eux quelque Miſantrope bourru, charmé de tout ce qui paroît ſe raporter à l'aigreur

de ſa bile. Il les traitera de miſérables & de canailles, & ſoûtiendra hardiment qu'un Titre de cette force-là, eſt un garant ſûr du mérite d'un Livre, & qu'il ne ſauroit partir que d'un Génie du prémier ordre.

De grace, Meſſieurs, un peu de patience; ſuſpendez vos cenſures & vos aplaudiſſemens, juſqu'à-ce que j'aye donné quelque préciſion à l'idée que j'attache au mot de *Miſantrope*. Ne croyez pas que je veuille marcher ſur les pas de cet Athénien atrabilaire, qui ſe réſoud avec peine à couper un Sicomore où pluſieurs de ſes concitoyens s'étoient pendus, & que les autres pouvoient encore trouver de la même maniére officieux à leur deſeſpoir. Je n'irai pas, imitateur de ſa frénéſie, féliciter un Alcibiade moderne de ſes vices que je vois croître tous les jours pour la perte de ſa Patrie; & mon humeur ne me porte pas à me faire une impertinente félicité des malheurs du Genre-humain.

Vôtre Alceſte, Moliére, ne laiſſe pas de m'arracher quelqu'eſtime, malgré ſes maximes outrées; ſon intégrité brutale, & ſa farouche ſincérité, me paroiſſent infiniment préférables à l'infame politeſſe de ces Courtiſans, chez qui les paroles n'ont plus de ſens fixe, & n'expriment qu'une raiſon peu ſûre & un cœur bas & intéreſſé.

Mais je trouve dans le caractère de ce Miſantrope trop d'humeur, & trop peu de raiſon; il hait plûtôt les vices par fantaiſie que par principe; à peine a-t-il achevé de dire mille duretez à

un

un Ami véritable, qu'il court ſoûpirer aux pieds d'une femme abſolument vicieuſe, qu'il connoît telle, & pour qui, ſuivant ſes maximes, il ne devroit avoir que de la haine & du mépris.

Un *Miſantrope*, tel que je voudrois être, eſt un homme qui dès ſon enfance s'eſt fait une habitude de raiſonner juſte, & un devoir de ſuivre dans ſa conduite l'auſtére exactitude de ſes raiſonnemens; libre des erreurs du Peuple, dégagé de l'opinion, débaraſſé du joug de l'autorité, il proportionne l'eſtime qu'il accorde aux choſes à leur juſte valeur, il n'attache la honte qu'au crime, & ne rougit jamais d'être plus raiſonnable que les autres: opulence, dignitez, rang, titres, vous ne lui arrachâtes jamais que des deſirs proportionnez à vôtre prix réel, occupé à la recherche de la vérité, amoureux de l'évidence, il n'eſt pas la dupe de vos charmes. Le bonheur où il aſpire c'eſt la ſouveraine liberté de ſa Raiſon qu'accompagnent une médiocrité aiſée, & le doux commerce d'un petit nombre d'Amis vertueux. Il ſe prête avec ſoupleſſe & autant qu'une rigide candeur le peut permettre, aux humeurs & aux maniéres de ceux qu'il fréquente; il ſait même préférer le ſilence à l'étalage importun d'une vertu offenſante; mais s'il parle, ſa fermeté raiſonnable n'a que la Vérité pour but, & content de ſa droiture, il mépriſe généreuſement la colére & la haine de ceux que ſa ſévérité irrite. Ce n'eſt que par l'amour qu'il a pour les hommes qu'il s'efforce à développer toute l'ex-

travagance de leur ridicule, & toute la noirceur de leurs crimes.

Mais, me dira-t-on, ce n'eſt pas là dépeindre un Miſantrope; qu'on prenne ce terme dans ſon ſens le plus adouci, il ſignifie toûjours un ennemi des maximes ordinaires, en un mot, un homme particulier & brutal. Il me ſemble que je ſuis allé au devant de cette objection. Quiconque ne ſe régle que ſur une Raiſon éclairée, ſans s'embaraſſer des ſentimens de la multitude, paroîtra toûjours brutal & particulier à ceux qui n'ont jamais fait un effort de raiſonnement que pour être de l'opinion des autres, & qui dans chaque nouvelle compagnie s'établiſſent de nouvelles maximes pour ſe conduire.

Vous voyez, Lecteur, quelle eſt la nature de la Miſantropie dont je me ſuis toûjours propoſé de faire mon caractère. La ſincérité avec laquelle mon naturel eſt allé au devant de ma Raiſon, une longue ſuite de réflexions, que j'ai faites ſur les choſes du monde, mes efforts continuels à préſerver ma Raiſon de l'eſclavage du préjugé, tout cela me perſuade que je dois avoir fait quelque progrès dans cette Philoſophie dont je viens de donner une légére ébauche. L'âge où je me trouve ne me permet pas de laiſſer encore ma Miſantropie infructueuſe au Genre-humain. Il eſt temps de tirer de mon magazin les armes que j'y ai ramaſſées pendant long-tems, pour être en état de livrer une guerre mortelle au Vice & à la Sottiſe. Qu'on ne croye pas pourtant

tant que toûjours l'argument en forme à la main, j'aille attaquer mon ennemi méthodiquement ; je ne ſuis pas de ces vieillards bilieux que le badinage choque, irrite, aigrit ; je ſai rire, & je ris volontiers. On peut déplorer la malice du Siécle, on peut ſe jouër de ſon impertinence, & de ces deux partis, je ſaurai choiſir ſouvent celui qui eſt le moins éloigné de la joye.

Irai-je me chagriner, par exemple, de ce nombre effroyable de méchans Auteurs qui inondent le Parnaſſe d'un déluge de foibles productions ? L'Apothéoſe du chien de Madame Deshouliéres, & la défenſe du Parnaſſe qu'elle lui a confiée, ſont infiniment plus propres que le ſérieux de la Critique, à faire ſentir l'impertinence d'un Auteur qui ne devroit être porté à briguer ce nom que par cette Sentence de Boileau,

Un ſot trouve toûjours un plus ſot qui l'admire.

Vous avez raiſon, Madame, l'Hélicon ne ſauroit ſe paſſer d'un Cerbére ; mais ſa conduite doit être entiérement opoſée à celle du chien du Royaume de Pluton : là l'entrée eſt aiſée, & la ſortie difficile, ici, la ſortie doit être très facile, & l'entrée épineuſe, hériſſée de difficultez. Mais hélas, cent Cerbéres ne ſauroient garantir le ſacré coupeau des irruptions de ſes ennemis. Autrefois par peu de chemins eſcarpez un petit nombre de ces génies, dont la Nature eſt ſi ménagére, parvenoit après mille peines à la demeure des Filles de mémoire ;

à préſent les pauvres Déeſſes ne trouvent pas le moindre endroit ſolitaire pour rêver en repos, & tout ce qu'elles peuvent faire encore c'eſt d'inſpirer un Ode à Monſieur de la Motte.

Leur Fontaine ſacrée a le ſort de ces Riviéres qui ne pûrent pas ſufire à la ſoif des Armées de Xerxès; le Pinde à force d'être foulé eſt devenu Vallon, & les ſept Montagnes ſur leſquelles fut bâtie la ſuperbe Rome, ont moins perdu de leur ancienne figure.

Avoir pour érudition la lecture de cent Romans, & pour génie, l'envie de ſe faire imprimer; ſavoir commencer une période à tout haſard & la finir comme il plaît à la Fortune; en voila aſſez pour coudre enſemble par vingt fades tranſitions, autant d'avantures pillées, & pour en compoſer un Roman monſtrueux,

Qui trouvera toûjours, quoi qu'on en puiſſe dire,
Un Marchand pour le vendre, & des Sots pour le lire.

Le goût des Romans n'eſt pas, il eſt vrai, le goût du Siécle; & les Nouvelles mêmes, à moins d'avoir pour Héros un Petit-Maître, ne ſont guères en vogue: mais ce n'eſt pas là de quoi arrêter la plume impétueuſe de nos Beaux-Eſprits modernes; à l'imitation de ces Poëtes langoureux,

Qui dans leurs Cabinets aſſis au pied des Hêtres,
Font redire aux Echos des ſottiſes champêtres,

placez commodément dans un fauteuil au coin de leur feu, ils parcourent l'un & l'autre Hémiſ-

miſphère ; ils examinent les vénérables reſtes de la grandeur Romaine, & les merveilles que le tems a reſpectées dans l'ancienne Grèce, & après avoir contemplé dans vingt Auteurs, l'orgueilleuſe puiſſance des Ottomans, le faſte du Perſe, & les tréſors de l'Indien, ils ſouffrent dans les Deſerts de l'Arabie, & communiquent au Public leurs penibles courſes, qu'ils finiſſent ainſi par le Voyage du Parnaſſe, ſans faire faire à leur Imprimeur celui de l'Hôpital. Ne vous étonnez pas, Ami Lecteur, ſi j'apelle voyage du Parnaſſe, la Deſcription des Païs que ces Meſſieurs n'ont jamais vû que dans la Carte ; je m'accommode par cette maniére de m'exprimer, à l'orgueil de ces Rapſodiſtes, qui ſe croyent auſſi fondez en droit pour habiter l'Hélicon, que Fontenelle, Racine, Boileau, & la Motte. Etre imprimé & être excellent Auteur, c'eſt la même choſe pour ces miſérables Ecrivains, & l'on voit bien par là qu'on voudroit en vain oppoſer une digue au torrent de leurs mauvais Ecrits. Encore un coup, être imprimé & être excellent Auteur, c'eſt la même choſe, c'eſt le comble de la gloire, c'eſt le ſouverain bonheur ;

Et quand ils voudront bien permettre
Qu'un bon ſens éclairé leur raviſſe ce bien,
On verra l'eſprit Géomètre
Devenir eſprit Cocc....

II. DISCOURS.

UN jeune Officier, dont autrefois j'avois fort connu le Pére, me rendit viſite l'autre jour. C'étoit un de ces jolis hommes du tems, qui poſſédent l'Art d'arondir leurs périodes par des maniéres de jurer toutes nouvelles, qu'ils ont le ſoin d'aprendre de leurs Compagnons, s'ils ne ſont pas aſſez habiles pour en compoſer eux-mêmes. Celui-ci me parut bien intrigué. Il faiſoit l'amour au coffre fort d'une jeune Veuve, & ne prétendoit ſe marier à l'une que pour poſſéder l'autre; mais quoi qu'il fût le prémier homme du monde pour bruſquer la tendreſſe, & pour emporter un cœur comme Coehorn emportoit les Villes, il ne livroit que de vains aſſauts au cœur de cette Belle. La Place étoit fortifiée tout-à-fait irréguliérement; & comme il ne connoiſſoit d'autre maniére de l'attaquer, que celle dont ſe ſervent tous les Officiers de ſon âge, il étoit ſur le point de lever le ſiége.

Pour ne me pas embrouiller dans cette figure, je vous dirai, Ami Lecteur, que cette Veuve étoit ſavante de profeſſion, & que le ſeul moyen de la rendre ſenſible étoit de lui faire des Déclarations d'amour en termes de Phyſique, & d'apeller la tendreſſe *la matiére ſubtile du cœur*.

Com-

Comment Diable faire, mon Cher ? me dit le *Chevalier* ; cette Carogne me donne plus de peine cent fois que toutes les autres Femmes qui m'ont paſſé par les mains. De la maniére dont je m'y prens, je n'en manque pas une ; & il faut, morbleu, que cette Bicoque m'arrête au milieu de mes Conquêtes amoureuſes ! Vous l'aimez donc, Chevalier ! lui dis-je ? Moi aimer les Femmes ! hé, fi donc, vous me prenez pour un ſot : ſi j'en vois ce n'eſt que pour les tympaniſer dans le monde, & pour ne pas reſter court avec mes Amis ſur le chapitre des bonnes fortunes. Cette affaire-ci ne laiſſe pas d'être ſérieuſe ; la Belle a ſoixante mille écus, & ſi on la tympaniſe, je prétens que ce ſoit bientôt à mes dépens. Voilà une belle prétenſion, repliquai-je ; le titre de Mari à la mode ne vous épouvante guères, à ce que je vois.

Vous rêvez, vieux bon homme, repartit le Chevalier. Viennent ſeulement le Mariage, les ſoixante mille écus, & les cornes ; voila bien de quoi donner l'épouvante à un Homme comme moi ! Si je me fais une gloire de mes propres fredaines, ne croyez pas que je rougiſſe ſottement de celles de ma Femme. Bon, bon ! ce ſont des bagatelles, qui ne ſervent qu'à faire briller l'eſprit d'un galant Homme, qui fait railler le prémier d'une choſe qui fait la honte ridicule de ceux qui ne ſavent pas vivre. Si je ſavois ſeulement un peu de Phyſique je me démélerois bien du reſte ; mais c'eſt là le Diable. Moi étu-

étudier la Phyſique! j'aimerois, morbleu, autant étudier la Morale! On voit bien que cet Homme-là étoit trop fou, pour raiſonner ſérieuſement avec lui ſur l'infamie de ſes ſentimens; auſſi ſongeai-je plûtôt à m'en défaire : Et voici le moyen que je lui fournis de devenir bon Phyſicien en peu de tems. Prenez-moi, lui dis je, une centaine de petits billets, ſur chacun deſquels vous écrirez quelque terme de Phyſique; *matiére du prémier élément*, par exemple, *exhalaiſon*, *concentrer*, *corpuſcules*, *pores*, *évaporer*, *conglutiner*, *ſuperficie*, *centre de gravité*, *triple dimenſion*, *s'étendre*, *réverbération*, *ſe rarefier*, *ſenſation*, *nature plaſtique*, *condenſer*, *circuler*, *convexe*, *concave*, *ſe dilater*, *élaſticité*, *petits vuides*, *quinteſſencier*, *diriger*, *preſſion de l'air*, *Machine pneumatique*, & ainſi du reſte; remuez bien tout cela dans un chapeau, prenez Billet à Billet, & après en avoir lié enſemble les mots, tout comme il vous plaira, recitez les avec toute l'éfronterie dont vous êtes capable; & voila non-ſeulement de quoi duper une Femme, mais de quoi obtenir même une Chaire de Profeſſeur en Phyſique. Le beau de ce ſecret, c'eſt que ces termes pouvant être combinez d'une infinité de maniéres, vous fourniront tous les jours un Galamatias nouveau, & vous feront paſſer pour un eſprit profond & inépuiſable. Le Chevalier approuva fort ma méthode d'enſeigner la Phyſique; & en ſortant il m'en remercia, par cinq ou ſix impertinences qu'il me fit la grace de me dire.

Le

Le Galimatias, tout ridicule qu'il eſt, a pourtant ceci de bon, qu'on s'imagine ſouvent qu'on y trouveroit un ſens raiſonnable, ſi on avoit le loiſir de l'examiner. La clarté au contraire met la foibleſſe d'une période dans tout ſon jour : & je conſeille à ceux qui n'ont que de mauvaiſes raiſons à nous donner, de les envelopper toûjours d'un pompeux Phébus, & d'en faire une Perſpective à perte de vûë.

Le bon raiſonnement & le mauvais ont des caractères qui en ſont en quelque ſorte inſéparables. L'un jaloux de ſes droits ſe fie ſur ſa propre force, & rejette tous les ſecours étrangers ; l'autre entoure ſa foibleſſe, de l'air déciſif, de figures hardies, de termes inſultans, & du nombre des preuves ; il ſe croit en ſureté dans cette eſpéce de retranchement.

Ces ſentimens s'écrie Ariſtippe d'un ton foudroyant, ſont abominables, inſoûtenables ; il faut être fou pour y adherer. Ne voit-on pas qu'Ariſtippe remplace la Raiſon par la force odieuſe de ſes termes vagues, & qu'il effraye ſes Auditeurs au lieu de les convaincre ? Cliton n'a jamais le but de prouver qu'un ſentiment eſt vrai ou faux ; il fait voir qu'il eſt Arrien, Socinien, Sabellien : cela lui ſuffit, comme au Peuple qui écoute avidement.

Le Vénérable Théophile range toûjours ſes argumens en bataille, & croit faire peur par leur nombre. Il a toûjours trente raiſons à nous alleguer : elles reſſemblent aux mauvaiſes troupes, qu'on

qu'on oppoſe en grand nombre à un petit Corps de vieux Guerriers; le prémier Bataillon ſe renverſe ſur le ſecond, & leur nombre augmentant leur deſordre, en facilite la défaite.

Pourquoi nous donner l'embaras
De ce corps d'argumens qui devant nous défile?
Croi moi, mon pauvre Théophile,
On péſe les raiſons, on ne les compte pas.

L'éloquent Ariſtobule met ſes foibles raiſons dans la bouche des Piliers, des Voutes & des Sepulcres; ſes figures entaſſées frappent mon imagination, troublent mes ſens, & mon cœur; & à la faveur de ce déſordre, il fait évader ſes Sophiſmes, & les dérobe à la pourſuite de ma Raiſon.

Cratippe veut défendre Homére, contre le ſens commun. Comme s'y prend-il? Il laiſſe là le ſens commun & Homére, & prouve que ſon Antagoniſte Neophile eſt indigne de l'eſtime des honnêtes gens; ſa Morale eſt relâchée, ſa vie ſcandaleuſe, c'eſt un Scélerat. Et bien d'accord, Cratippe; c'eſt un Scélerat; mais Homére en eſt-il moins Homére? Le ſens commun en eſt-il moins ſens commun? Je veux être bon, & convenir avec vous que le dérèglement du cœur peut ſe communiquer au raiſonnement; mais Ariſton eſt du ſentiment de Néophile; c'eſt un fort honnête homme; quels argumens avez vous à lui alléguer? Quels argumens! ſa femme eſt une Coquette fieffée, & l'on peut appliquer avec ſuccès

ſuccès à Ariſton tous les traits ſatiriques dont les Poëtes accablent les Maris malheureux.

Vous voulez donc renchérir, Cratippe, ſur un travers d'eſprit, qui met dans tout ſon jour l'extravagance des hommes?

On n'eſt pas aſſez biſarre, à votre avis, en rendant un Epoux reſponſable de la conduite de ſa femme; ce n'eſt pas aſſez qu'Ariſton rougiſſe des crimes de Climéne, & qu'on trouve dans ſon air la honte que ſon Epouſe a perduë. L'infamie de l'une ne doit pas ſeulement influer ſur l'honneur de l'autre, il faut encore qu'elle influë ſur ſa raiſon; & ſelon vous un homme dont l'Epouſe eſt peu ſage, n'eſt pas en droit de raiſonner juſte.

J'ai deux Amis que j'eſtime véritablement & qui le méritent par mille rares qualitez de l'eſprit & du cœur. Voici pourtant ce qui rend leur mérite imparfait.

La Raiſon timide du prémier n'oſe jamais marcher ſeule; pour lui, une route nouvelle eſt toûjours une route ſuſpecte; tout ce qui eſt nouveau l'épouvante; un ſentiment crû généralement pendant cinq ſiécles lui paroit reſpectable par ſon antiquité, on n'y ſauroit toucher ſans crime. Les noms ſeuls de Platon & d'Ariſtote ſont des démonſtrations; Deſcartes, Malebranche & Gaſſendy, ne ſauront parler raiſonnablement que dans deux ou trois mille ans d'ici.

L'autre pouſſe la liberté de ſa raiſon juſqu'au *libertinage*: non ſeulement la vérité n'admet point de

de preſcription chez lui, mais il ne croit rien de ce que les autres ont crû ; par cela même que les autres l'ont crû. La nouveauté lui tient lieu d'évidence, & il aime mieux s'égarer dans des routes inconnues, que de ſuivre un chemin battu, où la Raiſon même le guide. Le préjugé du prémier eſt moins déraiſonnable que le caprice du ſecond ; mais l'eſprit de l'un ſera toûjours aſſervi ſous l'autorité, & l'âge modérera peut être la témérité de l'autre ; & il pourroit bien un jour, n'avoir en raiſonnant que la Raiſon ſeule en vuë.

Si vous n'êtes reſpectable, ni par vôtre âge, ni par vôtre qualité, ni par vôtre caractère, ne raiſonnez pas avec Lyſandre. Monſieur, Monſieur vous dira-t-il, d'un ton gravement impertinent, ces matiéres demandent une profonde érudition, & un eſprit formé ; la modeſtie ſied ſi bien aux jeunes gens ; ne ſortez pas de la Sphère de vos connoiſſances, croyez-moi. Il n'y a pas le mot à dire à un argument de cette force là ; & ſi vous ne vous ſervez d'autres lumiéres pour éclairer votre eſprit que de celles de ces ſortes de vieillards, vous pourriez bien à leur âge vous ſervir de la même Logique. Que faut-il conclure de ces différens caractères de faux raiſonnemens ?

Deuſſai-je paſſer pour bizare,
Deuſſai-je déplaire à chacun,
J'en conclurai que rien n'eſt rare
Comme eſt rare le ſens commun.

Une

Une autre fois j'aurai ſoin de juſtifier la hardieſſe de ce Paradoxe.

III. DISCOURS.

LA ſottiſe des hommes eſt aſſurément la plus riche matiére qui puiſſe occuper un Ecrivain ; elle devient, en quelque ſorte, ſtérile par ſa prodigieuſe fertilité, & l'embaras du choix y fait le même effet que la difficulté de l'invention dans les ſujets moins abondans. Un ſoir que je fis l'eſſai de cette vérité dans mon lit, je fus ſurpris par le ſommeil ; & un ſonge me tira d'affaire. C'étoit un de ces Songes méthodiques, qu'on ne trouve que dans les Livres, & qui me fut inſpiré, je crois, pour inſtruire les vivans par la ſotiſe & par la ſageſſe des morts. Je me trouvai out d'un coup aux Champs Eliſées, & j'y parourus en peu de tems un grand nombre d'enroits ſéparés, où les eſpéces differentes d'Ombres ieuheureuſes jouïſſent d'un bonheur éternel. Je e ferai pas une longue rélation de ce que j'y s, & je raporterai ſeulement une particularité ie je remarquai dans ces Bocages ſacrez, où à mbre des Lauriers, les Princes ſe repoſent des ıvaux, où le ſoin des Peuples & l'amour de la ritable gloire les avoient engagez.

A peine y rencontrai-je un ſeul de ces Grands mmes, qui ſont redevables à leurs fauſſes vertus

tus, de l'immortalité de leur nom. Achille, Théſée, Hercule, Uliſſe, Alexandre, Céſar, Antoine, autant de noms ignorez dans ce tranquille ſéjour. Le ſage Minos a jugé avec autant d'équité que de bon-ſens.

Que de ces lieux la Paix profonde
Ne devoit point calmer l'eſprit tumultueux
D'un Héros, qui ſe fit un métier malheureux
De troubler le repos du monde.

Les Juges infernaux n'ont accordé cette tranquillité parfaite, qu'à ces Princes ignorez du reſte de la terre, qui avoient déja goûté pendant leur vie les délices des Champs Eliſées, en les faiſant goûter à leurs Sujets, dont ils faiſoient les délices eux-mêmes.

Loin de ſonger à étendre les bornes de leur domination, ils n'avoient penſé qu'à conjurer les orages qui menaçoient leurs païs; aimant mieux charmer l'orgueil des Conquérans par quelques ſoûmiſſions peu réelles, que d'irriter leur fierté, par une réſiſtance ſouvent vaine, & toujours pernicieuſe, même à ceux qui réſiſtent avec ſuccès.

Ce n'eſt pas à ces véritables Péres de leurs Peuples qu'on eſt redevable de ces Syſtèmes nouveaux de Gouvernement, & de ces Loix rafinées que la vaine gloire a introduits dans les Etats avec ſi peu de néceſſité; au contraire, amateurs d'une raiſonnable ſimplicité, ils n'avoient eu d'autre but que de faire obſerver par leur équité

&

& par leur exemple, un petit nombre de Loix, que leur propre bon-ſens ou celui de leurs prédéceſſeurs avoit puiſées dans la Nature & dans le véritable intérêt des hommes. Enfin, leur modeſtie avoit ſervi de voile à leur vertu qu'elle avoit perfectionée.

Laiſſant de crime en crime un Conquérant monter
Au faîte glorieux du Temple de Mémoire,
Ils avoient immolé la Gloire
Au plaiſir de la mériter.

Il y a plus loin qu'on ne penſe de la demeure de ces Rois à celle des Beaux Eſprits; j'y vins cependant, je ne ſai comment. Le Bel Eſprit trouve plus de Protection dans l'autre Monde que dans celui-ci; car au lieu qu'ici les Auteurs les plus eſtimez n'ocupent ſouvent qu'un galetas, je les trouvai très proprement logez dans es Champs Eliſées. Ils ſont ſéparez en pluſieurs etits Cantons, dont la ſituation ſe raporte au énie de leurs ouvrages; & de tems en tems s s'aſſemblent, pour conſulter quelque nouveau ébarqué ſur la deſtinée de leurs Ecrits dans les férens Siécles.

Le prémier Poëte qui me frapa les yeux fut rphée, qui pleurant au bord d'un Ruiſſeau, oit de ſa Lire la même harmonie touchante i autrefois avoit forcé Pluton à une pitié qui lui étoit pas ordinaire, & à rompre en faveur

de ce Muſicien & de ſa chére Euridice, les Loix auſtères de l'Empire.

Mais pourquoi pleurer? dira-t-on,
Quelle douleur pouvoit troubler ſon ame?
N'avoit-il pas trouvé ſa Femme?
Eh juſtement, en voila la raiſon.

Oui, voila pourquoi Orphée pleuroit à chaudes larmes. Quand il perdit ſon Epouſe il ne la connoiſſoit pas encore. Ce n'eſt pas un petit ouvrage que de connoître une Femme! Il avoit eu tout le loiſir d'être inſtruit de l'humeur de la ſienne, depuis qu'il étoit avec elle aux Champs Eliſées; & il prendroit, à l'heure qu'il eſt, autant de peine pour la perdre, qu'il en prit autrefois pour la retrouver. Je me ſouviens même que toutes ſes Chanſons finiſſoient par ce refrain-ci,

J'ai trouvé ma Femme, quelqu'un la veut-il?

Quelle bévûë! quelle contradiction! de donner du chagrin à une ame deſtinée à une tranquillité pure & ſans mêlange. Voila ce que m'objectera aparemment un Critique, qui ne s'apercevra pas que c'étoit pour faire plaiſir au Chantre de Thrace, qu'on donnoit matiére à ſa mélancolie naturelle, & qu'il étoit de ces gens qu'on ne ſauroit tirer, ſans les mortifier, d'une triſteſſe dont ils font leurs délices.

Les plaiſirs des hommes ſont auſſi différens que

que biſares. L'un ſe fait un charme de rire, qu'il en ait ſujet, ou qu'il n'en ait pas; l'autre ſe plaît à ſoûpirer & à ſe plaindre avec auſſi peu de raiſon. Il y en a qui ne troqueroient pas le plaiſir d'enrager, contre les voluptez les plus délicates. Voyez la prude Céliméne: quel malheur! voila une journée entiére qui ſe paſſe ſans trouver la moindre raiſon d'enrager contre ſes Domeſtiques, ſa bile l'étouffe, elle va mourir d'une retention de mauvaiſe humeur. Quelle bénédiction! on caſſe une Porcelaine; Céliméne reprend vigueur, elle éclate, tonne, foudroye; jamais elle ne paſſa une ſoirée plus délicieuſement. Contentez-vous de cette raiſon-là, Meſſieurs les Critiques. Ce n'eſt qu'un Songe que je vous raconte; faut-il tant raiſonner ſur un Songe? Encore un coup, il n'y a rien de ſi biſare au monde que la maniére de ſe divertir. Pindare, par exemple, s'étoit choiſi, dans le ſéjour des Lyriques, l'endroit le plus raboteux qu'il y put trouver, & il ſe plaiſoit à courir comme un enragé d'un valon ſur une coline, & d'une coline dans un valon. Ce qu'il y voit de plus plaiſant, c'eſt qu'à tout moment il donnoit du nez en terre, à faire croire qu'il n'en reléveroit jamais: mais ſemblable au célèbre Anthée, à qui ſes chutes donnoient de nouvelles forces, il ſe relevoit tout auſſi-tôt plus gaillard que jamais, & ſe donnant un nouvel élans il grimpoit avec une eſpéce de rage Poétique contre les rochers les plus eſcarpez: d'or-

dinaire il faiſoit la culebute avant que d'être à la moitié de leur hauteur ; & ſi quelquefois il en gagnoit le ſommet, ce n'étoit que pour faire ſa chute plus grande & plus riſible.

Boileau nouvel Habitant de l'Empire des Morts, regardoit les courſes impétueuſes de Pindare avec admiration : cette admiration devint bien-tôt extaſe ; l'extaſe ſe change en rage Poëtique ; le voila qui prend l'eſſor, & qui ſuit à toutes jambes l'objet de ſon admiration : mais il culbuta d'abord trois ou quatre fois d'une maniére ſi rude, que jamais il ne ſe ſeroit tiré de ces lieux inégaux, s'il n'avoit gagné le Canton des Satyriques.

* Par des routes inconnûes
A l'Auteur de St. Paulin.

Horace rioit comme un fou de tout ce manége-là, & jugeant à propos d'apoſtropher ſon Ami infortuné, il ſe mit à lui chanter l'Ode célèbre que voici :

Pindarum quiſquis ſtudet æmulari,
Jule, ceratis ope Dædalea
Nititur pennis, vitreo daturus
Nomina Ponto.

Mais je n'ai garde de hériſſer mon ouvrage de Latin ; je prétens bien être lû des Ignorans &

* C'eſt par ces Vers ſatyriques que Boileau finit une Ode qu'il a faite à l'imitation de celles de Pindare.

& du beau Séxe, & par conſéquent je ferai mieux de dire en François ce qu'Horace chantoit dans ſa Langue au téméraire imitateur de Pindare :

Qui veut d'un vol égal à celui de Pindare
Au vil Peuple ſe dérober,
Cher Boileau, ce nouvel Icare
Ne s'éléve que pour tomber.
Pareil à ce torrent dont le bruit effroyable
Eſt ſuivi de fort peu d'effet,
Pindare fait un bruit de Diable,
Et ce bruit c'eſt tout ce qu'il fait.
Le Phébus empoulé fut toûjours ſon partage;
Et quand ſans rime & ſans raiſon
Il chante Bacchus & ſa rage,
D'un air qui ſent fort la boiſſon;
Et quand des immortels empruntant le langage,
Cet amateur du merveilleux
Abime dans ſon verbiage
Les exploits des Rois & des Dieux;
Soit qu'il ſuive, couvert d'une noble pouſſiére,
Des Héros à vaincre obſtinez;
Et que bronchant dans la carriére
Sa Muſe ſe caſſe le nez:
Soit qu'il chante les pleurs d'une fille nubile,
Qui perd ſa future moitié,
Et que ſon ſujet & ſon ſtile
Nous faſſent doublement pitié.
Ce téméraire eſprit ſe plaiſant dans les nuës,
S'éléve à la ſource du jour;

Mais ſes Phraſes mal ſoutenuës.
N'y font pas un fort long ſéjour.
Les beaux Vers qu'à grands flots précipite ſa veine,
A leur Auteur ne coutent rien;
Mais s'ils ſont Vers à la douzaine
Ils ne s'en vendent pas moins bien *
A peine, avec choix l'Abeille induſtrieuſe
Tire ſon miel des fleurs des champs;
Et moi pour faire une Ode heureuſe,
Je veux des ſoins, je veux du tems.

Ce Poëte Lirique qui ſavoit ſi bien dauber les autres, ne laiſſoit pas d'avoir ſes petits caprices auſſi. Souvent, quand ſes Amis ſe faiſoient un plaiſir de le ſuivre dans les chemins où il les engageoit lui-même, il ſe déroboit à leurs yeux, & s'égaroit, † dans des routes riantes à la vérité, mais très éloignées de celles où ſes Admirateurs s'étoient promis de l'acompagner. Dans le tems que j'étois tout étonné d'une de ſes Eſcapades, je vis, à mon grand contentement, Anacréon couché nonchalamment ſous l'épais feuillage d'un arbre. Cet agréable Débauché n'avoit jamais laiſſé échaper à ſa pareſſe délicate que des Vers, où ſon cœur jaloux de ſes droits, exprimoit, ſans le ſecours de l'eſprit, la tendre moleſſe de ſes ſentimens, que la Nature même avoit

* Pindare étoit d'une avarice ſordide, & vendoit ſes Vers fort cher aux Vainqueurs des jeux Olimpiques.

† Horace dans ſes Odes, pour l'ordinaire s'écarte de ſon ſujet.

avoit ſoin de rendre toûjours touchans, toûjours nouveaux. Je me mis à le ſupplier d'accorder ſa Lyre pour quelqu'une de ſes aimables Chanſons; mais en levant négligeamment la tête, il me répondit d'un ton indolent;

Comment voulez-vous que je chante?
De ces vers que l'Eſprit enfante,
Je n'ai jamais connu le tour:
Depuis que j'ai perdu le jour,
Mon ame eſt toûjours indolente;
Je ſuis ſans vin & ſans amour,
Comment voulez-vous que je chante?

Voilà tout ce que je pûs tirer d'Anacréon. Mais je fus dédommagé de ſa pareſſe par l'illuſtre Sapho, dont les ſentimens plus vifs s'exprimoient auſſi d'une maniére plus animée. Après avoir préludé par quelques ſoûpirs, voici ce qu'elle chanta aux Echos d'un ſombre bocage où elle ſe promenoit toute ſeule;

Charmant repos, douce béatitude
De ce ſéjour délicieux,
Un cœur dont la Raiſon fait la ſublime étude
Mépriſe dans ton ſein le brillant ſort des Dieux.
Mais pour moi dont l'amour eſt la douce habitude,
Amour, dont le flambeau trouble la paix des Cieux,
Rends moi d'un cœur touché l'aimable inquiétude.

Tous mes ſens étoient ſuſpendus par la charmante

mante voix de Sapho, & par le tour paſſionné de ſa Chanſon, quand je fus tiré de mon extaſe par un bruit confus de cris & d'aplaudiſſemens...

IV. DISCOURS.

DE grace, Mr. le *Libraire*, ſi vous ſouhaitez que mon petit Ouvrage réüſſiſſe, ayez un peu l'œil ſur l'impreſſion : & ſi par une fatalité chagrinante, il faut que deux ou trois fautes ſe gliſſent dans une demi-feuille, du moins qu'elles ne ſoient pas ſi groſſiéres qu'un eſprit commun n'y puiſſe ſupléer. Ma bile s'échauffe, quand je vois un ſens entiérement renverſé par le changement de quelques lettres, & quand un endroit que tous mes Amis avoient trouvé joli dans ma Copie, eſt devenu un galimatias inſuportable, par l'inexactitude, ou l'ignorance d'un Imprimeur. Entendez-vous ce que veut dire cette période, vers le milieu de la ſeconde page, du prémier † Miſantrope ; *Je n'irai pas, imitateur de ſa frénéſie, féliciter un Alcibiade moderne de ſervices que je vois croître tous les jours pour la perte de ſa Patrie ?* Pour moi je ne l'entends pas ; & ſi un autre étoit Auteur de cette Piéce, j'aurois bien de la peine à m'imaginer qu'il y eut dans

† De la prémiére Edition ; cela a été redreſſé dans celle-ci, pag. 2.

dans ſa copie, *de ſes vices que je vois croître pour la perte de ſa Patrie.*

Cette inattention crie vengeance, & ne peut que mortifier extrémement un Auteur, tendre Pére de ſes productions, qu'il voit eſtropier cruellement, par les mains d'un boureau d'Imprimeur. Vous avez bien entendu parler, Monſieur, d'un Poëte de l'Antiquité, qui pour ſe vanger d'un Potier qui avoit écorché ſes Vers, mit en piéces un grand nombre de Vaſes de celui dont ſa Muſe avoit été ſi mal traitée; & qui crut être en droit de gâter l'ouvrage de celui qui avoit défiguré le ſien. J'ai bien envie d'imiter cet acte de juſtice; & ſi jamais j'entre dans la boutique de l'auteur de mon chagrin, je pourrois bien y faire un deſordre, dont il ne perdroit pas facilement le ſouvenir. Mais le pauvre homme n'en peut mais, peut-être; & ceci m'a aſſez la mine d'être un vrai tour de Correcteur, qui aura voulu faire le Bel-Eſprit aux dépends de mon bon ſens. Je ſai que parmi ceux qui s'adonnent à cette profeſſion ennuyeuſe & ſtérile, il ſe trouve les perſonnes d'un mérite diſtingué, & dont le génie ſeroit digne d'une toute autre deſtinée. Peut être bien que celui qui ſe mêle de mon Ouvrage eſt de ce nombre, malgré la bévüe en queſtion; mais en général ces Meſſieurs ſont nez pour chagriner les Auteurs, & pour gâter leurs Ouvrages. Un Etymologiſte me ſoûtint un jour, qu'on les appelle point Correcteurs à cauſe du ſoin qu'ils ont de corriger les Livres, mais à cauſe de

leur aplication à corriger les Ecrivains de l'envie de ſe faire imprimer. Je ne manquai point d'aplaudir à cette eſpéce de bon mot, & en ſa faveur je paſſai à mon Savant un bon nombre de folies, qu'il ſe trouva obligé, en conſcience, de me débiter en qualité d'Etymologiſte.

Pour humilier les Auteurs,
Le Dieu du Parnaſſe en colère
A ſû leur rendre néceſſaire
Le dangereux ſecours d'ignorans Correcteurs.

Se ſouvenir que *Timon*, ce fameux Miſantrope d'Athènes, dit un jour à l'aimable & vicieux *Alcibiade*, en l'embraſſant, *Courage*, mon Fils, *vous allez un jour cauſer bien du mal à ce Peuple*; c'eſt chercher les choſes trop loin.

Plutarque & d'autres Auteurs ont donné à *Alcibiade* une place parmi les Grands Hommes; attribuer des vices à un Héros de cette réputation là! cela ne ſe peut point: mettons *ſervices*; il faut bien que ce ſoit là le ſens de l'Auteur, & qu'il n'en ſoit plus parlé.

Voilà la maniére de raiſonner de la plûpart des Correcteurs; & c'eſt ainſi qu'on fait des *vices* de notre *Alcibiade*, *des ſervices*, *qu'on voit croître pour la perte de ſa Patrie*. Juſte Ciel! ſi un pareil endroit ſe trouvoit dans *Homére*, dans *Heſiode*, ou dans *Horace*; qu'il vous coûteroit des peines & des ſueurs, Meſſieurs les Savans! La belle occaſion de feuilleter un nombre infini d'Auteurs, &

& de débiter heureuſement tout le fatras que vous pourriez contraindre de venir à propos à ce paſſage obſcur ! Le vaſte champ que ce ſeroit pour faire les habiles Critiques, pour changer les points & les virgules, pour retrancher un mot & pour en mettre un autre à la place ! Le beau ſujet d'entretenir parmi vous des haines auſſi bien fondées que les vôtres ! Et la digne matiére des injures ſavantes, dans leſquelles votre bile s'évapore d'ordinaire avec tant de juſtice ! Je croi même qu'il y en auroit parmi vous qui trouveroient du ſacrilège à vouloir changer quelque choſe au texte, & qui s'obſtinant à y trouver un ſens, y en trouveroient auſſi. Faiſons une petite ſupoſition ; cet endroit obſcur ſe trouve dans *Ariſtophane*, page tant, d'une telle Comédie ; ce paſſage eſt charmant ſans contredit, & sous une obſcurité aparente, un Savant familiariſé avec le ſtile des Anciens, y découvre une penſée vraye & juſte, qui frape d'autant plus qu'elle ſe dérobe d'abord à l'eſprit, ſous un dehors de fauſſeté. Ramaſſez tout ce que les Hiſtoriens ont dit d'*Alcibiade*, vous verrez que les vices qu'il a rendu à ſa Patrie en ont véritablement cauſé les plus grands malheurs. Lors qu'il s'agiſſoit de conquérir la Sicile, n'eſt-ce pas lui, qui par ſes ſoins infatigables arma une flotte la plus belle que jamais la République eut ſur en mer ; & l'Armée qu'il y embarquoit n'eſt-elle pas capable d'exécuter les plus épineuſes entrepriſes ! Qu'arrive-t-il ? les Athéniens fiers

de

de ces forces, donnent tête baiſſée dans cette expédition, & la mauvaiſe réüſſite de leur deſcente en Sicilicie, penſe cauſer la ruine entiére de l'Etat le plus floriſſant de la Gréce.

Ce même Général rapellé de ſon baniſſement, attaque les Lacédémoniens, & remporte Victoire ſur Victoire; cependant bien loin que ſes Concitoïens en tiraſſent quelqu'avantage, leurs Chefs & leurs Soldats enflez d'orgueil, s'endorment dans une fatale ſécurité, *Lyſandre* profitant de leur indolence, ſurprend leur Flotte & ſe rend maître d'Athénes même. Il eſt donc très vrai de dire, *que les ſervices d'Alcibiade ne faiſoient que croître tous les jours pour la perte de ſa Patrie.* Voila comment tout eſt forcé d'être excellent, dans un Ecrivain d'une réputation établie, & comme ſouvent il auroit moins de gloire, s'il s'étoit exprimé avec préciſion, ou ſi ſes *Copiſtes* avoient été exacts.

S'il faloit de néceſſité des tranſitions pour lier les matiéres d'un Ouvrage comme celui-ci, je pourrois dire que les Amans ont pour les objets de leur tendreſſe la même indulgence que les Savans ont pour un Auteur ancien, tout eſt beau dans une Maîtreſſe, & ſes imperfections ſe cachent ſous le voile des perfections, auxquelles elles ont quelque raport.

„ La Salope ſur ſoi de peu d'atraits chargée,
„ Eſt miſe ſous le nom de beauté négligée;
„ La Groſſe eſt dans ſon port pleine de Majeſté;

„ La

„ La Maigre a de la taille & de la liberté ;
„ La Pâle eſt aux Jaſmins en blancheur comparable ;
„ La Noire à faire peur, une Brune adorable.
„ La Geante paroît une Déeſſe aux yeux,
„ La Naine un abregé des merveilles des Cieux ;
„ L'orgueilleuſe a le cœur digne d'une Couronne ;
„ La Fourbe a de l'eſprit ; la Sotte eſt toute bonne.
„ La trop grande Parleuſe eſt d'agréable humeur,
„ Et la Muette garde une honnête pudeur.
„ C'eſt ainſi qu'un Amant dont l'ardeur eſt extrême,
„ Aime juſqu'aux défauts des Perſonnes qu'il aime.

Les Dames ne ſont pas moins aveugles à l'égard de leurs Adorateurs, qui ont trouvé le ſefecret de leur plaire par quelque bonne qualité, & quelque fois par une mauvaiſe.

De fades complimens Alcidas nous aſſomme,
Au gré de ſa Philis c'eſt un fort galant Homme,
L'emportement d'Arcas & ſa farouche humeur
Eſt dans l'eſprit d'Iſméne une noble Candeur.
La noire Hiprocriſie, a le nom de Prudence ;
On donne au vain babil le titre d'Eloquence.
On nomme généreux les ſentimens altiers ;
L'inſolent Petit-Maître a les airs cavaliers ;
Le Prodigue indiſcret a l'ame libérale ;
L'impertinent Boufon eſt d'humeur joviale,
L'eſprit de bagatelle eſt un Eſprit joli ;
L'Adulateur infame eſt un Homme poli,
L'éfronté Patineur aime le badinage ;
L'Etourdi devient vif ; le Niais devient ſage.
Enfin ſi les Attraits ſont cauſe de l'Amour,
L'Amour fait prodiguer des charmes à ſon tour.

Je

Je doute pourtant ſi ce qui plaît dans les hommes, paroît auſſi aimable au beau Séxe, que ce charme dans les Dames eſt touchant pour nous. Qu'une femme, pour qui même nous ne ſentons rien de tendre, ait quelque choſe de fort aimable qui nous frape d'abord, tous ſes défauts, pourvû qu'ils ne ſoient pas eſſenciels, ſe mettront d'abord à l'abri de cette qualité aimable; on ne le voit plus, ou du moins on les excuſe.

Iris, dont mille Amans adorent les beautez,
Chante ſans voix & ſans cadence;
Chantez pourtant, aimable Iris, chantez,
Votre Beauté ſauve la diſſonance.

L'eſprit ſur tout eſt quelque choſe d'infiniment touchant dans les femmes; elles l'ont ſouvent d'un tour ſi délicat, ſi naturel, ſi aiſé, qu'on chercheroit en vain chez les hommes quelque choſe qui en aprochât.

Climéne quand je vous regarde
Vous ne m'inſpirez point d'ardeur;
Mais vous parlez, quel danger pour mon cœur!
Climéne votre Eſprit vous farde.

On peut dire, au pié de la lettre, que les charmes de la converſation d'une femme répandent quelqu'agrément ſur ſon viſage. L'air ſpirituel eſt déja une beauté des plus touchantes, cet air m'a ſouvent cauſé une agréable illuſion, & mes yeux, en cela les dupes de mon eſprit, ont trou-

trouvé quelque fois l'œil d'une femme plus grand, & ſa bouche plus petite, à meſure qu'elle me parloit.

On voit encore ſouvent dans le Sexe, une certaine naïveté qui devient incomparable, accompagnée d'un air de jeuneſſe.

Par vos apas perſonne n'eſt tenté,
Votre eſprit n'a pas trop de charmes,
Cependant dans mon cœur vous cauſez des alarmes;
Votre aimable naiveté
Vaut bien l'Eſprit & la Beauté.

Quelque fois, pour rendre un homme amoureux à la folie, il ſufit qu'une femme lui marque adroitement qu'elle le trouve aimable, & qu'elle le prévienne par certaines maniéres obligeantes, dans leſquelles la tendreſſe paroît s'échaper à une vertu auſtère. Rien n'eſt plus capable de nous charmer que ce qui nous donne ſujet de nous eſtimer, de nous aimer davantage; & rien n'eſt auſſi propre à cauſer cet éfet, que la ſatisfaction d'inſpirer de l'amour à une perſonne ſage, & qui paroît peu ſuſceptible de cette paſſion.

Dorinde autrefois ſi ſévère,
A qui rien ne plaiſoit, change aujourd'hui d'humeur;
Elle m'admire en tout, j'ai ſû toucher ſon cœur;
Si je lui plais, peut-elle me déplaire!

Mais

Mais une Femme ſavante, pourroit-elle toucher un Homme raiſonnable ? Ce Problème vaut bien la peine qu'on le réſolve. *Molière* dans ſes Femmes Savantes, donne aux admiratrices de *Triſſotin* une double doſe de ridicule; l'oſtentation d'un Savoir pédanteſque, & l'affectation d'un Bel Eſprit précieux & deſtitué de goût. Chacun de ces défauts à part eſt capable de gâter tout le mérite d'un Homme, & à plus forte raiſon celui d'une Femme. Un tour d'eſprit aiſé & naturel eſt plus particuliérement le caractère de ſon Séxe que du nôtre; & par conſéquent elle ſort de ſon naturel, plus que nous, par la pédanterie & par les diſcours qui ſentent le Cabinet. Il y a déja long-tems que toute l'Europe, dont les judicieuſes plaiſanteries de *Molière* ont entraîné les ſuffrages, a prononcé une Sentence déciſive contre ces Savantes précieuſes. Si l'on en veut croire le bon-ſens, le Public n'aura pas plus de peine à décider en faveur de celles qui ſont ſavantes, comme il faut l'être.

Le beau Séxe a une Raiſon; peut-on le blamer de la cultiver, & d'y puiſer une vertu, qui par là n'eſt plus une eſpéce de paſſion, un effet du tempérament, mais le fruit d'une ſérieuſe réflexion ſur ſes devoirs ? Les Femmes ont une mémoire; font-elles mal de remplacer, par des connoiſſances auſſi utiles que curieuſes, un nombre infini de bagatelles qui l'occupent d'ordinaire ?

Il n'eſt pas néceſſaire juſtement qu'une Femme faſſe des Commentaires ſur *Anacreon* & ſur *Pindare*; je la diſpenſe de citer les Péres, elle peut ſe paſſer de parler toûjours Scudery, Racine & la Bruyére; mais je ne vois pas qu'étant faite pour plaire, elle ait beſoin de l'ignorance pour remplir ſa deſtinée, & qu'elle ſoit obligée à cacher comme un crime la ſupériorité de ſon génie. Cette Loi que les Hommes lui impoſent, du haut de leur authorité, eſt extravagante; & la raiſon ne veut jamais qu'on ſe faſſe une honte d'une choſe louable. Il ſufit qu'une Savante raiſonnable en agiſſe comme un Savant modeſte, qui ne ſe pare pas mal à propos de ſes lumiéres, & qui ne les cache pas non plus, quand il peut les faire briller ſans afectation. Je conclus donc, qu'une raiſon épurée, un eſprit cultivé, une mémoire plûtôt enrichie que chargée par la lecture, doivent de néceſſité contribuer au mérite du Sexe. Madame *Deshouliéres*, qui, ſans contredit, a été un des plus beaux Eſprits de ſon Siécle, n'en avoit pas un mérite moins touchant: Au contraire, ſi une Dame de ſon caractère étoit capable de me donner des marques de ſa tendreſſe, par des ſentimens délicats, & exprimez avec tout le naturel imaginable en dépit de ma Miſantropie, & de mon âge, je deviendrois bientôt auſſi galant que le ſpirituel Duc de *St. Aignan*, & comme lui je dirois avec plaiſir à cette ſeconde *Deshouliéres*:

„ Si ma perſonne à tendreſſe n'invite,
„ Mes ſens du moins ne ſont point refroidis
„ Par aucuns maux mon humeur n'eſt bourruë;
„ Et peu m'en chaut, ſi j'ai tête chenuë;
„ Car j'aime encor comme on aimoit jadis.

V. DISCOURS.

SI j'ai réuſſi, Lecteur, à vous donner un peu de curioſité pour ce bruit que j'entendis aux Champs Elyſées *, vous allez être ſatisfait tout à l'heure. Guidé par ces cris & ces aplaudiſſemens dont je vous ai parlé, je me trouvai bientôt dans le Canton des Poëtes Epiques. C'eſt un lieu fort propre à des Ecrivains qui aiment à batre beaucoup de païs. Là je vis un bon Vieillard appuié ſur ſon bâton, comme un aveugle qu'il étoit, & ſoûtenu des deux côtez par quelques Commentateurs, qui lui ſervoient de lumiéres, en lui faiſant apercevoir un nombre infini de choſes, que ſans eux il ne ſe ſeroit jamais aviſé de remarquer. Il ne faiſoit pas quatre pas, le bon homme, qu'il ne marquât par quelque ſigne de tête fort naturel, qu'il avoit grande envie de dormir; & par cette démarche particuliére il faiſoit bâiller toute la multitude qui l'environnoit: mais tout en bâillant ils ne laiſſoient pas de crier comme des enragez, O l'habile homme! le

* Voïez le *Diſcours* III.

: Divin Poëte ! l'incomparable Auteur ! le Gé-
ıie merveilleux ! l'admirable Philoſophe ! le ſu-
›lime Orateur ! Enfin il n'y a ſorte de tître qui
ıe fût prodigué à l'illuſtre, à l'immortel *Homére.*

Ce pauvre Vieillard vous auroit fait pitié, ſi vous aviez vû combien il étoit honteux de l'excès de ſa gloire. En vain il vouloit ſe dérober à la troupe importune qui l'environnoit; ces maudits Commentateurs n'étoient pas gens à lâcher priſe; ils forçoient toûjours le modeſte *Homére*, à rougir des hommages qu'il ne croïoit pas mériter. Semblable à *Sofie*, il ſe tâtoit de tems en tems pour ſavoir s'il étoit bien lui même; & à peine pouvoit-il comprendre comment ſon Voïage aux Enfers avoit pû faire un ſi prodigieux changement dans ſa réputation. Avoüons qu'il n'avoit pas tort. Pendant ſa vie toute ſa gloire avoit conſiſté à être le prémier Chantre des Pont-neufs de la Grèce, & il n'avoit jamais conſidéré la Poëſie que comme ſon gagne-pain, dont encore il vivoit très maigrement. Il eſt étonnant que ces Grecs, qui n'avoient pas voulu accorder à *Homére* un petit coin dans quelque Hôpital, pour y finir les courſes de ſa Muſe ambulante, lui aïent accordé des honneurs Divins après ſa mort, & qu'ils aïent ſû reduire toute la poſtérité à n'oſer pas être d'un ſentiment contraire au leur. Je faiſois à peu près ces réflexions, en compâtiſſant au malheur de ce bon Homme, quand fatigué par les importunitez de ſes admirateurs, il ſe prépara à chan-

ter quelqu'une de ſes éternelles Chanſons : éternelles, dis-je, car il y aura toûjours des Pedans & des Colléges.

Il cracha & touſſa en Vieillard & en Muſicien, & aïant ſatisfait en ces deux qualitez, à ces devoirs indiſpenſables, voici comme il débuta.

Muſe, raconte moi de l'intrépide Achille
L'impétueuſe humeur, l'opiniâtre bile,
Qui peuplant les Enfers des plus vaillans Héros,
Livra leur corps en proïe à la faim des oiſeaux.
La volonté des Dieux cauſa ſon fier délire ;
Si tu ne le ſais pas, je veux bien te le dire. *

A ces mots il fit une pauſe, en bâillant d'une maniére à faire naître l'envie de dormir à l'Inſomnie même, & par là il me donna le tems de percer le cercle attentif qu'on formoit autour de lui. Dès que je l'eus joint ; de grace, lui dis-je, inimitable *Homére*, dites-moi, pourquoi voulez-vous informer de la cauſe de cette Guerre une Déeſſe qui ne doit rien ignorer, & que vous priez même de vous dicter tout ce que vous avez à nous chanter de merveilleux. Quelque miſtérieuſe beauté, ſans doute, eſt cachée aux yeux vulgaires, ſous cette apparence de ridicule. Ce n'eſt pas moi qu'il faut interroger là deſſus, me répondit-il, du ton du monde le plus naïf ;

* C'eſt le commencement de l'Iliade, fidèlement traduit, juſqu'au ſixiéme Vers qu'on y a ajouté, pour marquer le défaut qu'on trouve dans le cinquiéme.

naïf ; demandez à ces Meſſieurs, ils vous feront bien voir que j'ai eu mes raiſons pour dire ce que j'ai dit.

Ces Meſſieurs n'étoient pas ſi débonnaires que l'illuſtre Aveugle qu'ils conduiſoient ; ils trouvérent de la derniére inſolence la liberté que j'avois priſe, de lui demander quelque éclarciſſement, & ſe mirent à me prodiguer plus d'injures que n'en dit le vaillant *Achille* à l'équitable *Agamemnon*, dans le prémier Livre de l'Iliade. Qu'y pouvois-je répondre, moi qui, graces à Dieu, ne ſuis ni Héros de l'antiquité, ni Commentateur, ni Régent de Collége, ni Harangére ? Pour toute vangeance je leur apliquai quelques Vers de *Boileau*, après les avoir parodiez tant bien que mal de cette maniére-ci ;

Qui n'aime pas *Homére* eſt infidèle au Roi,
Et, ſelon vous, il n'a ni Dieu, ni Foi, ni Loi.

Alors *Boileau* voïant que je me ſervois de ſes armes pour repouſſer les inſultes des Défenſeurs du Divin *Homére*, marcha contre moi d'un air fier, & ſe promit bien de m'accabler ſous cette terrible Epigramme.

„ Pour quelque vain dicours ſottement avancé
„ Contre *Homére*, *Platon*, *Ciceron* ou *Virgile*,
„ *Caligula* par tout fut traité d'Inſenſé,
„ *Néron* de furieux, *Hadrian* d'imbécile ;
„ Vous donc qui dans la même erreur,
„ Avec plus d'ignorance & non moins de fureur,

„ Attaquez ces Héros de la Grèce, & de Rome,
„ *Damon*, fuſſiez-vous Empereur,
„ Comment voulez-vous qu'on vous nomme?

Je ne ſai ſi l'air qu'on reſpire dans cette bienheureuſe demeure, eſt mêlé d'exhalaiſons poëtiques, ou bien ſi

La Colère ſuffit & vaut un Apollon,

Tant y a que je n'eus nulle peine à répondre à cette Epigramme, par une autre qui peut-être n'eſt pas moins extravagante; la voici:

Pour avoir mis l'Opinion
A la place de la Raiſon,
Claude eut le nom d'un Tyran en délire;
De Barbare on traita *Neron*;
Tibère fut nommé la Peſte de l'Empire;
Son Succeſſeur infame, un monſtre de fureur;
Domitien, l'horreur de Rome;
Boileau, fuſſiez-vous Empereur,
Comment voulez-vous qu'on vous nomme?

Pour le coup je fus bien-heureux de n'avoir à faire qu'à des Ombres, dont la fureur étoit auſſi peu à craindre que mal fondée; ſans cela j'euſſe indubitablement ſuccombé ſous le nombre de tant de mains *modernicides* qui furent levées ſur moi dans le même inſtant. La burleſque colère de ces Ombres Poetiques me fit plus de plai-

laiſir que de peur ; & le dépit qu'ils en eurent, ıe vangea de leur ſotte rage, & les éloigna de ıoi au plus vite. De toute la bande il ne reſ- : que *Virgile* & *Lucain*, qui avoient diſputé ıſemble avec tant d'animoſité, qu'ils n'avoient en entendu du bruit qu'avoient fait leurs Com- ıgnons de Poëſie. Le ſujet de leur querelle, ›mme on s'imagine aſſez, étoit l'eſtime que cha- ın faiſoit de ſes Ouvrages au mépris de ceux de autre.

Ils étoient tous deux ſi perſuadez de leurs ſen- mens, & leur vanité leur donnoit des tranſ- ›rts ſi violens, que l'un en perdoit ſon ſang ›oid naturel, & l'autre ſa gravité Eſpagnole. eur diſpute n'étant pas encore prête à finir, me mis à les écouter : mais comme le Dialogue ; ces deux Morts étoit aſſez étendu, je vous le ırde, Ami Lecteur, pour une autre fois. Je e ferois pas mal encore d'interrompre ici mon ›nge qui pourroit devenir ennuieux, & de ı'éveiller pour un peu de tems ; quitte à repren- re le fil de ma narration une autre fois, ſi je :marque qu'elle n'a pas déplû, & réſolu de ne ıs rêver de ma vie, ſi je vois que les décou- ertes que j'ai faites dans l'autre monde n'ont pas ;s mêmes charmes pour le Public que pour moi.

J'apris il y a quelque tems, qu'en Angleter- ; on alloit mettre une Taxe ſur chaque Livre ui devoit voir le jour, & qu'ainſi on ne ſeroit lus Auteurs dans ce Païs-là, qu'en le païant bien. Ion imagination, charmée de tout ce qui peut

modérer la fureur d'écrire, aprouva d'abord cet expédient, comme utile à l'Angleterre, autant qu'à la République des Lettres : ma raiſon ne fut pas de cet avis-là, & je compris bien que cette Taxe feroit mourir de faim les bons Auteurs pauvres, & vendroit aux mauvais Auteurs opulens le droit d'écrire des ſotiſes. En vérité ce droit eſt commun à tous les hommes, & on ne ſauroit ſans injuſtice en faire un Privilège particulier pour les riches. Il eſt permis, & très permis, d'être méchant écrivain, à quiconque le veux; & je me veux du mal d'avoir combatu cette Thèſe dans mon prémier Diſcours.

Je me rétracte, Meſſieurs les Auteurs, vous faites fort bien de faire de mauvais Livres; donnez vous en au cœur joïe; fourniſſez la carriére qui vous eſt ouverte; allez du Libraire chez l'Epicier, & de là allez dans la Cuiſine, charmer quelque Bel-Eſprit Marmiton, & fournir à ſa tendreſſe des armes ſûres contre les rigueurs d'une aimable Sous-Cuiſiniére; il ne manquera pas de vous avoir obligation du ſuccès des fleurettes qu'il aura puiſées dans vos Ouvrages. Pouvez-vous en atendre un prix plus proportionné au degré de perfection où vous ſavez les faire monter? Oui Meſſieurs, rempliſſez votre glorieuſe deſtinée, que le papier renchériſſe ſous vos mains, & que le nombre & le volume de vos Ecrits faſſe peur à la Critique la plus déterminée! Auſſibien un eſprit un peu raiſonnable ne peu ſe réſoudre facilement à courir la carriére

re épineuſe du Bel-Eſprit. Quelle récompenſe peut-il attendre de ſes veilles laborieuſes ? Ce n'eſt pas la Fortune au moins.

„ *Ménard* qui fit des Vers ſi bons ,
„ Eut des Lauriers pour recompenſe :
„ O Siécle maudit ! Quand j'y penſe ;
„ On en donne autant aux Jambons.

La gloire ſeule peut tenter un honnête homme à entrer dans cette lice, & le plaiſir de paſſer pour un excellent génie, eſt ſans doute un plaiſir délicat. Mais eſt-il bien facile de jouïr de cette volupté flatteuſe ; Hélas non ! Trouvez une penſée neuve & brillante, où la juſteſſe & la vivacité unies enſemble ayent tout le mérite de la rareté ; fatiguez votre eſprit pour y donner un tour heureux, & pour l'exprimer par des termes propres & bien choiſis ; après l'avoir vingt fois refonduë, faites en un endroit merveilleux, & qu'alors votre vanité ſe baigne dans la beauté de votre génie. Cette ſatisfaction ſera bien la ſeule que vous tirerez d'un travail ſi pénible ; les Sots ne remarqueront pas ſeulement que cette penſée a plus de beauté qu'une autre. Un Fou déciſif la trouvera commune s'il l'entend, & obſcure ſi elle échape à ſa mince intelligence. Un Bel-Eſprit l'apellera un vol fait à quelque Ancien ; ou négligeant ce que vous y aurez mis d'Art & de Génie, il y trouvera des fineſſes où vous n'aurez ſeulement pas ſongé. Enfin, pour vous dédom-

mager de tant de mortifications, un bon Eſprit, un Eſprit juſte, qui ſe trouve ſi rarement, reconnoitra, par un *voila qui eſt bien joli*, le mérite d'un endroit qui vous a tant fait ſuer.

VI. DISCOURS.

JE fais donc du fracas dans le monde. J'en ſuis bien aiſe. On me blâme, on me loue, je ſuis un téméraire, un médiſant, un Miſantrope outré, un pitoyable petit Satirique. Tournez la Médaille; j'ai du bon ſens, un eſprit de réflexion, mon goût eſt fin, mes raiſonnemens ſont ſolides, & mon entrepriſe eſt de la derniére utilité au Public. Tant y a que l'on parle de moi, que je fais des cabales parmi les Gens d'eſprit, & parmi les Sots, & que ſi ma vanité couroit ſeulement après une Réputation bonne, ou mauvaiſe, elle auroit grand tort de ne pas être ſatisfaite. Inquiet du ſuccès de mon petit Ouvrage, je fus hier, contre mon ordinaire, dans le célébre Caffé de Furbiani, pour ſavoir ce qu'on y diſoit de moi, ſans me connoître. J'y vis d'un côté un bon nombre de ces Joueurs de profeſſion, qui ayant commencé par être dupes, ſelon la maxime de Madame Deshouliéres, finiſſent par être Fripons, & qui ne déridents leur viſage ſombre qu'à la vûë de l'air neuf & pécunieux d'un jeune étranger.

D'un

D'un autre côté, des pelotons taciturnes de fainéans, auſſi importuns aux autres qu'à eux-mêmes, promenoient leur nonchalance odieuſe de table en table, & après avoir ſuſpendu leur ennui par la vûe de quelques coups biſares de la Fortune, ils ſortoient d'un pas lent pour aller achever la ronde des Caffez de la Ville. C'eſt-là le métier de ces ſortes de gens: c'eſt pour l'éxercer qu'ils furent créez, qu'ils ont une imagination, un cœur, une ame raiſonnable. Ce que je trouvois de plus divertiſſant dans ce lieu, c'étoit le flux & le reflux des PETITS-MAITRES, qui ne ſembloient ſe montrer que pour diſparoître, & ne diſparoître que pour ſe montrer encore. Pour peu qu'on examine la caractere de ces Meſſieurs, on verra qu'ils ſe font une étude ſérieuſe de l'extravagance, & qu'ils mettent le bon air dans une ſouveraine brutalité. Se baiſer les uns les autres; ſe dire des injures; ſe donner des coups de canne par maniére de converſation; ſe vanter de leurs combats, de leurs bonnes fortunes, & de leurs autres crimes, ſouvent auſſi faux que leurs bonnes fortunes & leurs combats, voila leur manège. Ne trouver rien de plus honteux que la Vertu, rien de plus niais que la Modeſtie, rien d'auſſi ſot que la Sageſſe, rien de ſi odieux que la Vérité; voilà leurs ſentimens. Plaire au beau Sexe par ce qu'ils ont de plus haïſſable; faire l'admiration des Sots, & la honte du Siécle; chagriner les bourrus & divertir les gens d'eſprit par leurs Comédies ambulantes; voila leur deſtinée.

Celui de cette Troupe dont la folie me parût la plus réjouïſſante, étoit un jeune François, fait dans la derniére perfection, & d'un air tout-à-fait aiſé & naturel ; il entre en ſiflant l'air d'une nouvelle danſe, fait trois ou quatre pas & autant de cabrioles, & prend vingt fois de ſuite du Tabac de ſa poche, qui eſt à préſent la Tabatiére la plus à la mode ; enfin il ſemble ſortir d'un profond ſommeil, & reconnoît tout à coup cinq ou ſix de ſes Amis, que ſon attention fixée ſur lui-même l'avoit d'abord empêché d'apercevoir. Auſſi-tôt il court à eux avec empreſſement, il les embraſſe, & leur parle à tous l'un après l'autre tout d'une halaine, & d'une rapidité prodigieuſe. *Tu étois bien ſou hier, mon pauvre Marquis. Bon jour Milord, n'as-tu vû l'autre jour avec cette petite Brune, elle eſt aimable cette Carogne-là ? Eh ! mon pauve Chevalier comment te portes-tu ? Auras-tu bientôt achevé de plumer ta Vieille ? Diable ſoit du Nigaud, cela n'auroit jamais duré quinze jours entre mes mains, ou la peſte m'étouffe. Ah ! te voila auſſi Baron ; viens, gros Diable, viens te ſouler avec moi, tu es le ſeul de mes Amis que je n'ai pas mis ſur le carreau cet hiver.* Après cette enfilade d'impertinences cavaliéres, mon homme, au lieu d'écouter celles qu'on lui répond, ſe remet à ſifler, voltige ſur une table, ſe débraille, admire ſa belle jambe, donne trois coups de peigne à ſa Perruque, la met d'un côté & ſon Chapeau de l'autre, ſaute en bas & décampe, ſans dire mot à perſonne.

Cet

Cet Original me fit ſouvenir d'une Farce que le Marquis d'E. donna un jour au milieu de l'Egliſe. C'étoit le Poliſſon du monde qui eut le plus d'eſprit ; & le caractère d'extravagant lui étoit ſi naturel, qu'il eut fait pitié avec de la ſageſſe. Il entra dans cette ſainte Aſſemble, au milieu du Sermon, avec les mêmes airs étourdis dont il entroit tous les jours à l'Opera; ayant d'abord jetté les yeux ſur une Dame fort aimable, il ſe plaça ſans façon dans un même banc avec elle, & ſe mit à lui conter ſes fleurettes boufonnes ſi haut, que je n'en perdis pas un mot.

La Dame ſurpriſe au dernier point de cette inſolence comique, lui dit qu'elle n'étoit pas accoûtumée à s'entendre tenir de pareils diſcours, ſur tout à l'Egliſe, & le pria de permettre qu'elle leur préférât ceux du Prédicateur. Il eſt vrai, Madame, qu'il prêche bien, répondit le Marquis, je me donne au Diable, ſi ce n'eſt un fort habile homme : mais, mon aimable, vous pourrez l'écouter une autre fois, & pour moi ce n'eſt pas de même ; ma foi vous feriez bien de profiter de l'occaſion : d'ailleurs ma Morale eſt tout autrement touchante que celle de cet homme-là, & pour l'inſinuër, que je ſois exterminé, ſi vous avez jamais rencontré un homme de ma force. La Dame prenant le bon Parti dans cette affaire, donna bientôt par ſon ſilence le coup mortel au babil du Marquis, qui voyant le peu d'effet de ſon éloquence poliſſonne,

ne, quita priſe, & voulu ſortir; mais par malheur, il avoit étourdiment fermé la porte du banc après lui, & ſon pis aller fut d'écouter le Sermon. L'impatience étoit peinte ſur ſon viſage, & il l'exprimoit par tous les mouvemens de ſa petite figure. Enfin, après avoir déclamé cent fois contre la longueur du Miniſtre, aſſez haut pour l'interrompre, il ſaute par deſſus le banc, laiſſe tomber ſon Chapeau & ſa Perruque, les remet, & ſans marquer la moindre confuſion, il ſort de l'Egliſe comme il y étoit entré. Tant qu'on ne ſe fera point une affaire de former la raiſon des jeunes gens, on verra toûjours des Marquis d'E. dans le monde, & l'on fera toûjours parade d'une impiété cavaliére.

Mais revenons aux Petits Maîtres de nôtre Caffé. Pluſieurs de ces *éfrontez de profeſſion* fixérent tout à coup leur légéreté naturelle, & firent ſuccéder à leur babil, & à leurs mouvemens impétueux, le ſilence & le repos, qu'ils évitent d'ordinaire avec tant de ſoin; auſſi l'affaire valoit bien la peine qu'ils ſortiſſent de leur caractère. On étoit rangé autour d'un Oracle du Libertinage, qui par ſon eſprit dégagé du joug de la prévention, prétendoit battre en ruine les ſentimens de Religion, qui pendant tant de Siécles ont effrayé ſottement, ſelon lui, les eſprits ſerviles & crédules des mortels. On m'avoit parlé de cet Eſprit-fort, comme d'un de ces génies dangereux, capables de perdre la raiſon la plus ſûre dans l'embarras de leurs difficultez & dans

dans l'abîme de leurs doutes : mais j'ai fort bien fait d'apeller d'abord ce *Virtuoſo* un Oracle, & j'aurois dû pour plus d'une raiſon reſter davantage dans cette métaphore. A ſon manque de raiſonnement, à ſes déciſions auſſi téméraires qu'abſurdes, au reſpect religieux dont on écoutoit ſes pauvretez gravement débitées, on ne pouvoit le prendre que pour un oracle dans les formes.

Quel fut mon étonnement quand j'entendis cet eſprit ſupérieur battre les lieux communs de l'Athéiſme, & ne ſe tirer d'affaire qu'en établiſſant un doute univerſel ? Je remarque pourtant à préſent, que cela étoit plus fin que je ne penſois d'abord, & qu'il avoit grand intérêt à nier l'évidence de tout principe. En effet s'il faut douter de tout, on ne peut plus aſſurer que Furbiani eſt un fripon, un impie, un pervertiſſeur de la jeuneſſe, un voluptueux rafiné, en un mot un ſcélérat de diſtinction.

D'où vient que notre eſprit naturellement ennemi de l'incertitude, & porté à ſe fixer à quelqu'opinion, ſe réſoud ſi facilement au parti de l'irreligion & du doute, ſi contraire à ſon penchant & à ſa tranquillité ? C'eſt la vanité, c'eſt la pareſſe, qui ſont les ſources de cette conduite déréglée. On veut s'élever au deſſus du commun des hommes par une habileté diſtinguée ; mais il eſt trop long, trop pénible, de remonter aux prémiers axiomes du raiſonnement pour en établir l'évidence ; il eſt trop long, il eſt trop pé-

nible

nible d'accoûtumer ſon eſprit à ne perdre jamais ſon principe de vûe, & à deſcendre par une enchaînure de propoſitions qui ſe ſoûtiennent mutuellement à des concluſions auſſi ſûres que la vérité dont elles découlent.

Il faut des Siécles avant que de pouvoir s'élever au rang des grands Hommes par cette route épineuſe. Un quart-heure ſuffit au contraire pour y parvenir par la prétenduë force d'eſprit; cinq ou ſix déciſions effrontées, accompagnées d'autant de malheureuſes turlupinades, font un Eſprit-fort complet; & d'un Petit-Maître à un Eſprit-fort il n'y a que la main. En vérité, Meſſieurs les Petits-Maitres, vous êtes de fort jolis hommes, le Vice & le Ridicule vous ſont bien redevables; à l'abri de vos airs aiſez ils ont occupé la place de la Sageſſe & du Mérite; & vous avez ſi bien ſû faire qu'avec de la Sageſſe & de la Modeſtie on ne ſauroit plus faire figure parmi les *Honnêtes-gens*.

Permettez-moi pourtant de vous donner un petit conſeil. Ne raillez plus de l'indocilité des Femmes, ſi vous m'en voulez croire, vous n'en ſortiriez pas à vôtre honneur. Moliére a voulu reformer les Précieuſes & les Marquis; les Précieuſes ſont d'abord rentrées dans le ſtile commun, & à peine voit-on encore quelqu'antiquaille de la vieille Cour, qui s'embaraſſe dans ſes termes empoulez, & qui oſe compoſer un Dictionnaire de ſes Phraſes extravagantes.

Pour vous, Meſſieurs, vous avez bravement mor-

morgué la fine Plaiſanterie, & la Critique judicieuſe de ce Comédien Philoſophe, & au lieu de vous *démarquiſer*, vous avez doublé la doſe de votre ridicule, & vous voilà PETITS-MAITRES.

Mais, me dira-t-on, vous êtes allé au Caffé pour ſavoir ce qu'on y diſoit du Miſantrope; & par un écart d'eſprit, plus ridicule que ceux que vous reprochez à Horace, vous laiſſez là le Miſantrope, & vous ne nous parlez que des Petits-Maîtres. Il eſt vrai, Lecteur, qu'il y a loin d'un Petit-Maître au Miſantrope; mais eſt-ce ma faute ſi je n'ai vû chez Furbiani que de la jeuneſſe ridicule, & ſi je n'y ai entendu rien dire de mon Ouvrage?

VII. DISCOURS.

SCENE ITALIENNE

Faite à l'occaſion de la Comédie intitulée,

ARLEQUIN MISANTROPE.

LEANDRE *jeune homme.*

ARLEQUIN *Miſantrope.*

L. ME permettez-vous bien, Monſieur, de vous venir conſulter, ſur le parti que je dois prendre pour faire fortune à Paris?

A. Vous voudriez faire fortune à Paris ! le Ciel vous en préſerve.

L. Comment, Monſieur, la Fortune eſt elle donc une choſe ſi odieuſe ?

A. Ce n'eſt pas la fortune qui eſt odieuſe, mais la maniére de faire fortune à Paris, doit paroître fort odieuſe à tout homme un peu délicat ſur l'honneur.

L. Je ne vous comprends pas, je l'avouë.

A. Vous ne ſavez donc pas, que pour faire fortune à Paris, il faut être Faquin; mais Faquin au ſuprême degré ?

L. Quoi ! Je ſuis bien fait, j'ai les maniéres aiſées, je ſai mes exercices, j'ai du cœur, de l'eſprit, du ſavoir raiſonnablement; quelque Prince me donnera de l'emploi, & enfin il payera mes ſervices par une bonne Charge que ſon crédit me fera obtenir : où trouvez-vous le Faquin dans tout cela, s'il vous plaît ?

A. Il eſt vrai, le Faquin n'y eſt pas; & c'eſt par cette raiſon que la Fortune n'y eſt pas non plus. Que vous connoiſſez mal les Grands, mon cher Monſieur ! Croiez-vous que ce Prince, qui vous donnera de l'emploi, fera mille fois plus de cas de ſon Cuiſinier que de vous ? Verrez-vous avec plaiſir qu'un homme, dont le métier conſiſte à préparer, ſous le tître ſpécieux de *ragoûts*, un poiſon qui mine peu à peu la ſanté de ſes Maîtres, ſera mieux payé de ſa profeſſion aſſaſſine, que vous des ſervices les plus importans, que votre aplication, vos lumiéres,

res, & votre fidélité, rendront à ce Prince capricieux?

L. Seroit-il bien poſſible qu'un Homme de diſtinction, bien élevé, qui a du goût, du diſcernement, des ſentimens nobles.....

A. Ah! parbleu oui, du diſcernement, des ſentimens nobles à un Grand! & dans Paris encore! Vous me feriez rire. Croyez moi, vous connoiſſez mal les routes de la Fortune: mais répondez. Savez vous manier adroitement un Peigne & un Raſoir? Savez vous donner le bon tour à une Perruque? Raſez-vous d'une main légére?

L. Moi, ſavoir des choſes ſi baſſes! Eh morbleu, Monſieur, ſongez à ce que vous dites.

A. Tant pis, ſi vous ne ſavez pas ces ſalutaires baſſeſſes; ſi vous y étiez un peu habile on feroit quelque choſe de vous; on vous placeroit chez quelque Seigneur, ou chez quelque Fermier Général, où après avoir porté trois ou quatre ans une utile bigarure.....

L. Que je devienne Laquais, moi! Vous m'outragez, Monſieur, je ſuis Gentil-homme; & ſi.....

A. Bon! ſeriez-vous le prémier Gentil-homme qui eût porté la Livrée? On ne voit autre choſe dans le Siécle ou nous ſommes. Après ces trois années d'aprentiſſage, il vous feroit ſon Homme de chambre; vous mettriez une Taxe ſur l'honneur de le voir, & après avoir amaſ-

ſe dans cinq ou ſix années, par cet honnête trafic, une douzaine de mille écus, il vous accorderoit, peut-être, avec le nom de ſon Maître-d'hôtel, le Privilège de le ruiner.

L. Vous raiſonnez aſſez juſte, Monſieur; on m'a parlé même d'un Homme fort qualifié, qui étant ſur le point de mourir, conſeilla à ſon Fils de ſe faire le Maître d'hôtel de celui qui avoit été autrefois le ſien, afin de le ruiner par répréſailles, & de rentrer de cette maniére dans les Biens de ſes Péres; mais pour moi, qui, graces au Ciel, me pique d'être honnête homme, & qui ne voudrois pas acheter la plus éclatante fortune par la moindre lâcheté, Laquais, Valet de chambre, & Maître d'Hôtel, ſont des degrez de friponnerie par où je ne monterai jamais à la Fortune.

A. Si vous étiez aſſez Philoſophe pour aſpirer à une vie agréable & innocente, ſans la chercher dans la Grandeur & dans l'Opulence, j'aurois un bon conſeil à vous donner. Mais vous m'avez tout l'air de préférer ce qu'on croit fauſſement les cauſes d'une agréable vie, à l'agrément de la vie même; & en ce cas là, franchement, vous devez vous défaire de vos ſentimens délicats, & vous conformer au goût du Siécle, & de Paris.

L. Je ſuis plus Philoſophe que vous ne croyez, Monſieur, l'agrément d'une vie innocente eſt l'unique but de mes deſirs; & ſi vos conſeils pouvoient m'y mener par une autre route, que

par

par celle de la Fortune, vous verriez que l'ingratitude n'eſt pas mon vice.

A. Eſt-il poſſible que vous raiſonneriez aſſez juſte pour cela? Quoi vous aimeriez autant la commodité aiſée d'un petit apartement, que la vaſte étenduë d'un Palais, dont chaque pierre, chaque ferrement, eût coûté des pleurs à quelque miſérable accablé ſous le poids de votre Fortune?

L. Sans doute.

A. Vous pourriez vous paſſer de l'inſolence de ſix Coquins, nourris à vos dépens, dont les friponneries ſe retrancheroient dans vos livrées contre la vengeance du Peuple, & contre la rigueur de la Juſtice?

L. Aſſurément.

A. Voudriez vous, deſenivré de votre Nobleſſe, renoncer à la ſatisfaction de vous croire plus éclairé qu'un autre, parce que vous êtes de plus grande Qualité?

L. N'en doutez point; je ſai trop que la Nobleſſe n'influë point ſur le raiſonnement,

Je ſai trop que pour l'ordinaire,
Chez nos Meſſieurs de Qualité,
En dépit de leur Vanité,
La Raiſon eſt fort roturiére.

A. Bon, vous faites des Vers, tant mieux, ce talent ne ſera pas inutile aux vuës que j'ai pour vous. Seriez-vous indifférent au plaiſir d'aprendre, dans une Epître dédicatoire, que vous ſa-

vez un nombre infini de Sciences, où vous ne vous appliquâtes jamais?

L. Vous pouvez compter là-deſſus.

A. Avez-vous l'eſprit aſſez fort pour ne pas préférer un Faquin, en broderie d'or, à un homme de probité en guenilles?

L. Très certainement.

A. Oh bien; puiſque vous êtes dans de ſi bonnes diſpoſitions, je veux bien vous ouvrir mon cœur. Faites vous Comédien.

L. Pour ne point être Faquin! pour vivre avec autant d'agrément que d'innocence, il faut être Comédien dites vous! Parbleu ce beau conſeil valoit bien la peine de faire un ſi long prélude.

A. Pas tant de précipitation, s'il vous plaît; je ne parle pas d'un Comédien qui n'a pour tout mérite que ſa mémoire & ſa déclamation: j'entends un Acteur, qui ſait puiſer ſes geſtes, & ſes tons dans la Nature même, qui ſait, en cas de beſoin, être auſſi bon Auteur qu'habile Comédien, qui ſait rendre admirable, par le naturel de ſon action, la beauté de ſes propres penſées, en un mot, qui marchant ſur les traces de *Moliére* & de *Dominique*, ſait mériter une place parmi les grands Hommes de ſon tems.

L. Eh fi, Monſieur, ce métier deshonore un honnête homme, & pour un Comédien qui ébauche foiblement le génie d'un *Dominique*, on en voit mille qui s'écartent de ſa ſageſſe & de ſa probité.

A. Il ſuſit que les caractères d'honnête Hom-

me

me & de Comédien ne ſoient pas incompatibles; & plus ils ſe trouvent rarement unis, plus vôtre mérite ſera remarquable. Croyez-moi, Monſieur, quand on eſt honnête Homme, on n'en eſt que meilleur Comédien. Un Stupide, un Faquin, ne ſauroit décrier le Vice, ni tourner la Sotiſe en ridicule, avec le même naturel qu'un Homme d'eſprit & de probité, qui ne fait que parler d'après ſes ſentimens, & qui n'a pas beſoin d'entrer dans un caractère qui lui eſt étranger. Quel charme d'ailleurs, d'oſer ſe dédommager ſur le Théatre, du ſilence réſpectueux, ſous lequel on eſt contraint de laiſſer paſſer dans le monde les impertinences conſacrées par le rang de ceux qui les commettent! Quel plaiſir, d'oſer dire en face leurs véritez les plus odieuſes, à ceux dont on reſpecte autant la brutalité que l'élévation! Quelle ſatisfaction d'être payé par leurs propres mains des ſoins que vous avez de les ſatiriſer, & de vivre agréablement aux dépens de leurs ſotiſes, du revenu de vos cenſures! Encore un coup, Monſieur, faites-vous Comédien.

L. Je conviens de tout ce que vous dites; je ſai même qu'un excellent Comédien eſt aplaudi & careſſé par les Perſonnes les plus diſtinguées; mais il en eſt mépriſé dans le fond.

A. Que vous importe l'eſtime de ceux pour qui vous avez vous même tout le mépris qu'ils méritent! Ils vous traiteront comme s'ils vous eſtimoient; en voulez vous davantage? Pour vous mettre avec eux ſur un pied familier, pour être

de tous leurs plaiſirs, vous n'aurez beſoin ni de louanges étudiées, ni de baſſe déférence, pour tous leurs caprices; ſans rien craindre de leur mauvaiſe humeur, vous pourrez vous ſervir à leur table des droits du Théatre, & vous y ferez paſſer ſans peine les critiques les plus hardies, à la faveur du ſel comique dont vous ſaurez les aſſaiſonner. Adieu, Monſieur, réfléchiſſez ſérieuſement ſur mon conſeil, je n'en ai pas de meilleur à vous donner.

Fin de la Scéne.

ETes-vous curieux, Ami lecteur, de voir une déclaration d'Amour à la Cavaliére ? Cette piéce & la réponſe me ſont tombées heureuſement entre les mains, & je ſuis bien aiſe de pouvoir vous en régaler. Voici la Déclaration.

Iris je quitte la Boiſſon,
Où je puiſois & Vers & Proſe,
Si je perds encor la raiſon,
J'en veux une plus noble cauſe.

Fatigué d'être toûjours gris,
Je vai faire une autre folie,
Et je fais vœu, charmante Iris,
De vous aimer juſqu'à la lie.

Pardon, en termes de bûveur,
Si mon Amour vous rend hommage,

Vous

Vous apprendrez bien à mon cœur
A tenir un autre langage.

Votre cœur peut être une peu vain
De la tendreſſe qui me grille;
Je ſuis fort bon gourmet en Vin
Mais bien meilleur gourmet en Fille.

Si vous débauchez à Bacchus
Un vrai Bûveur à l'Allemande,
Se peut-il de gloire plus grande
Et pour Iris & pour Venus.

J'aime à l'excès tout ce qui brille,
Vous me convenez tout à fait,
Et chez vous certain œil pétille
Plus que le meilleur Vin clairet.

Je vous conviens auſſi la belle,
Toûjours content, de belle humeur,
Et mes ſoûpirs & ma langueur
Ne vous rompront point la cervelle.

Je veux apprentif amoureux
Paſſer bien tôt le plus habile;
Mais en un mot autant qu'en mille,
Vous devez répondre à mes feux.

Y toppez vous, Beauté cruelle?
C'en eſt fait, je ſuis votre Amant;
Si non, adieu, Mademoiſelle,
Voila mon verre qui m'attend.

REPONSE.

Je vois fort bien, qu'en la boiſſon,
Thyrſis, vous puiſez Vers & Proſe;
Et quand vous perdez la Raiſon,
Que vous ne perdez pas grand choſe.

Parlez moi d'un ton ingénu,
Dites, Monſieur le Petit Maitre,
N'aviez-vous pas un peu trop bû,
Lors que vous fites votre Lettre?

Chacun, au ſentiment d'Iris,
Doit s'en tenir à ſa folie;
La votre eſt d'être toûjours gris;
Fort bien, buvez juſqu'à la lie.

La mienne eſt de chercher un cœur
Tendre, diſcret, fidelle, & ſage;
Et l'Amour qui parle en bûveur
A mon gré tient un ſot langage.

Quittez donc vôtre beau deſſein,
Bel amateur de ce qui brille;
Quand on ſe connoit tant en vin,
On ne ſe connoit guére en fille.

Si dans nos jours Dame Venus,
Ne ſuivoit la mode Allemande
Jamais ſa Cour ne ſeroit grande,
De ceux qui deſertent Bacchus.

Thyrſis,

Thyrſis, en un mot comme en mille,
Pouſſez vos hoquets amoureux
Chez quelque beauté plus facile,
Chez nous on ſe rit de vos feux.

Paſſé maitre en ivrognerie,
Auſſibien qu'aprentif Amant,
Noyez moi votre tendre envie
Dans ce verre qui vous attend.

VIII. DISCOURS.

RIen n'eſt plus conforme à la Raiſon, & à l'Humanité qu'une entiére liberté de conſcience. Le ſimple ſens commun découvre une extravagance monſtrueuſe, dans la conduite d'un Perſécuteur auſſi ridicule que barbare, qui prétend que la raiſon, que le raiſonnement n'eſt pas l'unique moïen de détourner quelqu'un de ſes opinions erronées, & que la conviction peut être un effet légitime de la violence des tourmens.

D'un autre côté, rien n'eſt plus conforme à la Raiſon, & à la Prudence, que la ſévérité d'un Magiſtrat, qui regarde, comme puniſſable par les Loix, un Libertin aſſez inſolent pour débiter des opinions contraires à l'ordre, au repos & au bonheur de tout le genre humain. Rarement

ment on pouſſe cette ſévérité, juſqu'à condamner ces ſortes de Scélérats au dernier ſupplice; mais ſeroient-ils en droit de ſe plaindre, ſi la Juſtice étendoit ſa rigueur juſques ſur leur vie? Je n'en croi rien; & j'oſe ſoûtenir, que de tous ceux que les Loix condamnent aux plus affreux châtimens, il n'y en a point qui puiſſent accuſer leurs Juges avec ſi peu de raiſon, qu'un Libertin, qui dogmatiſe ſur l'Athéiſme, ou qui tâche de l'inſinuer par des railleries profanes. Je prouve cette propoſition de cette maniére-ci. Ou cet Athée dogmatiſant croit que la Vertu eſt quelque choſe de réel, quoi qu'il n'y ait aucun Etre ſupérieur dont la nature & la volonté ſoient la ſource & la règle de cette Vertu; Ou bien il traite la Vertu de chimère, & il conclut que les hommes n'ayant point de *Législateur*, ne ſauroient être obligez à ſuivre aucune Loix.

Dans le prémier cas ſupoſé, cet Athée, doit être ſûr qu'on ne ſauroit porter de plus rudes coups à cette Vertu, dont il reconnoît la réalité, qu'en délivrant les hommes d'une ſalutaire crainte, qui les empêche de prendre un amour propre, groſſier & brutal, pour l'unique règle de leurs actions. Par conſéquent ſon crime tendant, non à offenſer un ſeul homme, une ſeule République, mais à mettre un deſordre pernicieux parmi tout le genre-humain, ce crime ne ſauroit être puni par des ſuplices trop rigoureux.

L'Athée que je combats ne ſauroit m'objecter,

ter, qu'il ſuffit de démontrer aux hommes, que la Vertu, étant d'une néceſſité abſolue à la Société, oblige par cela même tous les hommes à la pratiquer. Il fait trop bien, que tous les hommes ne ſont pas capables de ſe mettre dans l'eſprit un Syſtême ſuivi du Droit naturel; & quand ils auroient cette capacité, il eſt clair qu'on ſuit moins la Vertu à cauſe de ſa réalité & de ſon utilité ſi reconnuës, que par reſpect pour un Etre tout-puiſſant, qui s'intéreſſe dans cette Vertu, & dont la vengeance eſt redoutable à ceux qui s'oppoſent à ſa volonté. Les Athées mêmes ſont ſi convaincus de cette vérité, que la perſuaſion de l'Exiſtence d'un Dieu ne paſſe dans leur eſprit que pour l'effet de l'adreſſe des Magiſtrats, qui n'ont ſû trouver de moïen plus efficace pour donner de la vigueur aux Loix, & de l'authorité à la Magiſtrature.

Dans le ſecond cas. Un Libertin dogmatiſant croit toute action également indifférente. Chez lui l'Equité & la Juſtice ne ſont que de vains phantômes, & la raiſon du plus fort eſt la ſeule bonne. Par conſéquent il ne ſauroit ſe plaindre d'un Magiſtrat, qui ayant le pouvoir en main, s'oppoſe à des Dogmes incompatibles avec ce pouvoir; & qui détruit les prôneurs d'une Doctrine, ſelon laquelle il faut le conſidérer plûtôt comme un Uſurpateur, que comme l'Image ſacrée du Souverain de l'Univers, qui l'ait fait l'adminiſtrateur de ſa Juſtice, & le dépoſitaire de ſes Droits.

Je

Je ſuis le plus trompé du monde ſi cet argument n'eſt démonſtratif; & je prie ceux qui pourroient ſe ſentir combattus par ſa force, de réflèchir avec attention ſur la dangereuſe extravagance de leur conduite. Ils ſont aſſez aveugles & aſſez vains, pour croire tout l'Univers dans une erreur, dont leur raiſon les a délivrez. Qu'ils comprennent du moins, que la vérité prétenduë de leur opinion, eſt infiniment plus pernicieuſe aux créatures raiſonnables, qu'une ſalutaire illuſion, qui raſſure l'homme ſur l'avenir, & qui le rend propre à concourir au bonheur & à la tranquillité de tous les êtres ſemblables à lui.

Si la Vertu n'eſt jamais outrée, ſi elle évite toûjours les extrêmitez comme vicieuſes, c'eſt qu'elle ne fait que ſuivre la route que la Raiſon lui trace. Cette Raiſon rend la véritable Vertu auſſi éloignée de l'Irreligion, que de la ferveur aveugle d'une Piété mal-entenduë. Ce zèle indiſcret, meilleur ſans contredit dans ſa ſource que l'Athéiſme, eſt pourtant beaucoup plus pernicieux dans ſes effets, que le libertinage le plus odieux. Souvent un Athée, raiſonnant juſte ſur un mauvais principe, ne cherche qu'à ſe conduire tout doucement juſqu'à l'abîme du néant, où il croit devoir un jour rentrer. Il laiſſe penſer aux autres ce qu'ils trouvent à propos, & ne raiſonne mal qu'à ſes propres dépens.

Mais un faux Dévot, croïant toûjours combattre

battre ſous les Etendarts de Dieu, ſe feroit un crime de demeurer dans l'inaction; il croiroit trahir la Cauſe de ſon Maître, ſi ſes cruelles perſécutions ne détruiſoient, par un principe de vénération & d'amour pour Dieu, l'image reſpectable de cet Etre, dont la charité eſt auſſi infinie que la puiſſance. Je ſai bien que tous les faux-Dévots ne ſont pas aſſez ſanguinaires pour en vouloir à la vie de ceux qui n'approuvent pas leurs ſentimens; il y en a de plus rafinez, qui ſans racourcir les jours des *prétendus ennemis de la Divinité*, ſe contentent d'en noircir la réputation par de ſaintes calomnies, & de les rendre odieux à leur prochain, dont l'amitié pourroit faire un des plus eſſentiels agrémens de leur vie.

La Charité, la Candeur, la Droiture, deviennent des crimes énormes dès qu'elles choquent la fauſſe Dévotion. Devant ſon tribunal, raiſonner juſte, c'eſt être Hérétique; faire briller dans toute ſa conduite la Modération, dont le Divin Maître des Fidèles à fait le caractère de ſes véritables Imitateurs, c'eſt être du nombre des tiédes que Dieu vomit de ſa bouche. Préférer une Vertu intérieure & raiſonnée, aux grimaces équivoques d'un dehors compoſé, c'eſt faire ouvertement parade d'un effronté libertinage.

Ariſte le plus cher de mes Amis, vénérable par ſon âge, mais plus vénérable encore par ſa droiture, ſa franchiſe, ſon indulgence évangélique,

lique, & ſon amour pour la Vérité, Ariſte ce reſpectable Vieillard, vient de faire une rude épreuve de ce dont eſt capable la race des bigots.

Entraîné par ſa mauvaiſe étoile dans une Compagnie dévote, il oſe prendre le parti d'un Ami déclaré Hérétique par cabale; & il a le malheur de raiſonner ſi juſte qu'on ne trouve rien à lui repliquer. A peine eſt-il parti qu'on retrouve la parole qu'on avoit perdue par ſes raiſonnemens. D'où vient, dit l'un, qu'Ariſte défend toûjours, avec tant de chaleur, ceux qu'on ſoupçonne d'Héréſie? Dès qu'on reprend quelqu'un de la nouveauté dangereuſe de ſes opinions, on a d'abord affaire à Ariſte, qui ne manque jamais de ſe déclarer contre l'Orthodoxie. Bon! répond un autre, ne ſait-on pas bien la ſource de cette Charité apparente & de cet eſprit indulgent d'Ariſte! C'eſt un Libertin politique, qui ne nous prêche toûjours l'indulgence, que parce que ſes ſentimens en ont grand beſoin, & qu'on en verroit toute l'horreur, pour peu qu'on les examinât ſévérement. Voilà le vertueux Ariſte déclaré Libertin. Toute la Troupe dévote ſigne ſa Sentence. Beliſe, la ſage Béliſe, ſa meilleure Amie, imbuë du venin de cette Calomnie, eſt ſur le point de rompre tout commerce avec l'homme du monde que juſques-là elle a eſtimé le plus. Chagrin de l'injuſte crédulité de cette Amie, Ariſte lui a adreſſé ces Vers.

Beliſe

Beliſe eſt-il donc vrai qu'un injuſte ſuffrage
Confirme de ta part un arrêt qui m'outrage ?
Tu me trouvas toûjours un cœur droit & pieux
Pour croire tes Devots, ne crois-tu plus tes yeux ?
Mais que reprend en moi cette troupe indocile ?
Quoi, jamais, à grands flots répandu, de mon ſtile
Un Poiſon dangereux infecta-t il les mœurs ?
Et défenſeur ſubtil de groſſiéres erreurs,
M'a-t'on vû pallier, par un brillant ſophiſme,
Les doutes inquiets d'un affreux Athéïſme ?
Mes profanes écrits ont-ils dans quelque lieu
Repû * l'Hôte des mers de l'Image de Dieu ?
Ont-ils jamais fait voir aux ames allarmées
Au même rang Neptune & le Dieu des Armées ?
Non, non, à ces horreurs jamais mon cœur n'eut part :
J'abhorre trop l'état d'un malheureux Vieillard,
Qui tout prêt à toucher à ſon heure derniére,
D'utiles véritez évite la lumiére.
Mais il ferme ſans fruit les yeux à leur clarté ;
Le Vrai bientôt vainqueur, perce l'obſcurité

* *Gueudeville*, qui a écrit quelque tems la *Quinteſſence* de la Haye, & pendant quelques années l'*Eſprit des Cours*, n'étoit pas capable de cacher ſes ſentimens libertins ; dans une de ſes feuilles volantes, il dit pour exprimer les triſtes effets d'un naufrage *que les poiſſons avoient fait grand' chere de l'image de Dieu*, dans un autre endroit en faiſant le recit de quelque avantage, que les François avoient remporté par mer, il dit *que Neptune leur étoit favorable, mais que le Dieu des Armées les attendoit ſur terre.* Cet Auteur étoit un grand ivrogne, & dans les derniéres années de ſa vie, les liqueurs les plus fortes lui tenoient lieu d'Hypocrene.

Dont il envelopa ſa raiſon qu'il redoute ;
Il pourſuit l'inſenſé, le ſaiſit dans le doute,
Et le traîne, éblouï de ſon éclat vangeur,
Vers l'Etre de ſes jours trop véritable Auteur.
Il ſe trouble, il pâlit, ſon bourreau c'eſt ſon crime.
D'infructueux remords cette impure victime
Sous les douces vapeurs d'une utile boiſſon,
Va, pour calmer ſon ame, endormir ſa raiſon :
Mais ſa raiſon bientôt ſortant de ce nuage,
Au jour des véritez rouvre un affreux paſſage;
Dans le ſein des plaiſirs qu'il apelle au ſecours,
Elle le ſuit, l'atteint, & le ſerre toûjours.
Mon ſort eſt plus heureux ; dès ma plus tendre enfance,
De mon Pére éclairé la ſage vigilance,
Préſerva mon eſprit de ce fatal poiſon,
Et contre ces erreurs ſut armer ma raiſon.
Dès lors je te connus, ô ! raiſon ſalutaire,
Et je reçus ton joug de la main de mon Pére.
Heureux ! Si cette main me l'ayant impoſé,
Eût pû me ſoutenir ſous le fardeau baiſſé.
Hélas ! je fus privé de ce Pére eſtimable,
Dans l'âge dangereux où le cœur intraitable
Sans ceſſe bouillonnant d'impétueux deſirs
Fait ramper la Vertu ſous le faix des plaiſirs.
Suivant pour guide alors le feu de ma jeuneſſe,
Je marchois au haſard & m'égarois ſans ceſſe ;
De paſſion toûjours courant en paſſion,
Les yeux de mon Iris devenoient ma raiſon.
Je ne conſultois qu'eux ; de l'aimer, de lui plaire,
Mon cœur à mon eſprit fit un devoir auſtère.
Mais par ces faux plaiſirs peu de tems amuſé,

Par

Par mon propre impoſteur je fus deſabuſé :
Oui, l'Amour en ſon ſein nourrit tant d'injuſtices,
Méle tant d'amertume à ſes tendres délices,
Que contre lui lui-même il arme la Raiſon,
Et qu'il eſt de lui-même un ſûr contrepoiſon.
Par cinq luſtres à peine eus-je compté mon âge
Que la Vertu ſur moi reprit ſon avantage ;
Depuis cherchant par tout le Monarque des Cieux,
La moindre fleur des champs le peignit à mes yeux.
De reſpecter le Ciel je m'aquis l'habitude ;
Moi-même je devins l'objet de mon étude ;
Dans ma raiſon j'appris à puiſer mon bonheur ;
L'innocence entretint un doux calme en mon cœur.
La folle ambition, la richeſſe inutile,
Se liguérent en vain contre ce cœur tranquile,
Heureux par ma Vertu, ſans honneurs, ſans tréſors,
Je goûtai des plaiſirs reſpectez des remords.
Mon bonheur dure encor, & mon ame ravie.
Sans redouter la mort, prend plaiſir à la vie.
Si le fardeau des ans fait chanceler mes pas,
Ma Raiſon ſe ſoûtient & ne chancèle pas.
Si ſemblable aux ruiſſeaux, dans ſa rapide courſe
Notre âge ne ſauroit remonter vers ſa ſource,
Etre jeune une fois n'eſt-ce pas bien aſſez ?
Quoi, peſant mes plaiſirs & mes dangers paſſez,
Prêt à gagner le Port, échapé du naufrage,
Voudrois-je de nouveau m'expoſer à l'orage !
Non, je ſonge au paſſé, ſans regret, ſans horreur ;
Au préſent ſans dégout, au futur ſans terreur.
Sous de modiques maux ma ſanté languiſſante
Toûjours à mon eſprit tient la Parque préſente ;

Et d'abord que je croi la ſentir ſur mes pas,
Je vais à ſa rencontre & je lui tends les bras.

IX. DISCOURS.

J'Ai ſoûtenu * que le Sens-commun eſt la choſe du monde la plus rare; & je ne doute point que ceux qui combattent le plus cette vérité, ne ſoient ceux-là même, dont toute la conduite eſt une démonſtration ſuivie de mon Paradoxe. N'eſt-il pas ſûr que bien des gens mettent la beauté de leur génie & la force de leur eſprit, à s'écarter des notions ordinaires, qu'on apelle ſens-commun ?

Par cela même que le Sens-commun eſt le partage de tous ceux qui raiſonnent, il devient mépriſable, & l'homme courant toûjours après le plaiſir de ſe diſtinguer, ne manque pas de ſe faire des règles particuliéres de raiſonnement ; règles, dont la biſarrerie paſſe ſouvent à la faveur de la nouveauté. Mais.

„ Ces propos, diras-tu, ſont bons dans la Satyre,
„ Pour égaïer d'abord un Lecteur qui veut rire :
„ Mais il faut les prouver; en forme. J'y conſens,
„ Répons-moi donc, Lecteur, & mets-toi ſur les bancs.

En

* Voyez la fin du *Diſcours* II.

En quoi conſiſte le Sens-commun? En quelques règles de ſe conduire, que la Raiſon découvre ſans peine à tous ceux qui ſont capables d'y faire la moindre attention; telles ſont les maximes que voici? *Un grand intérêt doit être préféré à un moindre... Il faut tâcher de ſe rendre heureux. Les choſes doivent être eſtimées à proportion de leur valeur reconnue. Ce qui n'eſt d'aucun uſage ne mérite pas d'être recherché. Une chimère ne doit point l'emporter ſur une réalité: Un nom eſt fort différent d'une choſe. &c.*

Propoſez les principes du Sens-commun à tous ceux qui penſent, perſonne n'en diſconviendra; éxigez-en la pratique de ces mêmes perſonnes, un très petit nombre voudra s'y conformer. Venons en à l'expérience; examinons la conduite des hommes, & tous les momens de notre vie ne feront que nous confirmer dans le ſentiment que je viens d'avancer. Voïons le tour d'eſprit de la jeuneſſe; dites à Damon qu'il eſt brutal, peu ſociable, éfronté, mauvais plaiſant, & qui pis eſt, Petit-maître; à peine Damon fera-t-il quelqu'attention à des reproches ſi cruels: mais dites-lui qu'il a la jambe mal faite, Damon ſera au deſeſpoir de cette *inſulte*; il ſe couperoit la gorge avec vous, ſi les Duels étoient à la mode. Tout jeune homme eſt preſque Damon ſur cette matiére: dans leur eſprit une belle chevelure, une taille fine, une jambe bien tournée, ſont infiniment au deſſus de l'agrément

des maniéres, de la nobleſſe des ſentimens, & de la beauté de l'eſprit.

Le vieux Cléante a un raiſonnement banal, dont il croit mettre en déroute tout ce qu'on peut oppoſer de plus raiſonnable. à ſon vain babil, qui ne fait que croître avec ſon âge. Savez-vous, jeune homme, dira-t-il, que c'eſt bien à une jeune barbe comme vous à me contredire ; ſavez vous que j'ai ſoixante & dix ans bien comptez.

Grand bien vous faſſe, Mr. Cléante ; on ne vous envie ni votre eſprit, ni votre âge. Croïez-vous que vivre long-tems, & avoir de l'expérience, ſont des expreſſions ſinonimes ? L'expérience n'eſt pas le fruit d'un grand nombre de momens que l'on a vécu, mais d'un grand nombre de momens où l'on a réfléchi : & à ce compte, c'eſt vous qui êtes une jeune barbe, & celui que vous rudoïez tant, eſt peut-être, un homme d'âge. La raiſon de preſque tous les Vieillards eſt miſe à la chaîne, par cette ridicule prévention pour leur âge ; & ils préférent les ans, qui peuvent donner de l'expérience à l'expérience même ; une chimère, à une réalité.

Monſieur V. W., célébre *Médecin* de L. H.. ajoûte ce tître à celui de Vieillard, pour être plus authoriſé à choquer le Sens-commun. On commençoit à deſeſpérer d'un de ſes malades, quand un Magiſtrat, homme fort ſenſé, quoi qu'habile Chimiſte, offrit aux parens du *Patient*, un remède dont il avoit reconnu l'excellence par

par pluſieurs cures fort heureuſes. Les Parens n'oſérent emploïer ce remède ſans l'aveu du Médecin, & le Magiſtrat voulut lui-même lui en aller demander ſon avis. A peine eut-il commencé à expliquer la nature de ſon *ſpécique*, que le Médecin l'interrompit, en lui demandant s'il étoit de la Faculté. Non, répondit ce Monſieur. *Vous n'êtes pas Médecin! Je n'ai rien à vous dire; ſortez de ma maiſon au plus vîte; vous n'êtes pas de la Faculté & vous vous mêlez de donner des remèdes! Sortez d'ici, vous dis-je.* Hélas! il l'auroit fait ſortir du monde s'il en avoit trouvé l'occaſion, tant il étoit outré qu'un homme s'ingérât de faire le Médecin, ſans avoir donné trois cens florins pour en obtenir le tître. Cependant, à bien prendre la choſe, le ſage Magiſtrat ne ſongeoit pas ſeulement à empiéter ſur les droits de Mr. **, Son remède, ſelon toutes les aparences, auroit tiré le malade d'affaire d'une tout autre maniére que Mr. V. W. ne l'a fait.

La réputation & le Sens-commun ne ſe trouvent pas toûjours dans un même ſujet. Ce Mr. V. W. nous prodigue tous les jours des preuves de cette maxime. Un autre de ſes malades étoit réduit à la derniére extrêmité par une rétention d'urine. Dans cette conjoncture délicate il fut aſſez modeſte pour conſentir à une Conſultation, & pour joindre à ſes lumiéres celles d'un de ſes Collègues. L'autre Médecin vint, & après que Mr. V. W. eut paſſé avec lui une

demi-heure dans une autre chambre, à cauſer ſur les affaires du tems, il aproche gravement du lit du malade. Monſieur, lui dit-il, après avoir mûrement réflèchi ſur les cauſes de votre maladie, nous avons trouvé qu'il faut vous comparer à un tonneau : (remarquez qu'il avoit ſes raiſons pour tirer ſes comparaiſons de là.) Tant qu'un tonneau eſt exactement rempli, la liqueur n'en coulera jamais par en bas, & il faut de néceſſité lui donner de l'air par en haut, pour en faire ſortir du vin par la route ordinaire : cela étant poſé, il eſt démontré que la ſaignée ſeule pourra vous tirer d'affaire ; & que vous urinerez, dès que par ce moïen nous aurons donné de l'air à votre corps. A peine eut-il lâché ce mot, que l'exécuteur de la Sentence fit couler le ſang innocent du pauvre malade ; mais il eut beau couler, la Nature ſe moqua de la demonſtration du Médecin, qui vit avec étonnement partir ſon malade pour l'autre monde, & qui pis eſt, partir ſans avoir uriné.

Chryſophile s'étoit ſenti dès ſa plus tendre jeuneſſe un penchant à la friponnerie, qu'il n'a jamais combattu. Tandis qu'il a rampé dans la route des ſcélérats vulgaires, il s'eſt attiré la haine & le mépris de tous ceux qui l'ont connu. Un de ſes Saluts auroit deshonoré un honnête-homme, & la Juſtice ſeule auroit eu quelque commerce avec lui s'il n'avoit eu la prudence de l'éviter. Laſſé à la fin de ſe voir le rebut de tout l'Univers, ſa friponnerie ambitieuſe a pris l'eſſor, & ſoûtenu par

par ſon heureux naturel pour les crimes, il a ſû bâtir une fortune éclatante ſur les ruines de vingt familles, auſſi diſtinguées à préſe nt par leurs miſères, qu'elles l'étoient autrefois par leur opulence. Le mépris qu'on a eu pour lui s'eſt-il augmenté à proportion de ſes crimes ? Point du tout. Non ſeulement il s'eſt retranché contre la Juſtice, derriére un rempart de piſtoles ; il a aquis encore des Amis, des Maîtreſſes, de la réputation, de la naiſſance, de la probité même : tout le monde du moins en agit avec lui, comme avec un parfaitement honnête homme. Bientôt un Poëte, lui donnera dans une Préface, toutes les qualitez de Mécenas, & Madame D. N. le déclarera innocent aux yeux de tout l'Univers, & aux yeux de ces malheureux même, qui ſont les témoignages vivans de l'abominable conduite de cet illuſtre Scélérat. Le comble de l'extravagance de Chryſophile, c'eſt qu'il commence à ſe croire homme de probité, à force de ſe l'entendre dire. S'il s'en étoit tenu à la centiéme partie de ſes fraudes abominables, peut-être auroit-il charmé, par une fin tragique, ceux qui aplaudiſſent à préſent à ſes Vertus ; & à l'heure qu'il eſt, il eſt devenu honnête-homme à force d'être Fripon dans un degré éminent :

Du ſens-commun la lumiére brillante
Eſt diſparuë à l'éclat radieux
De l'or qu'il étale à nos yeux :
De ſes crimes nombreux l'énormité criante

Eſt

Eſt de la probité, qu'un tas d'amis affreux
Lui donne, & que lui-même il ſe donne après eux,
La cauſe abominable autant qu'extravagante !

Qui de vous, Lecteurs, peut ne pas connoître une eſpèce de Paraſites, dont les Grands ne ſauroient ſe paſſer, & ſans leſquels ils ne ſauroient manger bien, ni boire délicieuſement. Ces Juges de la bonne chére ont aſſervi le goût à des règles biſares, & ſe ſont fait une ridicule Science, d'une choſe qui dépend abſolument de la Nature. Le Sens-commun nous dicte, que la bonté d'un mets conſiſte dans le plaiſir qu'il fait au palais, diſpoſé d'une maniére à en être touché agréablement; mais ce n'eſt plus cela; c'eſt de la déciſion de ces Arbitres de la Table que dépend la délicateſſe des plats. On mange d'un Ragoût biſare, la Nature y répugne, on ne ſauroit s'empêcher de grimacer; la Nature a tort; ce ragoût eſt à la mode en France, il paroît ſur les tables les plus délicates. Voila qui eſt fait, le Gourmet a décidé, jamais on n'a rien mangé de plus délicieux. On verſe à boire, le Vin chatouille le palais & répand une agréable chaleur dans tout le corps: cependant, le palais doit ſuſpendre ſon jugement, & n'oſe trouver encore bon, ce qu'avec un peu de Sens-commun il trouveroit excellent. Le Paraſite y goûte, dans le tems qu'il roule artiſtement cette liqueur dans ſa bouche, tous les yeux des Convives ſont fixez ſur lui, & ils attendent impatiemment qu'il prononce

ſur

ſur la deſtinée du Vin. Il eſt trop commun, dit-il, il n'a pas aſſez de ſéve, il a trop de liqueur. St Evremont n'a jamais aprouvé les vins de ce côteau-là, & je n'en ai jamais vû ſur la table d'un tel Prince. Voila le Vin condamné, & il faut attendre à boire avec plaiſir qu'il plaiſe aux fantaiſies du Gourmet de le bien vouloir permettre. Ce n'eſt pas tout, ce Faquin ſe liguera avec la mode, pour tirannifer les Feſtins, & cette mode accordera tantôt aux Vins de Bourgogne, tantôt aux Vins de Champagne, le privilège d'être les meilleurs vins du monde.

O vous qui recelez ſous le chaume ruſtique
Du rare Sens-commun les reſtes précieux,
Venez heureux Manans, d'un Maître ſourcilleux
Admirer avec moi l'eſclavage comique.
Renonçant aux plaiſirs auſſi permis que doux,
Que fit exprès pour lui la prudente Nature,
Il aſſervit ſes ſens à l'infame impoſture
D'un Faquin qui s'érige en Cenſeur des Ragoûts.
Pour impoſer au goût une Loi ſouveraine,
Il nourrit à ſa table un Tyran entêté,
Qui bien payé du ſoin de le mettre à la chaîne,
Fait remper ſon Patron ſous un joug acheté.
Fortunez Villageois, pour faire bonne chére,
A votre propre goût vous oſez vous fier,
Mille fois moins ſoûmis à votre maître altier
Qu'il ne s'aſſujettit à ſon vil *Mercenaire*.

Aprochez, Alcantor, j'ai un mot à vous dire: écoutez bien. Un Voleur fut condamné un jour

à

à être fouetté de la main du Bourreau. A peine eut-il achevé de gémir ſous la rigueur de ſon ſupplice, que ſe tournant vers un des aſſiſtans, il lui demanda, s'il n'y avoit pas moïen d'entrer la nuit dans une telle boutique? Si le vieux Lyſidor ne ſe relâchoit en rien ſur l'éxacte garde de ſes Coffres-forts? & ſi la Foire de la Haye ne fourniroit pas matiére à la ſubtilité de ſes doigts? En un mot, le dos encore enſanglanté, il chercha aux yeux même des Spectateurs de ſon châtiment, les occaſions d'en mériter un plus rude. Que dites-vous de cet homme-là, Alcantor? Il étoit trop brouillé avec le ſens-commun, direz vous, pour étre traité comme un ſcélerat; *c'étoit un enragé, qu'il falloit mettre aux Petites-Maiſons.* Oui, Monſieur; hé bien allez vous y mettre de ce pas, avant qu'un autre y occupe une place que vous méritez ſi bien.

Vil Eſclave de vos plaiſirs, malheureuſe victime de vos débauches, vous avez trouvé le fatal ſecret d'avoir quatre-vingt ans à l'âge de ſoixante; affaiſſé ſous les infirmitez que vous avez achetées des biens immenſes de vos Péres, vous allez promener vos fleurettes banales de ruelle en ruelle, & répandre par tout le venin ſubtil de vos médiſances, ſur tous ceux que choque l'impertinence de votre conduite, c'eſt à dire ſur tous les gens de bon ſens & de probité. Mais ce n'eſt pas là, dites-vous, l'Hiſtoire du Voleur; non, mais la voici:

Lors

Lors que l'impitoyable Goute
Mal qu'on s'attire, & qu'on redoute,
Sûſpend pour quelque tems tes infames plaiſirs,
Combien de pleurs verſez ! quels ſanglots, quels ſoûpirs,
Que de cris pouſſes-tu vers le Ciel, qui t'écoute,
Mais qui ſe rit des vœux de ces impurs Martirs,
Qui veulent la ſanté pour ſuivre encor la route,
Où, ſourds à la raiſon, les trainent leurs deſirs.
Le Ciel pour un moment ſuſpend-il tes ſupplices !
A peine es-tu ſorti des mains de tes Bourreaux,
Que le ſouvenir de tes vices
Retrace à ton eſprit leurs funeſtes délices ;
A tes Amis, témoins de tes cris, de tes maux :
Comment, dis-tu, gouvernez-vous Catos ?
Eſt-elle toûjours bien aimable ?
Toûjours à ſi haut prix met-elle ſon honneur ;
Et cent ducats bien comptez ſur ſa table,
Ne pourroient-ils pas bien adoucir ſa rigueur ?
Alcantor, du Voleur n'eſt-ce pas-là mon conte ?
Vil jouët de tes Paſſions,
Va cacher à nos yeux ta folie & ta honte,
Au fond des petites Maiſons.

X. DISCOURS.

DIALOGUE*

ENTRE

VIRGILE ET LUCAIN.

Virg. IL vous ſied bien, petit verſificateur, de vous comparer à un Poëte de ma réputation. Savez-vous bien qu'il n'eſt pas permis d'être habile-homme ſans ſoûtenir que l'Æneïde eſt excellent, & que la Pharſale n'eſt qu'un tiſſu d'extravagances?

Luc. Savez-vous bien que les habiles-gens, dont les ſuffrages vous donnent tant de vanité, ne ſont que des Sots. A la Raiſon, Mr. Virgile, à la Raiſon: je ne veux point d'autre Arbitre de notre différent.

Virg. Je vous conſeille, vraîment, d'apeller la Raiſon à votre ſecours, elle ne manquera pas de nous faire voir, que vous avez fort bien fait de nous donner une Hiſtoire en Vers; au lieu d'un Poëme Epique.

Luc. Une Hiſtoire en Vers n'eſt donc pas un Poëme Epique, à votre avis?

Virg. Ne voila-t-il pas de nos gens, qui veulent faire

* Qu'on a promis dans le V. Diſcours, pag. 39.

faire des Ouvrages, ſans en ſavoir ſeulement les règles fondamentales ! Tout ce qu'une Hiſtoire en Vers, & un Poëme Epique peuvent avoir de ſemblable, c'eſt qu'ils ſont l'un & l'autre en Vers. Votre Pharſale n'eſt pas ſeulement de la Poëſie, ce n'eſt qu'une Proſe meſurée, où les boutades d'une imagination Eſpagnole tiennent lieu de ce genie Poëtique, & de ce feu divin qui anime mes Ouvrages.

Luc. Apparemment que vous auriez donné tout un autre tour à ma matiére, vous qui vous croyez ſi habile ?

Virg. N'en doutez point. Commencer votre prétendu poëme par le paſſage du *Rubicon*, c'eſt bien l'entendre. Il faloit entamer cette affaire là par les préparatifs de cette Bataille, qui devoit décider de la deſtinée de l'Univers. Un Roi Allié, par exemple, ſe trouve dans la Tente de Pompée, qui lui fait le recit de l'origine des troubles qui déchirent la République ; On vient annoncer que Céſar léve ſon Camp. Pompée interrompt ſa narration, pour aller tomber ſur ſon Ennemi, qui ſe retire ; la Bataille ſe donne ; Pompée eſt vaincu ; ce Roi tombe entre les mains de Céſar, il devient ſon Ami ; le Confident de Céſar lui achéve l'Hiſtoire de la Guerre civile. Enfin, il faloit embrouiller vos matiéres autant qu'il vous étoit poſſible : c'eſt-là la règle.

Luc. Je me moque bien de votre règle ! Voila une règle fort ſenſée vraiment !

Virg. Vous vous en moquerez ſi vous voulez; mais

liſez

liſez Homére, vous verrez qu'il s'y eſt pris de la ſorte, auſſi bien que moi, & que tous ceux qui après moi ont compoſé des Poëmes de cette nature.

Luc. C'eſt que vous avez mieux aimé prendre pour guide Homére que la Raiſon, & que vos Imitateurs ont eu la même folle complaiſance pour vous.

Virg. C'eſt que pendant dix-ſept Siécles, on a compris qu'on ne pouvoit réuſſir ſans prendre Homére & Virgile pour modèles; & qu'on a bien vû qu'on s'égaroit, comme vous, à meſure qu'on s'écartoit de notre méthode. En tenez-vous, Mr. Lucain?

Luc. Aſſurément j'aurois tort de ne me pas rendre à des raiſons de cette importance! Mais de grace, le Bon-ſens veut-il qu'on mette ainſi ſa matiére en capilotade, & qu'on ſe faſſe un mérite d'un deſordre extravagant?

Virg. Le voudrions-nous, ſi le Bon-ſens ne le vouloit pas? Ce qui nous rend ſi admirables aux yeux de la Poſtérité, c'eſt le Bon-ſens; & d'ordinaire l'on n'en a qu'autant qu'on profite de l'étude de nos Ouvrages. N'eſt-il pas ſûr que le but de tout Auteur c'eſt de ſe faire lire? Et qu'on ne ſe fait lire qu'en tenant en haleine la curioſité du Lecteur juſqu'à la fin de l'Ouvrage? c'eſt ce qu'on ne fait jamais mieux que par cette interruption des recits, & par ce beau deſordre, qui eſt l'éfet de l'Art le plus rafiné.

Luc. Je conviens que l'Art de tenir toûjours l'eſprit d'un Lecteur en haleine, eſt très néceſ-

faire

faire à un Auteur qui n'a que des fadaiſes à dire ; il faut des liens bien forts pour attacher l'attention d'un Homme ſenſé aux courſes d'un Fat, à qui l'on fait dire un bon nombre d'impertinences, & commettre tout autant de lâchetez. Pour moi je n'ai pas beſoin de cet artifice ; les actions que je raconte ſont ſi grandes, ſi héroïques ; je les ſoûtiens par une maniére de penſer ſi ſublime & par un tour d'expreſſion ſi animé, & ſi fort, qu'un Lecteur ne ſauroit quiter des Héros qui agiſſent avec tant de courage, qui penſent d'une maniére ſi grande, & qui parlent avec tant de nobleſſe.

Virg. Il eſt vrai, il eſt vrai,

Tout a l'humeur gaſconne en un Auteur Gaſcon,
Et Pompée & Lucain parlent du même ton.

Vous croïez faire un beau préſent à vos illuſtres Romains, en leur donnant votre fierté Eſpagnole ; tout ce qui s'éloigne de votre ſtile fanfaron vous paroît bas & rampant, & les actions qui ne partent pas de l'orgueil comique de vos Compatriotes, ſont chez vous autant de lâchetez. Mais répondez-moi ; y a-t-il la moindre fiction dans votre Ouvrage ? Cependant c'eſt la fiction qui fait le Poëte ; & par conſéquent malgré l'enflure de votre ſtile, vous n'êtes qu'un mince Hiſtorien. Pour moi, mes fictions donnent un tour fleuri & majeſtueux à tout mon Poëme, & y répandent par tout le merveilleux, qui eſt l'ame de la Poëſie Epique. Une tempête n'a pas permiſſion

de troubler la Mer, ſi Junon ne ſait mettre Eole dans ſes intérêts, en lui reprochant fort poliment les morceaux qu'il mange ſouvent à la table de Jupiter, & en lui donnant le choix de quatorze Nimphes, toutes plus belles les unes que les autres. Le calme ne ſuccéde point naturellement à l'orage, non, il faut que le Dieu de la Mer ſorte pour cet effet de ſon flegme naturel;

C'eſt Neptune en courroux qui fait taire les vents.

Luc. C'eſt à dire, que pour réuſſir dans ce genre de Poëſie, il faut avoir le cerveau déréglé, & pouſſer l'extravagance juſqu'aux Petites-Maiſons. N'eſt-il pas bien difficile, & bien ſenſé en même tems, de remuer toûjours le Ciel & l'Enfer pour tirer ſes Héros d'intrigue? N'eſt-il pas beau d'être réduit à tout moment à dire, avec cette endiablée de Junon,

Flectere ſi nequeo Superos, Acheronta movebo.
Si je n'émeus le ciel, j'armerai les Enfers.

Convenez-en, mon pauvre Virgile, les Dieux de votre façon & de celle d'Homére, parmi bien du mauvais, ont cela de bon, qu'ils tirent ſouvent un Poëte d'embaras, quand il ne ſait plus où donner de la tête, & que le ſeul moyen qui lui reſte de pallier les crimes de ſes Héros, c'eſt de les autoriſer par le Ciel.

Virg. Je vous trouve extraordinaire en vérité,

té, vous voudriez que dans un Poëme Epique on ſe fit un plan ſuivi, & qu'on l'éxécutât enſuite avec exactitude; alors, j'en conviens, les Divinitez ne ſeroient pas d'un grand uſage dans nos Vers. Mais un véritable Poëte maîtriſé par ſon génie, commence ſon Ouvrage à tout haſard, & entraîné par l'impétuoſité de ſon imagination, il s'embaraſſe quelquefois avec elle dans un abîme, dont les Dieux ſeuls ſont capables de les tirer. Didon, par exemple, exerce *dans un degré éminent* tous les devoirs de l'hoſpitalité envers Enée, & ſes Compagnons de Fortune; cependant il faut qu'il ſuive ſes Déſtinées qui l'apellent en Italie; il faut qu'il quite ſa Bien-faictrice : Cette conduite ſeroit indigne de ce dévot Perſonnage, ſi l'authorité de Jupiter ne le forçoit à ſacrifier la reconnoiſſance qu'on doit aux hommes, au reſpect qu'on doit aux ordres de la Divinité. Sans cette fiction, le moyen de le faire ſortir de Carthage?

Luc. Il ne faloit pas l'y faire venir. Il étoit bien néceſſaire, en vérité, d'aller troubler l'ordre des tems, pour faire aborder Enée à Carthage, avant que Carthage fut bâtie, afin d'y faire mourir de deſeſpoir la pauvre Didon, deux ou trois cens ans avant qu'elle fut au monde. Paſſe encore ſi vous aviez fait grace à l'une & à l'autre de ce vilain Antre qui fut le *non plus ultra* de la ſageſſe de cette bonne Reine & ſi Jupiter avoit empêché ſon Petit-fils de profiter du mauvais tems & de la frayeur de ſa Maîtreſ-

ſe. Avouez-moi que la plus mauvaiſe qualité de votre Héros c'étoit ſa Piété. Aimer & reſpecter des Etres extravagans & ſcélerats n'eſt-ce pas une extravagance & un crime ?

Virg. Sans tous ces raiſonnemens-là, on ſait fort bien le mépris que vous avez pour les Dieux.

Les Dieux ſont pour Céſar, & Caton ſuit Pompée.
Victrix cauſa Diis placuit, ſed victa Catoni.

Luc. Puis que vous mettez les Dieux au deſſous des hommes les plus infames ; quel tort fais-je à ces belles Divinitez en mettant au deſſus d'elles des hommes vertueux & intégres ? Mais je ne veux pas me ſervir contre vous des armes que vous me fourniſſez vous-même ; mon but ne fut jamais d'élever Caton au deſſus des Dieux ; j'ai voulu dire ſeulement que Céſar & Pompée trouvoient chacun des raiſons plauſibles pour prouver la juſtice de leur cauſe ; que l'un alléguoit en ſa faveur la conſtante Protection des Dieux, & que l'autre ſe faiſoit fort de l'intégrité de Caton qui s'étoit déclaré pour lui : il eſt ſûr même que le raiſonnement de Pompée étoit plus concluant que celui de Céſar. Pour favoriſer, pendant quelque tems, l'injuſtice ; les Dieux peuvent avoir des raiſons qui ſe cachent dans l'abime de leur ſageſſe ; mais un homme de probité ne ſauroit jamais ſe diſpenſer de ſuivre le parti le plus juſte ; & quand il joint, comme Caton, un eſprit éclairé à une ame droite, il rend

rend plus que probable la juſtice de la cauſe où il s'attache.

Virg. Je ſuis bien ſûr que ce n'eſt pas là le ſens de ce paſſage; & qu'aucun de vos Commentateurs ne l'aura entendu de la ſorte.

Luc. Bon, les Commentateurs n'ont-ils pas juré de ne trouver jamais dans les paroles le ſens qui s'y offre naturellement, & d'en *extorquer* au contraire une penſée où l'Auteur lui-même ne ſongea jamais?

Virg. Monſieur, Mr. Lucain, laiſſons les pauvres Commentateurs en paix, je vous en prie; ce ſont de bonnes gens à qui nous avons bien de l'obligation. S'ils nous rendent quelquefois un peu ridicules en nous prêtant leurs penſées, ce n'eſt pas faute de vouloir nous rendre ſervice; ce ſont des modèles de charité que ces Meſſieurs-là, & ils ſavent toûjours trouver un bon ſens dans nos paroles, quelque peu ſuſceptibles qu'elles en puiſſent être. Ils auroient même, j'en ſuis ſûr, fait un Poême de votre Pharſale, s'ils y avoient trouvé la moindre poſſibilité; mais cela ne ſe peut, & je vous défie vous-même de me montrer dans cette belle production le moindre caractère de la Poëſie Epique.

Luc. Le merveilleux, vous le dites vous-même, eſt l'ame de ces ſortes d'Ouvrages; Ce merveilleux n'éclate-t-il pas par tout le mien? Mon ſujet eſt le plus grand & le plus vaſte, qui ait jamais occupé un Poëte; mes Vers ſont majeſtueux; mes expreſſions ſont auſſi juſtes que

hardies ; mes penſées ont de la Nobleſſe, & on voit dans mes tours autant de bonheur que de nouveauté. Mais voici ſur tout par où je prétens au tître de Poëte, c'eſt par la force de mon imagination, par laquelle je ſai ſortir de moi-même, pour entrer dans les caractères de mes Héros ; Que dis-je entrer dans leur Caractère ; Je ne dépeins point Pompée, Caton, Scipion, Céſar, Labienus, non, je deviens moi-même tour à tour, Labienus, Céſar, Scipion, Caton, Pompée ; ſi avec toutes ces qualitez-là, vous voulez que je ne ſois encore qu'un Hiſtorien, je me ferai une gloire de ce nom, & je vous laiſſerai avec plaiſir le tître de Poëte.

Virg. Pour moi ; dûſſiez-vous appeller mille fois extravagance cette Divine ivreſſe qui tranſporte les véritables favoris d'Apollon, je me ferai toûjours une gloire du nom que vous me cedez ; Serviteur à Mr. l'Hiſtorien.

Luc. Très humble valet à Mr. le Poëte.

Peut-être que tout le monde ne goûtera pas ce Dialogue, faute de connoître aſſez les Ouvrages qui en ſont le ſujet. Mais voici quelque choſe qui pourra convenir à plus de Lecteurs.

ODE ANACREONTIQUE.

OUi mon cœur eſt ſans allarmes,
Iris m'a trop mal traité,
Je ſais oublier ſes Charmes,
Et ſonger à ſa fierté.

Aux

Aux graces de ſon Viſage
Je me ſuis trop arrété :
Mais enfin je me dégage
En ſongeant à ſa fierté.

Son air, qui dans ſa molleſſe
Ne marquoit rien d'affecté
N'a plus rien qui m'intéreſſe,
Quand je ſonge à ſa fierté.

De ſa chevelure blonde,
On admire la beauté ;
Mais le plus beau blond du monde,
Se jaunit par la fierté.

Son Sein que ma tendre audace
N'a pas toûjours reſpecté,
A mes yeux n'a plus de grace,
Quand je ſonge à ſa fierté.

Sa Prunelle eſt-elle noire,
Pleine de vivacité ?
J'en ai perdu la mémoire
En ſongeant à ſa fierté.

A grand peine ſais-je encore
Si ſon Teint en ſa Beauté,
Plus vif que celui de Flore....
Mais ſongeons à ſa fierté.

Pour un Rival de mérite
Iris a de la bonté ;
Faut-il que je m'en dépite,
Si je ſonge à ſa fierté ?

Le Cœur du Charmant Clitandre
De ſon Iris enchanté,
Bien-tôt deviendra moins tendre,

En éprouvant ſa fierté.
Je me ris, Beauté cruelle....
Ah! mon cœur, tu m'as flaté,
Je ſonge encore à la Belle,
Quand je ſonge à ſa fierté.

XI. DISCOURS.

VOus me pardonnerez, Lecteur, ſi dans un Ouvrage deſtiné à tourner en ridicule les vices des Hommes, je me fais aujourd'hui une triſte occupation de pleurer un illuſtre Mérite que la mort vient de nous ravir. Par un coup imprévû de la Providence, le charmant, l'eſtimable Prince d'Orange, vient de finir ſa belle Vie; & mon eſprit pénétré d'une profonde douleur, n'eſt rempli que de cet accident funeſte: ma Plume ne ſauroit s'exercer ſur un autre ſujet.

Mais que dirai-je ſur cette matiére déplorable? Tâcherai-je de ſoulager ma douleur en la nourriſſant? Entreprendrai-je l'Eloge de ce Prince, pour faire ſentir à tous mes Concitoyens quelle foule de Vertus ils viennent de perdre? Me ferai-je un plaiſir lugubre de faire de leurs larmes unies aux miennes, un Sacrifice aux Manes d'un jeune Héros, qu'on n'a jamais aſſez eſtimé pendant ſa vie, & qu'on ne ſauroit trop pleurer après ſa mort? Mais dois-je attendre de mon

mon génie, dédié à la cenſure, un Panégirique bien tourné? Et ne ſeroit-il pas honteux de faire un Eloge commun d'un mérite ſi diſtingué.

Et quand même mon eſprit auroit aſſez de délicateſſe pour aſſaiſonner, comme il faut, une louange; le Menſonge & la Fiction n'ont-ils pas épuiſé pour la Fauſſe Vertu, tous les tours que la Vérité exige de moi, pour une vertu auſſi ſolide qu'extraordinaire?

Je m'allarme en vain; laiſſons à la Fiction toute ſa vaine parure, ſes penſées ingénieuſes, ſes tours brillans, ſes expreſſions énergiques, ſes figures hardies. Quand il s'agit de louer dignement l'illuſtre Prince d'Orange, la ſouveraine Eloquence conſiſte dans une parfaite ſimplicité, & c'eſt un rafinement de l'Art que de rejetter tous les ſecours que l'Art pourroit fournir.

Je croi fort inutile pour mon deſſein, de faire un dénombrement pompeux des Ancêtres de mon Héros; il a reçû moins d'éclat de ces Empereurs & de ces Princes, dont le ſang a coulé dans ſes veines, qu'il n'en donnera à ſes Décendans, ſi la Providence, qui ſonge d'ordinaire à la guériſon long-tems avant qu'elle inflige des playes, a réſolu de modérer la douleur de la malheureuſe Princeſſe d'Orange, par la naiſſance d'un Fils.

Les Vertus de ces glorieux Naſſaux n'apartenoient à mon Prince qu'autant qu'il les avoit imitées; & ſi la grandeur de ſes Péres ne lui avoit frayé le chemin à l'élévation où il s'eſt

trouvé, peut-être n'eut-il pas été Prince, mais du moins tout l'Univers eut reconnu qu'il méritoit de l'être.

Il ſuffit de conſidérer ce Prince en lui-même, indépendamment de l'éclat qui l'environna pendant ſa Vie, pour le trouver digne de toutes ſortes de louanges. S'il faut mettre la beauté au nombre des choſes qui rendent les Héros recommandables; Qu'y avoit-il de plus aimable que mon Prince? Sa beauté auroit eu même quelque choſe de trop délicat, s'il ne s'étoit fait un plaiſir d'acquérir un air martial dans les fatigues de la Guerre; honteux en quelque ſorte de ſentir l'ame du Dieu des Combats dans le corps du Dieu de la Tendreſſe. Sa grande & belle Chevelure ajoûtoit de nouveaux agrémens à ſon viſage: Il ne ſe rendit jamais l'eſclave efféminé de cette parure naturelle; il ne la ſacrifia pas non plus à une mode qui tyranniſe la Nature.

La beauté de ce jeune Héros étoit relevée par cette grace d'une Phiſionomie heureuſe, bien préférable à la Beauté même, & ſans laquelle elle ſeroit languiſſante & ſans vie.

Jamais Homme n'eut un air plus doux & en même tems une mine plus haute. Par la Majeſté peinte ſur ſon viſage, il paroiſſoit né pour commander aux hommes: Par la douceur qu'on y voyoit briller il paroiſſoit né pour leur plaire & pour s'en faire chérir. En un mot, toute ſa Phiſionomie annonçoit & prônoit ſes Vertus à ceux qui ne les connoiſſoient pas encore.

Son

Son Eſprit naturellement grand & vaſte, n'avoit point été négligé. Il ſuffit pour le faire croire, que c'eſt le Grand Guillaume de glorieuſe mémoire, qui a eu l'œil ſur ſon éducation. Ce Roi qui ſavoit de quel ſecours eſt la Raiſon à un Prince, qui la doit ſans ceſſe oppoſer aux coups de la Fortune; Ce Roi qui par ſa raiſon a autant ſignalé ſa Valeur & ſa Prudence dans ſes défaites, que les autres Héros dans leurs Victoires; Ce Roi ſi humain & raiſonnable, avoit voulu que ſon illuſtre Parent fut être Homme & Prince, avant que de connoître les devoirs de Soldat & de Général. L'Ame de mon Héros avoit donc été fortifiée par les Sciences les plus utiles, contre la brutalité preſque inſéparable de la profeſſion de Soldat, & les études en embeliſſant ſon Eſprit, avoient donné en même tems un nouveau luſtre aux Vertus que la Nature lui avoient renduës familiéres.

Jeune, Prince, Guerrier, Conquérant! Quels obſtacles pour la Raiſon! Et quel triomphe pour mon Prince de les avoir ſurmontez!

Jeune, il ne s'eſt jamais ſenti de l'entêtement & de l'indolence de la jeuneſſe; il conſidéroit moins le rang de ſes Conſeillers que la ſageſſe de leurs avis, quelques contraires qu'ils fuſſent à ſes ſentimens, ſa Raiſon ſavoit s'arracher à l'amour-propre pour ne s'attacher qu'à ce qui étoit raiſonnable.

Prince, il ne fut jamais enivré de ſa Grandeur, il ne l'a ſentie que pour en faire un bon uſage:

il

il ne l'a fait ſentir aux autres que par la facilité qu'elle lui donnoit de leur prodiguer les marques de ſa Généroſité.

Guerrier, il ne trouvoit point un ſpectacle agréable dans le ſang & dans le carnage; La Guerre ne paſſoit chez lui que pour une néceſſité indiſpenſable, où l'engageoit la défenſe d'un Peuple jaloux de ſa Liberté; & toûjours il ſauva des Combats, ſes inclinations humaines, & la douceur dont il avoit fait ſon caractère particulier.

Conquérant, les Victoires ne lui faiſoient jamais deſirer les occaſions d'en remporter de nouvelles; & ſes Conquêtes contentoient moins ſon amour pour la Gloire, que ſon amour pour la Paix. En un mot, Jeune, Prince, Guerrier, Conquérant, il étoit docile, modeſte, humain, paiſible. Ce ſont ces grandes qualitez qui le fitent chérir de tout le monde; & s'il s'eſt fait craindre de quelques uns, ce n'eſt que parce que ces grandes qualitez étoient ſi propres à le faire chérir.

On l'a vû à la tête des Armées s'aquiter des devoirs de Général, avant que les autres s'inſtruiſent dans les devoirs de Soldat. Peu ſemblable à ces Phantômes de Généraux, que nous avons vus pluſieurs fois ſur nos frontieres, plus propres à embaraſſer un Camp, qu'à conduire une Armée, mon Héros animoit les Conſeils par ſa prudence & les combats par ſa Valeur.

Il a commandé dans les Batailles, il a dirigé

des

des Siéges, il a forcé des Places invincibles; ſa Conduite en ſapoit les murailles, & ſon Courage les faiſoit tomber. Foible Portrait de la Vertu guerriére du Prince d'Orange! Mais ma plume ne l'a qu'ébauchée, & les voix confuſes de toute une Armée ſont ſeules capables de l'achever.

Faut-il un modèle de Valeur? L'éloquence militaire ne ſauroit citer que le Prince d'Orange.

S'agit-il de comparer la bravoure d'un Guerrier de diſtinction? La valeur du Prince d'Orange fournit les comparaiſons les plus fortes & les plus nobles.

C'eſt ici qu'on vit notre cher Prince couvert du ſang de ſes Domeſtiques; là, ſon exemple raninoit pour l'Aſſaut le Soldat rebuté par l'opiniâtre reſiſtance des Ennemis. Ici, la honte de ne pas ſuivre notre cher Prince, fit plus en nous que le courage; là, notre tendreſſe pour lui fut fatale aux Bataillons, parmi leſquels ſa Valeur l'avoit engagé. Dans cet endroit, nous le vîmes environné de Bayonnettes, & de Sabres, couvert de flames, envelopé de l'image de la mort, nous le vîmes garder un viſage ſerain tandis qu'inſenſibles pour nous-mêmes, nous tremblions pour une Vie ſi précieuſe.

Dans cet autre endroit, il ſe ſaiſit d'un Drapeau, il marcha devant les Troupes que la crainte avoit glacées, & par cet exemple d'intrépidité, il leur redonna le mouvement & la vie.

Ce Prince n'eſt plus; une mort auſſi cruelle qu'imprévûe, l'arrache à la tendreſſe des Hommes, dans le printems de ſon âge.

Sa vie a été plus courte & plus glorieuſe que celle d'Achille. Si les Héros ne vivent que pour s'aquérir une Gloire immortelle, ta Vie fut aſſez longue, Grand Prince, & qui comptera tes Vertus & tes Victoires, ne croira jamais que vingt & quatre ans ſont les bornes de tant de prodiges de bonté, de tant de miracles de valeur.

C'eſt pour nous, Grand Prince, que ta Vie eſt courte; pour nous, à qui le Ciel paroît n'avoir montré tes Vertus, que pour nous rendre la perte ſenſible & douloureuſe; pour nous qui ne craignions que les dangers attachez à ta profeſſion, ſans ſonger ſeulement qu'un autre péril pourroit exiger de toi le tribut que nous devons à la Nature.

Quel plaiſir n'étoit-ce pas pour la vertueuſe Princeſſe d'Orange! que des raiſons plauſibles tiraſſent pour quelque tems ſon cher Epoux d'entre les bras de Bellone; elle béniſſoit les affaires épineuſes, qui ſuſpendoient les coups dont une tête ſi chére étoit ménacée à tout moment. Mais hélas! reſpecté des flâmes, où l'impétuoſité de ſa jeuneſſe l'expoſoit, peut-être un peu legérement, il trouve la mort dans un Elément dont il ne craignoit rien. Je n'entreprendrai pas de dépeindre la douleur de cette ſage & malheureuſe Princeſſe; Elle en eſt trop accablée elle-même pour en ſentir toutes les facultez de ſon ame. La douleur & elle paroiſſent une même choſe. Jugeons du déplorable état de ſon ame, par les pleurs de toute une Armée inconſolable de la perte

perte qu'elle vient de faire. Nos Soldats pleurent ; les Guerriers dont les plus affreux ſpectacles ont endurci le cœur contre la compaſſion, deviennent ſenſibles à la mort du jeune Héros, qui les menoit toûjours à une Victoire aſſurée. Accoûtumez à nager dans le ſang des Ennemis, ils ſe baignent dans les larmes que cette mort leur arrache. Rien ne les effraye, rien ne les étonne ; ils marchent ſans horreur, ſans émotion, ſur des milliers de morts que leur main immole au bien de la Patrie, & ils ne ſauroient ſoûtenir l'idée de ce cadavre, ſur lequel ils voudroient attacher encore les derniers regards, mais que les flots impitoyables ont dérobé à leur tendreſſe. La dureté s'amollit, la ferocité pleure, la cruauté même pouſſe des ſoûpirs pour cette perte irréparable : Que ne fera point une Femme ? Une Epouſe vertueuſe ? L'Epouſe de l'aimable Prince d'Orange !

Et Vous, Grand Roi, pardonnez ſi je donne à ce Héros des titres que Vous lui diſputiez, peut-être avec juſtice. Il n'eſt plus, Vous le pleurez ; voilà les excuſes de ma hardieſſe. Jamais je ne l'ai loué pendant ſa Vie, de peur de gâter le plus beau naturel du monde, par des louanges d'autant plus dangereuſes qu'elles étoient véritables. Je ne lui donne qu'après ſa mort, l'Hommage que je dois à ſon mérite. Faſſe le Ciel que je ne rende que tard les mêmes devoirs à Vos Vertus ; ou plûtôt, faſſe le Ciel que je ne loue jamais le ſeul Roi digne des louanges d'un Miſantrope.

XII. DISCOURS.

PUis-je ſouffrir encore que le Siécle ſoit la dupe d'une eſpèce de Savans, à qui on accorde ce tître par préférence à tous les autres, qui oſent y aſpirer ?

Le ſavoir, c'eſt ce qu'il y a au monde de plus eſtimable.

Le Savoir, c'eſt ce qu'il y a au monde de plus ridicule.

Ces Propoſitions contradictoires ſont toutes deux également vrayes; graces aux idées confuſes qu'on attache aux termes, & à la ſotte habitude de parler ſans s'entendre ſoi-même. Celui qui mérite véritablement le nom de Savant, eſt un homme qui ſait un grand nombre de choſes utiles, qui digérées par la méditation peuvent fortifier ſon raiſonnement, & le rendre plus éclairé ſur ſes devoirs; en un mot, qui peuvent lui faire paſſer ſa vie avec agrément & avec ſageſſe.

Celui qui eſt en poſſeſſion du tître de Savant, s'eſt embaraſſé l'eſprit ſans diſcernement & ſans choix, des plus inutiles vetilles de l'Antiquité; il ſait donner une généalogie à chaque mot; chez lui tout terme eſt Arabe, Chaldaïque, Phenicien; & c'eſt nous faire grace quand il veut bien ſe contenter de le faire Grec. Il corrige

ou

ou gâte à tout haſard, un paſſage obſcur, & pâlit nuit & jour ſur l'Inſcription d'une Médaille, que le tems ne paroit avoit reſpectée que pour mettre ſon eſprit à la torture. Enfin, il néglige d'aprendre ce qu'aucun homme raiſonnable n'eſt en droit d'ignorer, pour ſe faire un mérite d'être inſtruit de ce que peu de perſonnes ſavent, & que tout homme de bon-ſens voudroit oublier s'il l'avoit jamais apris.

Lorſqu'à la fin ſon cerveau eſt duëment affaiſſé ſous ces rares connoiſſances, le tître de Grand-Homme n'eſt pas trop beau pour lui; il regarde en pitié tous ceux qui ſont capables d'emploïer leur veilles à des choſes véritablement importantes. Il ne daigneroit pas ſeulement ſe comparer à un homme, qui ſe faiſant une étude ſérieuſe de la conſervation de ſon prochain, ſait trouver les ſources des maladies, dans ce labirinthe merveilleux de muſcles, de veines, d'artéres, & d'autres parties du corps humain, dont la moindre eſt une démonſtration vivante de la ſageſſe infinie de ſon Architecte.

C'eſt un objet de mépris pour lui qu'un Philoſophe, qui travaille à rendre à ſa raiſon, ſa pureté primitive, & à ſe délivrer de l'eſclavage des Sens, des Paſſions, & des Préjugez.

Il compte pour des heures perduës celles où l'on s'occupe à connoître les devoirs mutuels des Etres raiſonnables, & à leur aſſigner des Principes dans la Raiſon, & dans le véritable intérêt de la Créature intelligente. C'eſt du fatras

que tout cela ; il vaut bien mieux ſavoir au juſte, comment étoient faites les Robes des Romains, & les Manteaux des Grecs ; quelle étoit la figure de leurs Caſtagnettes ; comment les Nourrices berçoient leurs enfans ; ſi l'Iliade eſt un amas confus de différentes chanſons, ou une piéce ſuivie ; & ſi *Poltron* vient de *pollice truncatus*. C'eſt en faiſant des Volumes épouvantables ſur des ſujets de cet ordre qu'on aquiert un nom immortel, & qu'on s'aſſure du plus haut rang dans le temple de Mémoire, avec les *Scaligers*, les *Saumaiſes*, les *Daciers*, & les autres Grands Hommes de ce rang.

Je voudrois bien raiſonner un peu avec vous, illuſtres Perſonnages, ſi je découvrois dans vos productions le moindre principe de raiſonnement, & ſi votre eſprit n'étoit pas enſéveli ſous les *Variæ Lectiones*, & ſous les vénérables ruines de l'Antiquité : mais comme je deſeſpére qu'il s'en débaraſſe jamais, j'aime mieux vous faire trouver ici un petit trait d'Hiſtoire, qui pourra vous inſtruire, ſi tant eſt que vous daigniez jetter ſur une feuille volante, ces regards accoûtumez à ſe fixer ſur des volumes, dont la ſeule groſſeur éfrayeroit des perſonnes moins laborieuſes que vous.

Alexandre, à ſa marote de Conquérant près, ne manquoit pas de bon-ſens ; il aimoit les Sciences ; & tous ceux qui ſe diſtinguoient par leur génie, pouvoient trouver à ſa Cour un aſile contre le Deſtin, qui déja, dès ce tems là, étoit brouillé

brouillé avec le Bel-Eſprit. Jamais Prince ne fut plus libéral : c'étoit le mortifier que de ne pas recevoir ſes gratifications ; & l'on peut dire de lui ce que Saluſte dit de Céſar, qu'il ne refuſoit que ce qu'il trouvoit indigne d'être donné. On peut bien croire que la mortification d'offrir des bienfaits inutilement ne le troubloit guéres, & que force Savans, force Illuſtres, tâchoient d'employer ſa médiation, pour ſe reconcilier avec la Fortune. Un *Virtuoſo* le vint trouver un jour pour le rendre temoin d'un Art merveilleux que perſonne n'avoit poſſédé avant lui. Ne croyez pas que je veuille parler de cet Architecte qui promit de faire du Mont Athos une Statuë d'Alexandre, qui tint dans une de ſes mains une grande Ville, & qui répandit un Fleuve de l'autre. Cette piéce-là auroit été curieuſe, mais c'étoit une bagatelle au prix des prodiges d'adreſſe dont étoit capable l'Artiſan en queſtion. Il avoit aquis, par une longue étude, le rare talent de jetter un grain de millet par le trou d'une éguille : & il en fit l'épreuve devant toute la Cour Macédonienne. Alexandre parut frappé du Miracle, & dans cet air d'admiration mon homme liſoit déja ſa bonne fortune prochaine, quand le Roi commanda, qu'on lui fit préſent d'un grand nombre d'éguilles, & de quelque ſacs de millet, afin qu'il s'éxerçât toûjours à perfectionner l'Art, qu'il avoit inventé avec tant de bonheur. C'eſt là toute la récompenſe qu'Alexandre deſtina à une invention,

qui, toute curieuſe qu'elle étoit, ne pouvoit être d'aucune utilité au Genre-humain. Je ne vous raconte rien qui vous ſoit inconnu, Meſſieurs : Mais en liſant cette hiſtoire, avez-vous bien compris, que c'eſt à vous, qu'Alexandre a fait préſent de ce millet & de ces éguilles ? Et que le tour d'eſprit de l'homme qui faiſoit l'objet du mépris & de la raillerie d'Alexandre, eſt juſtement le vôtre ? Toute la différence que j'y trouve, c'eſt que pour éxécuter le projet de cet homme il faloit une adreſſe dont tout autre n'eſt pas capable ; au lieu que tout autre que vous, quelque lourdaut qu'il ſoit, pourra lire jour & nuit, & faire un Recueil monſtrueux de ſes Remarques, faites à tort & à travers. On peut dire même que la péſanteur d'eſprit eſt préſque une qualité requiſe pour un travail ſi aſſidu, ſi ſec, & ſi ſtérile. De bonne foi, Meſſieurs, quel fruit les hommes peuvent-ils tirer de vos veilles laborieuſes ? Trouverai-je dans vos écrits, dequoi rendre mon eſprit plus beau, mon ame plus raiſonnable, mon cœur plus vertueux ? Un Roi y aprendra-t-il l'art de gouverner ſon Peuple, comme un Pére également prudent & tendre ? Le Sujet y puiſera-t-il de la docilité pour les ordres d'un Prince raiſonnable ? Enſeignez-vous au Pére de Famille le ſecret de former le cœur & l'eſprit d'un Fils, ſur lequel il fonde ſes plus douces eſpérances ? Enfin tous les hommes s'inſtruiront-ils chez vous de l'art de trouver leur bonheur dans eux-mêmes, & de l'exiger

l'exiger de leur Raiſon comme un dépôt que la Providence lui a confié? Songez-y, Meſſieurs, de grace: avez-vous reçû cette précieuſe Raiſon, pour paſſer une courte vie à commenter Ciceron & pour expirer ſur votre onziéme volume.

Croyez-moi, l'homme ne fut point créé pour trouver des myſtères dans les rêveries des Poëtes, & pour ôter l'embarras aux Periodes de Pindare & d'Horace. Il ne vous faut pas un grand effort de raiſonnement pour trouver ma cenſure bien fondée; & je vous conſeille d'employer tout ce que vos études vous ont laiſſé de bon-ſens, à comprendre que vous devez rougir d'un Savoir, qui juſques à préſent a fait le ſujet de votre eſtime pour vous-mêmes, & de votre mépris pour les autres. Qu'on ne croye pas que je haïſſe les Belles-Lettres. Je n'en hais que l'abus. Je veux ſavoir l'Hiſtoire, pour réfléchir ſur la conduite des hommes, & pour tirer de leur prudence & de leur témérité, des règles pour me conduire avec une ſage précaution. J'ai beſoin d'une idée générale des mœurs des Anciens pour n'être pas arrêté à tout moment dans la lecture de leurs Ouvrages. La connoiſſance des Langues m'eſt utile à peu près pour la même raiſon. Je lis les Vers excellens pour y admirer la beauté de l'eſprit, la grandeur des ſentimens, la richeſſe de l'imagination, la force des termes, & l'harmonie de la cadence. En un mot, je veux rapporter l'uſage de ma lecture à une ſolide utilité, ou du moins à un plaiſir raiſonna-

ble ; & non pas ſuër miſérablement ſur l'obſcurité d'un paſſage, qui, éclairci à la fin, ne m'offrira pour prix de mon travail, qu'une penſée peut-être commune, peut-être contraire au bonſens. N'épuiſons pas cette matiére, il vaut mieux y revénir une autre fois.

IL n'y a rien de ſi joli que d'être Auteur ſans être connu, & de pouvoir hardiment trouver ſon propre Ouvrage ridicule ou charmant ſelon qu'on veut ſe conformer aux déciſions des autres. La Boutique de Mr. *Johnſon* eſt d'ordinaire le Tribunal Souverain devant lequel le pauvre Miſantrope eſt tous les Lundis ſur la Sellette. La plûpart de mes Juges trouvent que j'écris aſſez paſſablement ; mais ils ſe perſuadent que mon Ouvrage ne ſe ſoûtiendra pas. La matiére que j'ai choiſi, eſt traitée avec ſuccès, diſent-ils, par tant de différens Auteurs, que de l'entreprendre après eux, eſt le moyen de dire peu de choſes aſſaiſonnées du ſel de la nouveauté. La Bruiére, ajoûtent-ils, eſt à blamer pour avoir fait bien des mauvais Copiſtes. Mais vous, Lecteurs, qui en jugez ainſi, avez-vous oublié, que le Vice & le Ridicule ſont des ſources intariſſables de critique ? & ne puis-je pas bien m'en fier à vous du ſuccès de mon Ouvrage à cet égard-là ?

Qu'on ne m'objecte pas que toutes les Sottiſes qu'on fait à préſent, peuvent être rangées dans les claſſes qu'on a cenſurées déja avec autant

tant d'eſprit que peu de ſuccès : Il eſt ſûr qu'on eſt tout autrement ſot & vicieux à préſent, qu'on l'étoit du tems de Moliére, & de l'Imitateur de Théophraſte ; & que les nouveaux travers d'eſprit, les nouvelles modes d'être extravagant & ſcélérat, méritent bien des cenſures nouvelles.

C'eſt dommage, dit un autre, que cet Auteur s'abaiſſe à faire un petit Ouvrage, qu'on confondra, ſans le lire ſeulement, avec la Gazette & avec la Quinteſſence ; pourquoi ne pas faire un Livre ſuivi ? A celui-là je n'ai rien à répondre, ſinon qu'il n'a qu'à garder toutes mes feuilles volantes pendant un an entier, & qu'à les faire relier enſemble ; cet aſſemblage fera un Volume preſque auſſi gros que la Bruiére ; plût au Ciel qu'il fût auſſi bon ! Mais voici le plus fort ſujet de plainte qu'on croit avoir contre moi. J'ai trop bien attrappé apparemment le caractère de certaines perſonnes, & celles-là trouvent dans mon Ouvrage une noire malice, une médiſance diabolique. Les Souverains, ſelon eux, devroient empêcher l'impreſſion d'une Paſquinade pareille, & un Libraire a fort mauvaiſe grace de mettre à profit l'abominable malignité d'un Eſprit ſatirique. N'aura-t-on jamais des idées juſtes des choſes ; & ne comprendra-t-on pas qu'un Prédicateur pieux & zélé, n'eſt pas plus éloigné de la Médiſance que moi ? Je ne fais pas des Portraits en l'air, il eſt vrai ; les bons Prédicateurs ne le font pas non plus ; & s'ils ne ſe régloient pas ſur quelques Origi-

naux, qui voudroit ſe reconnoître dans un miroir qui ne lui repréſentât pas ſes véritables traits? & qui ſe corrigeroit d'un vice qu'il ne ſe connût point?

La Médiſance a ſon principe dans la maligne joye d'un cœur qui ſe baigne dans les défauts d'autrui; & l'eſſence de ce vice conſiſte dans l'intention de rendre les perſonnes mêmes odieuſes & mépriſables, au-lieu de s'attacher à les corriger de tout ce qui peut les rendre indignes de notre amour & de notre eſtime. La Miſantropie attaque le Vice ouvertement; ſûre de l'innocence de ſa conduite, elle décrie ſans détour la groſſiére Hypocriſie de ceux qui logent dans des Hôpitaux magnifiques, une partie des malheureux qu'ils ont eu ſoin eux-mêmes de mettre dans la ruë. Mais la Médiſance charmée des crimes qu'on offre à la ſoif de ſatiriſer, enveloppe la malignité de ſon venin dans un dehors doucereux:

„ Alcidas, dit un Fourbe, il eſt de mes Amis,
„ Je l'ai connu Laquais avant qu'il fut Commis;
„ C'eſt un homme d'Honneur, de Pieté profonde,
„ Et qui veut rendre à Dieu ce qu'il a pris au monde.

Mais, Lecteurs, ſi vous ne voulez point qu'on attaque vos vices, & ſi vous ne ſauriez vous reſoudre à vous corriger, je vais vous inſtruire d'un moyen ſûr de me faire rentrer dans le ſilence: dédommagez Mr. *Johnſon* de ce que ma Miſantropie

pie pourroit lui faire gagner. Vous êtes en ſi grand nombre, cottiſez-vous, & faites lui une petite Penſion de mille écus par an; il ſe contente de peu de choſe, comme vous voïez.

Pour que mon ſilence authoriſe
Du Siécle extravagant les biſares abus,
Mille écus par an, mille écus,
Ce n'eſt pas ſeulemeut un denier par Sottiſe.

Une autre fois je répondrai à quelques autres Objections.

XIII. DISCOURS.

LEs Hiſtoires nous parlent d'une certaine Nation, la plus ſage & la plus heureuſe qu'on ait jamais trouvée dans l'Univers. Ce Peuple avoit rendu habitable, par un travail ſans relâche, un petit coin de la Terre, que la Nature ſembloit n'avoir deſtiné qu'aux horreurs de la ſolitude. Bien-tôt cette commune Mére des Hommes, qui ne refuſe rien à la diligence, vit les marais devenir fertiles, & les Bois ſe changer en Prairie riantes. Les Habitans de ces lieux ſavoient trouver l'abondance où des Peuples plus rafinez euſſent à peine trouvé le néceſſaire. Ils adouciſſoient leurs travaux par l'agréable innocence des plaiſirs naturels, & ces plaiſirs devenus ſenſibles & touchans

par la fatigue qui précedoit, leur faiſoient couler dans un profond repos des jours parfaitement heureux. Le laitage, les légumes, & les fruits, ces mets que la Nature même aſſaiſonne, fourniſſoient à leur appetit des repas agréables, ſains & frugals. L'aimable ſimplicité, compagne de l'innocence, cachoit à ce peuple compoſé de ſes plus chers nouriçons, les Vices, que les maniéres rafinées répandent à pleines mains: ſans fineſſe d'eſprit, ils avoient un bon-ſens admirable, qui brilloit ſur tout dans la ſageſſe de leur Politique intégre.

Ils n'étouffoient pas ce bon-ſens par des connoiſſances plus curieuſes qu'utiles, & qui n'ont aucun rapport à l'ordre, & au bonheur du Genre-humain. Ce ſolide bien leur étoit plus précieux que le faux brillant des modes, & qu'une vaine Politeſſe qui n'a point ſon principe dans la Raiſon. C'eſt cette Politeſſe qui arrache à la Raiſon ſon empire légitime, pour éxercer ſur elle une tirannie pernicieuſe; & c'eſt cette Politeſſe qui leur étoit heureuſement inconnuë. Ils ne ſuivoient dans leurs maniéres qu'une Nature innocente; leur candeur, leur bonne foi, ne ſe démentoient jamais; il ne leur venoient pas ſeulement dans l'eſprit que la parole pouvoit ſervir à tromper quelqu'un; ils ne ſongeoient pas à emploier à la perfidie & à la trahiſon, un talent qui nous fut donné pour entretenir parmi nous la douceur d'un commerce mutuel par la facilité de nous communiquer nos penſées; incapables de la plus innocente tromperie, ils n'en ſoupçonnoient jamais les autres. Ils redoutoient

toient plus la défiance peu charitable que le malheur de ſe laiſſer tromper ; être malheureux leur paroiſſoit moins rude que d'être coupable. On ne connoiſſoit pas parmi eux une tendreſſe aſſervie à une mode criminelle ; ils ne ſe faiſoient pas une étude ſérieuſe de plaire au Séxe, en leur corrompant l'eſprit & le cœur par l'orgueil qu'inſpire la delicate lâcheté de la Flatterie.

A quoi leur auroit ſervi le rafinement de cet art ; Ils ne vouloient ſe rendre aimables qu'aux yeux d'une ſeule Femme, pour partager avec elle les plaiſirs que leur procuroient leur Vertu, & les peines inſéparables du ſort des Hommes.

Leurs paiſibles maiſons étoient fermées aux funeſtes deſordres de l'adultère ; l'Epoux ne ſongeoit de jour qu'au ſoin de ſa Famille, & le ſoir il ſe faiſoit un bonheur de ſe délaſſer de la fatigue du jour dans les bras de ſa tendre moitié, dont la naïveté touchoit plus que les dégoûtantes *mignardiſes* des Femmes du ſiécle, qui cherchant l'art de plaire, trouvent le ſecret de ſe faire mépriſer. Par une aimable prévention, par un heureux aveuglement, l'Epouſe toute occupée de ſa tendreſſe pour ſon Epoux ne trouvoit que lui ſeul d'aimable. Une Sœur ne regarde pas d'un autre œil ſon Frére que ces Epouſes regardoient tout homme qui n'étoit pas leur Mari. Une heureuſe égalité qui fait le vrai bonheur d'une République, leur faiſoit chérir leur Liberté autant que leur vie. Amateurs de la Paix, délivrez de l'extravagante fantaiſie d'étendre leurs Etats, ils n'alloient pas

ache-

acheter par mille crimes le ſoin inquiet de gouverner des Peuples malgré eux : mais une ardeur généreuſe les animoit dès qu'on en vouloit à leur impayable Liberté. Ils étoient tous également intéreſſez au bien de leur Patrie, & quand il falloit, ils accouroient tous avec un zéle égal à ſa défenſe. Jamais Peuple ne fit de plus grandes Actions, & jamais on ne vit plus évidemment que la Liberté eſt la ſource de la Valeur. La bonté cordiale, qui paroît ſi ridicule dans ce Siécle, étoit le caractère particulier de ce Peuple chéri du Ciel : tous les malheureux, tous les perſécutez, venoient de tous les coins de la Terre, chercher dans cette République un azile aſſuré ; bien-tôt devenus Membres de ce même corps, ils recevoient un bonheur pur & ſans mélange, des mains de la ſimplicité & de l'innocence, qui regnoient dans cet Etat bienheureux. Ils aprenoient avec plaiſir à obéïr à des Loix qui ne tendoient qu'à entretenir parmi eux les ſources de leur bonheur, à des Loix qui ſe faiſoient plûtôt écouter par leur utilité intéreſſante, que par les ſuplices dont elles menaçoient les tranſgreſſeurs. Les Magiſtrats, qui veilloient au maintien de ces Loix ſi ſages, en étoient eux-mêmes les plus religieux obſervateurs ; ils ne ſe diſtinguoient de leurs Sujets que par leur Sageſſe, par leur Prudence, par leur Fermeté dans les périls, & par leur tendreſſe pour la République. On ne les voyoit pas étaler aux yeux de leurs Compatriotes, un luxe odieux, ni faire la matiére de leur magnificence

ence du fruit des travaux & de la ſobriété de ceux qu'ils gouvernoient. S'ils étoient au deſſus des autres, ce n'étoit que pour leur donner des éxemples de frugalité & de modeſtie : le bonheur de la Patrie étoit le but & la récompenſe des ſoins de ces véritables Péres de leur Peuple.

Cette heureuſe, cette ſage Nation, n'eſt plus ; la Politeſſe & les Tréſors ſuperflus ont été la Guerre & la Peſte qui l'ont effacée de deſſus la ſurface de la Terre. Meſſieurs les François, reconnoiſſez-vous, dans le Portrait que je viens de vous tracer, les Ancêtres de ceux, qui gardant encore quelques reſtes de leur ancienne cordialité, vous ont ſoulagez dans vos malheurs, & que par reconnoiſſance vous avez achevé de corrompre ? Il eſt vrai que par le Bon-air, & par la Politeſſe vous avez remplacé les Vertus que vous leur avez fait perdre, & à ce troc ils ont gagné indubitablement.

Avant que de vous connoître ces bonnes gens ne ſavoient pas ſeulement ce que c'étoient que les Fourchettes, & ils mangeoient avec leurs doits que la Nature ruſtique leur avoit donnez pour ces ſortes d'uſages : qui pis eſt, ils bûvoient brutalement tous d'un même verre. Quelle groſſiéreté ! Dans leurs maniéres de s'habiller, ils conſultoient plûtôt la commodité, & la pudeur, que le luxe & la vanité ; ils aimoient mieux ſuivre dans leur air & dans leur démarche les avis de la Nature que les leçons d'un Maître à danſer : quelle impoliteſſe ! Voilà

Voilà comme on raiſonne, quand on ne ſait pas diſtinguer l'impreſſion que fait ſur nous la coûtume, d'avec ce que nous dicte une Raiſon éclairée. Supoſez, de grace, que je ſois un de ces Bataves, auſſi naturel dans mes maniéres, que dans mes diſcours, & démontrez-moi que la Politeſſe, que le bon-air, conſiſte dans les choſes où vous les faites conſiſter. Faites moi voir que j'agis contre la Raiſon & contre l'Humanité en ne me gênant point dans un habit qui me met à la torture. Prouvez-moi que répandant mon ſang, pour ne pas dépendre d'un Prince étranger, je dois me faire l'eſclave de ma chévelure. Ou ce qui eſt plus ridicule, prouvez-moi que je dois changer ces ornemens naturels, contre l'extravagant édifice de cheveux étrangers, qui s'élévent comme deux cornes au deſſus de ma tête, & que nous trouverions la plus ſotte choſe du monde, ſi nous les voïons aux Iroquois, & aux Topinambous. Démontrez-moi que la généreuſe hardieſſe d'une franchiſe raiſonnée doit céder à la doucereuſe foibleſſe d'un complimenteur, qui, pour unique règle de ſes diſcours, n'a que l'envie de plaire à ceux dont il nourrit les Vices par ſes flateries: ou bien, démontrez-moi qu'elle eſt inférieure, cette Candeur vertueuſe, à l'Impudence brutale d'un *Petit-Maître*, qui n'ouvre la bouche que pour offenſer ſon prochain par des véritez choquantes, que la Vertu, ni la Raiſon n'exigent pas de lui. Faites-moi comprendre encore qu'il eſt raiſonnable d'affecter dans toutes ſes maniéres une délica-

délicateſſe efféminée & de n'avoir de la force & de la vigueur que pour les débauches les plus infames; qu'un air modeſte & poſé eſt plus contraire à la dignité d'un être raiſonnable, que ces *Airs Cavaliers* qui veulent que devant tout le monde on chante, on danſe, on ſifle, on s'embraſſe; en un mot, que ces Airs qui n'ont du mérite, qu'autant qu'ils ont de la folie. Il me ſeroit bien plus facile à moi de démontrer que ce Bon-air, cette Politeſſe, ne fait qu'abatardir le Bon-ſens, qu'elle amollit le courage; en un mot, qu'elle ôte aux hommes tout ce que leur cœur & leur eſprit ont de généreux & de mâle, & qu'elle les aſſujettit à leurs propres chiméres & à celles des autres. Heureux mille fois, dans leur impôliteſſe, les anciens Belges!

On ne vit point remper dans ce vil eſclavage
Les magnanimes cœurs des Bataves altiers
Qui de la même main qui preſſoit leur laitage,
Savoient au Champ de Mars moiſſonner des Lauriers.

Par leurs travaux, Cerès devenoit plus feconde,
Leur valeur la gardoit d'ennemis inhumains,
Ils arrêtoient, Vainqueurs des Conquérans du Monde,
Dans leur rapide vol les Aigles des Romains.

De ces Héros ſortit cette jeuneſſe auſtére,
Qui joignant le courage, à la ſimplicité
Sçût vanger l'Univers de l'Orgueil de l'Ibere.
Et ſecouer le joug d'un maître déteſté.

Mais

Mais bien-tôt de la Paix n'aquîrent les délices,
On mépriſa les biens de ſes ſimples Ayeux,
Et les Vaiſſeaux chargez de Tréſors & de Vices,
Déchargérent aux Ports leurs faix pernicieux.

L'Innocence bien-tôt eut le nom de ruſtique,
On ſe rit du Bon-ſens des Bataves Bergers,
Et le ſolide Prix de leur Sageſſe antique,
Diſparût au brillant des Vices étrangers.

Cultivant dès l'enfance une beauté naiſſante,
Une fille, à ſes yeux, aprit l'Art d'enflammer,
Et courant au plaiſir de paroître charmante,
Rencontra le malheur de ſe laiſſer charmer.

D'un ſeul cœur où regnoient & mérite & tendreſſe
Elle crût mal payez ſes attraits orgueilleux,
Et, pour traîner d'Amans une foule traitreſſe,
Fit agir ſes faveurs au défaut de ſes yeux.

L'Epouſe ſurannée à l'Epoux mercenaire,
Vit par de faux ſermens profaner les Autels,
Et ſes Tréſors ſervir à ce jeune Adultére,
Pour fournir aux beſoiens de ſes feux criminels.

„ Que n'ont point altéré les tems impitoïables ?
„ Nos Péres, plus méchans que n'étoient nos Aïeux,
„ Ont eu pour Succeſſeurs des Enfans plus coupables,
„ Qui ſeront remplacez par de pires Neveux.

On avertit le Public que ce n'eſt que pour les petites Folies que le Miſantrope veut recevoir des Contributions; car pour les groſſes il ne prétend pas les ſouffrir en aucune maniére. Ainſi tous ceux qui en ſont atteints, ſont priez de s'en corriger inceſſamment, ſous peine d'être traitez ſelon leur mérite.

XIV. DIS-

XIV. DISCOURS.

Dites qu'à ſon Epoux Iris eſt infidelle,
Qu'elle eſt bizarre & ſans cervelle,
Que ſon babil vous étourdit;
Mais ajoûtez qu'Iris eſt belle,
Que tout plaît, que tout charme en elle;
Iris eſt contente, il ſuffit,
Iris eſt Belle.

Ne peut-on pas dire, que d'ordinaire les Auteurs en agiſſent à l'égard de leur eſprit, comme le Sexe à l'égard de ſa beauté.

Dites qu'Arcas à chaque page
Etale de ſes mœurs l'affreux libertinage,
Que ſa médiſance noircit
La plus pure vertu, la raiſon la plus ſage;
Ajoûtez qu'il a de l'eſprit,
Arcas content de ce ſuffrage,
Se moque du reſte, il ſuffit,
Arcas a de l'eſprit.

Je ſens avec bien de la ſatisfaction, combien je ſuis éloigné de la biſarrerie d'un pareil ſentiment; l'eſprit n'occupa jamais le prémier rang dans mon eſtime. Un jugement ſolide, une érudition bien entenduë, une humeur agréa-

ble & facile, une vertu, où il entre plus de raiſon que de tempérament, voilà ce qu'il faut eſtimer le plus digne de l'approbation & de l'amour des honnêtes gens; Pour l'eſprit il ne faut le conſidérer, que comme une qualité qui rend la Vertu plus agréable & le vice plus hideux: Fondé ſur ce principe, j'avouë que je ne ſuis pas ſatisfait de la bonne opinion que quelques Lecteurs ont de mon eſprit, & je trouve à propos de répondre aux accuſations de pluſieurs perſonnes qui ont un tout autre but que celui de me diſputer l'honneur d'écrire joliment.

C'eſt d'abord à mon jugement que l'on en veut: j'ai dit dans ma prémiére feuille volante, que celui que j'appelle *Miſantrope*, *ne découvre que par un principe d'amour pour les hommes*, & *toute la noirceur de leurs crimes*, & *toute l'extravagance de leur ridicule.* On prétend que j'ai fait en cet endroit une faute contre le bon ſens. *Miſantrope* vient de deux mots Grecs, & ſignifie proprement un *Ennemi des Hommes.* Le moyen qu'un Ennemi du Genre-humain faſſe quelque choſe par un principe d'Amour pour ce Genre-humain qui eſt l'objet de ſa haine. Voilà qui eſt bien fort, & jamais raiſonnement fondé ſur une Etimologie ne fut plus démonſtratif. Parlons ſérieuſement! Ne faut-il pas avoir bien peu réfléchi ſur la deſtinée des expreſſions, pour ignorer que ſouvent un mot perd ſa ſignification primitive, & en acquiert une autre fort différente de la prémiére, & fort éloi-

éloigné de ſon origine. Examinons le prémier mot qui nous viendra dans l'eſprit. *Bon*, vient du mot Latin *Bonus*, qui joint au mot *homme*, exprime un Homme de probité, un Homme intégre. En faut-il conclure que c'eſt manquer de bon ſens, que de donner le tître de bon-homme, à un Epoux aſſez lâche pour voir d'un œil content la mauvaiſe conduite de ſa Femme, & pour vivre du revenu de ſon infamie?

Le mot de Bel-eſprit fut d'abord appliqué dans ſon ſens propre, à ces Génies excellens qui joignoient dans leurs productions, un raiſonnement éxact à la beauté de l'imagination, & à l'heureuſe préciſion des termes. Dans ce ſens, *La Bruïére*, *Paſcal*, *Racine*, & *la Mothe*, ſont de beaux Eſprits.

Après cela, ceux-là même qui n'écrivoient point, mais dont le goût ſûr & fin ſavoit diſtinguer dans les ouvrages d'eſprit les bons endroits d'avec les mauvais, furent deſignez par le même tître, & c'eſt ainſi que *Conrard* étoit un Bel-Eſprit.

Dans la ſuite cette expreſſion a été appliquée généralement à tout Auteur, bon ou mauvais, à tout homme aſſez fou pour barbouiller du papier, & pour faire rouler la Preſſe; & dans ce ſens elle convient à *Ménage*, à *Cotin*, & à moi.

A preſent, chez les perſonnes qui ſavent s'exprimer avec politeſſe, on n'apelle plus tout cela *Bel-Eſprit*. *La Mothe* eſt un excellent Ecrivain;

Conrard un fin Critique, *Ménage* un Auteur. On ne ſauroit apeller Bel-Eſprit qu'un homme qu'on veut bien offenſer; & ce nom ne ſe donne qu'à un Auteur abſolument mauvais; ou bien à un Fat, qui fait de ſon effronterie un voile à ſon ignorance, & qui ſait dire d'un air Cavalier, *que ceci peut paſſer, & que vela ne vaut pas le Diable.* Dans ce dernier ſens le mot de Bel-Eſprit pourroit déſigner les Critiques que je réfute ici.

Pourquoi le mot de *Miſantrope* ne ſeroit-il pas ſujet aux mêmes révolutions que les autres? Croit-on que l'uſage reſpecte un terme dont la racine eſt Grecque, & n'oſeroit éxercer ſon empire ſur la ſignification d'un mot qui vient de ſi loin?

Conſultons cet uſage qui a ſeul droit de décider de la juſte application d'un mot. N'entend-on pas tous les jours apeller Miſantrope un homme de probité, qui ſe rend incommode par la liberté de ſa raiſon, par la fermeté de ſa franchiſe, & par la roideur de ſa Vertu. Cet homme, dont l'intégrité eſt eſtimée de ceux-là même qui ne ſauroient la ſouffrir, ne hait point le Genre-humain; cette haine ne ſauroit compâtir avec ſa Vertu; ce ne ſont que les maniéres des hommes qui lui ſont odieuſes, & il ſeroit charmé de rendre ſon prochain plus digne de ſon eſtime & de ſa tendreſſe.

Mais voici une accuſation bien plus atroce. J'attaque *Boileau*; qu'elle inſolence! Après ſa mort, Quelle malice noire! Il y a de la baſſeſſe dans cette conduite aſſurément, & la Fable du

Lion

Lion & de l'Ane paroît exprès faite pour moi. Si je voulois me défendre contre mes Accuſateurs par *Boileau* même, j'aurois bien-tôt cauſe gagnée. *Ronſard* & *Théophile* n'étoient-ils pas morts quand il les a traitez de méchans Poëtes? Selon les propres maximes de Boileau, la comparaiſon de Ronſard à lui, ne ſauroit lui faire tort. Il ſoûtient dans ſes Réfléxions, qu'on ne ſauroit juger du mérite d'un Auteur dans le Siécle où il vit, & que c'eſt l'approbation ſuivie de la poſtérité qui décide de la beauté de ſes Ouvrages. Selon cette règle il eſt encore indécis ſi Boileau vaut mieux que Ronſard; & peu ſûr de ce que penſeront nos Neveux de l'un & de l'autre, je ſuis en droit de juger de leurs Ouvrages par raiſonnement; en attendant qu'on puiſſe en juger par prévention.

Mais ma méthode de raiſonner ſur les Ouvrages d'eſprit n'eſt pas celle de *Deſpreaux*, & la réponſe qu'il me fournit contre ſes Protecteurs zèlez ne me ſatisfait pas; la beauté d'un Ouvrage, ſelon moi, eſt réelle; elle dépend abſolument de la Raiſon, qui n'étant point ſujette au changement, doit néceſſairement ſentir toûjours cette beauté dont elle eſt le principe & la règle.

Je croi *Deſpreaux* un très-excellent Poëte, ſans m'embaraſſer de ce qu'en croira la Poſtérité. La beauté de ſes Vers eſt l'effet d'une imagination vaſte & riche, réglée par un eſprit éclairé autant que juſte. Les Siécles à ve-

nir qui ne ſauroient rendre ſa raiſon moins éxacte, ni dérégler ſon imagination, ne ſauront tirer non plus ſon Ode de ſon enflure Pindarique, ni ſon Epigramme contre *Perrault* * de ſon extravagance: leur aprobation ne fera jamais en ſorte que les tîtres de barbare, d'imbécile, & de furieux, ayent été donnez à des Empereurs Romains, pour avoir mépriſé Homére & Virgile. Et ſi elle pouvoit rendre ce fait vrai-ſemblable, on n'en conclura jamais que les François auroient dû imiter la folie des Romains, & que *Perrault* devoit s'attendre à être confondu avec *Caligula* & *Neron*.

Je n'ai point attaqué *Boileau* pendant ſa vie. Je n'écrivois pas alors; en veut-on d'autres raiſons? Au reſte, on voit aſſez que mon but n'eſt pas de faire des ruines de ſa réputation les fondemens de la mienne: je veux ſeulement faire voir que les plus grands hommes peuvent faire les plus grandes bévûës. Qu'étourdis par l'encens qu'on leur prodigue de tous côtez, ils ne ſont plus en garde contre les travers d'eſprit, & qu'alors ils diſent ſouvent des ſottiſes, par cela même qu'il ſe croyent incapables d'en dire.

Nunc vero venio ad graviſſimam querelam; voici une accuſation de la derniére importance. *J'ai mis dans mon prémier Miſantrope, Oronte au lieu d'Alceſte*: Il eſt vrai. *C'eſt une bévûe*: j'en conviens: elle eſt indigne d'un Homme qui s'érige en Auteur; & on ne ſauroit rien attendre de bien

* Voyez le diſcours V. page 34.

bien écrit d'un Homme capable de dire Oronte au lieu d'Alceſte. Je n'en conviens point ; & je trouve ce raiſonnement aſſez propre à augmenter mes réfléxions ſur le Sens commun. Pour déclarer de la ſorte un homme indigne des applaudiſſemens du Public, il faudroit pouvoir le convaincre d'une faute de jugement, & d'une de ces fautes de jugement qui caractériſent le déréglement de l'eſprit. Ma bévûë eſt-elle de cette nature ? & mon jugement auroit-il pû découvrir quelque propriété dans le nom d'Alceſte, qui le déterminât à deſigner un Miſantrope, plûtôt que le nom d'Oronte? Il eſt certain que non,& par conſéquent toute ma faute conſiſte à avoir manqué de mémoire. La mémoire d'ordinaire eſt un peu gaſconne,elle ne révoque pas ſeulement en doute les choſes dont elle croît être perſuadée. Ne pourroit-on pas pardonner à la mienne un défaut qu'elle a de commun avec celle de preſque tous les hommes, & avec la raiſon de ceux qui m'ont déclaré ſi légérement déchu du Privilège de bien écrire ?

Le Libraire ſe plaint auſſi de moi, mais le ſujet de ſa plainte me fait honneur & plaiſir. Je n'écris que pour les Gens d'eſprit dit-il ; & comme le nombre en eſt fort inférieur à celui des Sots, il doute du debit de mon Ouvrage. Eh ! fi, Mr. Johnſon, vous n'y penſez pas ; permettez-moi ſeulement de plaire aux Gens d'eſprit, & tout ira bien; ſi le nombre des Sots eſt grand, ceux qui veulent paſſer pour Gens d'eſprit ne ſont

pas moins nombreux : & en achetant le Miſantrope, ils ne manqueront pas de prouver par là, papier ſur table, qu'ils ont le goût fin, & l'eſprit délicat. Si cette raiſon ne vous paroît pas convaincante, imprimez un Recueil des Productions de l'Abbé B.. & s'il ſe debite mieux que mon Ouvrage ; je vous promets de reformer mon ſtile.

Mais je me ſuis brouillé avec tout le Séxe, qui ne ſauroit me pardonner les pleurs que j'ai fait verſer à Orphée après qu'il eut retrouvé ſa chere Euridice. Votre colére eſt très-bien fondée, mes Dames, & je vous avouerai naturellement, que dans l'endroit qui excite votre indignation, entraîné par le ridicule plaiſir de dire un bon mot, j'ai ſacrifié mes propres maximes, & l'eſtime que j'ai pour vous, au deſir de briller à vos dépens : tant il eſt vrai que la Vanité eſt dangereuſe à la Raiſon, & qu'il eſt difficile de ne ſe pas écarter du bon ſens en courant trop après l'eſprit.

Je ne vous eſtime que trop, charmant Sexe ! & plût au Ciel que je fuſſe d'un âge à ne m'en pas tenir avec vous à l'eſtime ; je ne balance pas ſeulement à vous mettre au deſſus des hommes, qui vous rendent ſi peu juſtice. C'eſt bien à nous, franchement, à vanter la force de notre Raiſon : où eſt le Philoſophe, le Miſantrope, qui a l'eſprit aſſez fort pour reſiſter à vos Charmes ? Vous réſiſtez mille fois mieux à ce que nous pouvons avoir d'agrément. Sans combattre nous allons au devant de notre défaite ; & vous,

vous, vous ne vous rendez point du tout, ou du moins vous ne vous rendez qu'après quelque réſiſtance. Vos vices ſur leſquels nous nous récrions le plus, ſont juſtement ceux que nous nous éfforçons de faire naître dans votre cœur. Pour un moment de foibleſſe dans vingt années de Vertus, nous vous déclarons infames. Avec une ſageſſe qui ne ſe dément point, vous n'êtes chez nous que des Prudes. Notre injuſtice donne des noms également odieux à vos foibleſſes & à vos Vertus, dans le tems qu'elle travaille à encenſer à nos ſottiſes & à nos crimes les plus lâches. Quelle gloire pour un homme, après avoir été long tems à l'affût d'un moment favorable, d'en avoir profité; & d'avoir ruiné d'honneur une aimable Perſonne qui n'a été foible que par l'opinion qu'elle avoit de la vertu de ſon perfide? elle auroit encore ſa chére réputation ſi elle avoit été moins tendre & plus défiante, ſi elle avoit eu le cœur moins bien placé, & ſi la vertu même n'avoit été en quelque ſorte la ſource de ſa foibleſſe. Condamnée à rougir éternellement de ſon malheur, plûtôt que de ſon crime, elle voit ſon Scélérat vain d'une action auſſi criminelle que celle de corrompre l'innocence, chercher des nouvelles occaſions de ſignaler ſes deteſtables fourberies, il s'en fait une profeſſion, un honneur. Ce n'eſt rien encore, on ne ſauroit venir à bout de la Vertu d'une Femme, on s'en dédommage ſur ſa Réputation, & le prix de votre Vertu la plus pu-

re, malheureux Sexe, eſt de voir ſouvent ſuccomber votre gloire ſous les Calomnies du témoin de votre ſageſſe. La plûpart des hommes ſont des malheureux, ils ſe piquent de l'être; & j'oſe attribuer les trois quarts des infamies, qu'on debite de vous, à la noire médiſance de nos jeunes gens, qui ne rougiroient de rien s'ils n'avoient honte encore quelquefois d'être ſurpris par leurs Compagnons, dans une action raiſonnable ou vertueuſe. Pour la délicateſſe des ſentimens, on ne ſonge pas ſeulement à vous la diſputer; & on ne trouve rien de ſi ſot, de ſi impertinent, que la tendreſſe deſintéreſſée, la diſcrétion, & la fidélité.

XV. DISCOURS.

DAns une des Capitales des Provinces-Unies, un pauvre Mari vient de découvrir l'infidélité de ſa Femme, d'une maniére ſi particuliére, qu'elle vaut bien la peine qu'on en faſſe part au Public. C'eſt une Hiſtoire où l'on pourroit mettre bien de la broderie, pour la faire paroître plus nouvelle & plus ſinguliére; mais je la trouve d'elle-même aſſez aſſaiſonnée du ſel de la nouveauté, pour la donner au Public, *in puris naturalibus.*

Un bon Bourgeois d'*** avoit épouſé une femme un peu trop jolie, pour ſes péchez. Si de on côté il l'adoroit, elle avoit pour lui toutes les com-

complaiſances qu'une Epouſe tendre, & une Coquette fieffée, prodiguent d'ordinaire à leurs Epoux par des motifs différens. En un mot, on a rarement vû dans une Famille autant de marques d'une parfaite union, & d'une tendreſſe conjugale du vieux tems. Le bon homme croyoit ſon Epouſe auſſi ſage que belle; & cette bonne pâte de Femme n'étant pas d'humeur à répondre à la bonne foi de ſon Mari par une ſageſſe réelle; vouloit du moins le récompenſer de ſa confiance, par une ſageſſe affectée: elle eut la bonté de conduire ſi prudemment ſes intrigues, que Mr. de la Friſure auroit peut-être porté ſes Cornes en terre, ſans s'en apercevoir, ſi le hazard n'avoit eu l'indiſcrétion de lui découvrir ſon infortune.

Un jour il annonça à ſon Epouſe, qu'une néceſſité indiſpenſable le contraignoit de faire un petit Voyage, & de paſſer une nuit hors de la maiſon. La fine Piéce en pleura de joye, & eut l'habileté de faire paſſer ſes pleurs pour des larmes de douleur & de tendreſſe, en les accompagnant de toutes les grimaces néceſſaires, pour faire croire à ſon Epoux qu'il étoit le plus heureux des Maris. Ses tendres emportemens n'étoient guéres moins vifs, que ceux d'Anne la Perruquiére, quand elle tâche de retenir auprès d'elle le Perruquier l'Amour prêt à lever, dans une Egliſe, un Lutrin qui devoit être la baſe de mille ſaintes quérelles.

„ Ah cruel ! Si du moins, à ton devoir fidelle,
„ Tu veillois pour orner quelque tête nouvelle,
„ L'eſpoir d'un juſte gain conſolant ma langueur,
„ Pourroit de ton abſence adoucir la longueur.

Je ne ſai ſi quelque raiſon obligea l'Epoux de notre Lucréce à différer ſon Voyage, ou bien s'il acheva ſes affaires plus vîte qu'il n'avoit penſé ; mais je ſai bien qu'il vint au logis au commencement de la nuit, tout enchanté de l'agréable ſurpriſe qu'il alloit cauſer à ſa Femme. Après qu'il eut fait trembler la porte ſous des coups redoublez, pendant un aſſez grand eſpace de tems, on ouvre ; il monte, trouve déja ſon Epouſe couchée, & ſe couche auprès d'elle. Si elle lui fit des careſſes il eſt aiſé d'en juger par ce que j'ai dit de l'habileté de cette Belle ; c'eſt le ſeul principe dont on le puiſſe conclure, à moins de l'avoir vû.

A peine fut-il dans le lit, bien réſolu de ſe refaire de la fatigue de la journée, par un bon ſomme, qu'il fut traverſé dans ſes bonnes intentions par les ſoûpirs entremêlez de cris du chaſte objet de ſa tendreſſe. Il s'allarme, lui demande la raiſon de ſes gémiſſemens ; & après qu'on lui eut fait attendre la réponſe, autant qu'il le faloit pour augmenter ſon empreſſément, il aprend que Mademoiſelle eſt tourmentée d'une furieuſe Colique. Ce fut aſſez pour que le tendre & crédule Mari ſe jettât hors du lit, s'habillât au plus vîte, & s'en fût dans le voiſinage chercher quelque liqueur capable de ſoulager les prétendues douleurs de ſa fourbe. Quel

Quel fut ſon étonnement quand mettant la main dans ſa poche pour payer ſa Voiſine, il en tira une belle Montre d'or, & une Bourſe bien garnie de piſtoles. La rencontre étoit agréable à coup ſûr, & cette trouvaille n'étoit point à mépriſer, mais elle donna lieu à bien des réfléxions inquiétantes, & il ne faloit pas être fort clair-voyant pour ſaiſir le nœud de toute cette intrigue.

Ce nœud ne vous échape pas non plus, Lecteur, pour peu que vous ſoyez pénétrant; vous comprenez bien qu'un riche Galant avoit pris la place de l'Epoux; que dans l'épouvante de l'arrivée du Mari il s'étoit caché ſans ſonger à ſes habits, que le bon homme avoit pris les culottes du Galant pour les ſiennes, & qu'ainſi ſa bonne fortune lui avoit annoncé ſon malheur. On dit qu'il avala la pilule en homme qui ſait vivre, & que ſans dire mot à ſa Femme il réſolut de cacher ſoigneuſement ſon or & ſes cornes. Le Galant qui aparamment c'en étoit allé avec le haut-de chauſſes de l'Epoux, quelque malheureux troc qu'il eut fait, ne s'aviſa pas de redemander ſa Montre, ni ſa Bourſe: & peut-être n'aurois-je jamais diverti le Public de cette Avanture, ſi la Voiſine avoit été auſſi diſcréte que le Galant & l'Epoux: mais comme elle avoit des raiſons moins fortes qu'eux de s'en taire; quoi que Femme & Voiſine, elle raconta bonnement, & ſans ſonger à mal, l'hiſtoire de la Montre, & de la ſurpriſe du Voiſin, à quelques Commères, qui la com-

communiquérent avec un peu moins de bonté d'ame à quelques Amies, qui la communiquérent à tout le monde. Cependant l'Epoux à ſoûtenu ſi noblement le caractère de Cocu raiſonnable, qu'il a intenté un Procès d'injure à la Voiſine, qui auroit été contrainte de lui faire reparation d'honneur ſi elle n'en avoit été crûe ſur le ferment qu'elle offrit de faire. Le pauvre Diable a donc été condamné aux dépens; & bien lui en a pris d'avoir trouvé dans la poche de l'Auteur de ſa diſgrace de quoi fournir aux frais des Procédures burleſques, dont le dernier, quelque coupable qu'il ſoit d'ailleurs, eſt la cauſe innocente.

Conter toûjours, dit *La Bruyére*, c'eſt le caractère d'un petit eſprit. Tâchons de mettre la vérité de cette maxime dans tout ſon jour.

Ou ce ſont les choſes que nous avons apriſes d'ailleurs qui ſont les ſujets de nos Contes; ou bien, ce ſont celles qui nous ſont arrivées à nous-mêmes. Si on ſe fait une habitude de conter toûjours ce qu'on a lû, ou entendu dire, on voit bien que c'eſt l'effet d'une petiteſſe d'eſprit, & qu'on court riſque de rabattre les oreilles des gens, de ce qu'ils peuvent ſavoir auſſi-bien que nous. Si on ne puiſoit la matiére de ſes Contes que dans les choſes, dont la connoiſſance eſt parvenuë à nous par des routes particuliéres, & ſi de cette matiére on ne choiſiſſoit encore que ce qui eſt véritablement digne d'attention, il eſt très clair qu'on conteroit fort rarement.

Il

Il eſt encore plus ridicule de fatiguer toûjours ceux que nous fréquentons, par le recit de nos propres Avantures. Il y a d'abord dans cette coûtume un amour-propre choquant & importun; & dès que vous vous mettez une fois dans une compagnie ſur votre propre hiſtoire, vos Auditeurs ne font ſemblant de vous écouter que pour être en droit de ſe faire le ſujet de la converſation à leur tour; Chacun ſe diſpenſe de prêter attention aux autres, & pourtant il a la ridicule penſée qu'il a lui ſeul le privilège d'attacher à ſes recits l'oreille de toute la compagnie.

Remarquons encore, que ſouvent notre amour-propre nous fait trouver touchant & particulier, ce qui paroît froid & commun à ceux, qui n'étant pas intéreſſez dans nos Avantures comme nous, les regardent de tout un autre œil.

Une ſeconde raiſon qui doit empêcher un homme de bon ſens de conter toûjours, c'eſt qu'il n'y a rien de ſi difficile que de conter bien. Il ne ſuffit pas d'avoir de l'eſprit & de l'imagination pour faire un Conte agréablement; il faut avoir un génie tout particulier, pour y réuſſir.

Un Conte roule d'ordinaire ſur quelque action, ou ſur quelque bon mot; & pour faire ſentir ce que cette action a d'extraordinaire, ou ce que ce bon mot a de fin, il faut raporter juſtement un certain nombre de circonſtances, qui préparent l'eſprit à comprendre, à la fin du Conte, ſans difficulté

ficulté & ſans confuſion, la délicateſſe du bon mot, ou le merveilleux de l'action dont il s'agit. A-t-on l'eſprit trop vif? on court riſque de négliger quelqu'une de ces circonſtances néceſſaires, & le meilleur Conte pourra devenir froid & inſipide. Manque-t-on de feu? on ira trop tâtonner après ſes expreſſions, ou les pèſera trop, avant que de leur donner l'eſſor, & la Compagnie fatiguée de cette lenteur ennuïeuſe, laiſſera parler tout ſeul le fade Hiſtorien, qui à la fin de ſon Traité ſera forcé de rire ou d'admirer tout ſeul. C'eſt bien pis encore ſi l'on manque de diſcernement; dans ce cas quelque vivacité d'eſprit, quelque richeſſe d'imagination qu'on ait, on ne finit point un Conte, & plus on s'égare loin de ſon ſujet. D'où peut venir que ceux dont l'eſprit eſt deſtitué de ſolidité, ſont toûjours ſi étendus dans leurs narrations, & qu'au contraire ceux qui ont accoûtumé leur raiſon à une rigidité geométrique répandent trop de ſéchereſſe ſur tout ce qu'ils racontent? en voici, ce me ſemble la raiſon. Pour peu que nous prenions garde à notre maniére de penſer, nous ſentirons que dans notre imagination, les idées qui ont quelque liaiſon, ou quelque raport enſemble, s'excitent l'une l'autre, tellement qu'à l'impreſſion qu'un tel mot fera ſur notre cerveau, une telle idée naîtra preſque toûjours. Par exemple, on me parle d'Arcas compagnon de débauche de Lyſidor; dès que le mot d'Arcas frape mes oreilles & paſſe de là à mon cer-

cerveau, je ne ſaurois m'empêcher de penſer à Lyſidor; & parle-t-on de Lyſidor; je ſonge auſſi-tôt à Arcas. Or en faiſant quelque recit, un homme d'un eſprit éxactement ſolide, ne choiſira de ces idées excitées, que celles qui ſont abſolument néceſſaires pour ſon recit: en empêchant ſon imagination de s'égaïer un peu, ſes Contes ne ſauroient avoir cet air aiſé & libre, qu'une raiſon ſévére ſans le ſecours de l'imagination ne leur ſauroit jamais donner. Au contraire un homme ſans aucune ſolidité laiſſe agir ſon imagination ſeule, une idée en fait naître une autre, il n'en rejette aucune, & c'eſt un grand hazard ſi par un cercle d'idées il en revient au ſujet de ſon Conte. Veut-il nous parler d'une Avanture qui s'eſt paſſée ſur la fin d'un repas? Cette idée de repas lui rapelle celle de tous les conviez, il nous dira le nom, nous contera leurs principales Avantures, & ſans interrompre le cercle de ſes idées il en viendra aux Mets, de là au Cuiſinier, heureux s'il ſonge au deſſert, le ſeul chemin qui peut le ramener à ſon Hiſtoire.

C'eſt de cette maniére que bien des gens nous promettent un ſeul Conte, & nous en donnent cinquante; & qu'après trois heures de babil, ils viennent au fait, parce que leur mémoire épuiſée ne fournit plus matiére aux écarts de leur eſprit.

La maxime de Mr. *de la Bruiére* eſt donc pleine de ſens; & il eſt ſûr qu'il y a de la petiteſſe

d'eſprit à conter toûjours. Il eſt remarquable encore que tel qui fait bien un Conte de vive voix, & ſur le champ, ne fait rien qui vaille quand il le médite, & quand il le met par écrit; & que tel autre narre très mal ſur le champ, qui charme quand il a le loiſir d'écrire. Je ne connois point d'Auteur de notre tems qui compoſe mieux une petite Hiſtoire, que *Me. du Noyer*, & *Mr. du Freſny*. La Dame l'emporte ſur le Monſieur par le naturel; elle ne cherche point les expreſſions, elles s'offrent d'elles-mêmes & ſe rangent dans leur lieu; tout autre mot n'y viendroit pas ſi bien. Pour lui, il choiſit ſes termes & les choiſit judicieuſement; ſon ſtile eſt plus vif, & plus ſerré que celui de la Dame, & il donne du relief à ſa matiére par des petites réfléxions conciſes & fines, que le ſujet même lui fournit, & qu'il ne fourniroit pas à tout autre. A propos de cet Autheur, dans ſon Mercure du mois de Novembre * page 341. il a propoſé des Bouts-rimez à remplir. Voici ce qu'on a envoïé au Libraire là-deſſus.

„ Arcas qui ſi ſouvent moiſſonna des -- *Lauriers*,
„ Qui remplit les devoirs des plus braves - *Guerriers*,
„ De retour au Village anime ſa --- *Muſette*,
„ Et paſſe doucement le tems avec -- - *Liſette*,
„ Jamais il n'envia la gloire des - - - - *Céſars*,
„ C'eſt toûjours malgré lui qu'il fuit les -- *Etendarts*,
„ Pour l'épée à regret il quitte la - - - *Houlette*,
„ Et laiſſe avec chagrin ſa Bergére - - - *Folette*,

* 1710. „ Qui

„ Qui croiroit en voyant ſon --- *Intrepidité*,
„ Qu'il préféra toûjours à l'--- *Immortalité*,
„ De pouvoir en repos écouter les -- *Ramages*,
„ Dont chez lui les oiſeaux animent les -- *Bocages*.

XVI. DISCOURS.

MOnſieur du Freſny, dans ſon Mercure de Juin, * propoſe cette queſtion ci: *Que conſeillerez-vous à un Mari qui aime trop ſa Femme pour s'en ſéparer, mais qui ne l'aime pas aſſez pour ſouffrir toutes ſes impertinences?* On me mande de la Haye, qu'un homme d'eſprit y a répondu de la maniére qui ſuit.

„ Pour éviter le fracas & le bruit
„ De votre Femme impertinente & belle,
„ Paſſez avec elle la nuit,
„ Et paſſez tout le jour ſans elle.

Cette réponſe eſt aſſez ingénieuſe, mais elle ne ſatisfait pas trop bien à la demande; & il ſeroit à craindre que l'Epouſe en queſtion, peu ſatisfaite de la compagnie de ſon Mari pendant la nuit, n'en cherchât quelqu'autre pour la deſennuïer pendant le jour. Ce n'eſt pas tout, il y a de l'apparence qu'elle ſeroit de bonne humeur pendant la journée, & qu'elle garderoit

* 1711.

ſes impertinences pour la nuit. Voici encore une autre ſolution du même problême.

Je conſeille à ce Mari de cacher avec ſoin à ſa Femme, qu'il l'aime trop pour s'en ſéparer, & qu'il lui faſſe ſentir fortement qu'il ne l'aime pas aſſez pour ſouffrir ſes impertinences.

Ce dernier conſeil me ſatisfait davantage, que les deux qu'on trouve dans le Mercure de Juillet. Celui, d'être encore plus impertinent qu'une Femme impertinente, eſt très mal raiſonné; il ſeroit aſſez difficile à un Epoux impertinent par raiſon, de gagner le deſſus, ſur une Femme impertinente par naturel; & c'eſt là tout au plus le moïen de faire naître un *conflict d'impertinences*, dans lequel, vainqueur ou vaincu, le pauvre Epoux ſera toûjours fort à plaindre.

Une Femme qui redouble ſa patience & ſa douceur à proportion qu'un Epoux redouble ſa brutalité, n'a pas mieux trouvé à mon ſens, le nœud d'une queſtion, qui avec juſtice regarde autant les emportemens déraiſonnables d'un Mari, que la mauvaiſe humeur d'une Femme; & pour me ſervir du prémier proverbe qu'on aura trouvé dans le Miſantrope, c'eſt ſe faire brebis pour être mangée du loup.

Une Femme qui ſe trouve dans cette facheuſe conjoncture, eſt bien plus à plaindre qu'un homme affligé du même malheur, qui n'eſt d'ordinaire qu'une juſte punition de ſon *Avarice* ou de ſon *Imprudence*.

Méritez vous ma compaſſion Epoux mercenaire,

naire, qui les yeux fermez ſur les mauvaiſes qualitez d'une fille, ne les avez eu ouverts que ſur ſon Or? N'avez-vous pas ce que vous avez toûjours cherché? L'Or eſt la ſource de l'agrément de la vie, du repos de l'eſprit, d'un bonheur parfait & ſans mélange; vous avez de cet Or à foiſon, & rien ne ſauroit troubler votre félicité. Plut au Ciel! dites vous, j'ai beau m'entourer d'un retranchement de piſtoles, je ne me trouve point en ſûreté contre les cris d'une Femme en furie.

Permettez-moi de vous féliciter des défauts de votre Epouſe, qui vous corrigent des vôtres, & qui rectifient vos idées ſur le véritable bonheur. Le remède eſt violent, mais l'Avarice eſt une maladie qui en demande de très rudes. Faites un bon uſage de vos découvertes, & ſi le Ciel accorde à votre repentir un veuvage bienheureux, n'enfermez pas votre bonſens dans un coffrefort, on en a beſoin quand on veut faire un Mariage fortuné.

Et vous Monſieur le Damoiſeau, qui après avoir filé le parfait amour avec votre Climéne, en avez fait enfin votre coquette & impérieuſe moitié, vous plaindrai-je, vous êtes la victime des vices de votre Epouſe, qui devroient s'attirer votre reſpect comme votre propre ouvrage? Vous prétendez que contente de votre tendreſſe, tout le reſte de la terre lui ſoit indifférent; de quel droit, s'il vous plaît? Combien de fois ne lui avez vous pas juré, quand vous

étiez ſon Amant, que l'amour eſt un hommage que tous les cœurs doivent à ſes charmes? Ses yeux font-ils mal de ſe prévaloir de leurs droits, d'éxiger un tribut que vous-même vous leur avez ajugé? Si elle veut faire fléchir votre Raiſon ſous ſes deciſions ridicules, prenez-vous en à vous qui lui avez mille fois prôné l'infaillibilité de ſon jugement; & ne penſez pas lui perſuader que le Mariage ait affoibli les lumiéres de ſon eſprit. Elle éxige de vous une obéïſſance que le ſens-commun ne ſauroit limiter; a-t-elle tort? Autrefois reſpectée de vous comme une Divinité, elle a exercé un empire ſouverain ſur vos penchans, & ſur votre raiſon même; ſes Fantaiſies étoient vos Loix: Voulez vous qu'à préſent elle aprenne à vous obéïr, & quelle ſacrifie à ſes devoirs la douce habitude de régner?

Je ſuis convaincu que le meilleur moïen de s'aſſurer un hymenée tranquille, c'eſt de faire l'amour d'une maniére un peu miſantropique; point de lâche flaterie, point de complaiſance déraiſonnable, point de ſoûmiſſions extravagantes. Qu'on étale à ſa Maîtreſſe un amour délicat, je le veux; mais en même tems qu'on lui montre dans toutes ſes actions, la noble droiture d'une franchiſe inaltérable. Cette conduite, il eſt vrai, choquera la plûpart des Femmes; mais celles-là n'ont pas le vrai goût du mérite, & il vaut mieux déplaire Amant que de déplaire Epoux. Si au contraire vous ren-

con-

contrez une perſonne d'un eſprit aſſez fort, pour ſoûtenir la rigidité de votre candeur; & pour trouver même quelque choſe de grand dans votre intégrité, vous pouvez être ſûr d'épouſer une Femme raiſonnable; l'égalité de votre conduite en qualité d'Amant & de Mari, vous peut répondre en quelque ſorte de l'égalité de la tendreſſe qu'aura pour vous votre Epouſe, ſous ces tîtres différens.

A cette précaution contre la mauvaiſe humeur & contre la coquetterie d'une Femme, il faut ajoûter encore pour être heureux Epoux, une grande confiance ſur ſa vertu, & ſe bien mettre dans l'eſprit que rien n'eſt plus équivoque que la fidélité d'une Epouſe. La Femme la plus innocente, peut quelquefois paroître criminelle, & une Femme criminelle trouve ſouvent le ſecret de tirer de ſes infidilitez même, de quoi les colorer, & de quoi paroître innocente.

Que n'ai-je, cher lecteur, du naïf la Fontaine
L'élegant badinage & la facile veine!
J'irois Boccace dépouiller,
Et d'un Conte vous regaler,
Qui ne feroit un Conte à la douzaine.
Mais que ſait-on? peut-être la fontaine,
Où ce Rimeur a bû de l'Hypocréne,
Sera-t-elle pour moi d'aſſez facile accès;
Et j'y pourrai boire à longs traits,
De la liqueur qui fait que l'on rime ſans peine,
Et que les termes faits exprès,

Se viennent offrir par douzaine,
Par tout où le ſujet nous mene.
Haſardons; auſſi-bien, ſans une ame un peu vaine,
Jamais Auteur n'écrit avec ſuccès.
Dans une Ville d'Italie,
Où malgré les jaloux on fait mainte folie;
Où la Jalouſie & l'Amour
Toûjours ſe combattant, triomphent tour à tour,
Fut une Dame très-jolie,
Dont le corſage fait au tour,
Et l'œil plus vif que l'œil du jour,
Donnoient aux Femmes de l'envie,
Donnoient aux Hommes de l'amour.
Certain Seigneur de conſéquence,
Qui par ſon rang, par ſa naiſſance,
Se croïoit propre à tout charmer,
La vit, l'aima; s'en voulut faire aimer.
Mais pour les Dames enflammer,
Ces qualitez ſouvent ſont de peu d'importance;
De peu d'importance ſur tout
Si pour un autre amant une belle a pris goût.
En vain le Sire employa tout,
Pour toucher cette Beauté fiere,
Tendres éforts, préſens, priére,
Ses vœux ne furent éxaucez,
Ses préſens furent refuſez,
Ses tendres éforts repouſſez.
Pour excuſer cette rudeſſe,
La Belle allégua ſa ſageſſe,
Ses devoirs envers ſon Epoux,
Qui tendre, quoi qu'un peu jaloux,

Meritoit

Méritoit toute ſa tendreſſe :
En un mot Théréſe allégua ,
Ce qu'on allégue en ce cas-là ,
Aux Amans qui ne plaiſent guére ;
Et dont jamais on ne parla
Aux Amans qui ſavent plaire.
Théréſe n'en parla jamais ,
A Leandre , qui jeune & frais ,
Couvroit ſa naiſſance obſcure
Sous ſa blonde chevelure
Et ſous ſa belle encoulure ;
Et dont grace à la Nature ,
L'air , la démarche , les traits ,
Etoient de fort bon augure.
Théréſe depuis long tems ,
Paſſoit de fort doux momens
Avec ce Blondin aimable ,
Et ſavoit à ſon Epoux ,
Jaloux ,
Dérober des rendez-vous ,
Dont l'air miſtérieux rendoit plus agréable
Ce que l'amour a de plus doux.
Un jour l'Epoux , pour quelque affaire ,
Avoit quitté la maiſon ,
Et d'abord le beau garçon ,
Y vint à ſon ordinaire.
Mais tôt après la ſoubrette Aliſon ,
Troubla l'amoureux miſtére ;
C'eſt qu'à ſa Dame elle annonçoit ,
Que Meſſire Jean montoit :
C'étoit l'Amant qu'on rebutoit.

Dans ce danger comment faire ?
L'Amant effraié ſe tapit,
Sous un lit,
Pendant que ſon Rival à ſa Maitreſſe fit,
Cette Harangue cavaliere :
Madame je ſuis averti,
Que votre Epoux pour ſa terre eſt parti.
Vous ſavez bien que je vous aime,
Et ſans répondre à mon amour extréme,
Vous me faites languir, mon martire vous plait :
A préſent avec intérêt,
Je prétens me païer de mes peines paſſées.
Ne me lanternez pas de vos phraſes uſées,
De vertu, de devoir, d'autres billeveſées ;
Si vous ne contentez ici ma paſſion,
Je vous perdrai de réputation :
Et ſi vous vous voulez au contraire,
Me ſatisfaire,
Aſſurez-vous de ma diſcrétion.
Choiſiſſez. Sur tel choix une Dame aviſée,
N'eſt pas long-tems embaraſſée :
D'abord celle-ci choiſit ;
Et ſon pauvre Amant entendit,
Sous le lit,
Tous ces diſcours : entendit davantage.
Mais bien-tôt un nouvel Orage,
Suſpendit de nouveaux deſirs,
Et troubla de nouveaux plaiſirs.
Aliſon toûjours attentive,
Vient dire, que Monſieur arrive,
Qu'il va deſcendre de cheval,

Et que s'il vient tout ira mal.
C'eſt dans un cas ſi difficile,
Que l'eſprit eſt un meuble utile;
L'amour & la néceſſité,
Toûjours au ſexe en ont prêté.
Notre Belle en avoit, & par un coup de Maitre,
Le fit paroître.
Allons, dit-elle, à ſon Amant,
Mets-moi vîte flamberge au vent,
Enfonce le chapeau, fais voir ſur ton viſage,
La colere & la rage
Frappe du pied; & ſans répondre rien,
Dis ſeulement; je l'attraperai bien,
Ainſi dit, ainſi fait; il deſcend en furie,
Frappe du pied, tempête, crie,
Paſſe devant Sire Emmeri,
[C'étoit-là le nom du Mari,
Que plûtôt j'aurois dû vous dire]
Et ſans répondre aux queſtions du Sire
J'attraperai bien ce Maraut,
Et l'étrillerai comme il faut,
Dit-il, & ne dit autre choſe.
Sire Emmeri ne ſachant pas la cauſe,
De ces tons furieux, de cet emportement,
Et concluant de ſa voix rauque
Et de ſa rougeur équivoque
Qu'il étoit agité d'un couroux véhément.
Il s'en va trouver promptement,
Théréſe, qui feignoit être à demi pâmée.
Que veut dire tout ce bruit-ci,
Dit-il. Hélas! mon cher Mari,

J'en

J'en ſuis morte à moitié, tant j'en ſuis allarmée.
Un jeune homme dans ce moment,
Vient ſe jetter dans mon apartement?
Meſſire Jean tout bouillant de colére,
L'a ſuivi l'épée à la main,
Et ſans mon ſéxe qu'il révére,
Je ne ſai bonnement quel étoit ſon deſſein.
Pour le jeune homme où l'a fourré ſa crainte,
Je n'en ſai rien. L'Epoux dans cette feinte
Donna dabord: qui n'y donneroit pas;
Hola! qui que tu puiſſes être,
Sors de là, ne crains rien. Le Blondin de paroître,
Tout en tremblant. *D'où vient cet embaras?*
Pourquoi Meſſire Jean veut-il donc ton trépas?
Contre toi quelle offenſe excite ſa colére?
A cela le Godelureau,
Auſſi ruſé qu'il étoit beau,
Entrant dans les deſſeins de la fine Commére,
Répond ainſi. Qu'aurois-je pû lui faire?
Onc ne le vis, & plût à tous les Saints,
Qu'onques ne l'euſſe vû: je paſſe, il m'enviſage,
Il pâlit; hériſſe les crins,
Prend ſa rapiére en écumant de rage,
Et me pourſuit d'un pas précipité.
Lors moi pour éviter ma perte,
Voïant ici la porte ouverte,
Dans cet endroit me ſuis jetté;
Et, grace à cette bonne Dame,
Je vis encor: que puiſſe en paradis ſon ame
En recevoir le loïer mérité.
Tout ce diſcours du Fourbe habile,

Du bon Epoux fut crû comme Evangile :
Il tache de calmer ſa peur
Et tout ſurpris de ce malheur,
Dit qu'on doit l'avoir pris, à coup ſûr, pour un autre ;
Auquel avis ſe rangea notre Apôtre :
Théréſe encor fut de ce ſentiment ;
Et ſon Cocu tant il a l'ame humaine,
Juſques chez lui le Damoiſeau ramène,
De peur d'un ſecond accident.
Epoux, après cela, trouble-toi la cervelle,
Pour t'aſſurer d'une femme fidelle,
En faiſant ce qu'on peut pour conſerver ſon cœur ;
Le croire bonnement c'eſt toûjours le meilleur.
Voïez Théréſe, en faut-il davantage ?
Son Epoux eut été ſûr de ſon Cocuage,
S'il l'eût ſurpris avec un Amoureux ;
Et l'aïant ſurpriſe avec deux,
Son Epoux la crut toûjours ſage.

XVII. DISCOURS.

IL y a quelque tems que je fus introduit, par un de mes Amis dans une Compagnie, où l'on m'avoit dit qu'on tenoit un eſpéce de Bureau d'Eſprit, & où je ne devois rencontrer que des Perſonnes d'un mérite diſtingué. Quoique j'euſſe été ſouvent atrapé à ces ſortes de promeſſes, j'avois

vois bien voulu encore, pour cette fois, courir le riſque de cette viſite.

Après les complimens ordinaires, je pris un fauteuil qu'on m'offroit, & ſelon ma coûtume, avant que d'entrer dans la converſation, je me mis à étudier le caractère de ceux qui compoſoient la Compagnie. Je remarquai bien-tôt un Petit-Maître; ces Meſſieurs ſe font d'abord remarquer par tout où ils ſont, ils font aſſez de bruit pour cela. Celui-ci n'étoit pas pourtant un de ces jolis Originaux de la Cour, c'en étoit une eſpéce de copie bizarre, moitié Marchand, moitié Cavalier; un certain compoſé des minauderies d'un Courtaut de boutique, & des ſingeries d'un jeune Seigneur. D'un côté, il étoit débraillé méthodiquement, il ſe vautroit dans un canapé, il avoit des diſtractions bruſques, il eſſuïoit ſes ſouliers aux jupes des Dames, il peignoit ſa Perruque ſur les habits de l'une, & en la remettant il en donnoit dans le nez à l'autre. D'un autre côté il diſoit des quolibets & des pointes, il avoit un ſoin ridicule de ſes hardes, il rajuſtoit à tout moment les plis de ſa cravate, & ce qui étoit le plus extravagant, il étoit continuellement occupé à frotter un Caſtor noir & luſtré: on ſait pourtant que ſelon les premiers rudimens de l'air cavalier, il faut avoir un chapeau vieux & poudré, qu'à peine un Juif, ou un vieux Avare, voudroit ramaſſer dans les ruës.

Auprès de cet Adonis, je vis une Coquette entre les deux âges, toûjours attentive à faire

faire

faire le manége à une gorge indocile, qui faiſoit le plongeon de tems en tems, & ne ſe remontroit qu'après bien du travail & de la ſueur. L'occupation de cette Belle ne reſſembloit pas mal, à mon avis, au travail de Siſiphe, condamné à rouler ſans ceſſe vers le ſommet d'une montagne un fardeau, qu'il ne fait monter que pour le voir retomber auſſi-tôt. Revenons à la Coquette. On voïoit répandu ſur tous ſes habits un air de Printems qui manquoit à ſon viſage; & jamais ajuſtemens ne furent bigarrez par des couleurs plus vives & plus brillantes. A quarante pas de diſtance on l'auroit priſe à coup ſûr pour une Poulette de ſeize ans, ou pour une Actrice dans ſes habits de Théatre.

C'étoit d'ailleurs un des principaux ſupôts de la Mode; & pour vous en donner une ſeule preuve, c'eſt que je la croïois d'abord coëffée en cheveux, & ce ne fut enfin que par le ſecours de ma Lunette que je m'apercûs qu'elle avoit une Coëffure à l'Angloiſe.

Vis à vis de celle-ci, je remarquai l'Antipode de ſon humeur & de ſes maniéres; je veux dire une Dévote, qui n'avoit rien de commun avec elle que l'âge & l'envie outrée de plaire. C'étoit du linge uni le plus beau du monde, des habits auſſi magnifiques que modeſtes, une propreté apétiſſante, & une ſimplicité étudiée, où l'Art s'étoit épuiſé pour la rendre gracieuſe & riante: ſes diſcours & ſon air répondoient entiérement à cet ajuſtement équivoque. De tems en

en tems elle levoit vers le Ciel de grands yeux noirs, qui ſûrement en vouloient par bricole à la terre; & ſi elle avoit ſes raiſons pour cacher ſon ſein de peur de ſcandale, elle en avoit d'autres pour faire paroître, par une ſainte négligence, un bras à manger, tout propre à faire faire de certaines conjectures.

Outre celle-là, il y avoit encore une jeune Niaiſe, qui ne parloit que pour dire une ſotiſe, & qui paroiſſoit être là pour faire un conflict de fatuité avec le Petit-Maître *amphibie*, dont je vous ai dépeint les maniéres.

A peine eus-je entendu parler ces quatres Perſonnes, que je découvris en elles quatre caractères différens de médiſance & de calomnie; vices qui, quoique diſtinguez véritablement, ſe trouvent pourtant toûjours dans les mêmes ſujets. Jamais converſation ne fut plus animée; jamais on ne brilla plus aux dépens du prochain; & je puis vous aſſurer que le plus ſot de la Compagnie dans cette occaſion, avoit de l'eſprit comme un Ange, ou pour mieux dire comme un Diable. Je n'avois pas prêté une demi-heure d'attention à cet entretien peu charitable, que je vis un peu à l'écart un Perſonnage dont juſques-là je ne m'étois pas encore aperçû; ſon air étoit auſtère, chagrin, & même bourru; apuïé ſur le coude, il regardoit fixement & ſans dire mot les Acteurs de cette Scéne. De moment à autre il hauſſoit les épaules, & marquoit par tous ſes geſtes, qu'il écoutoit impatiemment & avec hor-

horreur tout ce qui ſe diſoit. Je remarquai qu'il redoubloit ſes grimaces miſantropiques, dès qu'on commença à ſe mettre ſur la draperie d'un homme auquel il paroiſſoit s'intéreſſer. Auſſi le repaſſa t'on vigoureuſement, & jamais la malignité ne fournit des tours plus fins, pour donner aux Vertus un air de Vice, & pour revêtir les ſimples foibleſſes de l'extérieur des crimes les plus odieux.

On commençoit juſtement à le traiter du plus fâcheux, & du plus importun Perſonnage du monde, quand tout à coup la Dévote s'écria, ah Ciel! le voila. Il entre, on court à ſa rencontre, peu s'en faut qu'on ne lui ſaute au cou. Ah! Monſieur, vous voila! que j'étois groſſe de vous voir! Que vous me faites un vrai plaiſir de me faire voir que vous ne m'oubliez pas encore entiérement! Nous en étions juſtement ſur votre chapitre, ces Dames & moi, & nous nous dédommagions du moins du chagrin de ne vous pas avoir, par le plaiſir de vous faire le ſujet de la converſation.

A ces mots, mon Alceſte (& non pas Oronte) ſe léve, l'indignation peinte ſur le viſage. Eh! Monſieur un tel, dit-il au nouveau venu, ne ſoyez point la dupe des cajoleries de ces Dames; il n'y a qu'un moment qu'elles ont épuiſé tout le poiſon de la Calomnie pour envenimer vos moindres actions: croyez moi, ſortons de ce maudit gouffre: Serviteur, Meſdames, exercez-vous ſur moi, dès que j'aurai paſſé le

pas de la porte; je vous avertis que j'aurai tous les vices qui peuvent rendre les hommes abominables. Il part auſſi-tôt, & quoi que je trouvaſſe quelque choſe de trop bruſque dans ſon emportement, je ſortis en même tems fort aiſe, de profiter de la confuſion de ces flateurs médiſans, pour leur cacher mon départ précipité.

Je me ſuis confirmé par cette Avanture dans l'opinion que la Flaterie & la Médiſance ſont inſéparables, & que plus les flateries de ces ſortes de gens-là ſont doucereuſes, plus leurs médiſances ont du fiel & de l'amertume. Il ne laiſſoit pas d'y avoir quelque choſe de curieux dans ſes différentes méthodes de calomnier dont ſe ſervoient les quatre différens Membres de cette Societé odieuſe.

Pour les diſcours du Petit-maître, ils devoient plûtôt étre taxez de brutalité, que de médiſance; & je crois fort, ſi les objets de ſes calomnies avoient été préſens, qu'il les auroit tout auſſi peu ménagez qu'il le faiſoit dans leur abſence; à moins qu'on ne veuille s'imaginer qu'il ignoroit les prémiers principes de ſa profeſſion.

La jeune Niaiſe ne médiſoit proprement, que pour ſoûtenir la Converſation, & pour montrer qu'elle ſavoit deſſerrer les dents: la malignité de ſon cœur cependant avoit quelquefois aſſez l'air de la fineſſe de l'eſprit, & elle portoit de tems en tems des coups fourez, qu'on auroit crû partir d'une main de Maître.

Pour

Pour la Coquette, ſa médiſance tailloit en plein drap dans la conduite des hommes : on auroit dit qu'elle avoit à uſer de répréſailles ſur la réputation de tout l'Univers, & particuliérement ſur celle de tout ſon Séxe. Auſſi eſt-il vrai que l'entrepriſe n'étoit pas trop vaſte pour un auſſi beau genie que le ſien ; elle y réüſſiſſoit à merveille. Il ne faut pas s'en étonner, elle y étoit portée par ſon intérêt, autant que par ſes inclinations. Qu'on aplaudît à ſes calomnies, ou qu'on les réfutât, elle y trouvoit toûjours ſon compte. En éfet, ſi toutes les Femmes ſont ſujettes à des Avantures, il ne faut pas lui faire un grand crime de ce qui eſt en quelque ſorte eſſentiel à ſon Sexe ; & ſi on en diſculpe quelques-une des Hiſtoires ſcandaleuſes qui leur ſont imputées, elle peut eſpérer qu'on aura la même facilité pour tout ce qui paroît ſcabreux dans ſa conduite.

Quelque fois, pour tracer un Portrait d'importance, ils uniſſoient tous quatre leurs éforts & leur ſavoir-faire ; & alors je remarquai que la Niaiſe l'ébauchoit, le Petit-maître y donnoit quelqu'ornement par ſes Pointes poliſſonnes, & par ſes Proverbes bourgeois, la Coquette l'étendoit davantage, & rendoit les traits plus marquez, mais la Dévote y donnoit les coups fins ; & elle ſeule paroiſſoit être en droit d'en tirer des Piéces achevées.

La prémiére fois que je lui entendis ouvrir la bouche, je m'attendois à un Sermon dans

les formes contre la Médiſance : & pour vous montrer que je n'avois pas tort de donner dans le panneau, voici à peu près le Diſcours qu'elle fit d'un ton de nez fort eſſentiel à la Dévotion.

Médire ! juſte Ciel ! l'abominable crime !
Faut-il d'un tel poiſon qu'un Chrétien s'envenime !
Quel crime eſt plus affreux ? quel crime eſt moins humain ?
Plus contraire à l'Amour qu'on doit à ſon Prochain ?
Mortel, la charité, cette vertu ſupréme,
Devroit en tout mortel te decouvrir toi-même,
Et tu devrois cacher, plein de compaſſion ;
Sous un voile d'amour, ſon imperfection.
Mais détournant les yeux de l'horreur de tes vices,
A dévoiler les ſiens tu trouves des delices,
Et ton eſprit adroit par ton cœur infecté
Sait les offrir aux yeux de leur plus noir coté.
Hélas que l'homme eſt foible ! on voit de ſaintes ames,
De ce crime gouter les agrémens infames,
Et ce vice ſubtil en vertu déguiſé,
S'eſt dans un cœur devot aſſez ſouvent gliſſé,
Vous connoiſſez Beliſe, Ah quel parfait modelle
D'humilité, de foi, de piété, de zéle ;
Si dans ſes jeunes ans ſon cœur s'eſt égaré
Par ſes remords ſon crime eſt aſſez réparé.
Plus le péché pour elle eut autrefois de charmes,
Plus ce même péché remplit ſon cœur d'allarmes
Mais ſon zéle ſouvent aveugle en ſa ferveur,
Ne ſait pas du péché diſtinguer le pécheur.

On entend quelque fois ſa coupable éloquence,
Par des traits médiſans blâmer la Médiſance;
Par un détour adroit on la voit, tout ſurpris,
Paſſer de la Morale aux débauches d'Iris.
Je ſai qu'elle a raiſon d'en blâmer la conduite,
De ſes défauts comme elle on eſt chez nous inſtruite:
Sur ſon luxe, ſon jeu, ſes Amours effrontez
Je ſai qu'on peut à peine outrer les véritez:
Je ſai que la fureur de ſon libertinage,
Dans ſon cœur déréglé ſe redouble avec l'âge,
Et que de ſes apas les malheureux débris,
Sont de foibles motifs pour convertir Iris.
Mais Beliſe, entre nous. devroit bien par prudence
Sur ces faits avérez reſter dans le ſilence,
De peur de retracer elle-même à nos yeux,
D'un ſcandale paſſé le portrait odieux.
Une bonne mémoire eſt fort peu néceſſaire,
Pour ſavoir que déja plus que ſexagenaire,
Par ſes déréglemens, Beliſe avec Iris,
Partagea du Public la haine & le mépris:
Et puiſque l'on a vû ſe convertir Beliſe,
Iris au bon chemin peut-être auſſi remiſe.
Eſpérons-le, & toûjours par de ſincéres vœux,
Offrons aux ſoins du Ciel les pécheurs malheureux.

XVIII. DISCOURS.

CHez toutes les nations, les hommes ont des plaiſir proportionnez à leur âge, & ce changement de leur goût eſt un éfet preſque néceſſaire de la Raiſon & de la Nature. Chez la plûpart des François la Raiſon & la Nature ont cédé toute leur autorité à l'habitude & à la mode, & cette habitude & cette mode veulent que tout âge ſoit pour eux l'âge de la bagatelle.

Ce n'eſt preſque que parmi nous qu'on voit des Veillards faire profeſſion d'une Galanterie délicate, s'attacher à des Maîtreſſes, & filer, comme on dit, le parfait amour. Cependant, à bien éxaminer la choſe, ce qu'il y a au monde de plus ridicule & de plus infortuné, c'eſt peut-être un Veillard amoureux: & ſi on ne voïoit pas tous les jours des Perſonnes d'eſprit & de mérite, donner tête baiſſée dans cette extravagance, il y auroit du paradoxe à ſoûtenir qu'avec un grain de bon-ſens * on pourroit travailler ainſi à augmenter les chagrins que les ans trainent après eux.

Il faut avouër que dans l'Amour il ſe trouve des plaiſirs animez & touchans qui ne ſe trouvent

* Dans la prémiére édition l'imprimeur ou le correcteur avoit changé *un grain de bon-ſens*, dans *un grand bon-ſens*.

vent point ailleurs ; l'habitude de ces plaiſirs donne à l'ame une délicateſſe, ou plûtôt une moleſſe, qui lui fait rejetter comme dégoûtans & inſipides tous les agrémens de la vie qui n'ont pas leur ſource dans la tendreſſe. Quand la Raiſon ne nous apprend pas de bonne heure à préférer à ces plaiſirs vifs & ſenſibles, des plaiſirs plus ſolides & plus ſatisfaiſans, le cœur revient rarement d'une délicateſſe ſi pernicieuſe pour la Vertu ; & dès qu'on a vû écouler la plus grande partie de ſa jeuneſſe parmi les touchantes folies de l'Amour, s'en eſt fait, on eſt ridicule & malheureux pour tout le reſte de ſa vie. On rencontrera l'ennui dans tous les lieux où l'on ne rencontrera pas de jolies femmes. L'utile amuſement de la lecture, la douceur de l'amitié, tout cela paroîtra languiſſant & glacé; la ſolitude ſur tout ſera mortelle, à moins qu'elle ne ſerve à nourrir les réveries extravagantes qu'inſpire la plus ſotte de toutes les Paſſions.

C'eſt cette habitude dangereuſe qui eſt la ſource de ces Amans ſéxagenaires, auſſi ſoigneux à cacher leur vieilleſſe, qu'à découvrir leur ridicule ; de ces piliers des ruelles, qui béniſſent tous les jours la Mode d'avoir introduit l'uſage de la Perruque ; qui croïent ſe rajeunir en renchériſſant ſur les puerilitez de la jeuneſſe, & qui paroiſſent perſuadez qu'une forte doſe de folie fait perdre à un extrait batiſtaire toute ſon autorité.

Qu'ils ſont aimables, ces Meſſieurs là ! quand ſe ſoûtenant à peine, ils ſe piquent encore de

la belle danſe; quand, ſur le point de mourir de vieilleſſe, il proteſtent par mille ſermens, qu'ils vont mourir d'amour & quand ils veulent à toute force brûler au milieu des glaces de l'âge. Ils ſont bien à plaindre, en vérité, quelque réüſſite que puiſſent avoir leurs entrepriſes amoureuſes.

Quand chargé d'ans un amant langoureux
Veut fléchir par ſes vœux la beauté, qu'il adore,
S'il ne réüſſit pas ſon ſort eſt malheureux;
S'il réuſſit, c'eſt cent fois pis encore!

Qu'on ne me diſe pas, que ces ſortes d'Amans pourroient trouver leur compte auprès de certaines femmes, trop vertueuſes pour faire un uſage criminel de leurs Adorateurs, & contentes du plaiſir qu'on trouve dans un innocent commerce de ſentimens. Qu'il y a telle femme même qui n'en demande pas tant, qui ne veut rien ſentir de tendre, qui ne ſouhaite des Amans que pour en avoir ſes charmes reconnus & adorez, & dont par conſéquent un Galant ſéxagénaire peut être le fait.

Cette conſéquence ne me paroît point juſte. Je ſai trop bien, que ces femmes ſi retenuës, qui véritablement ne veulent faire ſervir à leurs plaiſirs, que le cœur & l'eſprit de leurs Amans, ſont bien aiſes pourtant de former de ces Amans une *idée complette*. Une idée d'Amant où il n'entreroit que le cœur & l'eſprit, ne rempliroit

oit pas aſſez leur imagination. Si je me trom-ois dans ce que je viens d'avancer, ces femmes vertueuſes, mais pourtant femmes, ſeroient auſ-i touchées des fleurettes d'une perſonne de leur exe, que des cajoleries d'un homme; ce qui ourtant eſt très éloigné de la vérité.

Un de ces Vieillards malheureux, qui mal-gré ce ridicule, ſe fait eſtimer de tous les hon-nêtes gens, s'étoit attaché à l'enjouée Dori-méne. Elle eſt à la fleur de ſon âge, eſſentiel-ement vertueuſe, mais aſſez étourdie, pour ne e pas mettre fort en peine d'avoir tout l'exté-ieur & toute la reſerve de la Sageſſe. Son Ma-i qui l'aime auſſi tendrement qu'il en eſt ai-né, ſe fie en ſa vertu, la laiſſe faire, & ſe di-ertit à entendre de ſa propre bouche le recit le ſes avantures. Depuis deux ans elle régale et heureux Epoux des tendres folies du bon Ariſte. Ce vieux Damoiſeau a l'eſprit charmant, ne grande routine de ſavoir vivre, & toutes es maniéres polies & flatteuſes de la vieille Cour. A ſoixante dix ans il a paru auſſi ſerieuſement ou de Dorimene, que s'il n'en avoit eu que ingt & cinq. Tendres Billets, Vers, Séréna-les, ſoûpirs, larmes, tout a été de la partie: 'Epée même a joué ſon jeu; il a feint juſqu'à eux fois de s'en vouloir donner juſqu'aux gar-les, & il l'a feint ſi naturellement, que la Bel-e en a eu de la frayeur, & qu'elle a fait tous es efforts pour l'empêcher d'empiéter ſur les roits de ſon âge. Elle avoit une véritable pi-

tié de l'extravagance d'un Homme qu'elle eſtimoit d'ailleurs, & voici le biais qu'elle prit, du conſentement de ſon Mari, pour rendre ſon Amant raiſonnable ; biais aſſez imprudent que peu de Femmes, en pareil cas, euſſent pris, & que moins de Maris euſſent encore aprouvé.

La premiére fois qu'Ariſte lui étala encore la grandeur de ſa paſſion, & qu'il emploia contr'elle les ſophiſmes les plus propres à triompher de la Vertu d'une Femme, Doriméne fit ſemblant de céder à une tendreſſe ſi preſſante ; elle affecta tout l'air d'une Femme qui ſe rend, & elle l'affecta d'une maniére ſi peu équivoque, qu'en vain le pauvre Homme eut voulu feindre de ne pas entendre le François.

A la naiſſance d'un moment ſi ſouhaitable, pour un Homme à la fleur de ſon âge, & ſi fort à craindre pour un Vieillard, le pauvre Ariſte reſta confus, muet, & deſeſpéré. Il s'en va à la fin, & c'étoit le ſeul moïen de cacher ſon embaras & ſa honte aux yeux de celle qui avoit remporté ſur lui une ſi promte victoire en faiſant ſemblant d'être vaincuë elle-même. Cependant, pour ne ſe pas ruïner de réputation auprès de ſa Maîtreſſe, il voulut païer de la plume : & voici le Billet qu'il lui écrivit.

Tant que vous avez réſiſté à ma tendreſſe, Madame, *votre réſiſtance a ſi fort animé ma paſſion, que je n'avois pas le loiſir de ſonger à rapeller ma vertu pour ne plus combatre la votre ; mais dés que cette*

ette réſiſtance a paru ſe relâcher en ma faveur, ma aiſon à fait un éfort ſur mon amour, & m'a fait oir la lâcheté de ma conduite à l'égard d'une per- onne vertueuſe, à qui je m'éforçois d'ôter un titre précieux & ſi rare. Je n'ai pas remporté cette ictoire ſur moi-même, ſans de violens combats; & eut-être ne la dois-je qu'à mon départ précipité. Je ous prie, Madame, *de croire que ce ſeul moment le foibleſſe ne détruit pas dans mon eſprit l'eſtime pour ous que vous y avez établie par tant d'années de ertu. Quel malheur eût été le vôtre, ſi vous aviez u affaire avec quelque jeune étourdi, qui ſelon l'u- ige du ſiécle, ſe ſeroit fait une gloire de la bruta- ité de ſes ſentimens.* Je ſuis, &c.

Dorimène aidée de ſon Mari, a répondu à ce Billet par les Vers qui ſuivent.

EN effet, je ſuis fort heureuſe,
D'avoir Ariſte pour Amant:
Ah! que ſon Ame eſt généreuſe!
Qu'il ſait écrire joliment.

Vous avez fait, mon pauvre Ariſte,
Vers la Raiſon un prompt retour;
Et vous êtes bon Caſuiſte,
Dans le plus violent Amour.

Ce que je trouve d'admirable,
C'eſt que dans une occaſion,
Qui rend fou le plus raiſonnable,
Vous vainquez votre paſſion.

A la Nature rendons grace,
D'avoir fait nos cœurs à rebours,
Et que l'un ſoit rempli de glace,
Dès que l'autre eſt rempli d'amour.

Tandis que j'étois vertueuſe,
Vous vouliez être vicieux,
Dès que je parois vicieuſe,
Vous voilà d'abord vertueux.

Convenez-en, Berger fidelle,
Ma bonté vous attrapa bien,
Et je vous parus bien cruelle,
Quand je ne vous refuſai rien.

Le moïen de vous ſatisfaire,
Vous peſtez contre mes rigueurs,
Et quand je deviens débonnaire,
Vous enragez de mes faveurs.

N'enragez plus; à la Sageſſe,
Recourez enfin tout à fait,
Et je bénirai ma foibleſſe,
D'avoir cauſé ce bon effet.

Où ſi près d'une autre Maîtreſſe,
Vous voulez encor coqueter,
Qu'elle vous ſigne une promeſſe,
De ne jamais vous bien traiter.

Si ma Raiſon toûjours fidelle,
Dans ce beſoin me planta-la
Tout autant ſur vous que ſur elle,
Avec droit elle ſe fia.

Avec

Peut-être un peu trop fanfaronne,
Elle croit tels écarts permis,
Faut-il qu'on ſe précautionne,
Contre de foibles ennemis.

Mais je gage bien que Clitandre,
Ce grand Fils, dont on ne dit rien,
N'auroit jamais pû me ſurprendre,
Sans ma Houlette & ſans mon Chien.

Si je raille un peu votre flamme,
Vous ne ſerez pas trop faché;
En pareil cas chez mainte Femme,
En eſt-on quitte à ce marché?

Vous me pardonnez ma foibleſſe.,
C'eſt ſe conduire en eſprit fort;
Je vous paſſe votre ſageſſe,
Et c'eſt faire un plus grand effort.

XIX. DISCOURS.

TOus les hommes ſont preſque dans deux préjugez contraires à l'égard des Poëtes; s uns regardent ces ſortes de Beaux-Eſprit com- ıe des prodiges de la nature: il n'eſt pas né- ɛſſaire d'être excellent Poëte pour s'attirer leur lmiration; le tout c'eſt d'être Poëte; ils trou-

vent

vent dans le talent de faire des Vers, quelque choſe de ſi éloigné de la portée du vulgaire, qu'il ſuffit de ſavoir donner au diſcours une certaine cadence, & terminer les lignes par des ſons ſemblables, pour être dans leur eſprit des hommes merveilleux & dignes des plus profonds reſpects. Tous les gens du commun ſont preſque dans cette prévention : au contraire la plus grande partie de ce qu'on apelle beau monde, ne diſtingue pas ſeulement un excellent Poëte d'avec un Poëte médiocre, ni même d'avec un Rimeur pitoyable. Faire des Vers, c'eſt être extravagant; & on meſure cette extravagance au nombre des Vers qu'un Auteur compoſe, plûtôt qu'à leur qualité.

Cette derniére opinion, quoi qu'elle ne ſoit pas raiſonnable dans toute ſon étenduë, eſt pourtant très vraye dans la plûpart des cas. Si un homme qui fait des vers n'a pas toûjous l'eſprit un peu déréglé, il arrive du moins rarement que dans un grand nombre de cas il ne ſoit très inſupportable. Je veux bien, en faveur de ceux qui aiment la Poëſie, diſtinguer les Rimeurs en deux claſſes, & m'en tenir à une diſtinction qui ſépare le caractère d'un homme qui fait des vers, d'avec le caractère d'un Poëte.

On appelle Poëte un homme qui fait parade de ce tître, & qui ſe fait un métier & une profeſſion de le mériter. Non content du fréquent commerce qu'il a avec ſa Muſe dans ſon Cabinet, il la traîne avec lui dans les Cercles & dans les Ruelles, & s'en fait une compagne incom-

commode & fâcheuſe. Mépriſant les diſcours vulgaires il ſe plait uniquement au langage divin, que lui dicte ſon génie poëtique ; ou bien lecteur perpetuel de ſes productions il fouro ſes vers dans la converſation de toutes les compagnies, où la ſoif des louanges le conduit. On ne fait pas grand tort à ces ſortes de Rimeurs, en leur attribuant une forte doſe de folie. A en juger par leurs grimaces burleſques, leurs mouvemens convulſifs, leurs diſtractions comiques, leurs yeux hagards, leur langage empoulé, leur mal-propreté dégoûtante, & leur maniére ſinguliére de ſe mettre : à en juger, dis-je, par tout cet extérieur ridicule, il n'eſt pas poſſible de ſe tromper ſur l'égarement de leur eſprit. Paſſe encore s'ils nous donnoient dans leurs Ouvrages de quoi nous indemniſer du deſagrément de leurs maniéres; mais je mets en fait qu'un Rimeur de métier doit abſolument faire un grand nombre de ſots Ouvrages : quelque propre qu'il puiſſe être naturellement à en faire d'excellens.

Pour peu qu'on ait eſſaié de rimer, on ſait qu'Apollon a ſes heures du Berger, auſſi-bien que l'Amour, qu'il faut ſe ſaiſir des momens heureux pour verſifier avec ſuccès, & que ces momens ſont rares. Lors qu'on voudra les forcer à venir, on fera, peut-être, des Vers où il y aura du bon-ſens & de l'eſprit, mais on n'en fera point où brilleront la facilité, & le génie ; ainſi quiconque ſe fait une loi de

„ Met-

„ Mettre tous les matins vingt impromptus au net,

jouëra d'un grand bonheur, ſi parmi ces vingt il ne s'en trouve que dix-neuf d'abſolument mauvais.

Les malheureux rimeurs de cette claſſe jouiſſent d'un grand bonheur, quand la récompenſe des peines qu'ils ſe donnent, va au delà du plaiſir de s'admirer eux mêmes, & des louanges ſeches & infructueuſes que peuvent leur accorder quelques connoiſſeurs, mais quelle mortification pour eux, quand au lieu de ces louanges, dont ils ſont ſi affamez ils ne trouvent que des critiques ſenſees, & terraſſantes.

Que je jette un œil pitoïable
Sur un rimeur ſi miſerable.
Dans un cercle attentif de rigides cenſeurs
Il prétend remporter un triomphe honorable
Sur l'auſtére bon-ſens des plus fins connoiſſeurs;
Vingt fois à l'entretien il donne la torture,
Pour trouver une conjoncture,
Favorable au recit d'un ouvrage nouveau,
Qui diſpute le prix à La Mothe, à Boileau.
Vingt fois trompé dans ſon attente,
Il voit naître à la fin l'occaſion charmante,
De donner l'eſſort à ſes vers;
Il tire ſon cahier, & d'une voix tremblante,
S'éforce de jetter cent préjugez divers,
Dans l'eſprit de ſon Auditoire.
Deja ſon ouvrage a la gloire,
De plaire à tels, à tels, à Damon, à Lyſis,

Les

Les plus chers Favoris des Filles de mémoire :
Et c'eſt la vérité notoire,
Que Johnſon a voulu les imprimer *gratis*,
Et que D.... en offre un raiſonnable prix.
Après avoir fini ce burleſque prelude,
Mon Fat ſe fait une nouvelle étude,
De tirer du ſecours, du geſte & de la voix,
S'arrête au bel endroit, le répéte vingt fois,
Regarde tout le monde ; & de l'air des viſages,
Tache à recueillir les ſufrages.
Mais, hélas ! il n'y voit qu'une morne froideur,
Qui condamne la piéce, & qui ſifle l'Auteur,
Il ſe mord la lévre, il enrage ;
Mais c'eſt en vain, perſonne ne dit mot.
A la fin le Rimeur capot
S'éforce à rompre le ſilence
De l'Aſiſtance.
Quel deſaſtre pour lui ſur tout ſi l'auditeur
Se pique d'un peu de candeur.
L'un trouve le ſujet trop ſec & trop ſtérile,
L'autre ſe jette ſur le ſtile ;
Celui-là trouve tout commun,
Et celui-ci, Critique encor plus importun,
En blâme le trop d'étenduë,
Trouve par-ci, par-là, paſſables quelques vers,
Mais conſeille à l'Auteur d'en faire la revûë,
Conſeil trop odieux ! quoi ! d'une ame inhumaine,
Immoler au bon-ſens les enfans de ſa veine,
Et la plume à la main pourra-t-il, ſans horreur,
En effaçant ſes vers percer ſon propre cœur ?

Non, le dépit ſur le viſage,
La douleur dans les yeux, & dans le cœur la rage,
Il quittera bien-tôt ces Amis odieux,
En les traitant, d'ignorans, d'envieux,
Quoi qu'il ait éprouvé de cent & cent manières,
Leur probité, leur goût, & leurs lumiéres;
Et de là chez des ſots, & qu'il connoît pour tels,
Il court à ſon génie élever des autels.
A duper leur craſſe ignorance,
Il épuiſe ſon éloquence;
Il leur dira qu'eux ſeuls d'un vers ſavent le prix;
Et qu'eux ſeuls au bon-ſens meſurent les écrits.
Voila mes ſots charmez qu'un ſavant les admire,
Qui trouvent déja beau ce qu'on va bien-tôt lire,
Point de vers auſſi plats dont le tour ne ſoit vif,
Le phebus eſt ſublime, & le fade eſt naïf;
Chacun s'écrie à chaque phraſe,
A chaque rime on ſe met en extaſe,
On lance vers le ciel, un regard égaré,
Ce qu'on entend le moins eſt le plus admiré,
Alors mon fou dont l'orgueil s'authoriſe
D'un ſuffrage à des ſots arraché par ſurpriſe,
Sur la foi de leur mauvais ſens,
Croit ſes Ouvrage excellens;
De ſoi même enchanté ſe reſpecte, s'adore,
Et va ſur nouveaux fraix verſifier encore.
Que je compâtis au deſtin,
De cet Auteur toûjours à la folie en proye,
Moins à plaindre dans ſon chagrin,
Qu'il n'eſt à plaindre dans la joye.

Diſons

Diſons un mot de ceux qui ſans ſe faire une occupation ſérieuſe de la verſification ſe laiſſent maîtriſer quelquefois par leur génie, & qui goûtent dans cet amuſement un des plaiſirs du monde les plus doux & les plus vifs.

Il n'eſt pas impoſſible que ceux-là ne ſoient des perſonnes ſenſées, & d'un agréable commerce; & à conſulter ſur leur chapitre, la Raiſon plûtôt que l'Expérience, je ne vois pas qu'ils ne puiſſent reſſembler au Portrait que je vais tracer.

Un Verſificateur de cette eſpéce eſt un honnête homme, qui ſans donner dans une vanité exceſſive, oſe trouver ſes vers bons, & les lire à ſes amis, quand ils n'ont rien de meilleur à faire que de les écouter; il reçoit leurs critiques d'une maniére docile, & dégagé d'un amour paternel qui aveugle les Auteurs ſur les défauts de leurs ouvrages, il ne laiſſe agir dans l'éxamen de ſes piéces que ſa ſeule Raiſon. Enfin, il n'eſtime pas davantage ſon talent qu'il ne veut, & ne regarde pas chacun de ſes vers comme un ſervice important rendu à ſa Patrie.

C'eſt dommage que le caractère que je viens de dépeindre ne ſoit qu'un être de raiſon, qu'une image riante dont l'original ne ſubſiſte point.

S'il ſe trouve quelquefois un génie poétique aſſez ſage pour ne faire des vers que rarement, & pour les ſauver même de l'écueil de l'impreſſion, je n'en ai jamais trouvé d'un eſprit aſſez fort pour ſoûtenir la critique; ſur tout, quand débaraſſée d'une politeſſe flateuſe, elle va droit

au fait, & déclare hardiment mauvais ce quelle trouve contraire au bon-ſens.

Quiconque lit ſes propres vers paroît avoir fait une convention tacite avec ceux qui l'écoutent, d'en être loué; s'il ne fait pas éclater ſon chagrin contre ſes Cenſeurs, rarement conviendra-t-il de la juſteſſe de leurs remarques, & toûjours il leur ſaura mauvais gré d'une franchiſe qu'il ne devroit conſidérer que comme une forte preuve de leur amitié.

On peut paſſer cette folie à des ignorans; mais le moyen de l'excuſer dans les véritables connoiſſeurs de la poëſie? Je leur demanderois volontiers, s'ils ont jamais lû vingt vers de ſuite où il n'y eut quelque ſujet d'une critique raiſonnable? S'ils veulent être de bonne-foi, ils ne le ſoûtiendront pas; & le nombre des choſes qu'il faut pour rendre les vers parfaits, m'eſt caution qu'ils ne le ſauroient ſoûtenir avec fondement. Pourquoi donc leur amour-propre s'allarme-t-il tant de quelques cenſures qui ne font que les confondre avec les plus excellens Poëtes, & qui roulent ſur des inéxactitudes, dont il faut autant s'en prendre à la poëſie qu'au Poëte?

Ce n'eſt pas tout, je n'ai jamais vû de Rimeur qui ne fût plus vain d'avoir fait une jolie Epigramme, ou un bon Sonnet, que ne l'eſt Marlborough d'avoir trompé la vigilance de Villars. Cependant qu'y a-t-il de plus creux que cette vanité poëtique? Le talent de faire

des

des vers ne produit aucune utilité ſolide, ni au Poete, ni au Lecteur : & tout l'honneur qu'on en puiſſe tirer, c'eſt celui de réuſſir dans la bagatelle, & d'amuſer agréablement ceux qui aiment mieux le bon-ſens gêné par la meſure & par la rime, que le bon-ſens délivré de cette contrainte, & par cela même plus agréable à d'autres.

XX. DISCOURS.

SUITE*

DE MES REFLEXIONS.

Sur le Sens-commun.

LE prodigue Ménandre auroit diſſipé, par ſes débauches continuelles, les biens conſiderables que l'avare Lycophron paroît n'avoir amaſſez que pour la perte de ſes Enfans, ſi les débauches lucratives de ſon Epouſe n'avoient fourni aux plaiſirs ruineux d'un Mari, qui n'épargne rien pour ſatisfaire à la délicateſſe de ſa volupté. En un mot, Menandre étoit un homme perdu s'il avoit eu une honnête Femme : cependant loin de ſavoir quelque gré à une Epouſe, qui a ſi fort au cœur les affaires de ſa famille, & qui eſt aſſez habile pour vendre des plaiſirs auſſi cher que ſon Epoux les achéte, il

* Voyez le IX. Diſcours.

ne ceſſe de déclamer contre ſa conduite, & de lui prodiguer les noms les plus odieux, dans le tems que lui-même ſe prévaut du titre d'honnête-homme comme d'un droit, que perſonne ne s'aviſera jamais de lui diſputer. Peut-on nier que Ménandre ne ſoit auſſi ennemi du ſens-commun que de ſoi-même ?

Néron ſe plaiſoit aux plaiſirs tumultueux ; il aimoit à faire le perſonnage de Comédien, & paſſoit des jours entiers à toucher des Inſtrumens devant ſes Sujets ; ou bien à conduire lui-même un char dans la carriére du Cirque. Domitien ſe faiſoit un délice de s'enfermer dans ſon Cabinet ; dans lequel bien loin de former le plan de quelque conquête glorieuſe au Peuple Romain, il ſe contentoit de faire la guerre aux mouches. Si l'on met à part ce qu'il y a dans ces amuſemens, d'indigne d'un Empereur, on trouvera peut être Néron plus raiſonnable dans le choix de ſes plaiſirs que Domitien ; ou du moins on égalera la folie obſcure & inanimée de l'un à la folie vive & brillante de l'autre.

Je ne doute pas que le ſérieux Ariſte ne ſoit de mon ſentiment ſur cette affaire ; cependant il ne manque jamais de s'emporter contre les plaiſirs du Bal, de l'Opera, de la Comédie, dans le temps qu'il paſſe lui-même la moitié de ſa vie dans ſa chambre à arranger des bagatelles pour les déranger après. Mr. B..... hait tout autant le tumulte de la ſociété qu'Ariſte,

& il ne s'applaudit pas moins que lui de la tranquillité de ſes divertiſſemens. A peine eſt-il jour qu'il va voir dans ſon jardin une Tulipe, qui eſt la choſe du monde la plus rare; ſon eſprit ſe perd dans la comtemplation de cet objet merveilleux. N'allez pas croire que cette fleur divertit la vûë par la diverſité riante de ſes couleurs: point du tout, elle n'a rien de beau, & tout ſon mérite conſiſte en ce qu'elle eſt unique en ſon eſpéce, & qu'elle a coûté quatre cens francs. Cependant, Mr. B..... paſſe cinq heures de ſuite à l'admirer, & revient dîner chez lui, fort content de ſa matinée, il a vû une Tulipe.

Toute la différence que je trouve entre les plaiſirs tumultueux & les amuſemens tranquilles dont je viens de parler, c'eſt que les prémiers faiſant des impreſſions violentes ſur les paſſions, en émouſſent la pointe, & qu'ils ſont bien-tôt ſuivis de la fatigue & de l'ennui, au lieu que les autres n'affectant l'ame que foiblement, n'y produiſent ni laſſitude, ni dégout. Il arrive de là qu'un tel, qui ſe diſſipe aujourd'hui dans les divertiſſemens les plus animez, s'occupera peut-être demain à quelque choſe d'utile & de ſérieux; & que M. B..... qui contemple aujourd'hui ſa Tulipe, contemplera encore demain ſa Tulipe.

Pour montrer encore mieux la rareté du Sens-commun, faiſons voir qu'il y a des Maximes généralement reçûës de tous les hommes, &

qui ont pris dans leur eſprit la place du Sens-commun, quoique rien au monde n'y ſoit plus contraire. Il en eſt de ces Maximes comme de certains objets de la Phyſique : Rien n'eſt plus merveilleux que la lumiére, & cependant rien n'excite moins l'attention des hommes du commun ; depuis qu'ils reſpirent, ils ont vû cette lumiére admirable, elle ne les frappe point : la lumiére c'eſt la lumiére, voila tout ce qu'on en ſait, & tout ce qu'on en veut ſavoir.

De la même maniére, il y a certains préceptes que les enfans ont entendu répéter mille & mille fois, par des perſonnes, dont l'autorité leur tenoit lieu de raiſon ; ils ſe ſont faits une habitude de trouver ces préceptes indubitables, & quelque propres qu'ils ſoient par leurs biſarerie à exciter l'attention, on ne daigne pas ſeulement y ſonger. L'idée de ces Maximes & l'idée du Bon-ſens ſont ſi étroitement unies dans l'imagination, que l'une entraîne toûjours l'autre ; & la Raiſon, accoûtumée à cette union, ne s'en défie pas, & les laiſſe paſſer ſans le moindre éxamen.

Voici, par exemple, une régle dictée par le ſot orgueil ; Elle eſt de tous les païs, & de tous les âges ; On l'inculque à la jeuneſſe comme la maxime la plus ſenſée & en même tems la plus utile : *Il faut toûjours fréquenter les gens qui ſont au deſſus de nous.*

D'abord cette régle eſt impoſſible dans la pratique : ſi on la vouloit ſuivre, le Bourgeois cour-

courroit après le Gentilhomme, qui s'échapperoit pour joindre le Marquis; celui-là ne voudroit hanter que des Ducs, qui à leur tour ne voudroient fréquenter que des Princes; les Princes ne voudroient du commerce qu'avec les Rois; & les Rois, qui déja ne jouïſſent pas trop des douceurs de l'amitié en ſeroient privez abſolument.

D'ailleurs, rien n'eſt plus injuſte, que de vouloir inſpirer une pareille conduite à ceux qui n'ont déja que trop de penchant à ſe livrer à une vanité impertinente. Eſt-ce dans le rang qu'il faut chercher le fondement du commerce mutuel qui doit unir les hommes; & des titres, qui paroiſſent autoriſer le mépris qu'on a pour ceux que la Nature nous a rendus égaux, ſont-ils propres à ſervir de baſe à la Sociabilité? Point du tout, c'eſt l'Humanité & non pas la Nobleſſe qui doit être la ſource de l'Amitié; & pour être ami il ne s'agit pas d'être Duc ou Comte, il ſuffit d'être Homme & d'être éxact dans les devoirs qu'éxige de nous la Sociabilité.

Je veux croire qu'une des raiſons qui donnent quelque poids à la régle, que je combats, c'eſt la ſupoſition, que plus on eſt de naiſſance, plus on a de l'éducation, des diſpoſitions à la vertu, & plus on peut être utile à former le cœur & l'eſprit de ceux qu'on fréquente. Je veux croire même que cette ſupoſition eſt vraie; la maxime n'en ſeroit pas moins fauſſe. L'Humanité veut qu'on ſoit auſſi prompt à faire du bien qu'avide

d'en recevoir, & par conſéquent il eſt juſte que je hante mes inférieurs, pour leur rendre le même ſervive que me rendent ceux qui ſont au deſſus de moi, en m'honorant de leur commerce.

Tout le monde convient, qu'une faute qui procéde de la foibleſſe humaine, eſt plus pardonnable qu'une mauvaiſe action qui a ſon principe dans la malignité, & cette opinion eſt parfaitement conforme au ſens-commun: cependant dans la pratique tout le monde s'écarte preſque d'une diſtinction ſi raiſonnable.

Dorinde avoit reçu de la Nature une beauté, auſſi dangereuſe pour elle-même que pour les hommes qui trouvoient dans ſes charmes l'écueil de leur repos: ſon eſprit n'étoit pas moins beau que ſon corps, & ſa ſageſſe égaloit ſes attraits & en relevoit l'éclat. Elle avoit toûjours réſiſté au plaiſir pernicieux de ſe faire des adorateurs; & bien loin d'aller au devant de ce péril, elle avoit eu toûjours la prudence de l'éviter. Le ſeul Polemon, parfaitement honnête-homme, l'avoit emporté dans le cœur de cette ſage Beauté, ſur le rang & ſur la richeſſe de ſes Rivaux; & après ſix années de perſevérance; rare prodige! il eſt devenu Epoux de la charmante & vertueuſe Dorinde. Mais à peine ſix mois ſe ſont-ils écoulez depuis cette heureuſe union, que Dorinde s'eſt vuë Mere. Voilà la médiſance déchaînée contre cette pauvre Femme; on ne lui ſait plus gré de toute ſa ſageſſe paſſée; on ne compte pour rien toutes les victoires qu'el-

le

le a remportées ſur l'amour-propre, ſur la tendreſſe d'une foule de Galans, & ſur ſon tempérament doux & porté à la compaſſion. Un ſeul moment de foibleſſe, pour un homme amoureux, aimable, aimé, un ſeul moment de foibleſſe décide de toute ſa Réputation.

Quoi! un Homme parfaitement ſobre, perd-il ce titre, pour avoir pris une fois quelques verres de vin de trop? N'eſt-on plus bon Philoſophe quand on eſt tombé une fois dans un ſophiſme? Perd-on la réputation d'Homme ſage pour avoir fait une folie? Et doit-on refuſer le tître de bon Général à ceux qui après cent Victoires ſe ſont laiſſez une ſeule fois ſurprendre par l'Ennemi? Nullement: & pourquoi donc Dorinde paſſera-t-elle pour peu vertueuſe, parce qu'une ſeule fois ſa vertu a été ſurpriſe hors de garde? Ajoûtons encore qu'une foibleſſe eſt pardonnable, à meſure qu'il eſt facile d'y ſuccomber; eh! quoi de moins facile que de réſiſter toûjours aux tendres empreſſemens d'un homme qu'on eſtime trop pour oſer s'en défier! Pardonnez-moi, vous Meſdames, qui trouvez tant d'infamie dans la conduite de Dorinde; pardonnez-moi, ſi j'oſe ſoupçonner que peu d'entre vous euſſent échapé au péril que Dorinde n'a ſû éviter. Vouz avez de la vertu, je n'en doute point; mais plus vous vous aſſurez ſur cette vertu & plus vous êtes foibles; Il n'y a que la ſeule défiance de vos forces qui puiſſe être chez vous le fondement d'une con-

conduite qui ne ſe dément pas. Croïez-vous que la ſageſſe conſiſte à triompher de la tendreſſe d'un homme aimable, à qui vous donnez l'occaſion de vous voir tête à tête; Vous vous trompez fort, la ſageſſe conſiſte à ne le point combattre. Quand on combat ce qu'on aime, on ſuccombe tôt ou tard; & plus on a de la pudeur, plus on eſt novice, moins on eſt aguerrie, & plus facilement on céde la victoire? De grace, Meſdames, éxaminez-vous un peu: Supoſez un Homme bien fait, qui ſache aſſaiſonner la tendreſſe de ſes ſentimens; qui par mille détours ingénieux vous étale une paſſion délicate, & dont tout l'air ne ſoit qu'une perpétuelle déclaration d'amour. Supoſez encore que cet Amant vous plaiſe; l'une de ces ſupoſitions méne aſſez à l'autre; Ne vous feriez-vous pas un plaiſir de le voir ſeul, & dans cette aimable ſolitude, auriez-vous bien toûjours la force de ne pas païer toute ſon ardeur d'un ſeul baiſer? Un baiſer eſt tout pour un Amant un peu entreprenant, cette faveur, quelque innocente qu'elle ſoit, le rendra plus tendre; ſa tendreſſe redoublée augmentera la vôtre; ſans qu'il le veuille, & ſans que vous vous en aperceviez, il vous prendra des faveurs plus grandes, il mêlera à des actions peu reſpectueuſes des ſermens de reſpecter toûjours votre innocence, il trouvera le ſecret de les faire croire, & qui plus eſt ſes ſermens ſeront ſincéres: mais ſa Paſſion l'égare, ſa Raiſon s'étourdit, & par la faute d'un ſeul baiſer vous voilà

voilà l'un & l'autre les dupes d'une confiance imprudente. Vous voïez combien il eſt difficile d'éviter ces ſortes de malheurs quand on n'en évite pas l'occaſion; & telle d'entre vous qui dira tout haut que je ne ſuis pas raiſonnable de ſoûtenir de tels paradoxes, ſe dira tout bas que je n'ai pas tout le tort.

N'eſt-ce donc pas une injuſtice criante & un manque viſible de Sens-commun, de ſe déchaîner avec tant de fureur contre la pauvre Dorinde; dans le tems qu'on ſe fait complice d'une troupe médiſante, dont la malignité eſt charmée de la priſe que cette Dame vient de donner ſur elle, & dont le plaiſir ſeroit entier, ſi la perfidie de Polemon avoit été, ſelon la mode, une ſuite de la foibleſſe de Dorinde?

XXI. DISCOURS.

UNe des préventions les plus dangereuſes à la Raiſon, c'eſt celle de croire qu'on ne ſauroit rien penſer que d'autres n'aïent déja penſé avant nous; s'il n'y avoit pas de tems en tems des génies hardis qui ſecouaſſent le joug de ce préjugé, elle ſeule ſeroit capable de rendre la Raiſon inutile aux Hommes, & de les plonger dans un abîme d'ignorance, dont rien ne ſeroit capable de les tirer. D'ailleurs elle eſt ſi fauſſe, que j'oſe dire, que ſur les matiéres

les

les mieux éclaircies on peut répandre encore un nouveau jour, pourvû qu'on ait l'eſprit aſſez vigoureux pour ſe dégager des chaînes de l'Autorité, & pour oſer raiſonner de ſon propre fond. Ce n'eſt pas tout; il arrive encore ſouvent que ſans un aſſez grand éxamen, on ſupoſe certains ſujets entiérement aprofondis par nos Ancêtres, quoi qu'à peine ils les aïent entamez; ſur ce fondement chimérique, on ne ſonge pas ſeulement à toucher à ces matiéres, & on les laiſſe là comme abſolument épuiſées.

Telle eſt, par éxemple, l'Eloquence; tout le monde croit preſque qu'on n'en ſauroit plus rien dire qui ſoit en même tems nouveau & raiſonnable; & cependant on peut avancer, ſans être trop téméraire, qu'on n'en a donné juſqu'ici que des régles vagues; faute d'en former une idée juſte & préciſe.

Comment, me dira-t-on, l'illuſtre Pére Rapin, n'a-t-il pas fait un long diſcours ſur l'Eloquence? Oui fort long: pour être court il faut concevoir ſa matiére, & ce Pére paroît n'avoir écrit que pour nous montrer qu'il ne la concevoit pas.

Après avoir fait un dénombrement fort étendu de tout ce qu'il croit être requis pour l'Eloquence, il avouë lui-même qu'il n'eſt pas ſatisfait encore de toutes ſes recherches; il ſe trouve forcé de dire qu'il eſt preſqu'impoſſible de définir ſon ſujet, & que le cœur le peut mieux ſentir, que l'eſprit ne ſauroit le concevoir. On

peut

peut dire, que de cette lecture-là on ſort un peu plus incertain qu'on n'y étoit entré; & j'aime autant le raiſonnement d'Arlequin, qui aïant cité ſur un point de Médecine Hypocrate & Galien, dit que le prémier n'en dit rien, & que pour l'autre, il ne l'a jamais lû.

La raiſon pourquoi on a parlé de l'Eloquence d'une maniére ſi embrouillée, c'eſt qu'on n'a pas pris la peine de diſtinguer avec éxactitude, la véritable Eloquence, de la fauſſe, & qu'on ne l'a jamais conſidérée qu'en général, comme l'art de perſuader tout ce que l'on veut.

Un homme éloquent, ſelon l'idée qu'on en a preſque toûjours formée, eſt un fourbe adroit, qui ſe ligue avec les paſſions & les préjugéz de ſes Auditeurs pour aveugler leur eſprit, & pour les conduire à ſes fins; c'eſt à dire, que c'eſt une eſpèce de mal-honnête homme, à qui on paſſe ſes mauvais ſentimens en faveur de ſon eſprit.

Tous ceux qui ſe mêlent d'écrire devroient ſe mettre fortement dans l'eſprit, qu'on ne ſauroit jamais traiter bien une matiére de raiſonnement ſi on ne la définit, ou du moins ſi on n'en rend la définition facile à ſes Lecteurs. Une bonne définition vaut mieux quelquefois qu'un Traité tout entier; & celle que Mr. de la Motte a donnée du Sublime, m'inſtruit & me ſatisfait davantage que tout le Livre de Longin: Oſerois-je imiter cet illuſtre Moderne & hazarder ici une définition de la véritable Eloquence? La voici:

La

La véritable Eloquence eſt l'Art d'exprimer avec clarté dans un ſtile convenable au ſujet, des raiſonnemens ſolides, mis dans un ordre naturel & facile. Je prétens que cette définition donne une idée complette de ſon ſujet. Le but de la vraïe Eloquence eſt de convaincre; On ne ſauroit convaincre que par le raiſonnement; & le raiſonnement eſt ſans éfet s'il eſt obſcur, s'il eſt embrouillé, & ſi on ne le fait ſentir par un ordre naturel & par des expreſſions claires & convenables à la matiére. Il n'entre donc proprement que deux choſes dans l'Eloquence; l'exactitude du raiſonnement, & l'art de mettre ce raiſonnement dans tout ſon jour. Mais, me dira-t-on, vous n'avez défini qu'une partie de l'Eloquence? Il ne ſuffit pas de convaincre la Raiſon, il s'agit encore de toucher le cœur; & par conſéquent il faut ajoûter le *Pathétique* au raiſonnement, ſi l'on veut donner de votre ſujet une idée complette.

Je conviens que le but de la véritable Eloquence doit être auſſi de toucher le cœur, & l'idée qu'on en voudroit donner ſeroit à coup ſûr vicieuſe ſi on n'y faiſoit entrer le *pathétique*: Mais on verra bien que ma définition n'en eſt pas moins bonne, quand on voudra bien éxaminer en quoi conſiſte le *pathétique* & ce que c'eſt que de toucher le cœur.

Toucher le cœur n'eſt autre choſe qu'y exciter certaines paſſions avantageuſes pour le ſentiment qu'on tâche de faire embraſſer, & le pathétique eſt

eſt propre à y faire naître ces paſſions, en faiſant voir que notre opinion eſt intéreſſante, & qu'il eſt utile, honnête, ou agréable de la ſuivre.

Or on m'acordera facilement qu'il faut commencer par convaincre la Raiſon, & non pas par toucher le cœur. Le but de l'Eloquence en queſtion eſt de faire raiſonner juſte, & le cœur troublé, émû, ne laiſſe jamais la Raiſon dans une liberté qui lui eſt abſolument néceſſaire pour la juſteſſe de ſes opérations. Perſonne ne doute que les paſſions du cœur ne ſoient la ſource des préjugez de l'eſprit, & travailler à faire naître des préjugez, ce n'eſt pas convaincre, c'eſt tromper, & c'eſt tomber viſiblement dans la fauſſe Eloquence.

Il eſt donc ſûr qu'il faut montrer qu'une opinion eſt vraie, avant que de faire voir qu'elle eſt intéreſſante; mais comment faire voir qu'elle eſt intéreſſante, ſi ce n'eſt par le raiſonnement ?

Or ſi les raiſonnemens dont on ſe ſert pour cette fin ont de l'éxactitude & de la ſolidité, on voit clairement que le *Pathétique* entre dans ma définition; ſi au contraire ils cachent leur fauſſeté dans un déhors éblouiſſant, ils apartiennent à la fauſſe Eloquence, & ne ſont que l'éfet d'une fourberie indigne d'un Homme de probité.

Si on vouloit meſurer l'Eloquence à ce peu de régles, que je viens d'en établir, peut-

être que plus rarement on païeroit d'une figure, quand il s'agit de donner une raiſon ; peut-être laiſſeroit-on paſſer quelquefois un terme ſans lui donner une épithéte ; peut-être encore aimeroit-on mieux exprimer une choſe par un ſeul mot bien choiſi, que de l'enterrer ſous quatre ſynonimes, & l'on préféreroit un mot connu de tout le monde, à une expreſſion qui ne commence qu'à entrer en vogue. En un mot, il y a de l'apparence, qu'on rejetteroit comme ſuperflu tout ce qui ne contribue point à rendre ſenſible la force d'un raiſonnement.

Mais voici du ſérieux plus qu'il n'en faut : on n'eſt pas à mon âge auſſi gai que l'on voudroit bien ; faiſons un éfort pourtant.

OUi je veux égaïer mon ſtile,
Le ſérieux toûjours fut en ennui fertile ;
La bagatelle eſt toûjours de ſaiſon,
Et des Contes ſur tout on en veut à foiſon.

Certain adorateur de l'aveugle Fortune,
Avoit été long tems dans la troupe importune
De ces Laquais bien vêtus, bien nourris,
Dont l'Uſurier infame embaraſſe Paris.
Aïant enfin avec ſa bigarrure,
Dépouillé ſa roture,
A ſon maître bien-tôt il ſe vit égalé.
Aux Bourgeois malheureux par lui fut étalé
Le fruit pompeux de leur miſére ;
Grace à leur indigence il faiſoit bonne chére,

Et

Et le Public tremblant, dans ſes nombreux Laquais,
Voïoit toute une pépiniére,
De la canaille Sous-fermiere.
Traitée avec indignité
Par ce ſcélerat d'importance,
Une dame de conſéquence
Va le trouver, & fait à ce bourreau,
De ſes crimes afreux un fidelle tableau.
Pendant qu'elle parloit, l'inſupportable engeange
Des Valets du Faquin faiſoit un bruit affreux;
Et contraignoit leur Maître ſourcilleux,
D'emploïer ſa voix menaçante,
A mettre le hola dont la troupe inſolente;
Puis ſe tournant vers la ſage Amarante,
Excuſez, lui dit-il, ces gueux
Sont toûjours des marauts facheux.
Oui, dit elle, il eſt vrai, mais c'eſt choſe avérée,
Qu'ils ſont encor plus odieux,
Quand ils ont quité la livrée.

Eh fi donc, ce Conte eſt plus vieux,
Qu'une Relique,
En proſe, en vers, on le voit en tous lieux,
Me dira, ſans doute, un Critique:
Mais, Monſieur le Cenſeur, tout beau,
Sachez que cette Hiſtoire à coup ſûr peu nouvelle,
Doit ici ſeulement ſervir de paralelle
A quelque Conte plus nouveau.
Grapillon depuis ſa jeuneſſe,
Fourbe de la plus noire eſpéce,
Dans plus d'un métier différent,

Avoit ſignalé ſon talent,
Et d'un froc à la fin il ſçut avec adreſſe,
Couvrir ſa ſcélérateſſe.
Le froc trompeur à tels emplois
A ſervi mille & mille fois,
Mais bien tôt ſon cœur déteſtable,
Perçant les faints dehors d'un habit reſpectable,
Au grand jour ſe fit voir, & dans d'autres païs
Le Faquin fut changer & de Culte, & d'Habits.
Pour les mœurs, non; en fourbe, en impudence;
Il ſe pique de conſtance.
Chez le ſage Lyſis un jour il ſe fourra;
Par hazard, ou par choix, l'entretien y roula
Sur le Moine & ſa manigance;
L'un en diſoit ceci, l'autre en diſoit cela;
L'un dit, ſon caractére eſt la cagoterie,
L'autre dit, c'eſt la fourberie:
Mon Maraut à ſon tour parla,
Et décida que c'eſt l'éfronterie.
Oui, répondit Lyſis, juſte, voila le hoc
De cette affaire:
Mais c'eſt bien plus ſon caractère,
Quand une fois il a quité le Froc.

XXII. DISCOURS.

QUand on ſe met à parler de l'eſprit, comme le bon-homme Damis triomphe ſur cette matie-

matiére : Un tel a l'eſprit grand, dira-t-il ; un tel l'a délicat ; celui-ci a l'eſprit vaſte ; celui-là l'a joli ; cet autre l'a fleuri & brillant : enfin, on diroit qu'il a des balances de la derniére juſteſſe, par le moyen deſquelles il connoît la juſte valeur de toutes ſortes de génies. Cependant, demandez à ce Sage éclairé, ce que c'eſt que l'eſprit ? *Ce que c'eſt que l'eſprit*, repondra-t-il, *c'eſt : mais il n'y a perſonne qui ne ſache cela* : Inſiſtez pour en ſavoir ſon ſentiment, il vous quitera plein d'indignation, & regardera vos inſtances comme autant d'inſultes que vous faites à ſes lumiéres.

Mais s'il s'éxamine, il trouvera qu'il n'a jamais ſongé ſeulement à ſe faire cette demande à lui-même ; que faute de cette défiance de ſon habileté, il n'a que des idées très-confuſes de l'eſprit, & que les différentes épithétes qu'il lui donne, partent plûtôt de ſa mémoire, que d'un choix raiſonné de ſon jugement.

Ce qui rend la ſignification de ce terme ſi peu préciſe, c'eſt qu'on y attache pluſieurs idées différentes, qu'on ne s'éforce pas aſſez de débrouiller.

Tantôt on donne le nom d'eſprit à la pénétration, tantôt à la juſteſſe du raiſonnement, tantôt à la beauté de l'imagination ; & dans ce dernier ſens on l'opoſe quelquefois à la ſolidité du ujgement, ſans courir grand riſque de faire une bévûe. Pour faire un eſprit véritablement grand & beau, toutes ces trois qualitez ſon re-

quiſes ; & par là il eſt facile de comprendre, combien ces ſortes de Génies du premier ordre doivent être rares.

Parmi nos Auteurs, en matiére de bel-eſprit, on en trouve beaucoup, dont l'imagination eſt belle & vaſte, & dont l'eſprit eſt vif & pénétrant ; mais on en trouve très peu qui à l'aide d'une raiſon exacte, ſavent uſer comme il faut de la dangereuſe beauté de leur génie, & s'empêcher de mêler aux beautez les plus ſublimes des petiteſſes pitoyables.

Du petit nombre de ces Eſprits auſſi ſenſez que fleuris, ſont, à mon avis, Paſcal, Fontenelle, la Bruyére & la Motte. Pour le ſens & pour la penſée, rien ne cloche preſque dans les ouvrages de ces grands hommes. On peut voir chez quelques-uns d'entr'eux un mot haſardé, une période mal arrondie; mais on n'y verra point un ſophiſme groſſier, un équivoque fade, une penſée fauſſe, un galimatias pompeux.

Fontenelle ſurpaſſe encore les autres Ecrivains dont je viens de parler par la netteté, & par l'élégance de ſon ſtile ; ſes termes ſont auſſi choiſis, & ſes périodes auſſi coulantes, que ſon goût eſt ſûr, & que ſes penſées ſont brillantes & juſtes. Tout ce qu'on pourroit cenſurer peut-être dans ſa maniére d'écrire, c'eſt qu'il a trop d'eſprit, & qu'il donne quelquefois dans le précieux.

Il en eſt à peu près du titre d'hommes d'eſprit

prit comme il en étoit chez les Grecs & chez les Romains, des récompenſes, qu'on donnoit aux actions ſignalées des grands Hommes. D'abord ces récompenſes étoient rares & fort glorieuſes, & après cela très communes & très mépriſées. De la même maniére on donnoit autrefois le tître d'Homme d'eſprit à très peu de perſonnes, & on le conſidéroit extrémement; & à préſent il n'y a rien de ſi commun & rien dont on faſſe moins de cas. On n'entend parler que de l'eſprit, tout le monde en a, & ce n'eſt plus par l'eſprit qu'on ſe diſtingue avantageuſement du vulgaire.

Céliméne paſſe pour avoir de l'eſprit & du plus délicat: En effet elle parle bien, les termes dont elle ſe ſert ſont du bel uſage, & élevée auprès des perſonnes de bon goût, elle dit quelquefois de jolies choſes que le hazard offre à ſa mémoire; mais percez un peu la ſuperficie brillante de ſon génie, vous verrez qu'il n'y a rien de ſi ſec, rien de ſi deſtitué de bon-ſens & de raiſon; & ſi elle en impoſe à ceux qui n'ont pas un plus grand fond qu'elle, ceux qui ont de la pénétration ne ſauroient que la confondre avec les adorateurs de ſon génie.

Les études ſérieuſes de Clitophon ſont quelques recueils & le Mercure Galant; ſon eſprit fatigué de cette lecture ſe délaſſe dans le Théatre Italien. Il eſt tout farci des phraſes burleſques d'Arlequin, & de Paſquariel, rien au monde n'eſt plus plaiſant ni plus drôle que cet hom-

me là ; *Il ne faut que lui ſeul pour divertir toute une Compagnie.* Peut-on, ſans une injuſtice criante, refuſer le titre d'Homme d'eſprit à un ſi joli Boufon, dont la ſeule vue excite des éclats de rire ? Il entrera dans une Compagnie inconnue, en faiſant des grimaces & des poſtures, & toute la différence entre Dominique & lui, c'eſt que le dernier étoit un véritable Caton hors du Théatre, & que le maſque lui ſervoit plus à cacher une honnête pudeur, qu'à proportionner l'air de ſon viſage au comique de ſes geſtes & de ſes diſcours.

L'aimable Homme, le charmant tour d'eſprit que Mr. Furet, il ne ſe paſſe point d'hiſtoire dans la Ville qu'il ne ſache ſur le bout du doigt. Il vous dira tout le détail de la querelle de Doris & d'Iſméne ſur leur qualité, & vous fera un détail éxact de toutes les injures de Harangére qu'elles ſe ſont dites, pour prouver la beauté du ſang qui coule dans leurs veines, & qui naturellement ſe devroit communiquer à leur cœur. Il n'ignore aucun des avantages, qu'une Cour étrangére ſe vante, peut-être avec un peu trop de juſtice, d'avoir remportez ſur nos Dames. Si les arbres d'un bocage pouvoient parler, ils ne raconteroient pas d'une maniére plus circonſtanciées que lui les promenades galantes de Lyſidor & d'Artamiſe : & quand M. Furet, lui-même, auroit été un de ceux qui ont troublé par leur préſence inopinée, le tendre cours des plaiſirs de ces Amans,

il

il ne ſauroit pas mieux dépeindre leur ſurpriſe & leur embaras. Les Compagnies peuvent-elles ſe paſſer d'un ſi agréable Hiſtorien? & n'eſt-il pas juſte de lui pardonner ſon ſot ſilence, dès qu'il a débité tout ce qu'il ſait de nouveau ſur l'Hiſtoire ſcandaleuſe du Siécle?

Néophile n'eſt pas Homme d'eſprit ſeulement, c'eſt un Bel-eſprit du premier ordre; jamais homme ne fût plus curieux de la nouveauté des mots; tous les jours il va à la chaſſe des termes à la mode, & qui commencent ſeulement à ſe mettre en vogue; dès qu'il en a atrapé quelques-uns, il part de la main pour les débiter tout chauds dans la premiére compagnie qu'il veut honorer de ſa converſation. On ne l'entend pas la plûpart du tems, il eſt vrai; mais auſſi ne parle-t-il pas dans ce deſſein-là. Il eſt ingénieux à faire naitre l'occaſion de faire parade de ſes phraſes de nouvelle édition, & pour les mettre à toutes ſauces.

Voilà une grande ſoupe, diroit-il d'un pottage qu'il trouveroit à ſon gré; & il louera exprès un Ragoût & du Vin, pour dire *que l'un eſt joli & que l'autre eſt charmant. Ces ſottiſes-là ont encore leur mérite*, dira-t-il, de quelqu'autre mets dont il voudra faire l'Eloge; & chez lui les Dames n'ont jamais un beau viſage, un eſprit agréable, un cœur bien placé, de belles maniéres, non; leur Eſprit eſt *gracieux*, leurs maniéres, ſon *gracieuſes* &c. Ce mot lui plaît infiniment & vaut chez lui les penſées du mon-

de les meilleures. Lui fait-on quelque compliment, *Ah!* Madame, *vous me gracieuſez*, dit-il, *vos louanges*, Mademoiſelle, *me confuſionnent. Vous me gonflez d'honneur*, Monſieur, *& vos gracieuſetez ſont capables de m'enthouſiaſmer de mon mérite.*

Après ces beaux diſcours ils s'en va de peur de tomber dans l'expreſſion ordinaire, & il employe le reſte de la journée à promener dans toutes les Aſſemblées la nouveauté brillante de ſes phraſes.

Philologue paroît né pour ſoûtenir les converſations : il s'eſt aquis un art merveilleux de parler long-tems ſur la moindre bagatelle. Chez lui le plus grand malheur dans un entretien, n'eſt pas de dire une ſottiſe, c'eſt de n'avoir rien à dire ; & il défie le Philoſophe le plus taciturne de démonter ſon caquet, quand même il ne répondroit qu'en monoſillabes, qui ſont l'écueil ordinaire de l'impétuoſité de ces ſortes de génies. S'agit-il de raiſonner, il croit argumenter mieux qu'un autre en criant plus fort ; avec cela il geſticule, il ſe demène, il marque par tout ſon air qu'il dit quelque choſe de délicat : à le voir parler, on diroit qu'il parle bien, & bien des gens n'en jugent que par la vûe.

Mais tous ces Beaux-eſprits de nos jours ſont infiniment plus ſuportables qu'Ariſte, quoi que véritablement il ait le génie beau, & le raiſonnement juſte. C'eſt le fleau de la Société ; on friſſonne quand on le voit entrer dans une Com-

Compagnie ; il y vient toûjours accompagné de toute la ſupériorité de ſon eſprit, dont il accable impitoyablement ceux dont les lumiéres ſont plus bornées que les ſiennes. On ne peut pas dire une fadaiſe qu'il ne la reléve, pas une pointe dont il ne faſſe ſentir le faux-brillant. Bien-tôt il eſt contraint de parler ſeul, ou de s'en aller, pour rendre la parole à des gens que le feu de ſon eſprit a glacés, & que la force de ſes raiſonnemens a étourdis.

Ce n'eſt pas tout ; il ajoute à l'importunité de ſa critique, les railleries les plus piquantes, & ne reſpecte ni la ſimplicité de l'un, ni les bonnes qualitez de l'autre, ni l'amitié que lui marque un troiſiéme. Ariſte eſt né pour briller, il faut qu'il brille ; dût-il être ſon ſeul Ami, dût-il s'attirer la haine de tout le monde, & la Societé ne dût-elle pas avoir pour lui le moindre agrément. Lui qui raiſonne ſi bien, ne fera-t-il jamais quelque réfléxion utile ſur l'extravagance de ſes maniéres ? ne ſongera-t-il jamais à modérer l'éclat de ſon eſprit, pour le rendre ſuportable à tout le monde ? Ne ſait-il pas qu'on ne vit, & qu'on ne reſpire que pour le genre-humain, & que rien n'eſt eſtimable, qu'autant qu'il a du raport au bonheur & à l'agrément de la Societé, à qui nous devons tâcher de plaire, auſſi bien par devoir que par intérêt ? Le Ciel ne nous donne point des talens extraordinaires afin que nous nous rendions odieux à nos prochains, & ſi le caractère eſſentiel

tiel d'un eſprit ſupérieur étoit d'être importun & inſuportable, la ſottiſe accompagnée de quelque bonté ſeroit infiniment plus digne d'eſtime, que le génie du monde le plus tranſcendant.

XXIII. DISCOURS.

Rien n'eſt plus propre à former la raiſon, que le commerce de lumiéres qu'on entretient par une diſpute modérée, où les parties n'ayant pour but que la connoiſſance de la vérité, s'écoutent avec attention & d'un eſprit tranquille, & prennent autant de plaiſir à ſe deſabuſer d'un fauſſe opinion, qu'à voir ſuccomber leurs Antagoniſtes ſous la force de leur raiſonnement. Mais par malheur la diſpute perd toute ſon utilité, & devient même pernicieuſe, par la faute de ceux qui n'y portent pas un deſir ſincére de s'inſtruire, une raiſon attentive & un cœur tranquille; diſpoſitions ſans leſquelles ces ſortes d'entretiens, non ſeulement augmentent l'incertitude des opinions, mais deviennent encore fatales à l'amitié.

Pour peu qu'on réfléchiſſe ſur les principes de ce malheur, on verra qu'on le peut déduire des ſources que voici. L'ignorance, la fauſſe honte, l'eſprit de chicane, la vivacité exceſſive, la diſtraction & l'emportement.

Lyſis

Lyſis ne ſait pas les premier principes de l'Art de raiſonner ; cependant, fondant l'opinion de ſon habileté ſur les années qu'il a paſſées aux Académies, il veut toûjours diſputer, & trouve toutes les matiéres également propres à la diſpute. Il n'y a rien de fixe dans ſes ſentimens, il ne ſait ce qu'il croit, & à proprement parler il ne croit rien, parce qu'il ne conçoit rien d'une maniére nette & diſtincte. Il ſait pourtant réduire au ſilence tous ceux qu'il attaque, & qui ne lui reſſemblent pas ; leurs raiſonnemens ne ſont rien ſur l'eſprit d'un homme qui n'en ſent pas la force ; on les répéte vingt fois, & vingt fois on s'attire de lui la même réponſe : on ſe tait, & Lyſis ſe retire, charmé de la ſolidité de ſes arguemens, & des Victoires qu'ils lui font remporter.

Damon a l'eſprit un peu plus pénétrant ; cependant, par je ne ſai quel défaut de raiſonnement, il a le cœur aſſez bas pour ſe croire de beaucoup plus ſtupide qu'il n'eſt ; & cette eſpéce de lâcheté le rend abſolument incapable de revenir de ſes erreurs. Il conçoit vos raiſonnemens, & quoi qu'il n'y voye pas le moindre ſujet de doute, il n'oſe y ajoûter foi, perſuadé que les habiles gens qui ſont de ſon opinion, répondroient ſans peine à des difficultez qui lui paroiſſent indiſſolubles.

Un troiſiéme caractére des diſputes qui ont la vogue parmi les ignorans, conſiſte à raiſonner en l'air, & à donner à un même terme de différentes

férentes ſignifications. C'eſt par ce défaut de méthode, que ſouvent après avoir criaillé deux heures, on s'aviſe de définir ſes expreſſions; & terminant ainſi la diſpute par où il falloit la commencer, on eſt tout étonné de n'avoir combatu que des chiméres, & d'être tous d'un même ſentiment.

Le Docteur Nicophile ſe croiroit perdu d'honneur s'il avoit ſuccombé dans un combat de raiſonnement; on lui arracheroit plûtôt la vie qu'un aveu de ſa défaite. Quoi qu'il n'y ait rien au monde de plus orthodoxe que lui, on l'a vû, faute de vouloir céder, ſoûtenir les opinions les plus erronées, & les paradoxes les plus extravagans. Tout ce qu'il craint, c'eſt d'être pouſſé à bout, & dès qu'une fois on enfile comme lui les routes de l'abſurdité & de l'impertinence, on échape à coup ſûr aux pourſuites de l'Ennemi du monde le plus acharné. Vanité mal entenduë s'il y en eut jamais! Si vous cherchez la vérité, Nicophile, cédez de bonne foi, dès que vous en ſentez la force; & ſi vous ne courez qu'après la gloire, cédez encore. Rien n'eſt plus glorieux que de ſavoir avoüer de bonne grace qu'on a tort; & dès qu'on voit un homme capable d'une telle force d'eſprit, on ſe perſuade par cela même qu'il eſt rarement réduit à de pareilles confeſſions.

Chrytippe eſt rompu dans les ruſes de la Logique, & il s'eſt fait dans les Ecoles un art & une habitude de faire de la vérité le jouet de

la fineſſe de ſon eſprit: quand vous le croyez tenir, il vous échape adroitement, & à la faveur d'un terme équivoque, ou d'un *diſtinguo* ſubtilement chimérique, il paſſe du ſujet de la queſtion à une matiére toute différente; & l'on eſt tout ſurpris de diſputer avec lui ſur un ſentiment qu'on n'a jamais ſongé à lui conteſter. Pour peu qu'on ſoit raiſonnable, on le laiſſe s'aplaudir de ſa mauvaiſe foi, ſans lui envier des Lauriers auſſi mépriſables que les ſubtilitez frivoles, qui les lui font moiſſonner.

Le jeune Cléandre eſt ennemi mortel de la chicane & de l'entêtement; mais ſa vivacité le rend abſolument incapable de diſputer avec fruit: à peine ouvrez-vous la bouche qu'il ſait déja ce que vous allez dire, & qu'il réfute des raiſons, qu'on ne ſongea jamais à lui alléguer. En vain voudroit-on lui prêcher un eſprit plus patient, il s'obſtinera toûjours à deviner vos raiſonnemens, à ſe répondre & à ſe repliquer lui-même.

On voit encore d'autres perſonnes dont la méthode de raiſonner eſt bonne, & dont l'eſprit a de la ſolidité; ils laiſſent parler leurs Adverſaires à leur tour, & même ils ont tout l'air de réfléchir ſérieuſement à ce qu'on leur répond: mais leur air attentif en impoſe, ils n'entendent pas le mot de tout ce qu'on oppoſe à leurs raiſonnemens, & dans le même tems qu'on s'efforce de les renverſer, leur eſprit ne s'occupe qu'à les mettre dans un plus grand jour & en

tire-

tirer des nouvelles conſéquences : ils reprennent enfin la parole, & on leur voit avec étonnement, bâtir un Siſtême, ſur des fondemens qu'on vient de détruire.

Heureux encore ſi toutes ces diſputes infructueuſes ne ſont pas ſuivies de la colére & de l'emportement ; mais il eſt rare qu'on ſe ſauve de cét écueil. On commence bien-tôt à ſe traiter d'opiniâtres, d'ignorans, de pitoyables raiſonneurs ; l'eſprit aigri par ces titres odieux, laiſſe-là la recherche de la Vérité, & ne s'occupe plus qu'à rendre injure pour injure à ceux dont il voit ſon amour propre ſi cruellement mortifié. Ce n'eſt pas tout ; bien ſouvent une haine immortelle eſt l'effet d'une diſpute, ſur une matiére, dont il importe auſſi peu d'être inſtruit, que de ſavoir, *ſi le bon Larron étoit un honnête homme.*

Qu'entens-je, juſtes Dieux ! quel tumulte ! quels cris !
Quelle aveugle fureur tranſporte les eſprits !
Seroit-ce des Dévots, dont le funeſte zéle,
De Gomare & d'Armin ranimât la querelle ?
Ou d'Avocat Normands un eſſain emporté,
Voudroit-il par ces cris chaſſer la Vérité ;
Non, ſix Pédans fougueux, à l'entour d'un Homére,
Que Dacier en François proſtitue au vulgaire ;
Sur ce grave ſujet ſe chicannant entre eux,
Font trembler ſous leurs pieds un Cabinet poudreux.
Pour s'en faire écouter l'Arbitre de la Terre,
Sur leurs têtes en vain rouleroit ſon Tonnerre.

Tous

Tous parlent à la fois ; leurs poumons épuiſez
Ne ſauroient plus fournir à leurs palais uſez.
Le ſeul Stentor triomphe, & dans ce doux ſilence,
Sa voix infatigable étale ſa puiſſance.
Quoi ! dit-il cent Grimauts ſans Grec & ſans Latin,
Jugeront deſormais de cet Auteur divin !
Et contre les raiſons d'une troupe indocile,
Le Savoir ne peut plus nous fournir un azyle ?
Si de ſes ennemis l'illuſtre Deſpreaux,
Retranché dans le Grec, repouſſa les aſſauts ;
Cet heureux tems n'eſt plus ; ſans Science & ſans guide,
De ces vers merveilleux le ſeul Bon-ſens décide.
Eh bien, ſoit le Bon-ſens, dit Paſſor, la Raiſon,
Suffit pour trouver beaux les vers de Salomon !
Ce Roi, dont les thréſors égaloient la Sageſſe
Courut ſans feu ni lieu, rimailler dans la Gréce
C'eſt * Barnes qui le dit. *Bon, Barnes eſt un Sot.*
Au ſon ſéditieux de ce terrible mot,
Paſſor tremble, pâlit, & bien-tôt le viſage
De l'emporté Stentor eſt témoin de ſa rage ;
Lui, voyant de deux coups, l'un ſur l'autre donnez
Un ſang fumant & noir découler de ſon nez,
Va ſur ſon Ennemi, d'un regard le menace,
Il le prend au cheveux, l'ébranle, le terraſſe ;
Sous ſes coups redoublez l'Agreſſeur aux abois,
Eut defendu Dacier pour la derniére fois,
Si des autres Savans la troupe pitoyable
Ne l'eut tiré des mains du Vainqueur redoutable.

* Un Anglois qui prétend faire voir qu'Homére étoit Salomon.

Mais par ce Furieux un coup mal dirigé
A ces fiers Combattans joint Bartole outragé.
La gloire des Pédans, l'éfroyable Bartole,
Qui la férule en main fait trembler ſon Ecole,
Par mille & mille coups apliqués à deſſein,
Se vange ſur Stentor d'un crime du Deſtin.
Le fracas ſe redouble, & la même infortune,
Fait d'un combat de deux une cauſe commune.
Le Démon de la Guerre allume leur courroux,
Dans la foule ſans choix tous confondent leurs coups.
Tel Cadmus vit tomber les Enfans de la Terre,
Par l'aveugle fureur d'une confuſe guerre.
Bartole en tout objet croit rencontrer Stentor;
Pour Stentor tout le monde eſt Bartole ou Paſſor.
Rien ne s'oppoſe plus à leur rage barbare;
La ſeule laſſitude à la fin les ſépare;
Et tous en même tems, & Vainqueurs, & Vaincus
Reſtent ſur le carreau ſans vigueur étendus.
Là l'on voit ſous le faix des tables renverſées,
Une écritoire à terre, & des taſſes briſées.
Là d'encre & de caffé d'épais & noirs ruiſſeaux,
Mêlent leur flots amers au ſang de nos Héros.
Bartole décoëffé, pour comble de diſgrace
Dans ce Cocite afreux voit nager ſa tignaſſe.
Paſſor plaint d'un habit les lambeaux emportez;
Et ſes cheveux toûjours du peigne reſpectez.
De boſſes maint Guerrier a la téte couverte,
Malgré ſa dureté plus d'une autre eſt ouverte.
Stentor ſans haut de chauſſe au ſpectateur paroît;
De cent piéces de drap cet économe adroit,

Ap-

Appelant au ſecours l'épingle officieuſe,
Lui-même compoſa cette œuvre induſtrieuſe;
Et ces lambeaux réduits à leur prémier état,
Couvroient tout le plancher à la fin du Combat.
Leur maître tout confus ſe lève, les ramaſſe,
Et cache d'un manteau ſa riſible diſgrace.
Il deſcend, on le ſuît, & déchirez & las,
Tous vont en clopinant gagner leurs galetas.

XXIV. DISCOURS.

LA manie des Bibliothéques eſt une des plus régnantes dans le ſiécle où nous ſommes; ce ne ſont pas ſeulement les Gens de Lettres qui ſe plaiſent à amaſſer un nombre prodigieux de Livres, dont ils n'ont acheté la plus grande partie, que pour pouvoir dire qu'ils les ont; les plus ignorans même ſe croiroient mal meublez, s'ils n'avoient quelques apartemens tapiſſez de Livres, qu'on arrange avec tant d'art, qu'il eſt aiſé de découvrir, qu'ils ont été deſtinez plûtôt à l'ornement, qu'à l'uſage.

L'opulent Polycrate prodigue des Tréſors de Prince, pour avoir la réputation de poſſéder une Bibliothéque magnifique; auſſi celle qu'il a formée répond-elle parfaitement bien à ſes vûës; pour l'enrichir, il ſemble que les Auteurs de tous les Siécles, & de toutes les Nations, ayent donné la torture à leur eſprit; & que les Etien-

nes, & les Elzevirs, ayent pris tant de ſoin à rendre leurs éditions éxactes & curieuſes. Polycrate paſſe des jours entiers avec ſes Livres; il y a de l'aparence que toutes les Langues lui ſont familiéres, que ſon ſavoir eſt univerſel, & qu'il s'eſt aproprié, en quelque ſorte, par la méditation, tout ce que ces volumes nombreux ont d'intéreſſant & d'utile. Mais ce n'eſt qu'une aparence trompeuſe s'il y en eut jamais; toute ſon habileté conſiſte à ſavoir les tîtres des Livres; l'année qu'ils ſont imprimez & quelles Editions paſſent pour les meilleures: ſa profeſſion c'eſt d'acheter volume ſur volume, ſon plaiſir, de les arranger; & tout le fruit qu'il doit attendre de tant de fatigues, & d'une dépenſe ſi prodigieuſe; c'eſt d'être nommé après ſa mort, à la tête d'un Catalogue, *Vir eruditiſſimus.*

D'autres, qui avec quelqu'eſpéce de vraiſemblance, ſe croyent bien plus ſages, que ceux que je viens de dépeindre, ſe piquent de n'avoir qu'une petite Bibliothéque bien choiſie, dont tous les volumes ſoient tour à tour l'objet de leur étude & de leur divertiſſement; mais ils s'aplaudiſſent ſi fort de la bonté de leur choix, & bien ſouvent ce choix mérite ſi peu d'être le fondement de leur orgueil, qu'ils ne ſont pas moins dignes de quelque coup de Satire, que ceux qui ne reſpirent que pour augmenter des Bibliothéques; & quitteroient la vie avec moins de regret ſi un Manuſcrit qu'ils attendent d'Italie, étoit déja arrivé.

Il y a quelques jours que venant à parler dans la Boutique d'un Libraire, avec Mr. D... Gentilhomme Allemand, il m'invita à venir voir ſes Livres françois. Il prétendoit s'y connoître mieux qu'homme au monde, parce qu'il avoit paſſé ſix ans à Paris; & ſelon lui, un homme qui avoit parlé à des Membres de l'Academie Françoiſe, ne pouvoit pas manquer d'avoir le goût ſûr & délicat. Je prends mon homme au mot, & j'entre avec lui dans ſon Cabinet, où à travers de très belles glaces de Veniſe je vis quelques centaines de Volumes reliez de la derniére propreté : le prémier éloge général que Mr. D.... en fit, c'eſt que tout cela étoit relieure de Paris. Quand il en ouvroit un, il s'y prenoit avec autant de précautions, comme s'il manioit des Porcelaines; ſes yeux ſe baignoient dans la beauté du caractére, & pour parler proverbialement, on eut dit qu'il mordoit à la grape.

A proportion qu'il tiroit ſes Livres de leurs niches, il en diſoit ſon ſentiment d'une maniére qui me divertiſſoit fort, & qui pourroit bien divertir auſſi mes Lecteurs.

Ce qui lui tomba d'abord entre les mains c'étoient les Oeuvres de Mr. le Noble. A ſon avis, c'étoit un des plus grands génies, qui ait jamais fait honneur à la France, puiſqu'il a réüſſi univerſellement dans tous les genres d'écrire. „ Voyez ſon Ecole du Monde, me dit-

„ il, la Morale que l'on y trouve, eſt de la
„ derniére ſolidité. Quelqu'étendu que ſoit ce
„ livre, il n'y a pas un mot de trop; & pour
„ ſavoir ſe conduire dans le monde, cette lec-
„ ture vaut autant que trois années de ſéjour
„ à Paris. Voyez vous ſes Entretiens du Dia-
„ ble borgne, & du Diable boiteux; ſe peut-
„ il au monde une Satire plus neuve & plus dé-
„ licate? Il n'y a pas une ſeule période où l'on
„ ne ſente le ſel de la nouveauté; & s'il étoit
„ permis d'y trouver quelque choſe à redire, ce
„ ſeroit le ſoin que prend ce grand Homme
„ d'avertir qu'il eſt l'Auteur de ce petit ouvra-
„ ge. On ſait aſſez qu'il n'y a que lui au mon-
„ de qui écrive de cette force là.

Voici, les Ouvrages de Bellegarde, continua-t-il, „ jamais homme n'a mieux aprofondi les „ matiéres, & n'a mieux ſû les rendre intel- „ ligibles *: & ce qu'il y a de particulier dans „ ſa maniére d'écrire; c'eſt que j'ai vû des Fem- „ mes très ignorantes, qui l'entendoient en „ perfection, & des Hommes très habiles qui „ ne l'entendoient pas.

J'interrompis ce Panégyrique, en prenant moi même un petit volume, où je trouvai le tître de *l'Eloquence du tems par Mr., de l'Académie Françoiſe*: le ſeul tître étoit, au ſentiment de Mr. D..., un garant ſûr du mérite de cette production: *Ce petit Livre vaut ſon peſant d'or*, &

* Voiez les Nouv. de la Républ. des Letrres de Juin 1707. p. 681. & de Decembre 1708. p. 675.

& ſon Auteur doit être un Homme d'étude. Je me ſouviens que la Rhétorique que j'ai apriſe à l'Ecole eſt préciſément la même choſe ; mais il a ſu la mettre dans un ſi beau langage, & il en a ſi bien relevé le mérite, par les galanteries qu'il dit de tems en tems à Madonte, que quoi qu'on n'y puiſſe rien aprendre de nouveau, on eſt pourtant charmé d'en faire la lecture, ne fut-ce que par cet air ſavant, qu'il ſait repandre juſques ſur ſes complimens & ſur ſes fleurettes.

L'Eloge de *l'Eloquence du tems* fut ſuivie par celui du prodigieux amas des Traductions de du Ryer ; & il m'aſſura „ qu'il n'y a point de „ Traducteur plus fidelle que lui, ni qui ſache „ mieux conſerver à ſes Copies toute la beauté „ & la force de ſes Originaux.“ Voici vos Auteurs de Théatre, dis-je en l'interrompant ; *Oeuvre de Corneille le jeune, de Campiſtron, de Poiſſon, de Dancourt, le Théatre Italien, Moliére.* C'eſt pour la bonne bouche aparemment que vous avez mis Moliére le dernier. „ Pardonnez-moi, „ me repliqua-t-il, j'ai donné dans ma Biblio- „ théque, à peu près le même rang aux Au- „ teurs qu'ils occupent dans mon eſprit. A „ quelques piéces près, comme Scapin, le Mé- „ decin malgré lui, George Dandin, &c. Mo- „ liére a plûtôt fait des Entretiens de morale, „ que des Comédies. Voila qui étoit bon dans „ le tems qu'on avoit déclaré la Guerre aux poin- „ tes : mais on revient à préſent de ce mauvais „ goût ; car à dire vrai, c'eſt la pointe qui fait

„ l'eſſentiel du ſtile comique, & ceux qui ont
„ le vrai goût de l'Antiquité, préféreront
„ toûjours les jeux de mots d'Ariſtophane, de
„ Plaute, & de Dancourt, au froid bon-ſens de
„ Térence, & aux Caractères de Moliére.
„ Voyez de ce côté-ci mes Poëtes, continua-
„ t-il, Théophile, Benſerade, Scudéry, le Poë-
„ te ſans fard...

Le Poëte ſans fard, dis-je, je ne connois point ce nom-là, mais il eſt bien trouvé. Il promet quelque choſe. „ Eſt-il poſſible, me repliqua „ Mr. D..., que vous ſoyez à connoître le plus „ déterminé Satyrique du Siécle? Diable! c'eſt „ un ſecond Boileau: il eſt vrai qu'il n'a pas „ ces termes emphatiques, ces Epithétes qui va- „ lent des penſées, ces tours nouveaux; mais „ c'eſt le ſtile du monde le plus coulant; on „ jureroit qu'on lit de la Proſe. D'ailleurs cet „ Auteur eſt un Homme qui par ſa fermeté mé- „ rite l'eſtime de toutes les honneſtes gens; car „ quoi qu'il ait prévû,

„ Qu'un jour, comme à Deloſme; on viendroit ſur
ſon dos,
„ Payer tout-à la fois le prix de ſes Bons-mots;

„ Il ne s'eſt pas arrêté pour cela dans la car- „ riére de la Satyre, & l'on ne ſauroit, ſans „ injuſtice, lui refuſer ſon coin dans le Mar- „ tyrologe des Ecrivains qui ont ſouffert pour „ la Vérité. Là-deſſus, ouvrant le volume, com-

comment, diantre ! m'écriai-je, ce Poëte a des liaiſons avec Boileau ; il ne faut que cela pour me donner bonne opinion de ſes vers. „ Il y a „ des malins, répondit Mr. D.., qui diſent que „ les louanges qu'il prodigue à Deſpreaux, ſont „ des hommages qui partent du même fond, „ dont les Chinois adorent le Diable, afin qu'il „ ne leur faſſe point de mal ; mais pour moi, „ je crois qu'il a eu ces déférences pour ſon „ Confrére en Satyre, en qualité de ſon Tra- „ ducteur ; car à proprement parler, il n'a fait „ que traduire ſon langage pompeux & obſcur, „ dans un langage plus humaniſé & plus à la „ portée du vulgaire.

Enſuite je parcourus des yeux un bon nombre de Romans, entre leſquels ceux de Mr. Scudéry étoient les préférez, pour avoir ſû donner la galanterie Françoiſe & la politeſſe de la vieille Cour, non ſeulement aux Grecs & aux Romains, mais encore, aux Scythes & aux Maſſagetes. Pour les Nouvelles & les petites Hiſtoriettes, je n'en vis pas une : le contenu de ces piéces reſſemble trop, au gré de Mr. D.... à ce qu'on voit arriver tous les jours ; pour lui, il y vouloit de l'invention, & du ſuprenant, & rien ne lui paroiſſoit ſi beau que de voir un Prince épouſer au douziéme Tome, une Maîtreſſe qu'on a vû morte & enterrée à la fin du prémier.

Les Nouvelles étoient remplacées par une grande tirade, de Recueils de Piéces curieuſes,

d'Apophtegmes & de Bons-mots; entre leſquels les plus eſtimés étoient les Gaſconniana & les Penſées ingénieuſes des Péres de l'Egliſe, où le feu de l'imagination, & la juſteſſe du raiſonnement, s'accordent, ſelon Mr. D...., de la maniére du monde la plus étonnante.

Je vous en crois, Monſieur, lui répondisje, mais quel eſt ce grand nombre de Mercure Galans que je vois là? Il n'eſt pas poſſible que Mr. du Freſny en ait déja tant fait. „ Auſſi n'en ai-„ je pas un de cet auteur repliqua t-il; ceux-„ ci ſont de Mr. Deviſé. Jamais je ne me ſuis „ donné la peine de lire les autres; & je ſuis „ très perſuadé que ce ne ſauroient être que de „ foibles imitations des prémiers. J'aime les Origi-„ naux, moi; & ſi j'écris un jour, je prétens „ bien choiſir des ſujets, qu'avant moi perſon-„ ne n'aura entamez. " Là deſſus, aparemment, il m'alloit communiquer les plans de quelques Piéces originales, dont il a deſſein de ſurprendre le Public; mais il fût traverſé dans cette louable intention, par ſon Valet, qui venoit nous aporter du Caffé & du Vin. Ces deux liqueurs furent les ſources de quelques autres diſcours de la même nature, dont je pourrois bien faire part à mes Lecteurs dans quinze jours d'ici, ſi je trouve qu'ils en vaillent la peine.

Je remarque que je viens de faire une équivoque, & que *ſi je trouve qu'ils en vaillent la peine*, peut s'entendre & de mes Lecteurs, & des diſcours dont je veux leur faire part. Je

vous

vous avouë que je n'évite pas ces ſortes de fautes aſſez ſcrupuleuſement ; ſur tout quand je vois que l'Equivoque eſt dans les termes & non dans le ſens. Mais comme le ſens ne détermine pas celle-ci, je m'explique, & je ſuis bien aiſe de dire que c'eſt des *diſcours* que je parle, & non pas des *Lecteurs*.

XXV. DISCOURS.

LETTRE D'UN INCONNU

A l'Auteur du Miſantrope.

JE viens vous conſulter, Monſieur, *ſur une affaire de la dernière importance. Vous avez un certain air de franchiſe qui me plaît, & les Amis, dans le Siécle où nous ſommes nous conſeillent d'ordinaire de prendre le parti vers lequel ils nous voyent le plus pancher. Venons au fait ; une Vieille me fait l'amour ; l'épouſerai-je, ou non ; qu'en dites-vous? Vous irez d'abord à la négative, où j'irois bien auſſi, de par tout les Diables, s'il n'y avoit certaines circonſtances qui rendent l'afaire problématique. Je ſuis pauvre, glorieux, grand amateur d'équipage & de bonne chére ; en un mot, je ſuis Gaſcon à votre ſervice ; mais quoique Gaſcon, aſſez honnête homme pour ne me pas laiſſer tellement maîtriſer par l'intérêt, que je ne donne encore quelque-*

fois

fois un peu d'empire ſur moi à la bienſeance. Je ſuis un des plus chauds Amis de la Fortune que la Garonne ait jamais vû naître, & ſi je n'avois pas un peu trop d'intégrité, je ſuis ſûr que je ſerois du dernier bien avec cet aimable objet de ma tendreſſe; mais ſans mêler à ſon ſavoir-faire, une petite doſe de fourberie un peu forte, un honnête homme a bien de la peine à parvenir dans le monde. Qui le ſait mieux que moi? J'ai cherché la Fortune dans les Voyages, mais dès que je mettois le pied dans un endroit, zeſt, la voila qui décampoit. J'ai crû qu'à la Guerre je lui donnerois la chaſſe avec plus de ſuccès; mais ſerviteur très humble, je ne l'ai jamais rencontrée, ni dans le triple Retranchement de Malplaquet, ni dans les Contreſcarpes d'une douzaine de Villes, quoi qu'elle s'y ſoit laiſſé trouver par des gens qui ne me ſuivoient que de bien loin. Enfin, elle a trouvé à propos de ſe nicher dans les rides d'une Vieille, & il ne tient qu'à moi de m'en mettre en poſſeſſion. Voyez, Monſieur, *cette Beauté ſur-année a ſoixante ans, mais elle a ſoixante mille écus, faiſant juſtement cent quatrevingt mille francs, qui de mémoire d'homme n'ont été vainement offerts à un Cadet de Gaſcogne. D'ailleurs, les Campagnes ſont de longue haleine, & par deux mois de complaiſance annuelle pour cette bonne Dame-là, je n'achéterois pas trop cher, ce me ſemble, la poſſeſſion d'un coffre fort auſſi richement meublé que le ſien. La guerre pourra bien durer encore quatre ou cinq ans, & par conſéquent ce ſera bien tiré ſi ma future peut aller juſques à la Paix.*

Paix. Enfin, le Parti eſt des plus avantageux, ſi je ne me trompe, & tout ce qui pourroit m'en éloigner, c'eſt le ſoupçon qu'il pourroit bien être plus incompatible avec la probité, qu'avec l'intérêt. Ces ſortes de ſcrupules ſont auſſi peu de chez nous que les Lettres de change, cependant, j'en ſuis capable, comme vous voyez; & ſi vous pouviez les lever vous ſeriez le plus joli Homme du monde. Je ſuis &c.

Je vais répondre à cette Lettre le plus catégoriquement qu'il me ſera poſſible: & je déclare d'abord, que je croi bien que des honnêtes gens ont fait quelque fois ces ſortes de Mariages; mais je ſoutiens en même tems, qu'alors ils n'ont agi, ni en honnêtes-gens, ni en gens raiſonnables. Je dis plus, ces ſortes d'Unions bizarres ne méritent pas ſeulement le titre de Mariage, puis qu'elles ne tendent à aucun des buts, pour leſquels cette liaiſon étroite entre l'homme & la Femme, a été introduite dans le Monde. A coup ſûr, ce n'eſt pas à la conſervation du Genre-humain que l'on ſonge, en s'uniſſant à une Epouſe d'un âge ſi diſproportionné; & il n'eſt pas moins clair qu'on auroit tort de le faire, dans le deſſein de ſe munir par là contre l'incontinence. Un Cavalier de trente ans, comme vous êtes peut-être, Monſieur, marié avec une Epouſe ſéxagénaire, bien loin de mettre un frein à la concupiſcence, & d'éteindre ſa paſſion d'une maniére légitime, eſt en quelque ſorte forcé de conſerver tous ſes déſirs,

ſirs, & de les détourner de ſa déſagréable moitié, vers un objet plus touchant & plus digne de ſa tendreſſe. Il en eſt à peu près de ces ſortes de malheureux Epoux; comme d'un homme qui n'ayant chez lui qu'un mauvais ordinaire, ne ſauroit voir ſans un apétit violent une table délicate & bien ſervie. Vous avez de la probité, vous le dites, & je le veux croire; mais ſi cette probité eſt accompagnée de quelque réfléxion, poûvez-vous, ſans horreur, jetter les yeux ſur ce qu'il y a de criminel à épouſer une perſonne que vous ne ſauriez aimer; & à lui jurer de la maniére du monde la plus ſolemnelle, une parfaite tendreſſe, dans le tems que vous ne ſentez pour elle que du dégoût & de l'averſion?

Je ſuis bien fâché, Monſieur, de ne pouvoir point en conſcience vous délivrer de vos ſcrupules, & d'être obligé de vous faire conſidérer la Fortune attrapée dans les rides d'une Vieille, comme une Fortune très mal aquiſe; Mais en y renonçant, y perdriez-vous beaucoup, Monſieur? Je veux bien laiſſer-là la conſcience, pour n'éxaminer votre affaire que du côté de l'agrément & de l'utilité. Vous imaginez-vous que cette Dame veuille vous partager avec la Gloire, & qu'elle ſoit contente de ne jouïr de vous que quelques mois de l'année? Croyez-moi, le prémier article de vôtre Contract de mariage, vous obligera à quiter les travaux de Mars, pour ne vaquer qu'à ceux de

l'A-

l'Amour ; & qui pis eſt, la Paix pourroit bien venir ſans vous aporter un fortuné Veuvage, qui ſera ſans doute l'unique but de vos deſirs. Il eſt vrai, qu'en attendant ce Veuvage bienheureux, vous joüirez de toutes les commoditez de Valets, de Meubles précieux, & ſur tout d'une Table excellente, que jamais Gaſcon ne regarda d'un œil indifférent.

Mais aporterez-vous à ces délices aparens un cœur ſatisfait & tranquille, ſans lequel les plaiſirs les plus délicats ſont abſolument inſipides ?

Qui dit une femme ſurannée, dit une femme jalouſe ; & quelque deſtituée de ſens que puiſſe être une Epouſe ſéxagénaire, rarement pouſſe-t-elle ſa folie juſqu'au point de ſe croire auſſi propre à fixer un Mari, qu'elle l'étoit à l'âge de vingt ans. Dites à un Valet quelque mot à l'oreille, regardez par hazard une Servante un peu jolie ; voila vôtre Vieille qui prend l'alarme, qui chaſſe ſon Domeſtique, & vous voila réduit à n'oſer pas faire un ſigne à vos Laquais, & à ne voir que des Servantes hideuſes, qui ſemblent n'être chez vous que pour faire une ſymétrie de déſagrément avec votre Femme. La moitié de votre vie s'écoulera à faire naître des ſoupçons, ſans le vouloir, & vous paſſerez l'autre en travaillant à les diſſiper : plus vous êtes honnête homme & plus vous ſerez le malheureux Martyr d'un intérêt mal entendu. Si quelque fois encore vous ſavez vous dérober aux yeux de votre ſurveillante, ne croyez pas

pou-

pouvoir goûter avec vos Amis cette ſatisfaction précieuſe, que l'amitié ne ſauroit faire ſentir qu'à des cœurs tranquilles; vous ſongerez toûjours, qu'au ſortir de cette agréable Société, vous devez rejoindre votre Femme, & l'attente de ce malheur futur, fera ſur vous des impreſſions plus violentes que ne ſauroit faire la préſence de ce malheur. Quel nouveau chagrin pour vous, quand, à l'aproche de la nuit, vous vous verrez condamné, par vôtre propre ſuffrage, à un ſuplice, qui ne différe pas beaucoup de celui que le cruel Mézence infligeoit aux objets de ſa cruauté, qu'il faiſoit attacher tout vifs à des cadavres? Peut-être encore qu'après avoir langui dix années, vous mourez de chagrin de voir votre Femme obſtinée à prolonger ſa vie & vos malheurs; & cette mort hatée ſera tout le prix des ſoins que vous aurez rendus à votre deſagréable moitié, ou pour parler plus juſte, cette mort ſera la juſte punition de la baſſeſſe de votre conduite. Renoncez plûtôt au Mariage, Monſieur; ou ſi votre tempérament ne le permet pas, épouſez plûtôt une aimable Perſonne, fût-elle plus pauvre que vous. Je ſai que cet avis eſt fort contraire aux ſottes maximes du ſiécle, qui traitent de la derniére extravagance les mariages entre des perſonnes qui n'ont rien; mais cette belle morale ſuppoſe, ou que celui qui n'a point les bien de la Fortune, doit auſſi avoit le cœur vuide des deſirs qu'inſpire la Nature; ou bien qu'un célibat, qui peut

nous

nous faire tomber dans le crime, doit être préféré à un mariage, qui peut nous faire tomber dans le malheur. Deux ſupoſitions dont la fauſſeté eſt également viſible. D'ailleurs, quand on eſt honnête-homme & laborieux, on ne court pas facilement le riſque de manquer du néceſſaire: & quand on a le néceſſaire, de la raiſon, & une Femme de mérite, on peut jouïr d'un bonheur parfait.

Ce Savetier matineux
Quoi qu'aux bords de la diſette;
Ne ſe croit pas malheureux;
Il eſt Epoux de Lyſette.

S'il travaille nuit & jour,
Son ame eſt ſatisfaite,
Quand il ſonge, plein d'amour,
Qu'il travaille pour Lyſette.

Son habit déguenillé,
Nullement ne l'inquiéte;
Quoi qu'il ſoit mal habillé,
Il eſt aimé de Lyſette.

Aſſés gande eſt à ſon gré,
Sa petite maiſonnette,
Peut-il être trop ſerré,
Avec ſa chére Lyſette.

Son ordinaire eſt petit;
Mais il fait chére parfaite;

Car il a bon apétit,
Et ſoupe avec ſa Lyſette.

Sans des draps bien ſavonnez,
Il ſe plaît en ſa couchette;
Trouvant tous lits bien ornez,
Où l'on couche avec Lyſette.

XXVI. DISCOURS.

UN *Fat*, ſelon la définition de Mr. de la Bruyére, *eſt celui que les Sots croyent Homme de mérite, & qui, s'il pouvoit craindre de mal parler, ſortiroit de ſon caractère.* Ce mot dans ſa prémiére origine a ſignifié tout autre choſe; & puis que * *Maître François* eſt ſi fort en vogue, voyons comment le définit *Maître François. Fat eſt un vocable de Languedoc, & ſignifie non ſalé, ſans ſel, inſipide, fade; par métaphore ſignifie fol, niais, dépourvû de ſens, éventé de cerveau.* On peut voir par ces différentes idées qu'en différent tems on a attachées à ce même mot, que le *Fat* de Rabelais eſt auſſi diſtingué du *Fat* de la Bruyére, que celui du dernier eſt différent du *Niais*, auquel fort ſouvent il eſt directement oppoſé. En effet, le caractère du *Niais* eſt d'être embaraſſé de ſa perſonne, & de marquer dans toutes ſes actions une

* Rabelais.

une lâche timidité, au lieu que la préſomption ridicule qui fait l'eſſence du *Fat*, ſe répand ſur ſon extérieur, & lui donne un air libre & aſſuré. Il ſuit de là, que la *Fatuité* n'eſt pas incompatible avec l'eſprit, & qu'elle n'a ſon principe que dans une vanité mal entenduë, qui nous fait tomber dans le ridicule, faute de nous faire croire que nous y puiſſions tomber comme les autres. Mais y a-t-il de la différence entre un Petit-Maître, & un Fat? Il y en a ſans doûte; & ſi tout petit-Maître eſt Fat, il eſt pourtant ſûr, que tout Fat n'eſt pas Petit-Maître. Le caractère du dernier aproche davantage de celui d'*impertinent* dont la Bruyére fait cette deſcription-ci: *l'Impertinent eſt un Fat outré; le Fat laſſe, ennuye, dégoûte, rebute; l'Impertinent rebute, aigrit, irrite, offenſe, il commence par où l'autre finit.* Tout ce qui manque encore à un Impertinent pour devenir Petit-Maître, c'eſt que le prémier peut tomber dans ſon caractère par un défaut d'éducation, ou par une brutalité de tempérament, au lieu que le dernier eſt impertinent par étude & par affectation, il ſe croiroit ridicule s'il ne s'éforçoit à l'être. Je vous donnerai, peut-être, une autre fois une diviſion éxacte de toutes les eſpéces dans leſquelles on peut ranger les Petits-Maîtres; pour à préſent, j'ai envie de ſuplier l'Académie Françoiſe, d'enricher la Langue de deux mots, deſquels je ne croi pas qu'on puiſſe ſe paſſer.

REQUESTE.

PLaiſe aux Arbitres du Langage
Dont les Voix en fixent l'uſage,
Faire quelque réfléxion,
Sur ce qu'avec ſoûmiſſion;
A leur illuſtre Corps ma Muſe ſupliante
Trouve bon que je repréſente.
Nous voyons que depuis long-tems,
Du *Fat* l'importun caractère,
Devient aux Dames ordinaire,
Autant qu'il l'eſt à leurs Amans,
Cependant ce qui m'embaraſſe,
C'eſt qu'au terme de *Fat*, qui n'eſt que maſculin,
Vous n'avez pas encor voulu faire la grace,
De lui donner un feminin.
Ce n'eſt pas tout; depuis quelques années,
Dans l'air modeſte trop bornées,
Quelques Dames ont affecté,
D'un jeune Officier éventé,
Les airs extravagans, les brutales maniéres,
Que d'un mot adouci l'on nomme cavalière.
C'eſt pour ces *Eſprits forts* un objet de mépris,
Que la pudeur ſage & timide,
Dont la nature avoit fait une bride,
A leur deſirs trop étourdis.
Rènonçant à la tendréſſe
Pour leur Réputation,
Elles traitent de foibleſſe,

La

La peur du qu'en dira-t-on.
Voyez Philis ; dans ſa verte jeuneſſe,
Ne comptant pour rien ſes appas ;
Elle affecte des airs ſoldats ;
De prendre du Tabac fait rage,
Et tout en barbouillant ſon linge & ſon viſage ;
Conte d'un ton de Fierabras,
Qu'elle a paſſé la nuit à boire,
Et qu'au champ de Bachus remportant la Victoire ;
Elle a fait demander quartier,
A tel Comte, à tel Chevalier.
Qui pis eſt la Belle ſe pique,
De fumer comme un Marinier :
Et de crainte de la colique,
Du plus fort *Perſico* vuide un flacon entier.
A jurer avec grace elle eſt Originale :
Et ſans ſe débrailler puis qu'en vain on étale
L'air d'un Petit-Maître parfait ;
Il n'eſt point de jeune Cadet,
Qui mieux que Philis ſe débraille :
Peu s'en faut qu'elle ne ferraille,
On dit même qu'elle le fait.
Puis que de ces Philis nombreuſe eſt la cohorte,
O vous des mots nouveaux qui réglez le deſtin,
Ne ſauriez-vous emprunter du Latin,
Un mot qui déſignât d'une maniére forte,
Un Petit-Maître feminin ?
Vous voyez bien que le langage,
Ne peut pas d'un tel mot ſe paſſer davantage ;
Obſcénité, tout comme *Urbanité*,
Par vos faveurs s'eſt gliſſé dans l'uſage,
Avec moins de néceſſité.

„ Jamais je ne l'ai loué pendant ſa vie, de peur
„ de gâter le plus beau naturel du monde, par
„ des louanges d'autant plus dangereuſes, qu'el-
„ les étoient véritables. Je ne lui donne qu'a-
„ près ſa mort, l'hommage que je dois à ſon mé-
„ rite. Faſſe le Ciel que je ne rende que tard les
„ mêmes devoirs à vos vertus, ou plûtôt, faſ-
„ ſe le Ciel que je ne loue jamais le ſeul Roi digne
„ des louanges d'un Miſantrope.

Voila Madame un échantillon des ſottiſes de ce Cenſeur ridicule, qui ſe charge de l'Oraiſon funébre des Rois, & qui ne veut point louer les Princes de peur de gater leur beau naturel; je ne dis rien de l'équivoque inſolente du peu-être *de la premiere periode.*

Quel fondement y a-t-il à faire ſur un Ecrivain ſi peu ſenſé, & dont les Vers ſont encore plus médiocres que ſa Proſe. Il ſe mêle cependant de juger du mérite des Poëtes, & croit avoir raillé finement le Poëte ſans fard, en le faiſant traiter de traducteur de Boileau par un Allemand; mais ce nouveau Miſantrope doit craindre les traits d'un ſatirique diſciple d'un homme, qui ſçait ſi bien relever le ridicule des mauvais Auteurs. En attendant, voici une Epigramme que je vous prie d'inſerer dans vôtre Quinteſſence.

Enfant batard de Calliope
Faux plaiſant, fade Miſantrope,
Tu prêtends te railler du Poëte ſans fard,
Qui regardant Boileau comme un Maitre en ſon art

Tache de le ſuivre à la piſte:
Mais aprend, pauvre eſprit, Auteur bas & venal,
Qu'il vaut mieux être bon Copiſte,
Que d'être, comme toi, mauvais Original.

J'ai vû avec plaiſir, le peu de peine qu'a eu Madame du Noyer à pénétrer dans le ſophiſme par où le Poëte ſans fard commence ſa Lettre; elle a auſſi conclû, qu'accorder à quelqu'un les graces du ſtile c'étoit lui ôter le mérite de bien penſer, que je conclus moi, que notre Poëte penſe bien parce qu'à mon avis il écrit mal. Toute la colére de cet illuſtre vient de ce que j'ai introduit dans un de mes *Miſantropes* un Allemand qui lui donnoit des Eloges. Il s'imagine aparemment que je n'ai fait que les prêter à un Allemand imaginaire: Mais il ſe trompe, je n'ai fait que copier mot à mot les louanges véritables que lui a donnés un Allemand réel. Ces ſortes de louanges ne plaiſent point à nous autres Auteurs François, & en cela il n'eſt pas impoſſible que nous ne ſoyons un peu ridicules; mais quoi qu'il en ſoit, je n'ai point trempé dans cette affaire là:

Non ce n'eſt pas à vous que ma plume ſe jouë,
Mon cher Gacon, vivons en paix,
Si plus d'un Allemand vous louë,
Soyez ſûr que je n'en puis mais.

Si cette ſatisfaction ne vous contente pas encore,

core, je m'offre moi même à ſervir votre vengeance, & à mettre dans le Miſantrope toutes les Epigrammes que vous voudrez lancer contre moi. Ne croyez pas que c'eſt mon propre intérêt que j'ai en vûe en vous faiſant cette offre; car ſi vos Ouvrages mêlez aux miens peuvent me procurer l'avantage d'être lû dans la Ville que vous honorez de votre ſéjour, conſidérez, s'il vous plaît, que d'un autre côté ils me feront courir le riſque d'être moins lû par tout ailleurs. Au reſte vous ſeriez bien de mes amis ſi vous ſaviez les efforts que je fais pour défendre votre Epigramme contre les Critiques dont quelques gens prétendent l'accabler. On dit, par éxemple, qu'en m'appellant *Enfant bâtard* d'une Muſe, vous donnez un terrible ſouflet à la réputation de ces Déeſſes qui ont toûjours paſſé pour fort honnêtes Filles.

Mais je montre fort bien qu'un tel Cenſeur s'abuſe;
Et je lui ſoûtiens qu'une Muſe:
Qui s'eſt proſtituée au Poëte ſans fard,
Peut avoir un *Enfant Batard.*

Un autre dit, que je ne *prétens* pas me railler de vous, mais que je le fais véritablement; & que ce *prétens* n'a d'autre mérite dans les Vers où il ſe trouve, que celui d'y aporter ſes deux ſyllabes. Un troiſiéme encore, a crû me faire bien du plaiſir en faiſant cette Epigramme-ci contre la cinquiéme ligne de la vôtre.

C'eſt bien envain, pauvre Copiſte,
Vous qui rimez à petits fraix,
Que vous ſuivez toûjours Deſpreaux à la piſte,
Vous ne l'atraperez jamais.

Celui-ci trouve un eſprit pauvre comme le mien, préférable à un eſprit riche des tréſors d'autrui, dont il a l'Art de faire des pauvretez. Celui-là ſoûtient: qu'en vous donnant la qualité de bon Copiſte, vous ſupoſez ce qui eſt en queſtion; & prétend ſottement qu'un Homme qui ne parle que par *impromptus*, s'amuſe à raiſonner juſte. Mais c'eſt en vain qu'on ſe déchaîne contre ce pauvre Ouvrage; je n'en démords point, je m'obſtine à le trouver bon; & quand les raiſons me manquent, je me prévaux du Droit des Poëtes; je chante pouille à ceux dont les raiſonnemens m'embaraſſent, & je les traite tous d'*ames baſſes & venales*. Il eſt vrai que je ne donne ces beaux tîtres qu'à ceux que je connois, & qu'on trouve qu'en me les apliquant à moi, ſans me connoître, vous courez riſque de faire mépriſer votre cœur à ceux-là même qui ſont capables d'eſtimer votre eſprit. Mais bagatelle que tout cela; la fiction & le menſonge ont tant de raport enſemble, que de franchir le pas de l'un à l'autre, ne doit paſſer tout au plus que pour une licence poëtique. Tout ce que je trouve à redire à votre Epigramme, c'eſt que la pointe en eſt un peu émouſſée à force de ſervir: mais vous n'êtes pas encore en train,

train, & pourvû qu'on patiente juſqu'à ce que vous en aïez fait une Centaine, je ſuis ſûr qu'on en trouvera quelques unes dans le nombre qui ne ſeront pas mauvaiſes. Adieu, Monſieur. Si le Miſantrope doit ſuccomber un jour ſous les traits *d'un Satirique ſi bien inſtruit dans l'art* de relever le ridicule des mauvais autheurs, il ſe conſolera de ſa défaite;

Æneæ magni dextrâ cadet.

XXVII. DISCOURS.

UNe *Nation habillée à la* * *Siamoiſe à quelques lieues de la Haye! cet Homme-là nous prend pour des Dupes*! un peu de patience, Ami Lecteur; je vous aſſure, foi de Miſantrope, que je vous dis la vérité toute pure. Vous ſavez bien que ſouvent toute la différence qu'il y a entre Hiſtoire & un Roman, c'eſt que la premiére contient des véritez deſtituées de vrai-ſemblance, au lieu que le dernier contient des fictions auxquels l'eſprit a ſû ménager un air de vérité: vous n'avez qu'à appliquer cette maxime à l'affaire en queſtion, & à ſuſpendre votre jugement, juſqu'à-ce que vous ſoyez mieux éclairci.

D'ailleurs il ne faut pas tant s'étonner de voir des habits à la Siamoiſe parmi des Peuples civiliſez, puiſque ſans aller fort loin, on peut remarquer parmi eux des mœurs, dont l'extravagance

*L'Auteur avoit dit ailleurs, qu'il étoit arrivé dans une Ville où il avoit trouvé cette Nation

gance ſurpaſſe tout ce qu'on raconte des coûtumes des Iroquois & des Topinambous.

Il faut faire un voyage de trois ou de quatre mois pour trouver une Nation qui accorde la dignité Royale à la force du corps, ou à la hauteur de la ſtature, ſans ſonger que la force de l'eſprit & la droiture de l'ame ſont le vrai mérite de celui qui doit gouverner un Etat. Mais combien de chemin croyez-vous bien qu'il faille faire, pour trouver un Peuple, chez lequel on éléve aux Charges les plus importantes des perſonnes dont tout le mérite conſiſte à s'être abruti l'eſprit par l'uſage continuel d'une boiſſon pernicieuſe, ſur laquelle ils ont enfin gagné une inſenſibilité, qui les rend néceſſaires dans les débauches qu'ils animent par leur exemple?

Venons au fait. Comme je n'avois jamais été dans la Ville où j'étois abordé, je trouvai bon de m'y faire conduire par un Guide, qui non ſeulement me montrât le chemin, mais qui me donnât encore des inſtructions ſur les choſes étonnantes qui pouroient m'y frapper. Le prémier objet qui me fit avoir recours aux lumiéres de mon Conducteur, fut une nombreuſe Jeuneſſe toute habillée de longues robes de ſatin, ou de toile peinte. Les uns les portoient ouvertes & les laiſſoient traîner à terre, & les autres les avoient ceintes d'une courroye qui pouvoit auſſi ſervir à ſoûtenir une épée. J'en vis qui étoient coëffez d'une petite Perruque d'Abbé, & d'un Chapeau avec un grand bord d'or,

d'or, ou d'argent; au lieu que quelques autres ne portoient que des Bonnets, qui me paroiſſoient être mieux aſſortis à leurs *Robe traînante.* Tirez-moi d'embaras, dis-je; eſt-ce là une Colonie, qui d'un Païs étranger s'eſt venuë établir ici, & qui auſſi idolâtre de ſes maniéres que nous le puiſſions être, nous autres François, des notres, s'obſtine à ne ſe point habiller comme la Nation à laquelle elle s'eſt unie?

Je ne ſai, me répondit mon Guide, ſi l'on pourroit donner à cette Jeuneſſe le nom de Colonie: toûjours eſt-il ſûr que c'eſt un aſſemblage d'Etrangers de preſque toutes les Nations de l'Europe, deſtinez à être pour un petit nombre d'années, Membres d'une Société qu'on peut apeller, à juſte tître, une République. En effet, elle n'eſt point ſoûmiſe aux Loix qui obligent les autres habitans de ces lieux. Elle a ſes Magiſtrats particuliers, & peu s'en faut qu'une ſouveraine licence ne lui tienne lieu de Loi. Si d'un côté on a ſoin de fournir à petits fraix aux membres de ce corps tout ce qui peut les conduire aux débauches & aux deſordres les plus odieux; d'un autre côté on eſt d'ordinaire aſſez équitable pour les diſpenſer des punitions, que dans tous les autres Etats policez, le crime traîne après lui.

La Ville, continua-t-il, qui renferme cette République dans l'enceinte de ſes murailles, a mérité autrefois, en ſe défendant courageuſement contre ſes Ennemis, le privilége de loger

ces

ces Hôtes inſolens, & d'en ſouffrir patiemment les inſultes les plus outrageantes.

Au reſte, cette République eſt appellée *Académie*, ou bien *Univerſité*; & les plus ſages de ſes Sujets ſe font une occupation ſérieuſe d'aller tous les jours dans de certaines Aſſemblées qu'on nomme *Colléges*, pour y troquer tout ce que leur eſprit & leurs maniéres ont de naturel, contre une certaine érudion, qui depuis long-tems s'eſt brouillée avec la Nature. C'eſt là qu'on aprend à laiſſer là les tons de voix qui répondent aux différents mouvemens de l'ame, pour prendre ceux de la Déclamation, qui dégageant la parole de l'empire du cœur, l'aſſervit à certaines régles biſarres, qui ſont d'autant plus admirées qu'elles s'éloignent de l'uſage ordinaire. C'eſt-là qu'on ſe fait une habitude de reſpecter aveuglément la vénérable Antiquité, & d'impoſer ſilence à la Raiſon & au Sens-commun, dès qu'on entend parler un Ancien, ou ſon Interprète. Enfin, c'eſt-là qu'on aprend à ſoûtenir un ſentiment juſqu'au dernier ſoufle de ſes poumons, & à ſe faire une gloire de prouver, par des raiſonnemens également plauſibles, tantôt qu'une choſe eſt, & tantôt que cette même choſe n'eſt pas. J'en reviens toûjours à cet habillement, dis-je à mon guide; à quoi bon ſe diſtinguer de la ſorte des autres habitans de ces Provinces? Se pourroit-il que cette *Robbe* fût une eſpéce de deshabillé? Et ſeroit-ce la coûtume de ces Meſſieurs de s'aller cou-

coucher à préſent, ou bien de ſortir à cette heure du lit? Il eſt vrai, me repartit-il, que pluſieurs d'entr'eux on aſſez bien bû hier, pour ne ſe lever qu'à préſent, & quelques autres ont déja fait aſſez la débauche aujourd'hui pour être obligez d'aller cuver leur vin; mais la ſeule raiſon de s'habiller de la ſorte, c'eſt la commodité, qu'ils préférent, en véritables Philoſophes, à l'embaras des modes. Il en eſt à peu près de cette longue Robbe, comme du Manteau des anciens Sages, qui étoit toûjours commode, & toûjours de ſaiſon; elle peut ſervir la nuit de couverture, le jour d'habit, & dans le mauvais tems de caſaque; s'il fait chaud, on l'ouvre; fait-il froid, on la reſſerre; & s'agit-il de caſſer les vitres, ou de roſſer le Guet, on la retrouſſe.

Tout en diſcourant de cette maniére, nous nous trouvâmes devant un grand bâtiment vieux & de mauvais air, où le mélange confus de cent voix différentes faiſoit un tintamarre ſi effroyable, qu'on eut juré que tout au moins une vingtaine de perſonnes s'entrégorgeoient là-dedans. La curioſité m'y fit entrer, & j'y démêlai, au travers d'une épaiſſe fumée de tabac, un bon nombre de jeunes gens, qui en criant de toute leur force, trouvoient moyen d'avaler, celui-ci du Caffé, celui-là du Chocolat, tandis que pluſieurs autres s'abreuvoient d'eau de vie, pour ſe préparer l'eſtomac à une débauche ſolemnelle. Elle ſe devoit faire

faire chez un jeune homme qui vouloit célébrer, avec ſes compagnons, l'honneur d'avoir été reçû ce jour-là, parmi les *pédans titrez*, qui ſont authoriſez par Lettres Patentes de cette République, à manquer de ſens-commun, toutes les fois qu'ils en trouveront l'occaſion.

On eut dit que dans ce lieu enfumé, toutes les Langues de l'Europe ſe fuſſent donné un rendez-vous pour ſe diſputer la gloire de fournir les termes les plus énergiques aux jureurs les plus déterminez. Le jeu qui donne d'ordinaire les plus belles occaſions d'éxercer l'art de jurer pathétiquement, n'y manquoit pas; A trois différens Billards, où l'on faiſoit paroître en même tems ſon adreſſe pour le jeu, & ſon talent pour la chicane, on voyoit ſouvent les maſſes & les billes voler en l'air pour le coup le plus facile à décider: mais après avoir bien tempêté, & après s'être dit des injures, qui ſelon le cours ordinaire des affaires du monde, devoient être ſuivis des effets les plus violens, ces prudens éléves de Minerve, ſe réglant ſur les inſtructions qu'elle avoit autrefois données au turbulent Achille, laiſſoient là prudemment les voyes de fait; ils n'alloient pas même *bouder*, comme fit ce Héros devant les murs de Troye. Ils ſe calmoient entierement & ſe remettoient à jouer avec toute la tranquillité poſſible. Modération très louable, ſi elle venoit d'un principe de Chiſtianiſme.

Pendant que dans cet endroit-là il régnoit un mêlange confus de Paix & de Guerre, j'entendis d'un

d'un autre côté des grands éclats de rire, qui me firent prêter attention à ce qui pouvoit en être la cauſe. C'étoit un grand Flandrin, qui s'érigeoit en diſeur de bons-mots, à la faveur de quelques vieux contes, qui depuis plus de cinquante ans avoient embelli l'Almanac, & fait rire les Laquais & les Savetiers. Son éloquence avoit aſſemblé autour de lui un cercle attentif d'admirateurs, qui l'écoutoient la bouche ouverte, & qui ſe faiſoient une loi de rire à gorge déployée, auſſi-tôt que le Nigaud qui les amuſoit leur donnoit le ſignal en riant le prémier. Celui qui auroit gardé un air froid au milieu de la joie générale, auroit paſſé pour le plus ſtupide des hommes, & pour peu qu'on eut ſoin de ſa réputation; il falloit s'épanouir la ratte comme les autres. Tout ce que les railleries de notre Bel-Eſprit avoient de fin c'étoit des obſcénitez exprimées ſans détour, & capables de dégoûter quiconque n'étoit pas abſolument deſtitué de pudeur & de politeſſe. Si vous avez remarqué, Lecteur, qu'un Peuple entier, dont on admire à juſte tître le bon ſens & l'habileté dans des affaires importantes, confond avec la fineſſe de la raillerie, les équivoques les moins honnêtes, vous ne vous étonnerez pas d'aprendre, que ceux qui, dans ces lieux tumultueux, ſe plaiſoient à ce burleſque infame, étoient juſtement les plus civiliſez qu'on y trouvoit. On voyoit quelques-uns de cette derniére claſſe habillez à la maniére ordinaire;

mais on voioit aiſément qu'ils n'y étoient pas accoûtumez, & on les auroit pris pour des Moſcovites traveſtis qui euſſent mis un habit à la Françoiſe, pour la prémiére fois de leur vie. Ils ne laiſſoient pas d'être magnifiques; mais les différentes piéces qui compoſoient leurs habillemens étoient ſi mal aſſorties, qu'ils ſembloient avoir voulu repréſenter ſur eux un conflict des couleurs les plus opoſées. C'étoient des habits rouges, des veſtes bleuës, des bas blancs, & des oreilles rouges, ou jaunes; ajoutez à cela une grande Perruque, & un petit Chapeau, ou bien un grand Chapeau & une petite Perruque, une longue épée ceinte par deſſus l'Habit, ou du moins par deſſus la veſte, & un air moitié Pédant, moitié Bréteur, & vous vous formerez une idée complette d'un de ces Cavaliers dans ſes Habits de cérémonie. Tandis que je réfléchiſſois ſur ce goût biſarre, deux étourdis, après s'être jetté un *Damier* & des *Dames* à la tête, en étoient venus aux coups de poing; mais étant ſéparez, ils prirent une réſolution plus martiale, & ſuivis d'une centaine de perſonnes, ils mirent flamberge au vent en pleine ruë. Jamais jeunes gens ne ſe batirent avec plus de précaution, & quelques longues que fuſſent leurs brettes, il y avoit toûjours une bonne aune de diſtance entre la pointe de l'un, & l'eſtomac de l'autre. Cependant un de ces prudens Guerriers, reçut une égratignure à la main, par le plus grand hazard du monde;

après

après quoi on ſe jetta entre deux & on les reconduiſit en triomphe comme des Héros de la prémiére claſſe. Je les laiſſai là & croyant avoir aſſez examiné les mœurs de ce Peuple ; je réſolus de continuer mon voyage.

XXVIII. DISCOURS.

VOus voilà donc de retour, Meſſieurs les Guerriers ; je m'en réjouis fort ; ſoyez les très bien venus : quel plaiſir pour les Dames qui ont tremblé, pendant l'Eté, à chaque aparence de Bataille, quel plaiſir de vous revoir pleins de ſanté, brillans de gloire, & tout prêts à donner tête baiſſée dans la Galanterie ! Quel charme pour vous, Meſſieurs, de pouvoir faire à vos Philis, le recit intéreſſant de vos grandes Actions, & de les voir pâlir d'un péril dont vous êtes échapés, ou bien qui ne vous a pas menacé ſeulement, & que vous trouvez pourtant à propos d'inſérer dans le Roman de votre illuſtre Vie. Pour peu que ces Belles ſoient affectionnées à l'Etat, elles ſe trouveront obligées en conſcience de vous dédommager par leurs faveurs, des fatigues de la Campagne ; & vous allez à préſent goûter à long traits les agrémens du Quartier d'hyver, qui ſont la ſeule douceur de la malheureuſe profeſſion que vous avez embraſſée. Toûjours dans la fatigue,

ſouvent dans la diſette, à tout moment environnez de la mort, eſt-il concevable que vous ayez l'eſprit aſſez imbécile pour affronter une ſi grande foule de malheurs, ſans y faire réflexion, ou que vous ayez l'eſprit aſſez fort, pour y réflechir, & pour les affronter pourtant.

On peut ranger dans quatre Claſſes ceux qui ſe font un emploi de tuer leur prochain. Il y en a qui le font par amour pour la Patrie, & ceux là ſont en très-petit nombre; il y en a,

Que l'affreuſe diſette livre
Aux miſères d'un pareil ſort,
Et qui vont chercher de quoi vivre
Dans le ſein même de la mort.

Il y en a qui s'abandonnent, par ambition, à ce parti ſi éloigné de l'humanité; & enfin on en trouve dont l'unique motif eſt le deſir de s'aquérir, avec le tître d'Officier, une eſpèce de droit de ſe donner des airs pendant trois ou quatre mois de l'année. J'admire les prémiers, je pardonne aux ſeconds, je plains les troiſiémes, & je me ris de l'extravagance des derniers, qui achètent ſi cher la maigre ſatisfaction, d'étaler des airs ridicules entez ſur un plumet & ſur un habit galonné. Cependant, à examiner l'affaire de bien près, les ambitieux ne ſeroient-ils pas auſſi extravagans, que ces Amateurs du bel-air, dont je viens de parler? Il eſt vrai qu'on s'eſt plus familiariſé avec le ridicu-

dicule des prémiers, & qu'on a donné depuis long-tems des couleurs brillantes à l'amour de la gloire, & de l'élévation, la peſte la plus pernicieuſe de l'Univers; au lieu que le ridicule de cette Jeuneſſe, qui ne conſidère la qualité de Guerrier que par le plumet & la dorure, n'a pas encore, à la faveur de l'éloquence fleurie des Orateurs & des Poëtes, aquis le privilège de paſſer pour grandeur d'ame.

Supoſons que quatre Guerriers pouſſez par ces différens motifs, ſe trouvent ſur une Bréche; menacez de tous côtez d'un prompt trépas. Le prémier ſe tranquiliſera par l'aſſurance qu'il fait ſon devoir, & qu'il n'agit que par un principe digne d'un homme de probité. Le ſecond pourra ſe flater, que s'il ſe tire de là, ſes Maîtres équitables donneront du mois du pain à un homme qui s'expoſe à mille morts pour leur ſervice. L'Officier du bel air ſe conſolera de l'état violent où il ſe trouve, par l'idée du plaiſir, qu'échapé de ce danger, il goûtera l'hiver, à briller dans les Aſſemblées, & à éblouïr les yeux du beau Sexe, par un mérite dont on s'envelope le matin, & dont on ſe dépouille le ſoir. Et l'Ambitieux ſe ſoûtiendra par l'eſpérance que les hazards qu'il affronte avec intrépidité, lui procureront l'agrément d'avoir ſous ſa conduite quelques centaines de Coquins de plus.

„ Et qu'il pourra, bravant une mort indiſcrette,
„ De ſa folle valeur embellir la Gazette.

Je connois des Guerriers de cette derniére eſpéce qui jouiſſent d'une fortune médiocre, & qui contens d'un habit modeſte, d'une maiſon commode, & d'une table frugale, pourroient couler leur vie dans le calme & dans l'agrément: mais quoi! *reſter chez ſoi à planter des choux*, cela ne ſe peut pas; il faut s'élever aux plus hautes dignitez Militaires, *il faut faire une Fortune éclatante.*

Voilà le langage de tout le monde, *il faut faire Fortune*; il ſemble que tous les talens les plus beaux du corps & de l'Ame ne ſoient donnez aux hommes qu'afin qu'ils faſſent Fortune, & qu'il n'y ait point de ſalut pour ceux qui n'y aſpirent point. Il faut avouer que nous méritons peu cette Raiſon ineſtimable, qui nous ſeroit d'un ſi grand ſecours, ſi nous en faiſions le principe & la régle de toutes nos actions, au lieu d'en faire un reſſort aſſervi aux fauſſes maximes d'un intérêt mal-entendu. Ceux qu'on apelle ſages dans le monde, ne s'y diſtinguent pas d'ordinaire des fous, en s'habituant à éxaminer la véritable valeur des choſes par les principes les plus clairs & les plus indubitables du bon-ſens: point du tout, ils ont de commun avec les inſenſez, la baſſeſſe de n'oſer pas éxaminer les opinions vulgaires: & tout ce qu'ils ont de plus excellent qu'eux, c'eſt de raiſonner con-

conſéquemment ſur des principes auſſi faux qu'univerſellement reçûs.

Il ſemble que l'homme abhorre les ſoucis & les inquiétudes, & tend au repos & à la tranquillité, non ſeulement par un principe de raiſon, mais encore par une eſpéce d'inſtinct. Tout le monde fait de cette tranquillité le but de ſes travaux & de ſes peines, mais tout le monde travaille à reculer toûjours ce but, pour avoir le plaiſir d'y courir toûjours, & de n'y parvenir jamais.

Ce Marchand qui pourroit trouver le repos dans une richeſſe médiocre, s'obſtine à l'attendre des Indes dans des coffres remplis d'Or & de Pierres précieuſes. Ce Guerrier paroît croire qu'un cœur tranquille n'a droit de loger que dans un corps mutilé & couvert de cicatrices. Ils s'efforcent l'un & l'autre, à trouver la félicité, où ils aſpirent, dans les choſes étrangéres où elle n'eſt pas, & ne la cherchent pas dans leur raiſon dans laquelle ſeule ils pouroient la trouver.

* Douce Paix de l'Eſprit, heureux repos de l'Ame,
Source des vrais plaiſirs, ſeul & parfait bonheur,
Le mortel vous détruit, tandis qu'il vous reclame,
Et pour vous aquérir, vous bannit de ſon cœur.

L'Avare vous pourſuit, & d'un fol eſpoir ivre,
Il court vous abimer dans les goufres des flots;

* Imitation vague de la 16. Ode, du 2. livre des Odes d'Horace.

Bien loin de vous atteindre, aux troubles il ſe livre,
Pour amaſſer matiére à des troubles nouveaux.

Qu'il creuſe, affamé d'or, ces avares abimes
Où les Dieux l'ont caché par des ſages arrêts,
Il y pourra trouver cette ſource des crimes;
Mais la tranquilité ne s'y trouva jamais.

Non, pâle adorateur de l'altiere abondance,
N'attens pas ce thréſor de ſes prodigues mains,
De ſa corne qui verſe un ruiſſeau d'opulence,
Ne vois-tu pas couler des fleuves de chagrins?

Sous un ruſtique toît ſe trouve la retraite,
Où l'aimable repos ſe dérobe à nos yeux;
Mais de ſoucis ailez une troupe inquiéte,
Vole autour du lambris des Palais orgueilleux.

L'Ambitieux ſouvent encenſe par le crime
L'Autel enſanglanté du chimérique HONNEUR,
A meſure qu'il monte il ſe creuſe un abîme,
Dont l'aſpect effraïant trouble & glace ſon cœur.

Que le Peuple ébloüi d'une aparence vaine,
Admire le bonheur de ſes fiers Souverains:
Portraits vivans des Dieux, leur amour, ou leur haine,
Eſt l'arbitre du ſort des timides humains.

Mais ſerrée autour d'eux leur garde redoublée
Du Peuple calme en vain les flots tumultueux,
Elle n'arrête pas, dans leur ame troublée,
Des déſirs inquiets le flux impetueux,

Le

Le Voyageur veut fuir le trouble qui l'agite,
Et ſous un autre ciel croit trouver le repos,
Mais triſte compagnon du malheur qu'il évite,
Il traîne en tous Climats la ſource de ſes maux.

Et toi, qui ſur les pas des fiers Héros du Tibre,
A ta folle valeur immoles l'équité,
En trouvant criminel quiconque oſe être libre,
Montes de crime en crime à l'immortalité;

Tu meſures ta gloire aux malheurs qu'elle cauſe,
Dans l'Univers en feu tu cherches ton encens,
Voi croître tes Lauriers, plus ta main les arroſe,
Des pleurs des malheureux, du ſang des innocens.

Scélérat admiré dont les crimes deviennent,
A l'abri du ſuccès, les titres du Héros,
Dans le chemin ſanglant, où tes fureurs t'entraînent,
Quel objet pourſuis tu? Quel objet! le repos.

Le repos! Mais toûjours l'inſatiable gloire,
Aux plaiſirs du triomphe arrache les Guerriers,
Et ne leur fait jamais trouver dans la Victoire,
Qu'une route applanie à de plus beaux Lauriers.

Mortel infortuné, rempant ſous la chimére,
Veux-tu toûjours ſervir, né pour la liberté?
Ton bon-ſens du repos eſt le Dépoſitaire,
Et l'arbitre abſolu de ta félicité.

D'un bien toûjours futur que l'attente peu ſage
Cede au choix d'un bonheur ſûr, préſent, accompli,

En bornant tes desirs étends ton hétitage,
Un desir resserré vaut un desir rempli.

Oui, va jouïr des droits de ton indépendance,
De ta seule Raison esclave bien-heureux,
Dans ta modicité va trouver l'abondance,
Et tire ta grandeur des bornes de tes vœux.

Couvert de ta vertu, Philosophe intrépide,
Alors tu peux braver les orages du Sort,
Saisir de chaque instant l'utilité solide,
Et goûter des plaisirs affranchis du remord.

Pour moi, j'ose, nourri des préceptes d'Horace,
M'élever au dessus du Peuple forcené;
Et n'en point distinguer, sage dans mon audace,
Un Roi, de ses desirs esclave couronné.

Pour calmer mes chagrins assez souvent j'allie
L'amusement des Vers à l'effort des raisons
Et du double coupeau la touchante folie
Fait l'effet sur mon cœur des plus sages leçons.

XXIX. DISCOURS.

APrès avoir fait encore un voyage de huit à neuf lieuës, je me trouvai dans une Ville, qui ne le céde à aucune autre de l'Univers pour le Commerce, pour la sageſſe de ſes Loix, & pour la magnificence de ſes Bâtimens. Mais ce

ce qu'on y peut d'abord remarquer de desagréable, c'eſt que l'air y eſt très-épais, & mêlé de certaines vapeurs groſſiéres, auſſi dangereuſes pour l'eſprit que pour le corps de ceux qui le reſpirent.

Cette ſuperbe Ville eſt habitée moitié par des Créatures humaines, & moitié par de certains Animaux, qui pour l'extérieur reſſemblent extrémement à des Hommes, mais qui au lieu d'être animez par un eſprit raiſonnable, n'ont qu'un inſtinct aveugle qui les pouſſe vers les richeſſes, comme les autres Brutes ſont pouſſées vers les choſes néceſſaires à leur conſervation.

Si l'on n'a jamais remarqué que le ſimple Inſtinct méne les Etres deſtituez de raiſon vers leurs fins, par des moyens plus ingénieux que n'en ſauroit inventer la raiſon même la plus éclairée, on pourra l'obſerver facilement dans ces Brutes à figures humaines dont je viens de parler.

Ils poſſédent au ſuprême degré tous les arts qui peuvent contribuer à remplir leurs coffres, d'un argent dont tout l'uſage conſiſte à en gagner encore d'autre, & qu'ils laiſſent à leurs Héritiers, ſous la condition tacite qu'ils ne s'en ſerviront jamais, & qu'ils tâcheront encore de l'augmenter. Ne diroit-on pas que la richeſſe fût un dépôt qui leur fut confié par la Fortune, & auquel comme fidéles dépoſitaires, ils ſe fiſſent un cas de conſcience de toucher ? Parmi ces hommes aparens, l'Amitié, & les autres

tres liens de la ſociété humaine ſont abſolument comtez pour rien. Ils ſe font une eſpéce de gloire de la lacheté de leurs ſentimens, & traitent de foibleſſe les généreux deſirs qu'ils remarquent aux hommes véritables, d'employer leur bien à procurer de l'utilité & de l'agrément à leurs prochains, & ſur tout à leurs amis. Ils débitent comme la Sentence la plus grave & la plus raiſonnable, que *l'amitié ne doit point aller juſqu'à la bourſe.*

Les plaiſirs innocens, qui délaſſent les perſonnes ſenſées des travaux que leur profeſſion exige d'eux, ſont preſque inconnus à la claſſe d'habitans, dont je dépeins ici le caractère, & la conduite. Les ſeuls divertiſſemens qui ſoient du goût de la plûpart d'entr'eux, ce ſont les plus infames débauches qu'une volupté brutale puiſſe inventer. Il ne trouvent rien de ſolide que le gain, & rien d'agréable que le crime.

On ne connoît point parmi eux le plaiſir tranquille & ſatisfaiſant qu'on goûte dans la compagnie de quelques amis de merite qui ſe communiquent leurs lumiéres par des entrétiens, où le mèlange du ſérieux & de l'enjoué occupe & délaſſe tour à tour.

On n'y voit point ces Sociétez où les deux Sexes, animez par un deſir louable de plaire, fônt des efforts pour polir leurs maniéres, & où ils aquierrent l'un & l'autre cet air libre & dégagé, ſans lequel le mérite le plus ſolide rebute bien ſouvent, au lieu de ſe rendre agréable. La plû-

plûpart des Aſſemblées qu'on y trouve, ſont compoſées, d'un côté de filles que leurs méres ont gardées dans la maiſon juſques à l'âge de dixhuit à vingt ans ſans leur faire voir aucune compagnie; & ſans leur aprendre rien que les maximes les plus rafinées d'une ſavante lézine; & de l'autre côté, de jeunes gens qui ont apris leur monde à l'Academie de L., en ſe ſoulant réguliérement tous les ſoirs, en courant les ruës toutes les nuits, & en ſe faiſant éviter du beau-ſexe, par la brutalité qui règne dans toute leur conduite.

Imaginez-vous des Cocs & des Poules qu'on lâche les uns contre les autres, qui ſe voiant pour la premiére fois de leur vie, ne ſavent s'il faut aprocher ou reculer, & à qui la Nature fait prendre enfin le parti de s'aprocher reciproquement. Il en eſt tout de même de ces jeunes gens; dabord ils ont en ſe voyant un certain air interdit & embaraſſé, duquel ils paſſent bientôt à une familiarité impolie qui les confond avec la plus vile populace. Les Cavaliers peu accoûtumez à quelques égards pour le Séxe, animent d'ordinaire la converſation par les maniéres de jurer les plus groſſiéres qui tiennent lieu de l'eſprit & du badinage agréable qu'on voit briller dans les Sociétez polies; on ſe met en train de plus en plus; les plus impertinentes équivoques ſe mêlent aux juremens; le jeu de main ſuit de près ces ſpirituelles railleries; & l'Aſne de la Fable, qui pour baiſer ſon Maî-

tre,

tre, lui jetta impertinemment ſes pates ſur les épaules, dépeint aſſez au naturel les careſſes dont ces jeunes gens régalent les compagnes de leurs divertiſſemens.

Après ce beau prélude on ſe met à jouër: & quoi que ce ſoit d'ordinaire pour très-peu de choſe, ces Tables dreſſées pour le jeu, ſont autant de Théatres où l'on repréſente, de la maniére du monde la plus vive, toute l'infamie d'une ame baſſe & intereſſée. A la moindre perte, on voit le chagrin peint ſur le viſage de ceux qui ont des millions dans leurs coffres, & le moindre gain leur inſpire une joye inſultante, qu'ils font éclater ſans aucun ménagement.

Il ne faut pas s'étonner qu'on ait donné ſi peu d'éducation à cette partie du peuple, de laquelle je tache de faire ici un fidelle tableau; une meilleure ne ſeroit à ces jeunes gens d'aucune utilité. Leurs Peres ne les élévent pas pour avoir de la politeſſe dans leurs maniéres, du goût dans l'eſprit, & des ſentimens généreux dans l'ame: nullement, on leur trouve l'ame belle à proportion de l'avidité naturelle qu'ils ont pour le gain, & on eſt content de leur eſprit, à meſure qu'on y voit de la diſpoſition à ne pas laiſſer infructueux leur noble penchant pour les richeſſes. Leur mérite eſt taxé ſelon les biens qu'ils ſont cenſez de poſſéder; & ſupoſé que trois de ces êtres entrent dans une Compagnie où le bruit de leurs thréſors les a devancez, vous verrez par l'acueil qu'on leur fera, non

qui

qui a le plus de probité, non qui a l'eſprit le plus ſociable; mais qui a cent mille francs, qui deux cens mille, & qui trois cens mille. Ce n'eſt pas tout, leurs propres maniéres indiquent leurs richeſſes; leur orgueil, & leur air froid & mépriſant, proportionnez au nombre de leurs piſtoles, paroiſſent dire à tout le monde;

„ Dans un coffre rempli de rares qualitez,
„ J'ai cent mille vertus en écus bien contez.

Eſt-il concevable que des gens qu'on confond avec des créatures raiſonnables, & qui ont des vuës pour leur intérêt qui approchent ſi fort du raiſonnement, fondent l'eſtime qu'ils font d'eux mêmes & des autres, ſur un certain nombre de piéces de métail, qui n'auroient aucune influence ſur leur intérieur, ſi elles ne produiſoient dans leurs ames certains ſentimens, par leſquels ils ſont eſſentiellement diſtinguez des hommes véritables? On peut aſſez comprendre que parmi des créatures de cette eſpèce, il ne ſauroit régner cette galanterie, qui eſt l'effet d'une vanité délicate. Leurs mariages ſont une partie principale de leur négoce; & l'on ignoreroit preſqu'entiérement parmi eux tout commerce de tendreſſe, ſi quelques filles, à l'aide des Commis de leurs Péres, ne faiſoient ſouvent leurs preuves de fertilité avant que d'être reçues.

Il ſemble que les Etrangers qui ſe viennent fixer

fixer dans ce lieu, & qui ont eu quelque humanité en y entrant, changent de nature pour être aſſortis à ce corps, dont ils vont devenir membres; & l'on diroit que les ſentimens humains n'y ſauroient avoir droit de bourgeoiſie. Pour être perſuadé de la vérité de ce que je viens d'avancer, on n'a qu'à entrer dans un endroit nommé le Caffé Gaſcon, & éxaminer attentivement les diſcours de ceux qui s'y aſſemblent. Si l'on veut voir encore un échantillon de la Jeuneſſe originaire de cette Ville, qu'on aye la patience de paſſer une heure dans le Caffé Royal, où les fils des plus riches Citoyens viennent étaler leurs veſtes de brocard d'or, & faire les honneurs des magazins de leurs Péres. Je ne me ſerois jamais attendu à voir l'air Petit-Maître répandu ſur la figure de ces Meſſieurs, qu'aſſurément la Nature n'a point deſtinez à être ridicules de cette façon-là. Cependant, ils ſont Petit-Maîtres; ou du moins ils font tous leurs efforts, afin de paroître tels; & avec un air déhanché, un pied tourné en dedans, des bras dont ils ne ſavent que faire, & lès maniéres du monde les plus gauches, ils affectent des phraſes cavaliéres, & des airs évaporez: mais bien loin de ſe rendre, à l'exemple de leurs originaux, d'agréables fous, ils réüſſiſſent mal à les copier, qu'ils deviennent des ſots dégoûtans, & inſuportables.

Je ne ſai par quel travers d'eſprit, les Nations étrangéres veulent de toute force prendre

dre le ridicule de nos jeunes François pour un modéle du bon air & du ſavoir vivre. On devroit prendre garde que *n'eſt pas Petit-Maître qui veut*; & que de même que le naturel doit s'unir avec l'étude pour faire les grands génies, il faut auſſi que ces deux choſes concourent pour compoſer le caractère de Petit-Maître. Or là Nature n'a donné qu'aux François le privilège de le devenir ſans peine; & elle paroit leur avoir départi, préférablement aux autres Nations, toutes les qualitez requiſes pour une brillante extravagance. Nos jeunes gens naiſſent avec un cerveau éventé, un air aiſé & prévenant, une effronterie cavaliére, & une vivacité d'eſprit qui rend leur folie plus propre à plaire que la ſageſſe même des autres Nations: pour peu qu'ils cultivent ces heureuſes diſpoſitions ils ſont bien-tôt perfectionnez dans l'art d'être impertinens, ſans choquer par là, que les ſeules perſonnes raiſonnables, qui ſont en ſi petit nombre, qu'elles ne méritent pas d'entrer en ligne de compte. Les autres Peuples ont reçu en partage un bon ſens naturel, un flegme propre à les faire agir par réflexion, & un air grave & poſé, digne de l'excellence de leur nature. Avec toutes ces qualitez ils peuvent ſe former un caractère original de ſageſſe; n'ont-ils pas tort de le négliger, pour copier foiblement un caractère dont ils devroient s'efforcer de ſortir, s'il leur étoit naturel?

AVERTISSEMENT.

ON trouvera peut être que cette piéce n'eſt qu'un tiſſu de contradictions, & que j'y donne continuellement un eſprit & une ame à des êtres que j'exclus du nombre des hommes; mais j'avertis le Lecteur que je ne ſuis pas Carteſien, & que j'admets l'ame des Bêtes.

D'Honnêtes gens ont cru que le Caractère que j'ai domé aux habitants de la ville en queſtion eſt faux en pluſieurs de ſes parties. Ils s'en ſont formé cette idée en partie par leur faute, & en partie par la mienne; Ils n'ont pas pris garde à une diſtinction, que je poſe d'abord comme la baze de tout mon diſcours. Je diviſe tous ces habitans en deux portions égales; l'une de ces claſſes eſt compoſée d'hommes véritables, & l'autre de certains Etres, qui n'ont de l'homme que la figure. Il n'y a point de ville dans l'Univers à qui une pareille diſtinction ne fit honneur. Mais je ne l'ai pas fait ſentir aſſez dans tout le corps de cette piéce; je rémédie à cet inconvenient dans cette ſeconde édition; On verra même ſans peine qu'en retouchant ce diſcours, j'ay adouci un grand nombres d'expreſſions trop crues, & même outrées.

XXX. DISCOURS.

Réflexions ſur le BON-MOT.

LE Bon-mot eſt proprement la ſaillie d'un eſprit vif, dans laquelle la nouveauté, & la juſteſſe ſont réunies dans une même idée exprimée avec force & avec préciſion. Il emprunte la plus grande partie de ſon agrément, de l'A-PROPOS.

On peut donner le tître de Bon-mot, d'une maniére générale à toutes les Saillies, à qui ma définition convient; cependant on ne l'aplique d'ordinaire qu'aux Saillies que le ſel de la raillerie aſſaiſonne.

Le Bon-mot eſt plûtôt imaginé, que penſé; il prévient la Méditation & le Raiſonnement; l'eſprit qui vient de le concevoir ne voit ſouvent qu'après coup le tour heureux de cette Penſée, & le ſens étendu & fin qu'elle renferme. Il eſt tout étonnné d'avoir ſi bien réüſſi.

C'eſt d'ordinaire le Hazard qui fait naître le Bon-mot; comme il découvre ſouvent les plus beaux Diamans à ceux qui ne les cherchoient pas; mais les Pierres-précieuſes ne ſe trouvent d'ordinaire que dans les Mines, & le hazard ne fait gueres briller le Bon-mot que dans un Eſprit vif, & dans une imagination riche.

La même penſée conçûë & exprimée de la même maniére, eſt ſouvent une ſottiſe chez un Sot, & un Bon-mot chez un Homme d'eſprit. Cette maxime n'eſt pas de moi ; & toute la gloire qui m'eſt réſervée ici, c'eſt d'en développer le ſens, & d'en faire voir la vérité.

La plûpart des Bons-mots conſiſtent dans des tours d'expreſſion, qui ſans la moindre gêne offrent à l'eſprit deux ſens également vrais ; mais dont le premier, qui ſaute d'abord aux yeux, n'a rien que d'innocent ; au lieu que l'autre qui eſt le plus caché, renferme ſouvent une malice ingénieuſe.

Cette duplicité de ſens n'eſt autre choſe dans un homme deſtitué de génie, qu'un manque de préciſion ; il ne ſait pas exprimer ce qu'il penſe, par des mots qui ne ſoient ſuſceptibles que d'une ſeule ſignification.

Dans un Homme d'eſprit, cette même duplicité de Sens eſt une adreſſe, par laquelle, ſans donner dans le faux, il ſait faire naître, deux idées différentes, dont la plus cachée dévoile à ceux qui ont la fineſſe d'y pénétrer, une Satyre délicate qui demeure cachée à une pénétration moins vive.

Quelquefois ce qui fait le Bon-mot n'eſt autre choſe que l'heureuſe hardieſſe d'une ſeule expreſſion apliquée à un uſage peu ordinaire. Souvent la force d'un Bon-mot ne conſiſte point dans ce qu'on dit, mais dans ce qu'on ne dit pas, & qu'on fait ſentir comme une conſéquence

ce naturelle de nos paroles, ſur laquelle on a l'adreſſe de porter l'attention de ceux qui nous écoutent.

Tous les Bons-mots ne ſont pas capables de ſoûtenir le recit, & encore moins la Preſſe: ils ne doivent ſouvent leur mérite qu'aux circonſtances, qui les ont accompagnez, & qu'il eſt plus aiſé de ſentir que de dépeindre.

Rarement le Bon-mot part-il d'un eſprit raſſis: il eſt d'ordinaire l'effet de quelque paſſion de l'ame, qui communique ſa chaleur au cerveau. Il faut une eſpéce d'Enthouſiaſme pour les Bons-mots, comme il en faut pour la belle Verſification.

C'eſt ſur tout l'enjoûment qu'inſpire la bonne chére, qui eſt la ſource de ces ingénieuſes Saillies; les eſprits que les alimens nouveaux font bouillonner dans nos veines, & les ſubtiles vapeurs d'un vin pris ſans excès, ſont très capables de cauſer ces agréables tranſports. Le moyen de dire des Bons-mots à Jeun?

Il eſt certain que pour dire de Bons-mots il faut de l'eſprit & de l'imagination: il eſt plus certain encore qu'on ne ſauroit que manquer de ſageſſe, quand on ſe fait une profeſſion de dire des Bons-mots. Ceux qui briguent ce vain honneur, ne manquent jamais de nous faire eſſuyer mille pauvretez, pour trois ou quatre Saillies marquées au coin du Bon-goût.

J'ai déja dit que la réflexion & l'étude n'entrent point dans l'eſſence des Bons-mots; par

conſéquent ceux qui cherchent le hazard qui les offre à l'eſprit, au lieu de l'attendre, doivent étourdir leur raiſonnement, & ſe livrer à une imagination échauffée, qui n'ayant que la Fortune pour guide, s'égarera vingt fois dans des conceptions frivoles contre une ſeule fois qu'elle rencontrera la rare harmonie du *juſte* & du *nouveau*.

Tout ce qu'ils diſent n'eſt preſque que tours biſarres, penſées tirées, termes hazardez, phraſes précieuſes, & froides alluſions; Tout ce mêlange fait un jargon obſcur & ridicule, qui révolte le Bons-ſens, & ne rencontre des Admirateurs que parmi ceux qui trouvent beau ce qu'ils n'entendent pas.

Quoique le Bon-mot ne ſoit pas l'effet de la méditation, il eſt ſûr pourtant, que les Saillies de ceux qui ſe ſont habituez à une éxacte méthode de raiſonner, ſe ſentent de la juſteſſe de leur eſprit.

Ces Perſonnes ont enſeigné à leur imagination, quelque vive qu'elle ſoit, à obéïr à la ſévérité de leur raiſonnement; & leur vivacité, dans le tems même que leur Raiſon n'y préſide pas, accoûtumée à être reſtrainte dans de juſtes bornes, s'y tient par une eſpéce d'habitude.

C'eſt, peut-être, faute de cette éxactitude de raiſonnement, que les Anciens ſe ſont ſi fort trompez ſur la nature des Bons-mots & de la fine Raillerie.

Par-

Parmi les traits d'Eſprit que leurs Admirateurs ont tranſmis à la Poſtérité, il y en a très-peu qui ſoient dignes du titre de Bon-mot; la plû-part ne ſont que des équivoques froides, qu'à peine le Pont-neuf pardonneroit à un Tabarin.

Un Ancien de réputation diſoit, qu'il *ne s'étonnoit pas que l'Or étoit d'une couleur ſi pâle puiſque tant de gens couroient après.*

Un autre a dit, à l'occaſion d'un Voleur nommé *Chalcus*, c'eſt à dire Cuivre, *qu'il faloit bien qu'il ſe fit de grands vols à Athènes puiſque les murailles n'y étoient que de terre, dans le tems que les Voleurs y étoient de Cuivre.* On croira, peut-être, que cette derniére pointe eſt partie du faux eſprit de quelque Sophiſte Grec, & l'on aura de la peine à l'atribuer à l'illuſtre Démoſthène. C'eſt pourtant lui qui en eſt l'Auteur. Ouî ce Génie du prémier ordre, dont l'éloquence étoit l'ame du Peuple Athénien, & l'Arbitre de tous les mouvemens de ce vaſte Corps compoſé de tant de Parties différentes, échouoit ſouvent contre l'écueil de la raillerie.

Dans le ſens puéril de ſes Bons-mots étiques.
On ne reconnoit point l'Auteur des Philippiques.

Cicéron, peu content de s'être élevé par ſon Génie ſupérieur, aux plus hautes Dignitez de l'Empire Romain, voulut briguer encore le tî-

tre de diſeur de Bons-mots; mais ſa prodigieuſe vanité avoit encore plus d'étendue que ſon eſprit, & tout le fruit de cette ambition fut de dire force mauvaiſes Plaiſanteries qui lui attirérent un bon nombre de puiſſans ennemis.

Après une rencontre où Pompée avoit eu du deſanvantage, un Sénateur de ſon Parti s'en conſoloit, ſur ce qu'il reſtoit encore ſept *Aigles* dans leur Camp; *Cela ſeroit admirable*, répondit Ciceron, *ſi nous faiſions la guerre aux Pies & aux Corneilles.* Il y auroit eu du ſens dans cette repartie, ſi les *Aigles* qui ſervoient de drapeaux aux Légions Romaines, n'avoient pas été d'argent, & par conſéquent très-mal propres à faire la guerre à des Oiſeaux.

Une autrefois voyant un Orateur qui avoit le cou fort enflé; *On voit bien*, dit-il, *que cet homme-là eſt trop enflé dans ſes Harangues.* Enfin la plûpart de ces lumiéres de la Gréce & de Rome, ſachant peu l'art de railler finement, nous ont laiſſé des rebus & des Quolibets, déguiſez ſous le nom ſpécieux d'Urbanité & de ſel Attique.

Je m'étonne fort que les Daciers & les autres Savans croyent bien défendre les jeux de mots de Plaute contre les critiques ſenſées d'Horace, en alléguant en faveur de ce Poëte comique, le ſuffrage de Cicéron. Ne voit-on pas aſſez que cet Orateur, en lui donnant tant d'aplaudiſſemens, a prodigué de l'encens à ſon propre tour d'eſprit?

Dans

Dans le tems que Meſſieurs Beautru & de Roquelaure avoient à la Cour, la brillante réputation d'être Diſeurs de Bons-mots, il ne leur étoit pas permis de parler naturellement, & l'on avoit réſolu de trouver Bon-mot tout ce qu'ils diroient. On ne les croyoit pas Diſeurs de Bons-mots, parce qu'ils railloient finement; mais on trouvoit leurs railleries fines, parce qu'on les ſupoſoit Diſeurs de Bons-mots.

C'étoit le prémier de ces Meſſieurs, ſi je ne me trompe qui dit un jour, pour deſigner un homme diſſimulé, *qu'il étoit batiſé de faux ſel, qu'il n'entroit que par de fauſſes-portes, qu'il ſe ſervoit toûjours de faux fuians*, à quoi il ajoûta encore toute une tirade de ſemblables Phraſes, dont je n'ai pas trouvé à propres de me charger la Mémoire. Il y a de l'aparence qu'il n'a donné cette fadaiſe, que pour une fadaiſe. On a voulu cependant à toute force que ce fût un trait d'eſprit; & l'on diroit qu'il fut défendu d'imprimer un Recueil de Bons-mots, ſans y accorder une place à celui dont je viens de parler.

Non content d'accorder à ces Meſſieurs une aveugle admiration, tout le monde s'efforçoit à les imiter; On n'entroit jamais dans une Compagnie, ſans cinq ou ſix Bons-mots qu'on avoit eu ſoin de compoſer chez ſoi. Mais, après avoir été des heures entiéres dans un état violent; ſans pouvoir accoucher de ces *ſaillies étudiées*; après avoir remué Ciel & Terre, pour tourner la converſation

ſation du côté dont les Bons-mots devoient partir, on ſe retiroit ſouvent avec le chagrin de n'avoir pû s'en délivrer, ou bien, de n'avoir pas réüſſi à faire admirer le fruit de ſa méditation.

J'aurois eu de la peine à ajoûter foi à ce trait d'Hiſtoire, ſi je ne connoiſſois un Poëte, qui ne ſe produit jamais dans une Compagnie, ſans avoir fait auparavant proviſion de dix ou douze impromptus choiſis dans ſon porte feuille. Mais il ſe prend plus finement à débiter ſes Vers, que les Diſeurs de Bons mots ne débitoient leur Proſe; & il ne manque jamais de mener avec lui un Ami ſtilé à faire naitre l'heure du Berger pour ſes impromptus. Auſſi quand par hazard cet ami lui manque, c'eſt un homme dépaïſé, ſa vivacité eſt éteinte, & ſa veine tarie.

Peut-être que l'eſprit le plus fécond en Bons-mots, n'en a jamais dit ſix en ſa vie qui méritent l'aprobation d'un homme raiſonnable. On n'a qu'à conſulter les meilleurs Recuils de ces traits d'eſprit, on verra que la définition que Martial donne d'un Livre en général, leur convient d'une maniére toute particuliére. Voici à peu près comme ce Poëte s'exprime:

En vain d'un ſot orgueil un Ecrivain s'enivre;
Bien du mauvais, un peu de bon,
Et du médiocre à foiſon,
Voila ce qui s'apelle un Livre.

XXXI. DIS-

XXXI. DISCOURS.

JE vous ai promis, Meſſieurs les Savans, de vous adreſſer quelquefois la parole, & je prétens bien m'aquiter de cette promeſſe. Ce n'eſt pas que j'eſpére de vous deſabuſer de votre mérite; je ſai trop bien que vous ne raiſonnez pas, & qu'on eſt incorrigible, quand pour ſe tirer de ſes erreurs on ne ſe laiſſe pas guider par les lumiéres de la raiſon. Tout mon deſſein ne tend qu'à faire voir aux autres Hommes, les foibles fondemens ſur leſquels ils fondent l'eſtime qu'ils ont pour vous, & les titres glorieux qu'ils vous prodiguent. Je vous ai entretenus une autre fois ſur l'inutilité des Sciences qui ſont l'objet de vos travaux, & je crois avoir montré ſuffiſamment, que votre attachement pour les minuties de l'Antiquité, votre recherche de l'origine des mots, les ſoins que vous employez à déchifrer les Médailles; en un mot, que toutes vos études n'ont guères plus de mérite qu'une parfaite fainéantiſe. *Le moyen*, dites-vous, *de comparer un Homme qui méne une vie oiſive, à un Savant laborieux, qui paſſe réguliérement tous les jours, douze heures dans ſon Cabinet, ſans ſe permettre le moindre relâche?* Douze heures, Meſſieurs! c'eſt beaucoup en vérité; quand même vous vous attacheriez à des Etudes véritables

ritablement utiles, je ne m'étonnerois plus que l'eſprit & le bon-ſens fuſſent ſi rares parmi vous. Quel feu d'imagination ne s'éteindroit pas par un travail ſi aſſidu? Quelle pénétration d'eſprit n'en ſeroit point émouſſée? Vous vous imaginez ſans doute, que plus on étudie, & plus on fait de progrès, & que dans douze heures on aprend davantage qu'en ſix. Je ne ſuis pas de votre ſentiment, & je vous ſoûtiens qu'en ſix heures on aprend davantage qu'en douze. Le paradoxe eſt fort, mais il n'en eſt pas moins véritable.

Vous devez ſavoir par expérience, que les forces de l'eſprit, comme celles du corps, ſont ſujettes à s'épuiſer: vous n'ignorez pas encore que les progrès qu'on fait dans les études, dépendant de la juſteſſe & de la pénétration de l'eſprit, s'affoibliſſent à meſure que l'eſprit ſe laſſe. Vous me permettrez bien de conclure de ces deux véritez, que, quand on pouſſe l'étude plus loin que ne peuvent aller les forces de l'ame, cette aplication eſt vaine, & qu'on ceſſe d'aprendre. Ce n'eſt pas tout; je ſoûtiens encore qu'alors on deſaprend, & que les idées dont on ſurcharge le cerveau, ne ſervent qu'à embrouiller, & même à effacer en partie les idées que la mémoire pouvoit contenir auparavant avec facilité. Il en eſt à peu près de cela, comme d'un Vaſe rempli de quelque liqueur juſqu'aux bords, ſi vous y verſez encore quelque liqueur nouvelle, non ſeulement celle-ci s'enfuira; mais elle

elle entraînera encore une partie de l'autre, qui ſans cela ſeroit facilement reſtée dans le Vaſe.

Je ne parle ici que de la plus ſaine partie des Savans, c'eſt à dire de ceux qui veulent aranger dans leur cerveau quelque choſe de ce qu'ils liſent: & j'avouë que mon raiſonnement ne conclut point contre ceux qui travaillent ſeulement pour leur Recueil, & non pas pour leur mémoire. Ces derniers peuvent donner au Public de gros volumes, & paſſer pour Auteurs du premier ordre; cependant ils ne ſavent rien: tout ce qu'ils ont de ſavant c'eſt leur Recueil; & ſi quelque malheur les en privoit, à peine garderoient-ils une teinture légére du fruit de leurs veilles. Ils s'atachent plûtôt à un métier qu'à l'étude, & n'ont garde de fatiguer leur eſprit dont il ne ſe ſervent preſque point. Un Forgeron, un Charpentier, peuvent travailler des journées entiéres; rien n'empêche ces Savans d'en faire de même.

Pour moi qui ne connois point d'étude ſans pénétration, je ne ſaurois m'enfermer toute ma vie dans un Cabinet; j'aime mieux que par une viciſſitude auſſi agréable qu'utile, le ſérieux de l'étude me faſſe goûter davantage les plaiſirs innocens, & que l'agrément de ces plaiſirs m'entretienne dans l'enjoûment néceſſaire pour étudier avec fruit.

Pour aujourd'hui c'eſt bien aſſez d'étude,
Ne la pouſſons jamais juſqu'à la laſſitude.

Mes

Mes chers Livres adieu, je vais à l'Opéra;
Sans ſavoir ce qu'on y joûra:
Car de ces grands Acteurs la Troupe un peu hardie
Tour à tour repréſente Opéra, Comédie.
Et Tragedie.
Mais on joûra
Ce qu'on voudra,
De l'humeur dont je ſuis, tout me divertira.
Loin la ſotte Raiſon qui n'eſt jamais contente.
Entrons à tout hazard. Pas une ame vivante
N'eſt encore au Parterre, & pourtant il eſt tard;
Dans les Loges perſonne, excepté ce Vieillard,
Qui toûjours échauffé d'imaginaires flammes,
Attaque impunément la vertu de ces Dames.
On dit que tête à tête il ne s'y riſque plus;
Il ſait ce qu'il en coûte à des Amours perclus,
De trouver un objet, dont la malice noire,
Pour les faire enrager, leur céde la Victoire.
Voici pourtant, dix, ou douze Officiers,
Du Parterre trop large ordinaires piliers.
Des Coëffes j'en vois trois ou quatre,
Dans les deſerts du ſombre Amphithéatre.
Actrices je vous plains, chacune de ſa part,
A peine pavera ſes mouches & ſon fard.
Cependant la toile eſt levée,
Je vois paroître une groſſe crevée,
Brûlant en vain pour les divins apas
De cet Adonis gros & gras.
Que ſon air emporté peint bien la jalouſie!
Et qu'elle a bonne grace à faire la harpie!

Peut-

Peut-être un peu d'Original.
Entre-t-il dans cette Copie,
Enfin elle ne fait pas mal.
Convenons-en encor, le Sieur de Touv.....
Eſt bon Acteur, a la voix belle;
Je lui ſouhaiterois fort des charmes moins dodus,
Et la taille d'un pied plus haute;
Je ſai, s'il ne l'a pas, que ce n'eſt pas ſa faute,
Ce n'eſt pas la mienne non plus.
*Quelle Vénus! Ciel! quelle Büſe!
Quel air embaraſſé! quelle mine confuſe!
Par ces geſtes déconcertez,
Que les jeux & les ris ſont mal repréſentez!
A cette inaction n'eſt-il point de reméde?
La Belle, on te prendroit pour Petit-Jean qui plaide.
Eh que font-là ces bras pendus à tes côtez?
Mais quelle affreuſe diſſonance?
Ciel! l'Orcheſtre n'y ſonge pas,
Il eſt du moins d'un ton trop bas,
Et l'Acteur en courroux en maudit l'ignorance.
Bachiche en vain fait ſigne à ces Brouillons,
Et du Concert troublé veut bannir la diſcorde:
Eh fi! Meſſieurs, allez racler vos Violons
Chez les Danſeurs de Corde.
Se pourroit-il que D.....
N'entendit pas ces ſons irréguliers?
On diroit qu'à toute avanture
Cet illuſtre bat la meſure:
Mais non, ce diſeur de rébus,
Qui non ſans droit d'habileté ſe pique,

Sait

Sait de cet Opéra confus
Auſſi-bien régler la Muſique,
Qu'il en régle les Revenus.
Voyez un peu la nonchalance
Dont le Sieur Aléxandre danſe;
Croit-il, le ſot Cabrioleur,
En danſant devant nous, nous faire trop d'honneur?
Et l'ambition de nous plaire
Ne ſauroit-elle entrer dans ſon cœur mercenaire?

Mais voila l'Opéra fini, j'en ſuis en vérité bien-aiſe; quelque diſpoſition que j'aye à me divertir de tout, l'Opéra eſt un plaiſir trop peu naturel pour m'attacher long-tems.

A moins qu'on ne ſoit ſavant dans la Muſique, ces roulemens perpétuels, ces accords languiſſans & trop uniformes, rendent le cœur attentif ſans le toucher; cette attention le laſſe peu à peu; le dégoût ſuit de près la laſſitude, & je me ſerois déja endormi plus de vingt fois ſans l'harmonie éveillée des Chœurs. A dire vrai, c'eſt cet agréable tintamare qui me plaît le plus de tout l'Opéra, & qui excite dans mon cœur ces mouvemens de gayeté, qui doivent faire le principal but d'un raiſonnable Muſicien, s'il s'en trouve de cette ſorte-là.

J'ai tort de n'être pas plus habile, & de ne pas prêter à ces Accords dificiles une oreille plus ſavante; j'en conviens: mais avec la permiſſion des Maîtres de l'Art, il me ſemble qu'ils ne devroient pas tant compoſer, dans le deſſein de plaire

plaire aux profonds Muſiciens, comme eux, que dans la vûë d'agréer à tous ceux qui ont un cœur & des oreilles.

Il eſt bien ſûr que les régles de la Muſique ne ſont point arbitraires; & au lieu de ſe faire une gloire de la biſarrerie laborieuſe de ſes accords, un habile Compoſiteur devroit mettre ſon Art à ſavoir toucher les cœurs de ceux-là même, qui ignorent s'ils ſont touchez ſelon les régles ou non.

C'eſt aſſez de raiſonnement;
Ecoutons la petite Piéce.
Quel eſt donc cet Objet charmant
Avec un air d'Agnès de la plus ſotte eſpéce?
Son ton de voix niais gâte ce qu'elle dit.
Quoi donc, Monſieur de Trouv...
Ne ſauriez-vous à l'aimable Iſabelle;
Donner un peu d'eſprit.
Il faut encore que je gloſe,
Sur l'Animal qui fait le Rôle d'Amoureux,
Quelle mémoire! il eſt ſi malheureux
Qu'il n'y ſauroit fixer quatre ou cinq mots de Proſe;
De ſa bouche ſans peine un ſens ne peut couler,
Et juſqu'à *je vous aime*, il lui faut tout ſoufler.
Si la Raiſon & la mémoire,
Sont toûjours en divorce entr'eux,
Il eſt fort naturel de croire
Que cet homme eſt judicieux.

Voici paroître Colombine,

Tout charme en elle, tout ravit,
Viſage, port, voix, taille,
Avant qu'encor elle ait rien dit,
Tout parle en elle, & parle avec eſprit.
Veut-elle faire la Soubrette,
Son babil étourdit, & cependant il plaît;
Et quand elle fait la coquette,
Elle paroît l'être en effet.
Qu'elle eſt, ſur tout, charmante Actrice
Quand elle pleure, en Bérénice,
De Titus Arlequin les comiques rigueurs!
Souveraine de tous les cœurs,
Dès qu'elle gémit, & ſoûpire,
Elle nous arrache des pleurs;
Et dès que l'enjoûment ſuccéde à ſes douleurs,
Elle nous fait pamer de rire.
Pour toi qui fais ici les Rôles des Benets,
Croi-moi, renonce au bonheur de nous plaire,
Tu parois encore trop niais,
Pour copier ton propre caractère.

Ceux que le rare tour d'eſprit
De Dominique autrefois divertît
De tes geſtes encor, Arlequin, daignent rire,
C'eſt beaucoup dire:
Mais tu devrois t'étudier
A prononcer les Vers, ſans les eſtropier.
On ne ſauroit qu'à tort exercer la critique
Sur ce petit Acteur, tant qu'il fait le Comique:
Mais dès qu'il veut me faire fondre en pleurs,
Chauſſant le Cothurne tragique,

D'un

D'un air burleſque il dépeint ſes malheurs,
Et me fait malgré moi, rire de ſes douleurs.

XXXII. DISCOURS.

J'Etois encore dans l'âge où la Vanité l'emporte d'ordinaire ſur la Prudence, quand un jour je me hazardai à lire dans une Compagnie des Vers de ma façon. Ils furent généralement aprouvez, par la grande raiſon que l'Auteur étoit préſent. De cette lecture, comme il étoit naturel, la converſation ſe tourna ſur la Poëſie, & me donna l'occaſion de ſoûtenir, d'une maniére peu circonſpecte, une maxime très véritable, qui confond les Vers médiocres avec ceux qui ſont abſolument mauvais. On me demanda là deſſus malicieuſement ſi je croyois mes Vers au deſſus du médiocre? La demande m'embaraſſa : cependant, préférant une ſincérité orgueilleuſe en aparence à une fauſſe modeſtie, je répondis, que des Vers, ſans être tout-à-fait mauvais, & ſans être dans le genre médiocre, pouvoient bien ne pas être excellens : que la Poëſie médiocre n'ayant ni grandes beautez, ni grands défauts, n'étoit pas propre à toucher le cœur ni à revolter le jugement, & ne pouvoit que plonger dans l'ennui, un Lecteur ſur lequel elle ne faiſoit aucune impreſſion.

Qu'il y avoit au contraire des Vers, qui par leurs beautez & par leurs défauts, étoient tour à tour la cauſe du plaiſir du Lecteur, & l'objet de ſa critique, que par là ils l'empéchoient de tomber dans une inaction languiſſante, & méritoient ſelon moi, d'être préferez à ce qu'on appelle vers médiocres.

On parut content de ma réponſe; cependant je ſûs qu'elle avoit déplu comme pleine de vanité, & qu'on auroit ſo haié que j'euſſe répondu modeſtement, que mes Ouvrages étoient médiocres, & même qu'ils ne valoient rien du tout.

En effet, cette repartie auroit été dans les règles de la bien-ſéance, quoi qu'impertinente au ſuprême degré, devant le tribunal de la Raiſon; puiſqu'il eſt impoſſible qu'un homme faſſe des Vers, quand il eſt perſuadé qu'il en fait de mauvais. Il ſe peut que l'on danſe, quoi qu'on ſoit convaincu que l'on danſe mal; on peut y être forcé par une bien-ſéance raiſonnable, dont on auroit mauvaiſe grace à ſe vouloir diſpenſer : mais rien ne peut forcer à rimer, un homme, en dépit de ſon peu de génie; & il n'eſt pas croyable qu'on faſſe, ſans aucune contrainte, & de propos délibéré, une action par laquelle on eſt ſûr de ſe rendre ridicule.

Les fauſſes idées qu'on ſe forme de la modeſtie extérieure, qui ſe répand ſur les maniéres, & qui ſe fait ſentir dans les diſcours, ont leur ſource dans l'erreur où l'on eſt ſur la mode-

ſtie

ſtie de cœur, ſans laquelle le plus parfait mérite ne nous arracheroit qu'un peu d'eſtime ſans réüſſir à s'attirer notre amour.

On s'imagine d'ordinaire que la modeſtie ne conſiſte que dans une opinion deſavantageuſe de nous-mêmes, qui nous cache nôtre mérite, ou du moins qui ne nous en laiſſe entrevoir qu'une partie; & l'on n'eſt modeſte, ſelon ce ſentiment, qu'à proportion qu'on s'aveugle ſur les bonnes qualitez dont la Nature nous a véritablement favoriſez. Conformément à cette règle, une Fille bien faite doit, par modeſtie, donner un démentir à ſon miroir, & n'avoir pas pour elle ſeule, ni le teint frais, ni les traits réguliers. Et un Homme d'eſprit ſera modeſte, quand il ſe croira à peine diſtingué d'un eſprit vulgaire.

Sérieuſement, il eſt honteux de réfléchir ſi peu ſur ſes devoirs, dans le tems qu'on va ſottement s'élever juſqu'aux aſtres qui n'ont rien de commun avec nous. On en meſure avec exactitude la hauteur & la diſtance, tandis qu'on prend pour règle de ſa conduite, des chimères qui revoltent la Raiſon dès qu'elle daigne y jetter les yeux. Se peut-il qu'on veuille dégager la Vertu de l'empire de la Raiſon; & qu'on ſe faſſe un devoir de former des idées fauſſes ſur quelque ſujet que ce puiſſe être? S'il y a du mérite à ſavoir donner à chaque choſe ſon véritable prix, comment peut-il y avoir de la vertu à ne ſe pas connoître ſoi-même, & à ne

point accorder à ſes bonnes qualitez l'eſtime qui leur eſt due. La Juſtice, cette Vertu éclairée par laquelle on donne à chacun ce qui lui apartient, renverſe entiérement ces fauſſes idées de la modeſtie; être injuſte à l'égard de ſoi-même, c'eſt la plus déraiſonnable de toutes les injuſtices. Nous ſommes, nous-mêmes, les prémiers objets des devoirs qui nous ſont impoſez; & c'eſt envers nous-mêmes que nous ſommes le plus fortement obligez à pratiquer toutes les Vertus.

L'homme s'eſtime naturellement au delà de ſon mérite; & c'eſt ſans doute par cette raiſon qu'on a crû devoir le jetter dans une extrêmité contraire, pour faire entrer ſon cœur machinalement dans le juſte milieu de la Vertu. Mais laiſſons aux Jardiniers à ſe ſervir de cet art, pour redreſſer la tige d'un arbre courbé. Il faut autant qu'il eſt poſſible, dégager la Vertu du mouvement machinal. Pour rendre l'homme vertueux, il ne s'agit pas de le jetter dans de fauſſes maximes, il s'agit de l'éclairer & de le faire raiſonner juſte; c'eſt là l'unique méthode le corriger, digne de l'excellence de ſa nature. Voici la maniére dont je voudrois définir la modeſtie raiſonnable.

La modeſtie eſt une eſtime qu'on fait de ſoi-même, exactement proportionnée à ſon mérite, & fondée ſur une parfaite connoiſſance de ſes vertus & de ſes vices.

Qu'on ne craigne point que ce ne ſoit pas là

là cette modeſtie que nous prêche le Chiſtianiſme ; & que l'orgueil puiſſe jamais naître d'une eſtime que nous faiſons de nous-mêmes, à laquelle notre mérite ſert de régle & de meſure. L'exacte connoiſſance de ſoi-même, n'embraſſe pas ſeulement nos bonnes qualitez, elle embraſſe auſſi nos défauts. Sur tout elle ouvre les yeux aux plus parfaits des hommes, ſur leur inexactitude à s'aquiter des grands devoirs qu'exigent d'eux leurs talens extraordinaires. Celui qui ne ſe connoit point cette pareſſe à répondre par ſa conduite à ſes bonnes qualitez, ignore ſon plus grand défaut. L'opinion qu'il forme de ſon mérite eſt diſproportionnée, il ne ſauroit paſſer pour modeſte.

La connoiſſance de ſoi-même, telle que je viens de la dépeindre, eſt plus propre à nous mortifier qu'à nous inſpirer du mépris pour nôtre prochain ; elle rendroit l'homme le charme & l'agrément de la Société. L'homme d'eſprit avec elle, ne ſeroit ni Railleur piquant, ni Critique outré : ſon humanité adouciroit ce que la critique a naturellement de rude ; & jamais il ne feroit briller des traits d'eſprit, que ceux qui peuvent plaire innocemment. Avec elle le Savant, ſans fermer les yeux ſur ſes lumiéres aquiſes par de grands travaux, ſe contenteroit de former de juſtes idées de ſon ſavoir, & ne mépriſeroit pas les autres hommes à proportion du tems qu'il a la patience de reſter dans ſon Cabinet. Enfin, avec cette parfaite connoiſſan-

ce de ſoi-même, on poſſéderoit cette modeſtie raiſonnée, qui renferme preſque toutes les autres bonnes qualitez.

J'avoue que l'opinion vulgaire ſur la modeſtie, eſt plûtôt ridicule que dangereuſe, & qu'il n'y a que quelques ſots de la plus baſſe eſpéce, qui forment d'eux-mêmes une opinion trop deſavantageuſe, que cette lâche modeſtie ſeule eſt capable de juſtifier en quelque ſorte.

Si la Raiſon veut que cette eſtime proportionnée à notre mérite loge dans nos cœurs, il eſt raiſonnable encore qu'elle ſe faſſe ſentir dans nos diſcours, quand nous ſommes forcez à parler de nous-mêmes; & je ſoutiens que dans cette occaſion, il y a une eſpéce de grandeur d'ame à oſer dire ſans détour ce que l'on penſe. Ce n'eſt point être modeſte que d'exténuër nos avantages. Eviter de parler de ſoi-même en bien & en mal, c'eſt là le caractère de la véritable modeſtie. Celui qui à tout moment fait ſonner haut le terme orgueilleux de *moi*, fait indubitablement trop d'eſtime de ſes vertus, & ne mépriſe pas aſſez ſes défauts. Ceux qui parlent toûjours à leur deſavantage, ne différent de ceux qui ſe louent toûjours, qu'en ce que leur orgueil a pour compagne la diſſimulation, & qu'ils ont un vice de plus, que les ſincéres admirateurs d'eux-mêmes. Nos propres vices dont nous affectons de nous accuſer, ſont d'ordinaire des vertus exceſſives que nous eſpérons qu'on prendra au rabais, & qu'on reduira à leur juſte

valeur,

valeur, en les dégageant de notre modeſtie. Si l'on avoue le peu de ſoin qu'on a de ſon bien, on eſpére que cette idée de *prodigalité*, paſſant dans l'eſprit de ceux qui nous écoutent, ſera rectifiée, & ne deviendra que celle de *libéralité*. Le deſſein de celui qui s'apelle étourdi, ne tend qu'à faire concevoir la vivacité de ſon eſprit; celui qui convient de ſa Vanité, la veut effacer par cet aveu; & peut-ètre ne veut-il faire penſer qu'au mérite ſur lequel ſa vanité ſe fonde. Mais ces énigmes de l'amour-propre n'en impoſent à perſonne, & tout le monde en trouve la clef dans ſes propres ſentimens.

Il y a d'autres perſonnes qui déclarent leur défauts avec candeur, ſans vouloir les faire paſſer pour des vertus, & qui même s'attachent à en montrer le ridicule & l'extravagance. Mais les vices à l'égard deſquels on agit de cette maniére, ſont de ces vices qui n'engendrent point le mépris, & qui en dépit de la Raiſon ſont quelquefois plus eſtimez que des vertus. On avoûra, par éxemple, qu'on eſt chatouilleux ſur l'honneur; on prouvera même que rien n'eſt moins raiſonnable que cette petiteſſe d'eſprit; mais on n'aura garde d'avouër qu'on manque de courage, & qu'après avoir reçû un ſoufflet, on ne voudroit point s'expoſer encore à ſe faire tuër. On déclarera cavaliérement qu'on n'a pas beaucoup de Piété & qu'on eſt très criminel de ce coté-là; mais on ne conviendra jamais qu'on manque de probité, & qu'on eſt indigne

du titre d'honnête-homme. Bien des gens s'attaqueront ſans rougir ſur leur attachement pour la grandeur & pour les dignitez, dans le tems qu'ils cacheront avec ſoin leur attachement pour les richeſſes; attachement tout auſſi mépriſable que l'autre, & beaucoup plus mépriſé.

Vanité plus rafinée encore que tout cela; on *confeſſe* les défauts de cette nature pour faire croire qu'on n'en a que de ce caractère, & que notre ame n'eſt ſuſceptible que de beaux vices qui en caractériſent la grandeur & l'élévation.

Encore un coup, une marque indubitable de modeſtie, c'eſt de ſe taire ſur ſon propre chapitre, & d'abandonner aux autres l'examen de ſes vertus & de ſes défauts: mais le diſcours d'un homme raiſonnable contraint à parler ſur ſon propre ſujet, ſont des images fidèles de ſes ſentimens; il ſait accorder ſa modeſtie avec ſa candeur, & ne croit point devoir fonder une vertu ſur les ruines d'une autre.

XXXIII.

XXXIII. DISCOURS.

REFLEXIONS sur le Caractère des ESPRITS-FORTS & des INCREDULES.

M'Etant proposé de faire quelques recherches sur la nature de la Religion, je crois utile de commencer par developer le caractère de ceux qui en sont les Ennemis déclarés. Ce sont ces personnes qui ont réüssi à rendre odieux le têrme d'*Esprit-fort*, qui désigne naturellement la plus haute perfection de l'Ame. Ce sont ces personnes, qui font parade de deux Opinions les plus monstrueuses qui soient jamais sorties de la bizarrerie de l'imagination Humaine. En un mot, ce sont ceux dont les uns forcent leur Raison à entrer dans les chiméres d'*Epicure*, & dont les autres s'abiment dans les obscurités impénétrables de *Spinosa*.

Je prie très-humblement un tas de Petits-maîtres, qui se donnent un air d'Irréligion, de ne se pas imaginer que je leur fasse l'honneur de les avoir en vuë. Il n'y a rien à démêler dans leur caractère, qui saute aux yeux. S'ils n'avoient pas rompu tout commerce avec le Sens-commun, ils verroient eux-mêmes, de la maniére

niére du monde la plus claire, qu'ils ſont les êtres les plus mépriſables qui puiſſent être produits par un concours fortuit d'Atomes ; ou par une aveugle Fatalité, loi unique d'un *Monde Eternel*, ou rien n'eſt Cauſe, & où tout eſt effet. Fonder ſon incrédulité ſur la crédulité la plus vaſte pour un Athée dogmatizant ; croire en *Toland* ou en *Bayle*, pour ne pas croire en Dieu ; décider ſur les choſes les plus importantes, ſans examen, ſans recherches, ſans idées ; Tourner en ridicule tous les gens éclairés qui ont été l'admiration de tous les Siécles ; inſulter à la Divinité même, avec l'inſolence la plus brutale ; enfin ſupléer à ſon ignorance & à ſa ſottiſe, par la nouveauté des railleries, que l'Impieté fournit, & ſe procurer ce déteſtable agrément au mépris des plus affreux dangers ; voilà les traits qui forment le Caractère d'un libertin du bel-air : Caractère qui fait l'opprobe du Genre-Humain, & dont on pourroit conſidérer l'extravagance comme ſouverainement riſible ſi elle n'étoit pas déplorable au ſupréme degré. Ceux qui ſe trouvent dans un égarement ſi funeſte ſe dévoilent à quiconque a le ſimple Sens-Commun. Il ſeroit très-néceſſaire de les dévoiler à eux-mêmes : Mais la Raiſon peut-elle avoir priſe ſur des gens qui ſont les dupes de Sophiſmes ſi groſſiers ? Le ſeul moïen de les ramener, eſt caché dans les treſors inépuiſables de la miſéricorde & de la longue attente de Dieu.

Pour les honnêtes-gens, touchés du triſte ſort de

de ces malheureux, ils ſont portés, par un principe de charité, à former pour eux des vœux qu'on regarde d'ordinaire comme des malédictions. Humainement parlant, ces victimes de la plus déteſtable vanité ne ſauroient être ſauvées des terribles cataſtrophes que la mort doit leur attirer, un jour, ſi non par la pauvreté, la miſére, la maladie, la douleur; en un mot, par tous les châtimens dont la Divinité ſe ſert pour faire rentrer les hommes en eux-mêmes.

Ceux que je voudrois développer à leur propre raiſon & à celle des autres, ſont des Incrédules d'une eſpéce plus noble en aparence. Ils prétendent mépriſer la Religion par connoiſſance de cauſe; ſelon eux, ils ne décident qu'après un mûr examen; ce n'eſt que par les plus profondes recherches, que la Supériorité de leur eſprit a ſaiſi le moïen de ſecouër le joug des Opinions vulgaires; il n'admettent rien qui ne ſoit démontré; en avançant avec précaution dans la route de la vérité, ils ſuivent pas à pas des idées claires & diſtinctes, ils s'arrêtent dès que le flambeau de l'Evidence ne les guide plus. Voilà les traits ſous leſquels ils ſe peignent eux-mêmes, & ſous leſquels ils ſont admirez par leurs Sectateurs, comme des génies du prémier ordre, comme les ſeuls ſages. Voïons avec impartialité, ſi des éloges ſi magnifiques ne leur font pas trop d'honneur.

En général on conſidére ces Meſſieurs comme des Génies doüés d'une rare pénétration, & d'une

d'une force de raiſon peu commune. Je ne m'en étonne pas. Les hommes vulgaires ont les yeux trop foibles pour diſtinguer entre l'*extraordinaire* & le *merveilleux*, entre le *nouveau* & l'*excellent*. Ils doivent naturellement ſuppoſer de vaſtes lumiéres à un homme, qui oſe quiter les routes batuës, ſe faire un ſyſtême à part, & tenir tête lui ſeul à tout ce que le Genre-Humain a jamais produit de plus ſavant & de plus ſenſé. Des objections qui ne ſe ſont jamais offertes à leur eſprit, & qui tirent un air plauſible de l'incompréhenſibilité de certaines matiéres, doivent les éblouïr, les étonner, & les porter à ne conſidérer qu'avec le plus profond reſpect ce Philoſophe ſi hardi & ſi clair-voïant.

Ce reſpect & cette admiration pour ce Docteur de l'Athéïſme, lui ſont des Diſciples de ceux qui ont un cœur corrompu, ou une tendreſſe exceſſive pour la *Nouveauté*; tandis que d'autres petits eſprits, dont la raiſon eſt plus timide, ou dont les Mœurs ſont plus innocentes, ſe contentent de plaindre un ſi grand homme de ce qu'il fait un ſi mauvais uſage de ſon génie, & de déplorer le ſort de la Réligion deſtituée d'un pareil Défenſeur.

Il ſeroit utile d'arracher des eſprits communs une prévention d'autant plus dangereuſe, qu'elle leur eſt naturelle; & il ſeroit facile d'y réüſſir, pourvû qu'ils daignaſſent prêter attention à des raiſonnemens qu'on peut comprendre, ſans avoir des lumiéres fort étenduës.

Je

Je dis que cette prévention eſt dangereuſe, elle l'eſt indubitablement. Il eſt probable que la vérité ſe trouve dans les ames qui ont le plus de force, dans les génies les plus tranſcendans. Si elle peut être poſſédée, il eſt naturel qu'elle le ſoit par des perſonnes qui ont les plus grands talens, pour la démêler d'avec les aparences trompeuſes. Par bonheur ce préjugé eſt deſtitué de tout fondement, & il ſuppoſe évidemment ce qui eſt en queſtion. Sans doute qu'il y a de la Supériorité d'eſprit à reſiſter au torrent des *Opinions* reçuës, & à ſe fraïer des *routes* nouvelles, ſi ces *Opinions* ſont des erreurs, & ſi ces *routes* ménent à des vérités clairement démontrées. Mais pour être en droit de reconnoitre, dans la ſingularité des Sentimens d'un *Eſprit-fort*, le Caractère d'un génie Supérieur, il faut prémiérement ſe prouver à ſoi même, que ces Sentimens ſont les fruits d'un raiſonnement exact, d'une pénétration, qui ne pouſſe point ſes recherches au-delà de la netteté & de la clarté des idées. Si l'on voit diſtinctement que la *Singularité* des Opinions des *Eſprit-Forts* a ce ſçeau de l'Evidence, je conviens que l'admiration, dont on les honore, eſt juſte. Mais quelle raiſon a-t-on d'en avoir de ſi grandes idées, s'ils n'abandonnent les routes ordinaires, que pour s'égarer dans des chemins particuliers? L'audace & la vanité caractériſent-elles une raiſon peu commune, un génie tranſcendant? S'il en eſt ainſi, que d'habiles

biles gens dans le monde ! Que notre Siécle a bien raiſon de s'arroger le titre d'éclairé ! Qu'il eſt aiſé de ſe diſtinguer par les talens de l'Eſprit !

J'avouë que l'*Eſprit d'examen*, cette noble hardieſſe qui nous porte à ne puiſer nos ſentimens que dans nos propres recherches, eſt une qualité très-digne de l'excellence d'une créature raiſonnable. J'avouë encore, que cette qualité peut ſe trouver en ceux qui ſuivent des routes ſinguliéres, qu'ils s'égarent ou non. Mais prémiérement, cette noble hardieſſe eſt plutôt une diſpoſition du cœur, qu'une qualité de l'eſprit ; elle marque moins une grande étenduë de raiſonnement, qu'un certain courage, qu'une certaine fermeté. D'ailleurs, de quel droit refuſer cette généreuſe diſpoſition à ceux qui admettent le Syſtême de la Religion ? Eſt-il contradictoire qu'un grand nombre de perſonnes ait une conviction éclairée de l'exiſtence d'un Dieu, & de la néceſſité de l'honorer par un Culte Religieux ? L'examen ne peut-il pas aboutir à aprouver une Opinion, auſſi bien qu'à la rejetter ?

Diſons quelque choſe de plus : je crois qu'il eſt aiſé de prouver, qu'il n'y a pas plus de Supériorité d'eſprit dans celui qui adopte d'une maniére raiſonnable un *Sentiment vrai & ſingulier*, que dans celui qui adopte d'une maniére raiſonnable une *Opinion vraïe & commune*. Suppoſons qu'ils examinent, l'un & l'autre, d'une maniére digne de l'excellence de leur Nature,

Nature, deux Sentimens différens reçûs par la Multitude. Suppoſons que l'un, découvrant le *Foible* de l'Opinion qu'il examine, s'écarte ; & que l'autre, ſentant le *Vrai* de l'Opinion dont il recherche la nature, l'admette & l'enchaîne à ſes Notions rectifiées. Suppoſons enfin que l'examen de ces deux Sujets demande un égal degré de lumiéres; Quelle différence imaginable y a-t-il dans la conduite & dans l'opération de ces deux Eſprits? Quel mérite, quel génie peut-on attribuer à l'un, qui ne convienne préciſément & dans le même dégré à l'autre?

On me dira peut-être, qu'un examen impartial fait par l'eſprit humain dans un parfait ſilence des paſſions, aproche de l'impoſſibilité: *Celui qui par le moien de l'Examen reſte dans une Opinion Commune, mais vraye peut avoir tiré du ſecours, pendant ſes recherches, de l'autorité du grand nombre, de l'amour de ſa réputation, & de l'attachement qu'il a pour ſa fortune; Mais celui qui s'écarte des idées vulgaires n'a pas un pareil apui, & il faut mettre ſur le compte de ſa Supériorité d'eſprit, toute la force qu'il n'a pû emprunter de ſon intérêt.*

Je conviens que cette Objection eſt plauſible; Quoique la Vérité ſoit entiérement indépendante de nos intérêts, il peut arriver néanmoins qu'un Amour-propre preſque imperceptible ſe gliſſe dans les operations de notre eſprit, lors même qu'il ſe perſuade, qu'en cherchant la

vérité, il eſt uniquement animé par l'Amour de la vérité, Dès qu'on ſouhaite qu'un ſentiment ſoit vrai, on lui donne un certain degré de probabilité qui n'eſt point du reſſort de l'Evidence, laquelle ſeule doit être l'arbitre de nos Opinions. Si, par bonheur, un tel ſouhait a pour objet une *Vérité*, il peut contribuër à nous la faire ſentir, & à nous en convaincre ; & toute la facilité qu'il donne à nos recherches, doit être retranchée de la juſteſſe & de l'étenduë du génie.

Mais ceux qui trouvent la *Vérité* dans des routes inconnuës au Vulgaire, ne ſeroient-ils aidez dans leurs découvertes par aucune paſſion, par aucun intérêt? leur Raiſon eſt-elle de néceſſité dans un parfait équilibre, pendant tout le cours de l'Examen? Ils ſe trompent fort, s'ils ſe l'imaginent. Le deſir de paſſer pour Ortodoxe, & d'établir ou de conſerver par là ſa fortune, eſt-il la plus forte paſſion d'une Ame qui ſe pique de Supériorité d'eſprit? Nullement : ceux qui veulent paſſer pour des génies d'un certain ordre, trouvent d'ordinaire, dans cette vanité, leur paſſion dominante: Cette paſſion, très-criminelle quand on ne la renferme pas dans de juſtes bornes, a quelque choſe de noble & de ſublime, qui défend l'Ame contre les impreſſions de tout intérêt groſſier. Un Homme amoureux de l'étenduë de ſes lumiéres, verra quelquefois, avec la plus généreuſe inſenſibilité, la ruine de toute ſa fortune ;

tune ; & ſera atterré par la mauvaiſe réuſſite d'un Ouvrage, dont il avoit conçu une haute opinion, qu'il ſe flatoit de communiquer au Public, & d'étendre juſqu'aux races futures. Une Ambition ſi impétueuſe, ſi maîtreſſe de l'Ame, ſeroit-elle abſolument étrangére à ceux qui déterrent la Vérité à l'écart, & loin des yeux vulgaires? Ne peut-elle pas leur prêter les ſecours les plus puiſſans, & faciliter conſidérablement leurs recherches ? Perſuadés, que l'Opinion que je combats ici, eſt l'opinion générale des hommes qui ont de la peine à ne pas attacher une idée de Supériorité d'eſprit à la ſingularité des ſentimens, ils doivent naturellement mettre à profit cette chimére du Public, & s'en ſervir pour prendre le rang ſur les autres Philoſophes. Ce deſir ardent de ſe diſtinguer peut leur ouvrir les yeux ſur ce qu'il y a de faux dans un Sentiment reçu, & rendre leur vue plus perçante, & plus capable de développer la vérité d'une Opinion peu commune ou entiérement nouvelle. Juſqu'ici par conſéquent, les choſes ſont du moins égales ; & celui qui trouve la vérité hors du chemin battu, trouve dans ſa vanité un ſecours équivalent à celui qu'un autre peut puiſer dans le deſir d'établir ſa fortune, en paſſant pour *Ortodoxe*.

Ce n'eſt pas tout. Je me crois en état de démontrer, que dans le cas dont il s'agit ici, la Supériorité d'eſprit doit être naturellement, du côté de ceux qui s'attachent aux Opinions reçues.

Si de ceux qui aiment la ſingularité dans les Sentimens, j'ai écarté cette Populace vicieuſe ou extravagante, qui ne ſe pique de Libertinage que par air. Si je n'ai ici en vuë que les Docteurs de l'Irreligion, il me doit être permis d'un autre côté de ne faire attention qu'aux Défenſeurs éclairés des ſentimens reçus, & de perdre de vuë la multitude aveugle & pareſſeuſe, qui s'imagine de *croire*, & qui, à parler proprement, *ne croit rien.* En oppoſant ainſi gens éclairés à gens éclairés, je ſoûtien qu'il faut infiniment plus de génie & de connoiſſances, pour faire briller ſes lumiéres dans la Réligion, que pour ſe diſtinguer par elles hors de la Religion.

Je prens ici le terme de *Religion* dans ſon ſens le plus étendu, pour la Doctrine qui nous enſeigne l'exiſtence d'un prémier Etre & la néceſſité de l'honorer. Cette Doctrine ſubſiſte de tout tems; elle a été univerſellement reçuë, dans tous les Siécles, par toutes les Nations civiliſées; elle paroit avoir une convenance naturelle avec l'Ame humaine, qui eſt capable de la déterrer en elle-même, ou du moins qui la reçoit d'ordinaire ſans effort, dès qu'on la lui propoſe. C'eſt là l'unique raiſon qu'on puiſſe rendre de ſa grande étenduë. On ne ſauroit guère défendre cette Doctrine, que par des armes uſées. Les argumens dont on s'eſt le plus ſervi pour l'apuïer, ſont préciſément les preuves les meilleures. Celui qui en veut être un Défen-

Défenſeur brillant & diſtingué, & qui auroit honte d'emprunter ſes opinions de l'Autorité & du Hazard, doit avoir paſſé ces preuves en revuë. Il faut qu'il n'y ait mis le ſceau de ſon aprobation, qu'après l'examen le plus ſcrupuleuſement exact. Après en avoir développé toute la force, il voit que la gloire de l'Invention lui eſt preſque inacceſſible; & qu'il ne ſauroit guére avoir que le mérite de mettre dans un meilleur jour, ce qu'on a penſé avant lui. On a d'ordinaire de ce mérite des idées trop baſſes. Il faut avoir plus de génie qu'on ne penſe, pour développer toute la force d'une preuve, pour la préſenter de toutes ſes différentes faces, pour en faciliter la conception par le ſecours d'une Méthode naturelle & aiſée, & pour en exprimer les différentes propoſitions dans un ſtile clair & débaraſſé. Il faut ſe connoître en raiſonnement, pour avoir de cette ſorte d'habileté la haute opinion qu'elle mérite.

On auroit tort cependant de s'imaginer que cette Matiére ſoit entiérement épuiſée, & qu'elle ne puiſſe plus fournir de raiſonnemens nouveaux. L'eſprit humain n'épuiſe jamais un ſujet. Se le mettre dans l'eſprit, c'eſt donner dans une erreur dont notre pareſſe naturelle n'aime que trop l'intéreſſante illuſion. Mais c'eſt ici que brille véritablement la ſupériorité de génie; il s'agit de rencherir ſur tout ce que l'Univers à jamais produit de grands hommes; il s'agit de pénétrer dans ſa propre nature, de

fouiller dans ce qu'elle a de plus caché, & de faire de ſes facultés les plus ſecrettes des routes qui nous ménent à l'Etre ſuprême; il s'agit de percer plus avant, que n'ont fait tous les Philoſophes des Siécles paſſés, dans les entrailles de la Nature; & de démêler par tout un deſſein & des vuës qui marquent un Auteur infiniment bon, ſage, puiſſant. Voilà des travaux dont le Succès marque évidemment un génie vaſte, & un raiſonnement auſſi exact qu'étendu.

Des Eprits de cet ordre trouvent encore de nouvelles occaſions de ſe diſtinguer, en défendant le Syſtème de la Religion contre les attaques toûjours nouvelles des Libertins. Il faut les ſuivre dans les abîmes du doute, & tacher de les fixer à quelques principes. Il faut continuellement démêler le faux des Sophiſmes les plus ſéducteurs. Il faut ſans ceſſe leur faire ſentir, que l'incompréhenſibilité de certains Sujets eſt l'unique baze de leurs difficultés les plus impoſantes; & qu'ils péchent contre leurs propres maximes, en fondant leurs preuves ſur des termes deſtitués d'idées.

Telle eſt, par exemple, la fameuſe Objection contre la Création du Monde. *On ne ſauroit produire ce qu'on ne poſſéde pas; par conſéquent il eſt impoſſible qu'un Etre, qu'on ſuppoſe immatériel, ait donné l'exiſtence à cette vaſte Etenduë de Corps qui nous environnent.* Une Diſtinction Métaphyſique & obſcure ne deſtruit point

point cette eſpéce de Preuve; elle ſe détruit elle-même, dès qu'on y prête attention. Pour être en droit de faire cette Objection, il faut la fonder ſur une idée nette & diſtincte. Il n'eſt pas queſtion ici de *produire* comme les Etres créez *produiſent*, en donnant à la Matiére qui exiſte déja une nouvelle forme, un nouvel arrangement de parties. Il s'agit de *faire exiſter ce qui n'exiſtoit pas.* Les Etres bornés ne ſauroient donner ce qu'il n'ont point, parce qu'ils n'ont pas la vertu de *créer* ou de *produire.* Mais pour ſoûtenir qu'une Intelligence toute puiſſante ne ſauroit donner ce dont elle eſt deſtituée elle-même, il faut avoir une idée nette de la *Faculté de créer*, de la *vertu Productrice*; & il eſt certain que notre eſprit eſt entiérement inacceſſible à cette idée dont nous ne découvrons pas la moindre image dans tout l'Univers.

Mais il s'agit ici de peindre les Eſprits-forts, & non de les refuter. Nous avons vû quel degré de ſupériorité de génie il faut pour défendre, d'une maniére diſtinguée, la Doctrine généralement reçue touchant la réalité de la Religion. Examinons s'il eſt beſoin du même degré d'habileté, pour lui porter des attaques, & pour briller dans l'Incrédulité. Pour faciliter cet examen, qu'il me ſoit permis d'entrer dans une diſcuſſion une peu étenduë.

Il y a beaucoup d'aparence que la Doctrine de l'Exiſtence d'une Cauſe Prémiére, & de la néceſſité d'un Culte Religieux, a été d'abord

répanduë parmi les Hommes par Tradition ; & qu'on n'a pas eu beſoin pour les en convaincre, d'un grand effort de raiſonnement. Cette doctrine paroît toute faite pour l'Homme ; elle répond à ſes deſirs, & à l'amour invincible qu'il a pour ſon exiſtence & pour ſon bonheur. Il y a un fond inépuiſable d'eſpérances, dans quelque état déſeſpéré qu'il ſe trouve, il ne ſauroit ſe réſoudre à ſe reconnoître malheureux ſans reſſource ; il a de l'horreur pour l'anéantiſſement, & il s'ouvre ſans peine aux idées flateuſes d'un Etre auſſi infini en bonté qu'en puiſſance, capable de tarir la ſource de ſes miſéres, ou de l'en dédommager dans une autre vie. D'ailleurs il voit que cette idée, fondant la diſtinction entre le Vice & la Vertu, bride les puiſſans, ſoûtient les foibles, & affermit l'ordre néceſſaire dans la Société. Ses penchans les plus naturels, apuïés de ſes réflexions ſur la néceſſité de l'ordre, ſont encore ſoûtenus par mille preuves qui ſautent aux yeux, & que la contemplation de la Nature prodigue à la moindre attention. Tant de forces réünies lui font embraſſer, ſans peine, la vérité de cette Doctrine : Il ne la trouve point abſtruſe ni d'une recherche difficile, non plus que d'autres Vérités qui en découlent, & qui aïant de la liaiſon avec l'intérêt général de tout le Genre-Humain, doivent naturellement, ſi elles ſont fondées, être acceſſibles aux moindres efforts de raiſonnement.

Je

Je crois qu'elles doivent paroître telles à tout Eſprit ennemi du préjugé, & dépendant uniquement de l'évidence. Je ſuis perſuadé que ſi les Hommes avoient voulu embraſſer le *Vrai*, qui va pour ainſi dire à leur rencontre, au lieu de s'en éloigner, pour avoir le plaiſir de le chercher dans les routes inconnuës, la Raiſon de tous les Hommes auroit tiré des mêmes principes les mêmes conſéquences, au-moins dans les Matiéres les moins épineuſes.

Malheureuſement, la Vanité humaine ne s'eſt point accommodée de cette uniformité de Sentimens. Ceux qui ont prétendu briller par leur eſprit, voïant avec indignation leurs lumiéres perduës dans celles de la Multitude, las de croire les mêmes choſes avec de vils Artiſans, avec de ſimples laboureurs, ont voulu faire bande à part, & ſe donner un éclat qui leur apartint en propre. Ils ont mis la Subtilité à la place du bon-Sens, & à force de pouſſer leurs rafinemens, & de leur ménager un air plauſible, leur Vanité les leur a fait conſidérer avec admiration, avec extaſe. En maniant toûjours les mêmes idées, ils ſe ſont familiariſez avec ce qu'elles avoient de bizarre, & de cette maniére ils ſont devenus les prémiéres dupes de leurs Sophiſmes. La petiteſſe de l'Eſprit humain, & la mince valeur de tout ce qui nous occupe le plus, nous donnent pour la nouveauté un goût vif que nous étendons ſur les matiéres les plus importantes, les plus dignes de fixer nôtre hu-

meur legère. Par conſéquent, il a falu de néceſſité que les inventeurs de nouveaux Syſtêmes ſe ſoient attirés de l'admiration, du reſpect, & des Sectateurs. Par là il eſt arrivé dans la ſuite des tems, qu'on a perdu de vuë certaines Véritez, qui découlent du Sens-Commun, & que les Sentimens les plus naturels ſont devenus les plus extraordinaires. C'eſt alors que le même Orgueil, qui avoit jetté dans l'erreur ceux qui aiment avec excès à ſe diſtinguer, a pû rouvrir les routes unies de la Vérité à des perſonnes d'un Semblable caractère. Ceux qui ont été ſi heureuſement conduits par leur vanité, ſoûtenus en même tems & par la nouveauté & par la Nature, ont dû entrainer l'eſprit de la plûpart des Hommes, & leur deſſiller les yeux ſur le faux éclat des Opinions uniquement fondées en de vaines ſubtilités. Mais la gloire d'un ſi heureux rétabliſſement, ne ſauroit tomber en partage qu'à un petit nombre de perſonnes. Quel parti reſte-t-il à prendre à d'autres, qui ſe ſentent poſſedés d'un deſir égal d'acquerir une haute réputation? leur ſuffira-t-il d'être ſimples aprobateurs des Opinions les mieux démontrées? Se contenteront-ils de l'honneur ſubalterne d'en apuïer les preuves, ou de les affermir par quelques raiſons nouvelles? Non, les prémiéres places ſont priſes; les ſecondes ne ſauroient ſatisfaire leur ambition. Semblables à Céſar, ils aiment mieux être les prémiers dans un bourg, que les ſecondes perſonnes de Rome;

Rome ; Ils briguent l'honneur d'être Chefs de parti, en reſſuſcitant de vieilles erreurs, ou en cherchant des chiméres nouvelles, dans une imagination que l'orgueil rend vive & féconde.

On voit aiſément par là, que la ſingularité des Sentimens marque moins un Eſprit Supérieur, qu'un violent deſir de le paroître. J'avouë pourtant que la force & l'étenduë d'eſprit peuvent briller dans la Singularité des Opinions, lors qu'elle eſt Syſtématique, qu'elle poſe des principes, qu'elle en tire des conſéquences, & qu'elle forme un corps de Sentimens. Il faut certainement du génie pour arranger des idées quoique fauſſes, pour leur donner une eſpéce de liaiſon, une certaine conſiſtance. Il faut du génie & poſſeder l'Art de raiſonner, pour défendre cet édifice branlant, contre les attaques d'un Bon-Sens exercé & ſûr de lui-même.

En eſt-il de même de la ſingularité des *Eſprits-Forts?* En aucune maniére : Ils n'adoptent aucun Syſtème, ils n'ont rien à défendre, ils ne ſauroient ſe diſtinguer qu'en ataquant les Syſtèmes des autres. Pour bien ſoûtenir un Syſtême, il faut en avoir une idée totale, il en faut connoître toutes les parties & leurs différentes rélations. Mais pour l'attaquer d'une maniére un peu brillante, il ſuffit d'y découvrir quelque foible réel ou aparent, & de ramaſſer toute la force de ſon eſprit, pour mettre quelque difficulté dans tout ſon jour. C'eſt là un vaſte champ d'attaques toûjours nouvelles,

toû-

toûjours variées. L'Eſprit humain eſt renfermé dans des limites ſi étroites, qu'il n'y a point de matiére aceeſſible à notre Raiſon, & même à nos Sens, qui ne ſoit ſujette à des difficultés, dont juſqu'ici il a été impoſſible de ſe débaraſſer entiérement. On ne ſauroit répondre à ces ſortes d'Objections, qu'en avoüant qu'on n'a pas une idée complette & totale de ſon ſujet; & cette eſpéce d'aveu d'ignorance rend tout un Syſtème ſuſpect à la Multitude, trop peu clairvoïante pour avoir la moindre idée des bornes de notre Raiſon, & de la prodigieuſe étendue de preſque toutes les Matiéres. Je conviens que ces Objections lorſqu'elles ſont démontrées, & qu'elles ont pour baze une idée claire, prouvent néceſſairement la fauſſeté d'un Syſtème, ou détruiſent toute *Evidence*: Mais elles ne méritent pas la moindre attention, lors qu'elles empruntent toute leur force de l'incomprehenſibilité d'un ſujet, & qu'elles poſent pour principe certains termes, où l'on croit d'abord entrevoir une idée, qui diſparoit à meſure qu'on fait des efforts pour la développer, & pour la ſaiſir.

Voulez-vous à votre tour attaquer l'incrédule, comment prétendez-vous que vos Argumens aïent priſe ſur lui? Pour entrer avec lui dans uue diſpute réglée, il faudroit trouver des Principes qu'il admît comme vous; mais la plûpart de ces Meſſieurs n'en reconnoiſſent aucun. S'il vous combattent, ils ſe ſervent de vos propres Principes, & ils tâchent de vous conduire

de

de conſéquence en conſéquence à quelque abſurdité : mais dès que Vous entreprenez de fonder quelque Argument contre eux ſur les mêmes Vérités fondamentales, ils refuſent de les reconnoître, & ils échapent à la force de vos raiſonnemens dans les labyrinthes du doute, où il vous eſt impoſſible de les ateindre.

C'eſt ainſi que ces *Philoſophes par excellence* brillent à peu de fraix, & qu'ils trouvent moïen de ſe faire une vaſte réputation, ſans avoir beſoin de rien approfondir. Auſſi y en a-t-il, parmi ces habiles-gens, un bon nombre dont le nom même ſeroit abſolument ignoré, s'ils n'avoient puiſé leur gloire dans la ſource bourbeuſe de l'Irreligion. Que de veilles, que de méditations épargnées! quand on veut parvenir à l'habileté par cette route facile.

XXXIV. DISCOURS.

SUITE DES

REFLEXIONS

Sur le Caractère des

ESPRITS-FORTS & des INCREDULES.

J'Ai déja dit que tout ce qui donne cet air brillant à l'Incrédulité, c'eſt le panchant invinci-

vincible que les foibles Mortels ont pour le *nouveau* & pour *l'extraordinaire.* J'ai avoüé que cet *amour de la Nouveauté* étoit très-naturel à la foibleſſe de l'eſprit humain, mais il n'en eſt pas moins déraiſonnable. Des gens qui n'admettent aucun Principe, pour peu qu'ils aïent d'imagination, doivent poſſéder une ſource inépuiſable de nouvelles idées: mais on trouve la même fécondité dans l'extravagance, qui eſt mille fois plus riche en nouveautés, qu'une imagination aſſujettie au bon-ſens.

Je ne nie pas au reſte, que parmi ces Profeſſeurs de l'Irréligion, il n'y ait des perſonnes qui ſe diſtinguent par la vivacité de leur eſprit; mais un Génie tranſcendant, un Eſprit ſupérieur, conſiſte moins dans les brillantes ſaillies de l'Imagination, que dans l'étenduë du raiſonnement. Cependant le Vulgaire confond ſouvent ces deux choſes, & même il préfére la plûpart du tems la vivacité de l'Eſprit, à la force de la Raiſon; la premiére de ces qualité eſt plus à ſa portée, & ſon indolence s'en accommode davantage. En ſuivant un raiſonnement, il s'inſtruit d'une maniére pénible; mais il eſt diverti par une ſaillie vive, en recevant ſimplement dans ſon cerveau une image riante & nouvelle. Dans ces diſpoſitions, il eſt très-naturel de ſe laiſſer éblouir par l'eſprit des Incrédules, qui doivent toujours plus briller, que ceux-mêmes qui ont un degré ſupérieur d'imagination, mais qui reſpectent un premier Etre.

Si

Si l'Irréligion eſt inépuiſable en raiſonnemens nouveaux, elle le doit être encore en Saillies nouvelles. Un Homme qui admet un Dieu & une Religion, peut exercer ſon eſprit & le faire briller ſur un grand nombre de matiéres; mais il n'oſe franchir les reſpectables barriéres, que les Choſes ſaintes oppoſent au badinage de ſon Imagination.

Pour les Libertins, leur bel-eſprit a pour ainſi dire les coudées franches, & la Religion leur fournit un champ auſſi vaſte que nouveau: C'eſt-là que le *nouveau* & l'*extraordinaire* s'offrent d'eux mêmes de toutes parts: c'eſt-là que des traits d'eſprit, des bon-mots, & des railleries, répandant un air ridicule ſur les choſes que le Genre-Humain conſidére comme les plus reſpectables, forment des contraſtes qui ſurprennent, qui étonnent, qui excitent l'admiration la plus vive.

Cette ſorte d'*extraordinaire* emprunte encore un nouvel éclat, de la malice & de la corruption du cœur humain. Il eſt naturel de trouver beau tout ce qui flate le plus nos panchans vicieux. C'eſt par là qu'une Satyre médiocre eſt plus admirée de la Multitude, que le Panegyrique le plus beau; & qu'une Piéce Galante, à-peine paſſable, trouve un plus grand nombre de Lecteurs, que les diſcours de Morale, où les Raiſonnemens les plus juſtes ſont embellis par les images les plus nobles. On peut dire, ſans rien outrer, que le nombre des Gens-de-bien eſt très-

très-limité. J'entens par *Gens-de-bien* ceux qui non ſeulement admettent la Religion, mais qui en connoiſſent la nature, & qui l'aiment comme la ſource de la véritable Félicité.

Un bon nombre de gens, accoutumés à l'idée de la Religion, ou forcés à ſe douter de ſa réalité par des preuves qui les embaraſſent, ne l'admettent qu'avec repugnance. Bien loin de l'aimer, ils la conſidérent comme une triſte ſervitude; ils ſont agréablement flatés par les railleries qu'on fait contre elle, & qui les vangent en quelque ſorte de la peſanteur d'un joug, qui leur paroît inſuportable.

Il y a encore une autre raiſon tout auſſi mal fondée que celles que je viens de refuter, & qui contribue pourtant beaucoup à procurer aux Eſprits Forts le titre de *Génies Supérieurs*.

S'il y a quelque choſe au monde, dont le caprice ne devroit pas décider, & dont il décide pourtant avec inſolence, c'eſt la Réputation. A peine peut-on la conſidérer encore comme un tribut que la raiſon païe au mérite. On y parvient par mille moïens bizarres. Une indigne Charlatanerie uſurpe les droits de la véritable Habileté; quelque groſſiére que ſoit cette charlatanerie, elle manque rarement de parvenir à ſon but. Certaines gens paſſent pour Illuſtres, pour des ſavans du premier ordre, ſimplement parce qu'ils ont l'effronterie de ſoûtenir qu'ils le ſont: A force de répéter leurs propres éloges, ils ont le bonheur de ſe faire

croire

croire ſur leur parole. Phénomène preſque incompréhenſible, mais dont l'expérience ne nous permet point de douter. Combien de gens ne voit-on pas, qui, par le moïen d'un artifice ſi groſſier, ſont crûs grands Mathématiciens, Phiſiciens profonds, Théologiens du prémier rang; quoi qu'à peine ils aïent une idée des Sciences, dont ils font profeſſion d'avoir ſondé tous les abimes. Le cœur humain, qui d'ordinaire n'eſt pas exceſſivement bon, l'eſt quelquefois juſqu'à la ſtupidité. Le moïen de ne pas ajoûter foi à un homme qui dit hardiment, qu'il a emploïé tout le tems de ſa vie à l'étude d'une Science, & qu'il a eû le bonheur de la développer infiniment mieux, que tous les ſavans qui l'ont précédé? Se pourroit-il qu'un tel homme ne ſçût pas ſeulement les prémiers principes de cette ſçience? Il n'eſt pas poſſible que l'impudence ſoit pouſſée à un pareil excès. Voilà comme le Vulgaire raiſonne ſur l'oſtentation d'une fauſſe habileté. Ce raiſonnement acquiert un nouveau degré d'évidence, par la maniére mépriſante dont ces Charlatans traitent les perſonnes les plus reſpectées dans le Monde Savant. Ils hauſſent les épaules, quand on prononce devant eux le nom d'un *Newton* ou d'un *Saurin*. Ils font plus; ils prétendent de démontrer que l'un n'eſt pas ſeulement Phyſicien, & que l'autre n'a point de Logique. Là-deſſus ils vous prononcent d'un ton ferme, un Diſcours qui n'eſt

qu'un tiſſu de termes, ſcientifiques, & auxquels une obſcurité impénétrable ménage un air de profondeur. L'Auditeur attentif, qui oſe à peine reſpirer, voit aiſément que le Harangueur eſt plus habile que lui; & il croit pouvoir en conclure qu'il eſt *très-habile*, *auſſi habile qu'il eſt poſſible de l'être.*

Mais dira-t-on; Comment un Ignorant, convaincu qu'il n'a jamais examiné ces ſortes de matiéres, oſe t'il ſur la foi d'un galimatias pompeux décider de l'habileté de cette eſpéce de Charlatans? La choſe eſt ſurprenante, j'en conviens; mais elle n'en eſt pas moins réelle, n'en voit t'on pas tous les jours des exemples des plus frapans. L'homme le plus idiot ne dit-il pas tous les jours, que tel homme a plus d'eſprit que tel autre; qu'un ſermon eſt pauvre, qu'un autre eſt excellent; que tels Vers ſont plats, que tel Poëme eſt merveilleux? Toute la Multitude paroît croire, que pour briller dans une ſçience, il faut l'avoir étudiée; mais que la ſimple Nature nous donne aſſez de lumiéres, pour juger de tout.

Le caractère impoſant que je viens de tracer, convient aux *Eſprit-forts* dans toute l'étendue imaginable. A les entendre parler, il ſont les ſeuls ſages, les ſeuls Philoſophes dignes de ce nom. Ils poſſedent eux ſeuls l'art d'examiner la Vérité, ils ſont ſeuls capables de tenir leur raiſon dans un équilibre parfait, qui ne ſauroit être détruit que par le poids des preuves. Tous

les

les autres Hommes, eſprits pareſſeux, cœurs ſervils & lâches, rampent ſous le joug de l'Autorité, & ſe laiſſent entrainer ſans reſiſtance par les Opinions reçues. La haute idée que ces Meſſieurs ont d'eux-mêmes, eſt peinte dans tout leur air, & exprimée par leurs attitudes & par leurs geſtes. Entrent-ils en diſputent, c'eſt avec une mine impoſante. Ils paroiſſent ſûrs de la victoire, avant que d'avoir combattu. Leurs ſouris railleurs, qui ſont autant de pétitions de principe, leur érigent déjà des trophées. Un ſilence moqueur, une grimace inſultante leur ſuffit de reſte, pour renverſer la démonſtration la plus forte. Où eſt l'ignorant, où eſt le demi-ſavant même; qui ne ſoit la dupe d'une Charlatanerie ſi ſoûtenuë & ſi bien ménagée ?

Cependant rien de plus indigne, que de déguiſer les éloges qu'on ſe prodigue à ſoi-même, certains geſtes & certains airs de tête, en autant de Sophiſmes impénétrables à la ſtupidité du Vulgaire ! Le Philoſophe véritablement habile tâche de convaincre, & non pas de tromper; Il rougit d'une eſtime, d'une admiration gagnée par ſurpriſe. Rien de plus honteux d'un autre côté, que de ſe laiſſer prendre dans un paneau ſi groſſier. La pudeur eſt plûtôt la livrée du vrai mérite, & de la vraïe ſupériorité d'eſprit; qu'une inſolente effronterie, par laquelle on remplace une noble confiance, qu'il eſt permis aux grands talens d'inſpirer, & qui

n'eſt nullement contraire à la modeſtie. C'eſt à la raiſon, & non pas aux yeux ou aux oreilles, à décider des lumiéres d'un homme. Elles brillent, non dans des tons de voix & dans des attitudes ; mais dans la netteté, dans la ſolidité, & dans la profondeur du Diſcours. Ceux qui ne ſavent que voir & qu'écouter, n'ont pas le moindre droit à juger du mérite. La Raiſon ſeule fait ſentir les degrés de raiſon. La ſeule pénétration peut démêler juſqu'où un eſprit doit être pénétrant, pour pouſſer ſes recherches juſqu'à un certain point.

Ce que je viens de dire me paroît plus que ſuffiſant pour faire revenir, de la haute opinion qu'on a des *Eſprits-Forts*, ceux qui ſavent ſuivre une preuve : Ajoutons y pourtant quelques autres réfléxions. Le titre de *beau génie* ne convient pas à des perſonnes, qui ne brillent que ſur un ſeul ſujet. Un eſprit aſſez médiocre, qui concentre toute la force de ſa raiſon dans l'étude d'une ſeule Science, peut y parvenir à un très-haut degré d'habilité ; C'eſt une vérité de fait, confirmée tous les jours par une expérience conſtante. Un eſprit véritablement ſupérieur, un génie tranſcendant, ne s'empriſonne pas, & ne ſauroit même s'empriſonner dans un ſeul genre de Connoiſſances ; Ce qui le charme le plus en lui-même, c'eſt la force & la beauté de ſa Raiſon ; ſes prémiers efforts vont à donner à cette faculté, plus de juſteſſe & plus d'étendue ; Dans ſa Raiſon ainſi affermie

mie & développée, il trouve pour ainſi dire la clé de toutes les ſçiences; Tout ce qui eſt du reſſort de l'entendement humain ſemble s'ouvrir à ſes recherches, & il ſe fait un plaiſir vif de pénétrer du moins dans la nature de tous les objets qui ont quelque raport à ſon caractère & à ſes inclinations; Il a ſes études favorites, mais il ne ſauroit ſe refuſer la Satisfaction d'avoir quelque idée de tout ce qui lui paroît digne d'être ſçû.

Apliquons cette vérité au Caractère que nous avons en main; laiſſons pour un moment aux *Eſprits-Forts* l'opinion flateuſe qu'ils ont de leurs lumiéres à l'égard de la Réligion; & voïons ſi l'on trouve chez eux, cette marque d'un genie véritablement grand. Voit-on dans ceux-là mêmes qui occupent parmi eux la prémiére place, cette variété de connoiſſance qui brille dans pluſieurs Défenſeurs zêlés de la Religion? Ont-ils ſçû ſe rendre propre tout ce qui peut régler, étendre, orner leur eſprit? Que dis-je! Qui eſt-ce d'entre eux qui ne renferme pas toute ſon habileté, dans l'art de pallier les doutes du Libertinage? En voit-on beaucoup qui ſe diſtinguent dans une ſeule ſcience, où la force & la beauté du raiſonnement puiſſent éclater? Y en a-t-il un grand nombre qui développe les premiers Principes, qui fondent les droits de la Societé Humaine? Se ſont-ils diſtingués par quelque nouvelle découverte dans la Phyſique? Ont-ils creuſé les profondeurs de la Géométrie,

ou de l'Algébre ? Eſt-ce à leurs lumiéres qu'on doit ces idées auſſi juſtes que ſurprenantes, qui concernent les liaiſons de mouvement qu'on découvre dans ces mondes qui roulent ſur nos têtes ? Certainement, pour ſoûtenir la grande idée qu'ils veulent nous donner de leur eſprit tranſcendant, ils devroient bien ſortir quelquefois de la Sphére bornée de leur activité ; Ils devroient nous aplanir quelques nouvelles routes dans les ſçiences, que le Genre-Humain conſidére comme les plus importantes. Mais cette maniére de ſe diſtinguer leur coûteroit trop quand même ils en ſeroient capables ; Il vaut mieux parvenir par Surpriſe à une haute réputation, ſans prendre la peine de ſortir du ſein de la pareſſe.

On pourroit demander encore, ſi ces habiles gens du premier ordre brillent réellement ſur leur Matiére favorite. Remarque-t-on, dans ce qu'ils croïent avoir écrit de plus fort contre la Religion, une Logique bien ſûre ? Y découvre-t-on un art particulier de bien établir l'état d'une queſtion, de bien débaraſſer & bien afermir un principe, de mettre une preuve dans tout ſon jour, d'en développer toute la force, & de la rendre ſenſible par le ſecours d'un arrangement clair & aiſé ? Il me paroît que non ; & je crois pouvoir dire ſans impartialité, que leurs Chefs-d'Oeuvre ſont du moins auſſi dignes de pitié que d'indignation. J'oſe avancer, & je me fais fort de le prouver que

pref-

preſque toutes ces qualités d'un bon Ouvrage manquent aux leurs, qu'avec un talent médiocre de raiſonner, il ſeroit aiſé de donner plus de force aux preuves, qu'ils croïent nous avoir expoſées de la face la plus triomphante.

J'ai toûjours été étonné d'une particularité qu'on remarque dans la conduite de ces Meſſieurs, & qui dément, ce me ſemble, la haute idée qu'ils ont de leurs lumiéres. Ils ſavent que de très-habiles gens ont écrit un grand nombre de volumes, dans leſquels ils ont prétendu démontrer l'exiſtence d'un Etre Suprême, & la réalité d'une Religion. Ils ſavent que des Philoſophes du premier ordre ſe ſont efforcés à fonder la Vérité & la Divinité de la Religion Chrêtienne ſur des faits plus inconteſtables en toute maniére, que tous les événemens dont nos propres ſens n'ont pas été les témoins. D'où vient que nos *Eſprits-Forts*, ces Grands-Hommes par excellence, ne ſe ſont pas donné la peine de refuter pied à pied les plus forts de ces Ouvrages, & d'y développer le foible de chaque preuve. C'étoit-là le vrai moïen d'abîmer pour jamais la Religion; C'eſt par cette route que ces Libérateurs prétendus de la Raiſon Humaine, ces Patrons de la Liberté de penſer, devroient briſer un joug, qui ne paroît que trop inſuportable à la Multitude peu judicieuſe; C'étoit-là l'unique méthode dont il faloit ſe ſervir, pour délivrer les Hommes d'une terreur panique, & pour s'aſſûrer le titre d'Eſprit Supérieur.

Mais ſi ces Meſſieurs ſe reſolvoient à ſuivre cette route ils devroient ſe ſouvenir que pour triompher, il ne ſuffit pas de renverſer quelques preuves, & qu'ils ne ſont pas victorieux, tant qu'il reſte à leurs Adverſaires le retranchement d'une ſeule démonſtration. Une ſeule preuve nette, claire, concluante, fondée ſur une idée diſtincte, doit entrainer la conviction, tout auſſi bien qu'un grand nombre de preuves de la même évidence. C'eſt une maxime que jamais il ne faudroit perdre de vuë, quand on écrit ſur des Matiéres Controverſées, par le noble motif de chercher la Vérité, & non dans le deſſein indigne de s'acquérir un vaine gloire. Malheureuſement, la plûpart des Ecrivains Polémiques ſemblent écarter de leur eſprit cette utile vérité; & un Lecteur peu ſenſé, ou peu attentif, ne manque guéres d'ètre leur dupe. On ne ſe jette que ſur quelques endroits foibles d'un Ouvrage qu'on veut décréditer; On découvre un défaut de liaiſon dans quelques conſéquences; On développe l'incertitude de quelques principes débités comme inconteſtables; Et fier d'un ſi grand ſuccès, on triomphe, on prend des airs inſultans quoi que de pareilles attaques n'aïent pas ſeulement ébranlé le corps du Syſtême qu'on prétend avoir renverſé. Peut-être cette victoire aparente n'en impoſeroit-elle pas au Public, ſi l'orgueil de celui qui craint de paſſer pour vaincu, ne contribuoit à affermir les Lecteurs dans l'opinion de ſa défaite. Pour les

deſa-

desabuser, il n'auroit qu'à abandonner généreusement à son Adversaire le terrain qu'il a gagné sur lui, & qu'à se renfermer dans la force réelle de son Système. Mais il perd de vuë son opinion, il s'agit de défendre sa gloire; Il ne sauroit soûtenir l'idée d'être considéré comme un homme qui ne raisonne pas toûjours également bien; Il ne veut rien perdre; Il a resolu que toutes ses preuves fussent de la même force; Il les défend souvent par des absurdités palpables; & quoique victorieux dans le fond, il érige lui-même, dans l'esprit du Public, des trophées à son foible Antagoniste.

Je viens de dépeindre la Méthode générale d'attaquer un système, soûtenuë & accréditée par la mauvaise maniére de la défendre. C'est là surtout la méthode favorite des Incrédules; On ne les voit point s'efforcer à détruire la baze d'un Ouvrage Systématique, pour le faire crouler sur ses propres fondemens; Ils se contentent de saisir quelques dehors peu importans; & satisfaits de si minces conquêtes, ils s'arrogent insolemment la victoire. Encore ne font-ils pas d'ordinaire ces sortes d'attaques d'une maniére directe; Ils déguisent leur dessein; On diroit qu'ils n'en veulent point à la Religion. Quelquefois même, c'est sous prétexte de la défendre qu'ils la combattent; Ils énervent nos preuves, en les déguisant par l'expression, & en les exposant d'une face qui en cache la force; Ils se contentent de les rendre suspectes, par de ma-

lignes inſinuations. Dans tout ce procédé, ils paroiſſent eux-mêmes peu ſûrs de la bonté de leur cauſe; A voir les détours & les biais qu'ils prennent, un homme un peu éclairé eſt forcé de croire, qu'ils ſongent plus à tromper qu'à vaincre. Peut-on douter qu'ils n'aïent un pareil but, quand on les voit avancer avec une ſuffiſance effrontée des faits de la derniére fauſſeté, comme s'ils étoient d'une certitude reconnuë ? C'eſt une adreſſe indigne dont ſe ſervent ceux d'entre eux, qui ſont les plus admirés par leurs imbecilles diſciples. Je pourois le prouver par des exemples auſſi nombreux que frapans; Je n'en alléguerai que deux, qui ſelon moi ſont capables d'inſpirer la plus vive indignation, à tous ceux qui mettent quelque différence réelle entre le Vice & la Vertu. Si ces deux exemples ne prouvent pas que ces Meſſieurs ſont ſouverainement ignorants & ſtupides.

Le Traité de la *Liberté de Penſer* paſſe parmi les Libertins pour le chef-d'œuvre de la Raiſon Humaine; & les incrédules Aprentifs ſe cachent derriére ce redoutable volume, comme ſi c'étoit l'Egide de Minerve. Cependant cet Ouvrage qui a été aſſez heureux pour jetter l'épouvante dans l'Ame d'un grand nombre de Chrétiens, fourmille de ces traits impoſteurs, lancés ſur la Religion avec une hardieſſe également ridicule & infame. On voit évidemment dans ce Traité, que ces termes *Liberté de Penſer* ont deux ſens, l'un général, l'autre borné. Dans le premier, ils

ils ſignifient cette généreuſe force d'eſprit, qui lie notre perſuaſion uniquement à l'évidence. Dans le ſecond, ils expriment le ſeul effet que, ſelon ces Meſſieurs, on peut attendre d'un examen libre & exact, je veux dire l'*Irreligion*. Quoi-que je ſois perſuadé, que ces deux ſens cachés dans les mêmes expreſſions, n'échapent pas à un Lecteur attentif, j'avoue que je ne ſaurois démontrer que l'Auteur ait voulu les y mettre, pour ſe ſauver à nos attaques, en ſe ſervant tantôt de l'un de ces ſens & tantôt de l'autre : Ces ſortes de choſes, quelque ſenſibles qu'elles ſoient, ne ſont pas ſuſceptibles de démonſtration. Mais ce que je crois de pouvoir démontrer, c'eſt que dans cette équivoque il y a une fineſſe ſcélérate, ou bien une pitoïable extravagance. Suppoſons contre toute probabilité, que le but de l'Auteur ſoit de nous faire prendre les termes en queſtion dans leur ſens général, & voïons ſi cette Suppoſition ſeroit avantageuſe pour ſon raiſonnement.

Afin d'annoblir ſa Secte, il nous étale une longue & impoſante liſte de Grands-hommes parmi les Anciens, qui ſelon lui ſe ſont diſtingués par la liberté de penſer, *Socrate*, *Platon*, *Epicure*, *Cicéron*, *Virgile* &c. Quels noms Séducteurs, pour des gens qui aſſerviſſent leur raiſon à l'Autorité ! Mais qu'une pareille Autorité eſt mal aſſortie au plan d'un Philoſophe, qui veut nous porter à penſer librement !

Pour faire voir que ces illuſtres Anciens ont penſé

penſé librement, il cite quelques paſſages de leurs Ecrits, où ils s'élévent, ſelon lui, au-deſſus des Opinions Vulgaires touchant une vie future. C'eſt ſuppoſer qu'une recherche libre de la Vérité, doit néceſſairement aboutir à l'Irréligion; & par conſéquent, c'eſt ſuppoſer ce qu'il s'agiſſoit de prouver. D'ailleurs, s'éloigner des Opinions généralement reçues, eſt-ce un caractère diſtinctif d'une raiſon aſſervie à la ſeule évidence? Je l'ai déja fait voir; la pareſſe, & le reſpect aveugle pour l'Autorité, ne ſont pas les ſeules entraves de l'Eſprit humain. La corruption du cœur, la vaine gloire, l'ambition de s'ériger en Chef de parti, n'exercent que trop ſouvent un pouvoir tirannique ſur notre Ame, qu'elles détournent avec violence de l'Amour pur de la Vérité.

Pour ſe perſuader que ces grands Hommes de l'Antiquité ont été entiérement libres dans leurs recherches, il faudroit avoir pénétré dans les Secrets mouvemens de leur cœur dont il eſt impoſſible que leurs Ouvrages nous donnent une connoiſſance ſuffiſante. Si l'Auteur eſt capable de cette force incompréhenſible de pénétration, j'avouë qu'il eſt fort habile: Mais s'il ne l'eſt pas, il eſt conſtant que, par un Sophiſme très-groſſier qui ſuppoſe évidemment ce qui eſt en queſtion, il veut nous engager à reſpecter, comme d'excellens Modèles, des ſages prétendus, dont l'intérieur lui eſt inconnu comme au reſte des hommes. A peine le Philoſophe,

phe, qui s'examine avec l'attention la plus éxacte & la mieux ſoûtenuë, ſait-il lui-même s'il penſe librement, & ſi l'intérêt de la Vérité eſt le motif unique & indépendant de ſes recherches: C'eſt par conſéquent une audace extravagante, de prétendre démêler les routes par où les Anciens Philoſophes ſont parvenus à leurs opinions. Dans ces opinions, nos *Eſprits-Forts* croïent nous faire trouver leurs propres ſentimens; je le veux, que m'importe. *Mais ces Anciens ont penſé comme nous, ils ont donc penſé librement.* C'eſt là un Argument dont la force ne ſaute pas aux yeux. Je ſerois ravi de ſavoir quelle méthode les *Eſprits-Forts* pourroient ſuivre, pour nous démontrer qu'ils penſent librement eux-mêmes.

L'Auteur en queſtion ne ſe contente pas de nous donner pour modèles de la Liberté de penſer, quelques-uns des plus fameux Sages du Paganiſme; il étale encore à nos yeux des Auteurs, que nous apellons Inſpirés, & que nous avons crûs juſqu'ici fort Orthodoxes, quoique nous ſoyions très-perſuadés qu'ils ont penſé librement. Il veut cependant prouver, qu'ils ont penſé librement, parce qu'ils ont rejetté la Religion dominante. Je viens de refuter cette conſéquence; mais il vaut bien la peine d'examiner la maniére, dont il prétend nous perſuader de la ſingularité des opinions de ces Saints Hommes.

Je ne m'attacherai qu'à une ſeule preuve, ſur

ſur laquelle il veut établir un Sentiment ſi extraordinaire & ſi peu croïable. *Les Prophêtes ſe ſont déchaînés contre les Sacrifices du Peuple d'Iſraël ; donc les Prophêtes ont été des patrons de la Liberté de penſer.* Je conviens avec lui qu'il y a dans les Livres des Prophêtes des paſſages très pathétiques, dans leſquels ils ſemblent déclamer contre le Culte Extérieur de la Religion, & reprocher aux Juifs leur attachement pour les Cérémonies de la Loi. Mais y a-t-il au Monde un homme aſſez ſtupide, pour ne pas comprendre le véritable ſens de ces reproches ? Pour en être la dupe, il faut n'avoir pas la moindre idée de la Religion Judaïque ; il faut s'être contenté, de lire à tout hazard quelques lambeaux détachés des Livres du V. Teſtament. Les Juifs, qui croïoient ces Auteurs inſpirés, ſe ſont-ils jamais mis dans l'eſprit, que ces paſſages tendiſſent à détruire le Culte Lévitique ? Ont-ils jamais pu prendre ces reproches dans le Sens en queſtion, & ſe perſuader que ces Saints Hommes vouluſſent les détourner des ſacrifices, de la part du même Dieu qui les avoit inſtitués d'une maniére ſi ſolemnelle, par le Miniſtère de Moïſe ? Non certainement. Si le Peuple d'Iſraël eût ſoupçonné ſeulement, que ces Prophêtes mépriſaſſent la Loi Cérémonielle, il les auroit conſidérés comme criminels de Leze-Majeſté Divine, & rien n'auroit pû les dérober aux plus cruels ſuplices. C'étoit donc un autre ſens que les Iſraë-

Iſraëlites donnoient à ces foudroïans paſſages ; & il eſt preſque puerile, de vouloir redreſſer là-deſſus des gens, qui ne ſont pas abîmés dans la ſtupidité & dans l'ignorance. Qui ne ſait qu'outre les Loix qui regardoient le Culte Extérieur, les Juifs avoient une Loi Morale, qui devoit régler toute leur conduite? Qui ne ſait que Dieu exigeoit d'eux la Pieté, & toutes les Vertus qui ſont les liens de la Societé humaire? Ce Peuple ne l'ignoroit pas, mais ſemblable à tous les Peuples de l'Univers, il vouloit capituler avec le Ciel ; & en outrant les Cérémonies de la Loi, dérober leurs paſſions favorites au joug de la Loi Morale. C'eſt contre une conduite ſi honteuſe que déclament les Prophêtes, comme les Miniſtres de l'Evangile ataquent un Culte Extérieur deſtitué des ſentimens de l'Ame. Ce que les Prophêtes veulent faire entendre dans ces paſſages, eſt la même choſe que David exprime au *Pſeaume* 51. Il y ſoûtient que la Pénitence expie les péchés, & non pas les Sacrifices ; mais il dit que les Sacrifices ſont agréables à Dieu, dès qu'il eſt reconcilié avec les pécheurs repentans.

S'il y a rien de clair dans un Livre, c'eſt le ſens de ces paſſages, qui n'a jamais donné le moindre embarras, à quiconque ſait ſuivre l'eſprit d'un Auteur. D'où vient donc qu'on oſe nous débiter le plus ſérieuſement du monde, qu'en vertu du droit de penſer librement, les Prophêtes ſe ſont éloignés de la Religion

de

de leurs Péres, & des ſentimens de toute la Nation? Seroit-il poſſible que l'Auteur dont je parle, fût d'une imbécilité & d'une ignorance aſſez diſtinguées, pour croire tout de bon que ces ſaints Hommes euſſent voulu détourner le Peuple d'Iſraël du Culte Lévitique? J'avoue que j'ai trop bonne opinion de cet Ecrivain pour le ſoupçonner d'être ſi mal éclairé ſur la nature, & ſur le véritable eſprit de la Religion Judaïque. Mais en tâchant de ſauver ſes lumiéres, que faut-il que je penſe de ſon cœur? S'il ſait lui-même qu'il ne nous débite ici que des Sophiſmes, & des Faits d'une fauſſeté palpable, peut-on aſſez s'étonner de l'inſolence de ſa fourberie? Cruelle alternative! C'eſt ou le plus idiot & le plus imbécile de tous les hommes, ou le fourbe le plus impudent; Qu'il choiſiſſe entre ces deux Caractères.

Mais, dira-t-on, à quoi peut ſervir un piége ſi groſſier? Il eſt découvert par la connoiſſance la plus bornée de la Théologie; & il n'y a que les Ignorans du plus bas ordre qui puiſſent y donner? Il eſt vrai, & il y a beaucoup d'aparence qu'il n'a été tendu qu'à ces ſortes de gens. Un Petit-maître, dont le cœur eſt auſſi plein de penchans vicieux que ſon eſprit eſt vuide d'idées, ne ſonge pas ſeulement à examiner la Religion: mais dès qu'un nouveau Livre lance quelques traits contre les Opinions généralement reçues, il le cherche avec avidité, il le lit avec toute l'attention dont il eſt

ca-

capable ; & ſon ignorance adopte, avec la crédulité la moins ſoupçonneuſe, tous les faits qui y ſont débités. Y répond-on, des preuves inconteſtables font-elles ſentir la fauſſeté de ces faits ; il ne daigne pas y jetter les yeux, perſuadé qu'on ne ſauroit répondre rien de bon aux Argumens invincibles du Docteur du Libertinage. C'eſt ainſi que les Profeſſeurs de la liberté de penſer parviennent à leur but ; & que le venin dont ils empoiſonnent des Ames imbécilles, ne ſauroit jamais en être chaſſé par les antidotes les plus infaillibles.

Rien ne paroit d'abord plus bizarre, ni plus incompréhenſible qu'une pareille conduite, dont il ſemble preſque impoſſible de démêler les motifs. Quelle gloire, quel plaiſir, un cœur un peu bien placé peut-il trouver à mettre par de lâches fourberies, au nombre des partizans de ſes Opinions, des gens qui ne jouent aucun rôle dans le monde, & dont les Suffrages ne ſont propres qu'à décréditer une Secte ? Je conçois parfaitement, qu'un Homme de bien peut ſe faire une douce ſatisfaction de communiquer à la multitude ignorante, ſes ſentimens qu'il croit également vrais & ſalutaires : Mais bien loin de vouloir y réüſſir, en répandant des ténébres dans les eſprits, il ne ſonge qu'à les éclairer, & à les rendre capables d'un raiſonnement juſte ; Il met ſa raiſon en quelque ſorte, au niveau de celle de ſes Diſciples ; Il veut bien begaïer avec eux, & mettre ſes

argumens, par une expoſition ſimple & nette, à la portée de tous ceux, dont le ſens commun n'eſt pas obſcurci par un épaix nuage de préjugés. Ce ne ſauroit être un principe de vanité, qui le porte à donner à ſes opinions des proſelytes ſi mépriſables; Il aime les Hommes; il veut être leur bienfaiteur, en agrandiſſant leur ame, en l'enrichiſſant de notions claires & rectifiées, qui puiſſent la rendre plus noble, plus ſage, & plus heureuſe.

Mais un tel motif ne peut avoir lieu dans une eſpéce de Philoſophe, qui veut tromper l'imbécillité de ſes diſciples par des Sophiſmes, qu'il croit lui-même tels, & qui ne ſauroient contribuër en rien à leur félicité, comme j'eſpére de le faire ſentir ailleurs Il faut donc chercher un autre principe d'un procédé ſi contraire à la Raiſon. Je crois le trouver dans l'incertitude même, où ſont les Docteurs de l'Irreligion par raport à leurs propres ſentimens; & je crois avoir démêlé ce principe, dans pluſieurs autres branches de leur conduite. Ces Meſſieurs prétendent avoir aſſez de lumiéres, pour énerver les preuves ſur leſquelles nous établiſſons la réalité d'une Religion: Mais ils n'ont jamais porté la ſuffiſance, juſqu'à ſoûtenir qu'ils ſont en état de démontrer, que la Religion n'eſt qu'une Chimére; Ils agiſſent comme s'ils en étoient ſûrs, la certitude paroit dans leurs actions, mais elle n'eſt pas dans leurs idées. Cet état doit être d'autant plus violent, qu'il eſt

plein

plein de contraſtes affreux: Douter s'il y a un Prémier Etre, & agir comme ſi certainement il n'y en avoit point, c'eſt ſe démentir, c'eſt s'abimer dans des inquiétudes; il faut s'étourdir, il faut ſortir d'une ſituation ſi fâcheuſe, en ſe dupant par ſes propres Sophiſmes, & en donnant de propos déliberé dans une prévention, qu'on ſe plaît le plus à tourner en ridicule dans les autres. La Solitude effraïe, on veut ſe ſoûtenir par les ſuffrages de la Multitude; on emploïe tout pour la gagner, juſqu'aux artifices les plus lâches & les plus indignes. Y a-t-on réüſſi, on oublie la méthode dont on s'eſt ſervi, pour s'attacher uniquement à l'effet qu'elle a produit; on écarte de ſa mémoire, qu'on en a impoſé à des ignorans; ce dont on ſe ſouvient c'eſt que pluſieurs perſonnes ont embraſſé l'opinion dont il s'agit, & l'on conclut qu'elle doit être bien probable, ſi elle n'eſt évidente.

Quelque groſſier que ſoit ce Sophiſme, il n'eſt rien moins qu'étranger au cœur humain; & je penſe qu'il y a peu d'hommes, quelque raiſonnables qu'ils ſoient, qui n'aïent pas donné quelquefois dans un égarement ſemblable. Tous les hommes cherchent à ſe faire eſtimer, pour avoir le plaiſir de s'eſtimer eux-mêmes de plus en plus, & preſque tous ils veulent ſe faire eſtimer au delà de leur juſte valeur; Ils font oſtentation de lumiéres, de qualités, & de talens qu'ils n'ont point, ou qu'ils n'ont pas dans

le degré dont ils font étalage; leur fourberie réüſſit ſouvent; Ils ſavent qu'ils ont emploïé la fourberie, mais ils oublient cette vérité, ils l'écartent de leur imagination, & ils s'eſtiment hardiment eux-mêmes, à proportion du mérite que leur trouvent ceux qu'ils ont trompés. Le cas eſt, comme on voit, parallele; & je m'imagine qu'il y a peu de perſonnes qui en ſondant leur cœur, n'y découvrent que ce cas n'eſt pas chimérique. Cette incertitude inquietante porte encore les *Eſprit-Forts*, & même ceux du premier ordre, à ſe raſſûrer par un autre Sophiſme, qui n'eſt pas moins indigne d'un bon eſprit & d'une ame vertueuſe. Il eſt preſque impoſſible d'attribuer à quelque motif raiſonnable les turlupinades & les blaſphèmes, dont ces Meſſieurs accablent, ſans la moindre néceſſité un *Premier Etre* & une *Religion*, qui dans la ſituation où ils ſont, doivent du moins leur paroître poſſibles. Quel agrément, quelle utilité ſe propoſent-ils en inſultant à des objets qui, quoique ſimplement poſſibles à leur égard, devroient pourtant leur paroître ſouverainement reſpectables; Le ſeul fruit qu'ils en attendent, c'eſt de s'étourdir ſur les inquietudes du doute, & de perſuader du moins à leur imagination qu'ils ne doutent point. J'en ai vû quelquefois qui ſe ſervoient des occaſions les plus éloignées, pour vomir contre tout ce qu'il y a de plus ſaint des blaſphèmes propres à remplir d'horreur une ame religieuſe; & qui faiſoient éclater enſuite, dans

dans tout l'air de leur viſage la joïe la plus maligne. Je ne ſai ſi je me ſuis trompé, mais il me ſembloit alors que j'étois préſent aux opérations ſecrettes de leur Ame, je croïois les entendre raiſonner ainſi : *Si j'étois incertain ſur l'Exiſtence d'un Premier Etre, il ne ſeroit pas naturel que je l'inſultaſſe par les diſcours les plus outrageans ; mais je l'inſulte avec la dernière intrépidité ; Il faut donc que je ſois bien perſuadé qu'un tel Etre n'exiſte point ? & que je n'ai rien à craindre de ſa Juſtice.* Voilà un Sophiſme que j'ai crû démêler dans cette bizarre conduite de certains Incrédules. Je ne donne pas cette découverte pour abſolument certaine ; mais je ſuis en droit du moins de prier ces Meſſieurs de m'indiquer un principe plus vraiſemblable, qui puiſſe être la ſource de tant de railleries prophanes, de tant de blaſphèmes affreux.

Je ſai bien que les Docteurs de l'Incrédulité ne manquent pas de prétextes, pour juſtifier les attaques indirectes qu'ils donnent à la Religion, & pour faire croire aux eſprits peu pénétrans, que ce n'eſt pas faute de Supériorité de génie, qu'ils ne ſuivent pas une méthode plus naturelle. *Je me rendrois coupable*, dira quelqu'un de ces Docteurs, *de la plus haute imprudence, ſi j'allois heurter de front les opinions du Vulgaire ; Je m'attirerois par là la haine implacable d'un Clergé puiſſant, qui ne diſpoſe que trop ſouvent du Bras Séculier, auprès duquel il a trouvé ſa dernière & ſa plus forte démonſtra-*

tion. Quand j'éviterois ce danger, comment ſauverois-je mon repos de l'animoſité d'un Peuple aveugle qui meſure d'ordinaire ſon zèle à ſon ignorance, & qui défend avec le plus de fureur ce qu'il entend le moins?

Ces raiſons offrent d'abord à l'eſprit, quelque choſe d'aſſez impoſant; mais on n'a qu'à les conſidérer de près, pour en découvrir le faux. Si quelqu'un attaquoit la Religion d'une maniére ouverte & naturelle, on pourroit le croire ennemi de la Religion; mais on ſeroit forcé auſſi de le conſidérer comme un ennemi généreux & noble qui donne occaſion à ſes adverſaires de ſe défendre dans les formes, & qui ne les traite pas avec un mépris inſultant; Par là il éviteroit la haine de ce qu'il y a de plus humain parmi les Théologiens, & de plus éclairé parmi le Peuple: Mais ces Meſſieurs s'expoſent à la juſte indignation de tout le monde, en accablant la Religion & ſes partiſans, de railleries dédaigneuſes & en emploïant les plus lâches, pour dérober à l'Etre Suprême les plus ſimples & les plus idiots de ſes Adorateurs. Il eſt vrai qu'en attaquant nos opinions les plus ſacrées d'une maniére indirecte, ils ſe préparent des ſubterfuges pour ſe ſauver de la rigueur des Loix, que certains Souverains ont faites pour impoſer ſilence aux Incrédules dogmatiſans. Mais il y a d'autres moïens pour éluder ces Edits: On peut ſe mettre à l'abri des pourſuites de la Juſtice en ſe cachant dans des

Diſ-

Diſſertations Anonymes, dont fort ſouvent on ne découvre les Auteurs, que par leur propre indiſcrétion, effet de leur Vanité. C'eſt déja la méthode favorite de ces Meſſieurs, le Public les ſoupçonne, mais un ſoupçon n'eſt pas une preuve.

Il y a encore une autre méthode à ſuivre, qui ſeule eſt convenable à un honnête-homme, qui doute de bonne foi de la certitude des principes de la Religion; c'eſt en même tems la ſeule, qui ne ſauroit choquer aucun homme de bon-ſens. Je ne crois pas, que qui que ce ſoit puiſſe trouver le doute un état agréable & réjouïſſant; Au-contraire, j'ai vû des Incrédules plus ſenſés que les autres, qui en paroiſſoient très-mortifiés; & qui proteſtoient, qu'ils ſeroient ravis de pouvoir croire avec la Multitude. Il eſt naturel à un tel homme, de chercher les moïens de ſe tirer d'une Situation ſi gênante. Mais comment faut-il qu'il s'y prenne? il faut qu'il propoſe ſes difficultés d'une maniére douce, modeſte, & éloignée de toute inſolence, de tout mépris; il faut qu'il témoigne du reſpect pour des opinions embraſſées de tout tems, par tout le Genre-humain; qu'il marque de la bonne foi, & de la docilité; qu'on ſente dans tout ſon Ouvrage le Caractère d'un homme de bien, que le ſeul amour de la vérité anime; & qui eſt prêt à l'embraſſer, dès qu'il l'aura trouvée.

Où eſt le Mortel aſſez deſtitué de ſens-commun

mun & d'humanité, pour ſe paſſionner contre un homme qui ſe déclareroit plûtôt Diſciple, qu'Adverſaire de la Religion? Où eſt le Docteur de l'Evangile, qui bien loin de le perſécuter, ne fût charmé de trouver une occaſion favorable, de répandre la lumiére de la Religion dans un eſprit ſi bien diſpoſé? Un tel Incrédule ſeroit digne de l'eſtime de toutes les honnêtes-gens, & la force de ſes difficultés le rendroit encore plus eſtimable, parce qu'elle découvriroit la bonté & l'étenduë d'un eſprit digne d'être conduit vers la Vérité.

Si la plûpart des Profeſſeurs de l'Irréligion n'ont pas ce beau caractère, qui devroit être celui de tous les Incrédules raiſonnables; Qui les empêche de s'en maſquer, & d'attaquer à l'abri de cet extérieur, ſans s'expoſer au moindre danger, une Religion dont ils ne doutent, que parce qu'elle leur eſt odieuſe? S'ils s'obſtinent à ne pas ſuivre cette route, qu'ils nous permettent de ne pas convenir de la Supériorité d'eſprit qu'ils ſe donnent avec tant d'effronterie, & que leurs admirateurs leur reconnoiſſent avec une bonne foi ſi imbécille.

XXXV.

XXXV. DISCOURS.

SUITE DES

REFLEXIONS

Sur le Caractère des

ESPRITS-FORTS & des INCREDULES

APrès avoir examiné ſi les *Eſprits-Forts* s'arrogent, avec droit, le titre de Génies tranſcendans, voïons ſi naturellement ils doivent être des gens fort vertueux. Je ſai bien qu'il y en a parmi eux qui s'en piquent, & dans la conduite extérieure deſquels il paroît y avoir très-peu de choſes à cenſurer. On en voit qui font parade de leur tendreſſe pour le Genre-humain, de leur devouëment pour la Vérité, de leur amour pur & deſintéreſſé pour la vertu. Mais il eſt pourtant certain, que la plûpart de ces Meſſieurs s'abandonnent à leurs panchans vicieux, d'une maniére effrenée; & autant qu'ils le peuvent, ſans s'expoſer à la ſévérité des Loix. Les deſordres de leur conduite ſautent tellement aux yeux de tout le monde, qu'on croit d'ordinaire que le grand nombre dans cette eſpéce de Secte, n'a ſecoué le joug de la Religion, qu'afin de pouvoir mar-

cher ſans contrainte, dans les routes qui ménent à l'intérêt ou à la volupté. Tel eſt dumoins le caractère général de certains étourdis, de certains Petits-Maîtres, qui ſe précipitent dans l'Irreligion ſans avoir rien examiné, & même ſans être capables de la moindre recherche.

Il ſemble que naturellement ce mépris de ce qu'on nomme *Vertu* devroit régner dans la conduite des plus éclairés mêmes d'entre les Incrédules, s'ils raiſonnoient juſte ſur leurs principes, & ſi leurs raiſonnemens étoient les ſeules régles de leurs ſentimens & de leurs actions. S'il n'y a point de Législateur, il n'y a point de Loi, s'il n'y a point de loi, il n'y a pas la moindre diſtinction réelle entre le *Vice* & la *Vertu*; Il en doit ſuivre que toutes les Actions ſont parfaitement indifférentes. Et je défie les plus habiles de ces Meſſieurs de donner quelque raiſon plauſible ſeulement, pourquoi il vaut mieux témoigner de la tendreſſe à ſon Bien-faiteur, que de lui plonger un poignard dans le ſein. S'il n'y a point de Dieu, un Amour-propre très-groſſier doit être le motif général de toute notre conduite; & le moindre effort qu'on fait pour être *Sage* & *vertueux*, eſt une haute extravagance.

Je ſai bien que les Docteurs de l'Irreligion ne conviennent pas, que l'unique ſource poſſible de la Vertu ſe trouve dans la volonté d'un Dieu, Maître abſolu des hommes, en qualité de

de leur Créateur. Selon eux, il y a un autre principe qui nous conduit raiſonnablement à la Vertu; C'eſt la *Sociabilité* qui ſe ſoûtient par la Vertu, & que le Vice détruit néceſſairement. *Quand on eſt équitable, juſte, modéré; on contribuë au repos & à la félicité du Genre-Humain; mais ſi les hommes exerçoient des brigandages mutuels, s'ils aſſaſſinoient leurs Bien-faiteurs, la Societé ne ſauroit ſubſiſter, tout l'Univers ne ſeroit qu'un gouffre affreux de deſordres & de malheurs.* Que Vous importe, Meſſieurs, ſi la Societé ſubſiſte, ou ſi elle croûle ſur ſes propres fondemens? Vous admettez une régle générale de Devoir. C'eſt qu'il faut travailler au bien de la Societé. Mais ſur quelle baze cette régle eſt-elle fondée? De quelle ſource découle-t-elle? Ce n'eſt pas de l'Amour qu'une Raiſon ſouveraine a pour des Etres raiſonnables, dont il ſouhaite le repos & la félicité. Vous vous riez de l'Exiſtence de cet Etre Suprême. Ce principe univerſel de la Vertu ne ſauroit donc ſe trouver, que dans l'Amour naturel & invincible que nous avons pour nous-mêmes, dont le bonheur eſt lié à celui de tout le Genre-Humain, & plus étroitement au bonheur de la Societé particuliére où nous vivons.

Il ſuit évidemment de ce Principe, que l'unique baze raiſonnable de la Vertu, c'eſt l'amour que chaque Individu Humain a pour ſon repos, & pour ſon bonheur. Il s'enſuit encore de là, que piller, que commettre des adultéres, que

que tuër ſon Bienfaiteur, ou ſon Pére, par le fer ou par le poiſon, & même détruire toute la Societé, ſeroient des actions parfaitement *indifférentes*, ſi elle ne renverſoient pas nôtre propre bonheur. Il en ſuit même qu'elles ſeroient *Vertueuſes*, ſi elles pouvoient contribuër le moins du monde à afermir notre félicité, ou à l'étendre.

Je crois que c'eſt là une Démonſtration; quel-qu'un de ces Meſſieurs en conviendra peut-être; mais me dira-t-il cette preuve eſt inutile, elle eſt apuïée ſur une ſuppoſition impoſſible: *Notre bonheur ne ſauroit être détaché de celui de la Societé; ſi elle ſe délie, ſi elle devient malheureuſe, il faut de neceſſité que les Particuliers ſoient malheureux, ou du moins eſt-il certain qu'ils courent très-grand riſque de l'être. D'un autre côté, ſi les Particuliers ſapent les fondemens de la Societé, il faut néceſſairement qu'elle ſe délie, & qu'elle envelope dans ſa ruine les Auteurs de ce deſaſtre.*

Pour faire une pareille réponſe, il faut ignorer comment la Societé ſubſiſte. Elle ſeroit parfaitement heureuſe, ſi tous les hommes s'acquitoient de tous leurs devoirs dans un degré parfait. Elle ſeroit parfairement malheureuſe, ſi tous les hommes, ou du moins la plus grande partie, avoient un mépris général pour tout ce qu'on apelle *Devoir* & *Vertu*. Mais ni l'un ni l'autre de ces cas n'exiſte; Une *Vertu dominante* fait fleurir certaines Societés particuliéres;

Des

Des *déſordres Supérieurs* en détruiſent d'autres ; Et la Societé générale ſubſiſte toûjours, quoiqu'en ſe traînant, pour ainſi dire, parmi un amas confus de Vertus imparfaites, & de Vices timides qui n'oſent pas ſe porter aux excès les plus pernicieux. Une Societé particuliére, tout un Peuple, ſe trouve quelquefois dans un état languiſſant, quoi-que les Scélérats mêmes, dont les crimes cauſent cette langueur, ménent en repos une vie aiſée & voluptueuſe. Quelquefois un Etat fleurit, quoi-qu'il nourriſſe dans ſon ſein une aſſez grande quantité de malhonnêtes gens. Un certain nombre de vols, de brigandages, d'adultéres, de viols, & d'aſſaſſinats, ne renverſent pas une Societé de fond en comble. Il n'y a que les crimes généralement répandus, ou bien certains crimes d'éclat, qui produiſent cet effet, & qui envelopent, dans les ruines de toute une Nation, les innocens & les coupables. Mais pourvû qu'il y ait dans un Peuple un nombre ſuffiſant d'honnêtes-gens, ou de demi honnêtes-gens, & que les Particuliers ne trament pas de funeſtes trahiſons contre tout le corps de leurs Compatriottes, un petit nombre de gens peut aller à un certain degré de Scélérateſſe, ſans courir grand riſque de cauſer un malheur public, & de s'enterrer ſous les ruines de leur Patrie. Selon le Principe des Libertins, cette *Scélérateſſe* devient par là, *indifférente* ; Elle ſera même *vertueuſe*, pourvû qu'elle contribuë quelque choſe à la félicité de ceux qui s'en rendent coupables.

Il

Il eſt donc évident, par les principes des *Eſprits-Forts*, que, puiſque toute la *Vertu* par raport à chaque Individu Humain conſiſte dans l'intérêt de cet Individu, tous les crimes qui ne ſont pas dangereux pour leurs Auteurs, ne méritent pas le nom de *Crimes*, & peuvent même être des *actions vertueuſes*: Par conſéquent, l'unique précaution que doit prendre un *Eſprit-Fort* qui ſuit ſes Principes, c'eſt d'éviter les actions qui peuvent lui faire trouver ſon malheur particulier, dans le malheur général d'un Etat; & celles qui pourroient l'expoſer à la rigueur des Loix, ou lui attirer quelque deſaſtre, de quelque nature qu'il ſoit.

Si un *Eſprit-Fort* a du penchant à la volupté, quel motif peut l'empêcher de débaucher la fille ou la femme de ſon Prochain, & de réduire des familles entiéres à traîner, dans le chagrin & dans l'infamie, tous les momens d'une vie malheureuſe? Eſt-il fort probable que, dans un Siécle auſſi poli que le nôtre, ſon crime lui attire quelque deſaſtre de la part des Magiſtrats? Court-il même riſque, de perdre par là l'eſtime de ceux qui ſavent vivre? lui diſputera-t-on le titre d'honnête-homme! Point du tout; Ce n'eſt qu'une ſimple galanterie, qui le fera conſidérer comme un homme aimable, & qui a les talens réquis pour toucher le cœur des Femmes. Il n'eſt pas impoſſible encore, que ſon crime ne lui établiſſe, chez le Beau-Sexe, une réputation propre à lui fraïer la

la route à de nouvelles bonnes fortunes. Un *Eſprit-Fort* eſt-il avare; pourquoi ne ſacrifieroit-il pas à ſon amour pour les richeſſes, tout ce qu'on nomme, dans le langage vulgaire, candeur, équité, probité, juſtice? Quelle raiſon imaginable peut le détourner de garder un dépôt, qu'on lui aura confié ſans témoins? Pourquoi païera-t-il une dette s'il peut éluder les prétentions d'un Créditeur qui a eû trop de confiance en lui, pour s'aſſûrer contre ſa perfidie un apui dans les formalités de la Juſtice? Qu'eſt-ce qui l'empêche d'emploïer toutes les ruſes de la pernicieuſe Chicane, pour s'engraiſſer du ſang de la Veuve & de l'Orphelin? Que lui peuvent coûter les ſermens les plus Solemnels, quand les Loix y attachent le gain d'un procès? Qu'eſt-ce qui l'empêche de former ſon Ame à la diſſimulation la plus profonde, & la mieux ſoûtenuë? N'agira-t-il pas prudemment, en ſe ménageant, dans une longue ſuite d'affaires de peu d'importance, une réputation de probité capable de lui faire atraper, pour ainſi dire, d'un ſeul coup de filet des richeſſes immenſes? La Banqueroute eſt un chemin à la fortune ſi aiſé & ſi uni, pour un homme qui a le talent de ſe faire croire homme de bien: pourquoi un Libertin avare ne s'avanceroit-il pas lentement & ſûrement dans cette route, pour en ſortir tranquille poſſeſſeur des treſors de vingt familles ruinées?

Mais me répondra-t-on; En jouïſſant aux yeux

yeux du Public des fruits d'une pareille Scélératesse, il doit perdre naturellement l'estime des hommes, qui est un avantage très-réel, & très-fécond en agrémens. Je l'avouë. Mais les richesses sont un avantage bien plus réel, & des sources bien plus abondantes de délices. Vous êtes dans l'opulence, qu'importe de quelle maniére vous avez trouvé l'art d'y parvenir. Vous ne serez pas estimé peut-être, mais vous serez considéré, vous serez environné de respects & de soûmissions. Quel intérêt trouvez-vous dans une estime véritable & intérieure, que la raison des hommes peut accorder à ce qu'elle considére en vous comme mérite? Le grand nombre vous prodiguera toutes les marques extérieures d'une estime véritable, n'en voilà-t-il pas assez pour l'agrément de la vie? Il arrivera même qu'un usage un peu généreux que vous ferez de vos tresors mal acquis, vous les fera adjuger par le Vulgaire & surtout par ceux avec qui vous partagerez le revenu de vos fourberies. Il est vrai qu'une classe peu nombreuse de personnes, que leurs vertus & leurs lumiéres tirent de la foule oséra vous marquer tout le mépris dont vous êtes digne: Mais si vous suivez noblement vos principes, l'idée qu'elles auront de votre Caractère ne troublera ni votre repos, ni vos plaisirs. Ce sont de petits génies, indignes de votre attention & de celle de la Multitude; vous êtes les maîtres d'éviter leur commerce, autant qu'elles fuiront le vôtre.

Je sai bien que plusieurs de ces Messieurs veulent

lent nous perſuader, qu'ils aiment la Vertu, parce qu'elle a une beauté eſſentielle, qui la rend digne de l'amour de tous ceux qui ont aſſez de lumiéres pour la connoître. Je ſai même qu'ils ſe vantent d'être d'autant plus généreux amateurs de la Vertu que nous, que leur dévouëment pour elle ſe ſoûtient ſans l'eſpoir des récompenſes. Il eſt aſſez étonnant, pour le dire en un mot, que les perſonnes qui outrent le plus la Pieté & l'Irreligion, s'accordent dans leurs prétentions touchant l'amour pur de la Vertu. Mais que veut dire dans la bouche d'un Libertin, *que la vertu a une beauté eſſentielle* ; N'eſt-ce pas là une expreſſion vuide de ſens ? Comment prouveront-ils que la Vertu eſt belle ? & que ſuppoſé qu'elle aît une beauté eſſentielle, il faut l'aimer, lors même qu'elle nous eſt inutile, & qu'elle n'influë pas ſur notre félicité ! D'où vient que des gens qui ne parlent que d'évidence & de démonſtrations, reçoivent comme des axiomes, des maximes ſi vagues & ſi deſtituées de preuves. Si la vertu eſt belle eſſentiellement, elle ne l'eſt que parce qu'elle entretient l'ordre & le bonheur dans la Societé humaine ; la vertu ne doit paroître belle, par conſéquent, qu'à ceux qui par un Principe de religion ſe croyent indiſpenſablement obligez d'aimer les autres hommes, & non pas à des gens qui ne ſauroient raiſonnablement admettre aucune loy naturelle, ſinon l'amour propre le plus groſſier ; le ſeul égard auquel la vertu peut avoir

une beauté eſſentielle pour un incrédule, c'eſt lorſqu'elle eſt poſſedée & exercée par les autres hommes, & que par là elle ſert, pour ainſi dire d'aſile aux vices du *libertin*; Ainſi pour s'exprimer intelligiblement, les Incrédules devroient ſoûtenir qu'à tout prendre, la vertu eſt pour chaque individu humain plus utile que le Vice, & plus propre à nous conduire vers le néant, d'une maniére commode & agréable. On n'oſe guéres conteſter cette maxime aux *Eſprits-Forts*; l'amour que les Gens de bien ont pour la Vertu; baze de toutes leurs eſpérances, leur donne un certain penchant à accumuler ſur elle tout ce qu'ils peuvent penſer de grand & de Sublime. Des Théologiens éclairés donnent rarement les idées aſſez nettes, des avantages qui ſortent du ſein de la Vertu conſidérée en elle-même; Ils ſont bien ſouvent un peu trop ſujets à varier leurs idées, ſelon la matiére qu'ils ont en main. S'agit-il de faire voir que, ſans l'eſpérance d'une autre vie, les Gens de bien ſeroient les plus malheureux des hommes! La Vertu perd toute ſa grandeur, tous ſes avantages naturels. Eſt-il queſtion d'un paſſage des Livres Sacrés, qui fait l'éloge de la Vertu? Ils perdent la prémiére idée abſolument de vûë; la Vertu acquiert le droit de nous rendre heureux, par ſa propre nature; Elle devient elle-même ſa récompenſe; Indépendemment d'un Etre Suprême & d'une Immortalité bienheureuſe, elle peut nous procurer

des

des agrémens ſupérieurs à tous les avantages, que le Vice eſt capable de nous prodiguer. Ces ſortes de déclamations marquent une raiſon petite & foible, qui ſe laiſſe ſéduire par les différens ſujets; & elles ne répandent dans l'eſprit du Peuple, que des notions confuſes & détachées des Principes généraux de la Vérité.

Il me ſemble qu'à éxaminer attentivement la nature de la Vertu, on découvre qu'elle n'eſt belle & utile, que parce qu'elle eſt liée à l'idée d'un Dieu qui l'aime, qui a promis de la récompenſer, & qui veut qu'en la pratiquant nous contribuïons à la félicité du Genre-Humain. C'eſt dans cette rélation qu'on peut ſoûtenir avec raiſon, qu'à tout prendre, même dans cette vie, la Vertu eſt plus propre que le Vice à fonder notre félicité. C'eſt dans cette rélation qu'elle eſt féconde en Sentimens délicieux, dans quelque état que l'Homme de bien puiſſe ſe trouver. C'eſt la reſource la plus étenduë dans l'adverſité, & dans la miſére; C'eſt l'apui le plus ſolide de la proſpérité. Se peut-il rien de plus capable d'entretenir dans notre Ame la Satisfaction la plus douce? que la ferme perſuaſion que dans le Créateur de l'Univers nous trouvons un Protecteur qui ne nous perd jamais de vuë, un Pére infiniment Sage, puiſſant, bon, qui veille ſur nous, & qui veut que toutes choſes, l'adverſité même, travaillent à notre bonheur. L'homme de bien eſt-il

dans une Situation, où il faut ſacrifier à la Vertu, ſes penchans favoris, ſes paſſions les plus impérieuſes, toute ſa fortune, ſa réputation même! Il ſent bien qu'il perd des plaiſirs véritables, des avantages réels. Mais il en eſt dédommagé dans le moment même; Il ſait que par cette noble force d'eſprit, il ſatisfait ſon Législateur, qu'il plaît à ſon Pére, & qu'il s'attire la bienveillance de celui qui lui a donné l'exiſtence, le mouvement, & la vie; Il s'affermit dans l'eſpérance d'une bienheureuſe immortalité; La certitude d'avoir préféré raiſonnablement un intérêt infini & durable à un avantage mince & paſſager, répand dans ſon Ame un calme, un contentement, une joïe pure, qui ſurpaſſent tous les Sentimens délicieux qu'il auroit pû attendre de ſa fortune, de ſa réputation, & de la Satisfaction de ſes plus vifs déſirs.

Par là on voit ſans peine, que dés-que la Vertu eſt détachée de la Religion, elle perd la partie la plus conſidérable de ſon utilité. La queſtion eſt, s'il lui en reſte aſſez, pour être préférée au Vice. Je crois qu'il eſt bon de diſtinguer ici : Si jamais le parti de la Vertu eſt préférable à celui du Vice, c'eſt lors que la Sageſſe a déja pris le deſſus dans l'Ame, lors que les paſſions ſont déja renfermées dans les limites que la Raiſon leur preſcrit; lors qu'habitué au devoir, on ne s'en acquite plus par de pénibles efforts, mais qu'on préfére la Vertu ſans peine, & par une eſpéce de goût.

Mais

Mais quelle différence entre une Sageſſe tranquile, ſûre d'elle-même; & une Vertu naiſſante qui tâche à ſe former, qui lutte encore contre les obſtacles, qui à chaque pas ſe trouve arrêtée, traverſée par un tempéramment indocile, & par des paſſions fougueuſes; une vertu enfin, dont mille objets ſéducteurs débauchent l'attention, & qui tantôt victorieuſe, & tantôt vaincuë, ne trouve, & dans ſes défaites & dans les victoires, que des ſources de nouvelles guerres, dont elle ne prévoit pas la fin. Une telle ſituation n'eſt pas ſeulement triſte, & mortifiante; il me ſemble même qu'elle doit être inſuportable, à moins qu'elle ne ſoit ſoûtenuë par des motifs de la derniére force, en un mot, par des motifs auſſi puiſſans, que ceux qu'on tire de la Religion.

Par conſéquent, quand il ſeroit vrai, qu'une Vertu, qui joüit tranquillement du fruit de ſes combats, ſeroit plus aimable, & plus utile que le Vice, il ſeroit preſque impoſſible, qu'un Incrédule y pût jamais parvenir. Plaçons un tel homme dans l'âge, où d'ordinaire le cœur prend ſon parti, & commence à former ſon Caractère; Donnons lui, comme à un autre homme, un tempéramment, des paſſions, un certain degré de lumiéres; Il délibére avec lui-même s'il s'abandonnera au Vice, ou s'il s'attachera à la Vertu. Dans cette ſitüation, il me ſemble qu'il doit raiſonner à peu près de cette maniére. „ J'ai une idée confuſe, que la

„ Vertu tranquillement poſſedée pourroit bien
„ être préférable aux agrémens du Vice ; Je
„ ſens d'ailleurs que le Vice eſt aimable, utile,
„ fécond en ſenſations délicieuſes ; je vois pour-
„ tant que, dans pluſieurs occaſions, il expoſe
„ à de facheux inconveniens. Mais la Vertu
„ me paroît ſujette, en mille rencontres, à des
„ inconvéniens du-moins tout auſſi terribles.
„ D'un autre côté, je comprens parfaitement
„ bien que la route de la Vertu eſt rabotteu-
„ ſe, & qu'on n'y avance qu'en ſe gênant,
„ qu'en ſe contraignant. Il me faudra des an-
„ nées entiéres, avant que de voir le chemin
„ s'aplanir ſous mes pas, & avant que je puiſ-
„ ſe jouïr des effets d'un ſi rude travail. Ma
„ premiére jeuneſſe, cet âge où l'on goûte
„ toutes ſortes de plaiſirs avec le plus de vi-
„ vacité & de raviſſement, ne ſera employée
„ qu'à des efforts auſſi rudes que continuëls.
„ Quel eſt donc le grand motif qui doive me
„ porter à tant de peine, & à de ſi cruëls em-
„ baras? Seront-ce les délices qui ſortent du
„ fond de la Vertu? Mais je n'ai de ces déli-
„ ces qu'une très-foible idée, je ne les connois
„ que par ce que j'en ai entendu dire à des gens,
„ qui peut-être me trompent. D'ailleurs je n'ai
„ qu'une eſpéce d'exiſtence d'emprunt. Si je
„ pouvois me promettre de jouïr, pendant un
„ grand nombre de Siecles, de la félicité at-
„ tachée à la vertu, j'aurois raiſon de ramaſſer
„ toutes les forces de mon Ame, pour m'aſſû-
rer

„ rer un bonheur ſi digne de mes recherches.
„ Mais je ne ſuis ſûr de mon être, durant un
„ ſeul inſtant ; peut-être que le premier pas
„ que je ferai, dans le chemin de la vertu,
„ me précipitera dans le tombeau. Quoi qu'il
„ en ſoit le néant m'attend dans un petit nom-
„ bre d'années ; la mort me ſaiſira peut-être,
„ lors que je commencerai à goûter les char-
„ mes de la vertu, & toute ma vie ſe ſera é-
„ coulée, cependant dans le travail & dans le
„ deſagrément. Ne ſeroit-il pas ridicule que,
„ pour une félicité peut-être chimérique, &
„ qui, ſi elle eſt réelle, n'exiſtera peut-être
„ jamais pour moi, je renonçaſſe à des plai-
„ ſirs préſens, vers leſquels mes paſſions m'en-
„ trainent, & qui ſont de ſi faciles accès, que
„ je dois emploïer toutes les forces de ma rai-
„ ſon pour m'en éloigner ? Non : Le moment
„ où j'exiſte eſt le ſeul, dont la poſſeſſion me
„ ſoit aſſûrée ; il eſt raiſonnable que j'y ſaiſiſ-
„ ſe tous les agrémens que je puis y raſſem-
„ bler ; *Mangeons & bûvons, car demain nous*
„ *mourons.*

Il me ſemble qu'il ſeroit difficile de trouver, dans ce raiſonnement d'un jeune *Eſprit-Fort*, un défaut de prudence, ou un manque de juſteſſe d'eſprit. Il vient de déclarer, qu'il n'a qu'une foible idée des avantages qui mettent au-deſſus du vice, une vertu déja formée ; & ce ſentiment, que je crois lui avoir prêté avec juſtice, doit être un des motifs les plus forts,

qui le détournent des pénibles travaux, que la vertu éxige de la plûpart des tempérammens. Mais ne ſeroit-ce pas manque de lumiéres & d'expérience, qu'un *Incrédule novice* auroit une opinion ſi mince de l'utilité d'une vertu victorieuſe des paſſions? J'en doute fort; & je crois, qu'on pourroit ſoûtenir que le vice le plus effréné même n'eſt guéres plus contraire à la félicité, qu'une vertu rigide deſtituée de l'idée d'un Rémunérateur Infini. Pour le prouver, il faudroit faire une longue énumération des avantages & des déſagrémens, qui accompagnent l'un & l'autre; & il ne me paroît pas qu'il ſoit d'une néceſſité abſoluë pour mon deſſein, d'entrer ici dans ce détail. Il ſuffira de faire voir, que le vice ménagé avec un peu de prudence, l'emporte infiniment ſur une vertu éxacte, qui n'eſt point ſoûtenue de la conſolante idée d'un Etre Suprême.

XXXVI.

XXXVI. DISCOURS.

SUITE DES

REFLEXIONS

Sur le Caractère des

ESPRITS-FORTS & des INCREDULES.

UN *Esprit-Fort*, ſage Econome du vice, peut jouïr, ſelon moi, de tous les avantages qu'il eſt poſſible de puiſer dans la Vertu, conſidérée en elle-même; & en même tems, il peut éviter tous les inconvéniens attachés au vice imprudent & à la rigide vertu. Epicurien circonſpect, il ne refuſera rien à ſes deſirs, de quelque nature qu'ils ſoient; pouvû qu'il puiſſe les ſatisfaire, ſans s'expoſer à des dangers probables. Aime-t-il la bonne chére? Il contentera ſa friandiſe, autant que ſa fortune & ſa Santé le lui permettront; & il ſe fera une étude, de ſe conſerver toûjours en état de goûter les mêmes plaiſirs, avec le même ménagement. La gaïeté que le vin répand dans l'Ame a-t-elle de grand charmes pour lui? Il eſſeïera les forces de ſon tempéramment, & il obſervera juſqu'à quel degré il peut ſoûtenir les

délicieuſes vapeurs d'un commencement d'Yvreſſe. En un mot pour ce qui regarde les mets & la boiſſon, il ſe formera un Syſtème de temperance voluptueuſe, qui puiſſe étendre ſur tous les jours de ſa vie des plaiſirs non interrompus. Son panchant favori le porte-t-il aux délices de l'Amour ? Il peut ſe ſervir d'une économie ſemblable, & ménager une exacte proportion entre ſes plaiſirs & ſa ſanté.

Il eſt vrai qu'il aura beſoin d'efforts aſſez difficiles, pour reſiſter au torrenr de ſes paſſions, & pour les renfermer dans les bornes de ſon intérêt ; mais en recompenſe, il eſt diſpenſé de les gèner par l'équité, & par la juſtice. Pourquoi ſongeroit-il à mettre ſes plaiſirs en ſûreté, dans le ſein d'un légitime mariage ? le dégoût en émouſſeroit trop tôt la vivacité, que la ſeule grace de la nouveauté peut entretenir dans la même force. D'ailleurs à quoi bon ſe jetter dans le fâcheux embarras d'un ménage, & de s'expoſer à toutes les triſtes ſuites d'une union ſi ſouvent fatale ? Par quel motif détournera-t-il ſur une Femme publique, des deſirs qui ſe ſont fixés ſur une Fille innocente, dont le peu de prévoiance & la crédulité lui promettent une conquête facile ? Rien ne ſauroit le porter à cette eſpéce de Sageſſe, que la crainte d'une famille puiſſante, capable de lui faire païer trop cher des délices de courte durée. Quelle raiſon aura-t-il ſurtout, de reſpecter le Sacré lien du mariage ? Se fera-t-il un riſible ſcrupule

pule de dérober à un Mari le cœur de ſon Epouſe, dont un contract autoriſé par les loix, l'a mis ſeul en poſſeſſion. Nullement : ſon intérêt veut qu'il ſe régle plûtôt ſur les loix de la Mode : & que profitant des agrément du Mariage, il en laiſſe le fardeau au malheureux Epoux. Qu'y riſquera-t-il au fond? Voit-on dans nos jours des Adultéres punis par la Juſtice? N'eſt-il pas même, d'ordinaire, de la derniére difficulté, de prouver la réalité de ces ſortes de crimes? Les preuves les plus convainquantes ne ſont guéres à cet égard, que de fortes probabilités.

Dans toutes les autres branches de la conduite d'un *Eſprit-fort*, une prudence d'aſſez facile pratique ſuffit, pour ſe procurer, ſans riſque, mille agrémens, en manquant à-propos de candeur, de juſtiſſe, d'équité, de généroſité, d'humanité, de reconnoiſſance, & de tout ce qu'on reſpecte ſous l'idée de Vertu. Qu'avec toute cette enchaînure de commodités & de plaiſirs, dont le Vice artificieuſement conduit eſt une ſource intariſſable, on mette en parallèle tous les avantages qu'on peut ſe promettre d'une Vertu, qui eſt guidée par toute la prudence poſſible, mais qui ſe trouve bornée aux eſpérances de la Vie préſente : Il eſt vrai que cette vertu a, dans un certain degré, de commun avec le vice, tel que je viens de le dépeindre, la prudente jouïſſance des plaiſirs des ſens. Mais combien de ſources de ces plaiſirs n'eſt-elle pas obli-

obligées de boucher? Combien d'occaſions de les goûter, ne ſe contraint-elle pas de négliger, & d'écarter de ſon chemin? Si elle ſe trouve dans la proſpérité & dans l'abondance, j'avouë quelle y eſt aſſez à ſon aiſe; Il eſt certain pourtant que dans les mêmes circonſtances, le vice habilement mis en œuvre, a encore des libertés infiniment plus grandes. Mais l'apui des biens de la Fortune manque-t-il à la vertu? Rien n'eſt plus deſtitué de reſources, que cette triſte ſageſſe. Jettons les yeux ſur un Jeune-homme, qui ſe trouve dans la plus grande vigueur de ſon âge; Il eſt aſſujetti aux mêmes penchans que les autres hommes, le Beau-Sexe fait ſur lui les plus vives impreſſions: Mais à peine ſait-il ſe procurer dequoi ſubſiſter ſeul, d'une maniére un peu douce; la conſidération que les richeſſes ſe ſont acquiſe, lui interdit preſque abſolument l'eſpérance de trouver une Femme, dont le bien & le mérite lui promettent une double félicité. Suppoſons en même temps que ce jeune homme ſe ſoit dévoué à une vertu deſtituée de l'appui de la religion. Ira t'il confondre les idées du Bonheur & de la Fortune, & enſevelir ſes deſirs dans les rides d'une Femme ſurannée? Non, il n'a garde de ſe procurer une ſource infinie de dégoût, & de promettre un attachement fidéle & tendre, à une perſonne, dont la figure ne lui donne que de l'adverſion. Il a en horreur l'adultére; il frémit à la ſeule idée d'un

d'un plan de ruſes ſcélérates, dreſſé exprès pour réduire une fille d'honneur à l'infamie, & peut-être à la fatale néceſſité d'entaſſer, pendant toute ſa vie, actions honteuſes ſur actions honteuſes. Se reſoudroit-il, au riſque de ſa ſanté & de ſa vie même, à ſe forcer à la brutalité de s'adreſſer aux rebuts de la débauche publique? Un Vertueux Incrédule peut n'y pas trouver de crime: Mais peut-il ſe permettre une imprudence ſi dangereuſe? Peut-il ſoûtenir l'idée Souverainement choquante d'objets ſi odieux, & ſi infames? Non; la ſeule reſource qui lui reſte c'eſt, ou de luter ſans relâche contre des deſirs d'autant plus difficiles à vaincre, qu'ils ſont, dans leur nature, bons, convenables, & utiles; ou bien de préférer le danger d'être miſérable à celui de renoncer à ſa Sageſſe, de ſe lier à une perſonne ſans fortune, & de s'expoſer à procurer des enfans menacés des mêmes inconvéniens, qui ont répandu de l'amertume ſur la vie de leur malheureux Pére.

Dans mille autres ſituations, la vertu d'un *Eſprit-Fort* ne peut qu'être ſujette aux plus facheuſes traverſes, & le priver de mille avantages très-réels, & très-dignes de s'attirer ſon Amour. J'avouë que ſi la maſſe générale des hommes étoit beaucoup plus éclairée & dévouée à la ſageſſe, une conduite réguliére & vertueuſe ſeroit un moïen aſſez ſûr de parvenir à une vie douce & commode: Mais il eſt certain, que

le

le Vice & l'Ignorance l'emportent, dans la Societé Humaine, ſur les lumiéres & ſur la Sageſſe. C'eſt-là ce qui barre le chemin de la Fortune aux Gens de bien, & qui l'élargit pour une eſpéce de *Sages vicieux*. Un *Eſprit-Fort* ſe ſent un Amour bizarre pour la Vertu, il s'aime pourtant; la baſſeſſe, la pauvreté, le mépris, lui paroiſſent des maux véritables; le crédit, l'Autorité, les richeſſes, s'offrent à ſes deſirs comme des biens dignes de ſes recherches. En achetant pour une Somme modique la protection d'un Grand-Seigneur, il peut ſe procurer contre la défenſe des Loix, une Charge propre à lui donner un rang dans le monde, à le faire vivre dans l'opulence, à établir & à ſoûtenir ſa famille. Mais peut-il ſe réſoudre à employer un ſi coupable moyen de s'aſſûrer un deſtin brillant & commode? Non, il eſt forcé de négliger un avantage ſi conſidérable, qui ſera ſaiſi avec avidité par un homme qui détache la Religion de la Vertu; ou par un autre qui agiſſant par principe, ſecouë en même tems le joug de la Religion. Un Prince, un Miniſtre d'Etat, eſt oſtentateur d'un mérite qu'il n'a pas; on ne ſauroit vaincre ſa dureté, ſans ſe liguer avec ſon orgueil, ſa faveur eſt pourtant une féconde ſource d'emplois & de biens; Une adulation un peu ingénieuſe peut facilement nous en mettre en poſſeſſion. Pour s'inſinuer dans cet Eſprit foible, notre Incrédule vertueux obtiendra peut-être de lui-même quelques efforts de politeſſe & de complai-

plaiſance, qui n'iront point juſqu'à la fourberie: Mais ſa roideur ſe pliera-t-elle juſqu'à la baſſeſſe d'une flaterie indigne? Quoi dira-t-il, je ſacrifierois à mes intérêts particuliers une grande partie de la félicité publique! J'irois nourrir les vices de ce Seigneur, en les déguiſant à ſes propres yeux! Mes éloges augmenteront dans ſon ame un Orgueil, dont tout un Peuple auroit à ſouffrir! En enflant dans ſon imagination l'idée qu'il a de ſes talens & de ſes lumiéres, je lui ferois rejetter les avis les plus utiles; & par là je contribuerois à lui faire tirer de ſa pernicieuſe ſuffiſance, des meſures capables d'inonder de malheureux tout un Etat; Je ne ſaurois me reſoudre à être opulent & élevé, à ce prix. Loin de moi une fortune fondée ſur une baze ſi exécrable!

Je n'étalerai pas ici une liſte étenduë de ſemblables ſituations, dans leſquelles la vertu eſt obligée de rejetter des bien très-réels, que le vice adroitement ménagé s'aproprieroit ſans peine & ſans danger. Mais qu'il me ſoit permis de demander à un Incrédule Vertueux, par quel motif il ſe réſoud à des ſacrifices ſi triſtes? Qu'eſt-ce que la nature de ſa vertu lui peut fournir de propre à le dédommager de tant de pertes conſidérables? Eſt-ce la certitude qui fait ſon devoir? Je crois avoir démontré, que ſon devoir ne conſiſte qu'à bien ménager ſes véritables intérêts, pendant une vie de peu de durée. Mais je viens de prouver que

la

la vertu l'empêche, à proprement parler, de s'acquiter de ſon devoir réel. Il ſert donc une Maîtreſſe bien pauvre, ou bien ingrate; qui ne païe ſes ſervices les plus pénibles, d'aucun véritable avantage, & qui, pour prix du dévouëment le plus parfait, lui arrache les plus flateuſes occaſions d'étendre ſur toute ſa vie les plus doux plaiſirs, & les plus vifs agrémens.

Il me dira peut-être, que l'équivalent de tout ce qu'il ſacrifie, à ce qu'il conſidére comme ſon devoir, ſe trouve, non dans la naure de la vertu, mais dans l'ombre de la vertu, dans la *Réputation.*

Je ne veux pas examiner ici, juſqu'à quel point l'amour de l'eſtime publique eſt ſenſé & convenable à un homme, qui proportionne ſes attachemens au prix véritable que ſa Raiſon découvre dans les objets. J'avouë qu'à pluſieurs égards la *Réputation* eſt un bien réel; & que la tendreſſe invincible que nous avons pour nous-mêmes, doit exciter naturellement tous les hommes à rechercher l'eſtime de leur ſemblables. Les idées avantageuſes que les autres hommes ont de nous, ne peuvent que chatouiller agréablement la vanité, qui renfermée dans certaines bornes, eſt en nous une ſource pure & légitime de Sentimens délicieux. L'Amour de la *Réputation* ſubordonné à celui de la vertu, eſt ſurtout naturel à des hommes, qui admettent une Religion & un Etre ſuprême, qui les obligent à aimer leurs prochains, & à con-

contribuer à leur félicité. Il n'eſt guéres poſſible d'aimer & d'eſtimer quelqu'un, & de ſe mettre peu en peine de ſa tendreſſe & de ſon eſtime. D'ailleurs un homme qui, par un principe d'Amour pour la Divinité, ſe croit obligé d'être autant qu'il eſt poſſible, bienfaiteur du Genre-Humain, doit trouver dans la *Réputation* un ſûr moïen de faciliter, & de faire réüſſir tous ſes efforts de bonté & d'humanité. Il eſt certain encore que l'Amour de la *Réputation* eſt d'une grande utilité pour un homme, qui tire l'idée de la vertu de l'idée d'un Etre Suprême : C'eſt un principe auxiliaire, qui ſoûtient & qui anime les efforts de ſa Raiſon, & qui l'aide à ſurmonter les obſtacles qui lui barrent le chemin de la véritable Sageſſe.

La *Réputation* ne laiſſe pas d'être auſſi un avantage pour un Incrédule vertueux, & l'on ne ſauroit ſoûtenir que ſon Amour pour elle ne ſoit raiſonnable : Mais c'eſt pour lui un avantage bien foible, quand c'eſt l'unique récompenſe qu'il attend de ſa ſtérile vertu. Outre les plaiſirs que la vanité tire de la *Réputation*, tout l'avantage qu'un *Eſprit-Fort* en peut eſpérer, n'aboutit qu'à l'amitié, qu'aux careſſes, & qu'aux ſervices de ceux qui ont formé de ſon mérite des idées avantageuſes. Mais qu'il ne s'y trompe point : Ces douceurs de la vie ne trouvent pas une ſource abondante dans la *Réputation* qu'on s'attire par la pratique d'une exacte vertu. Dans le monde, fait comme

il eſt, la *Réputation* la plus brillante, la plus étenduë, & la plus utile, s'accorde moins à la vraïe Sageſſe, qu'aux grands talens, qu'à la ſupériorité d'eſprit, qu'à une profonde érudition. Que dis-je! Un Homme de bien ſe procure-t-il une eſtime auſſi vaſte, & auſſi avantageuſe, qu'un Homme poli, complaiſant, badin, qu'un bon vivant, qu'un fin railleur, qu'un aimable étourdi, qu'un agréable débauché?

Il eſt vrai que preſque tous les hommes débitent que la vertu eſt préférable à tout, & que c'eſt le plus eſtimable des objets. Je ne veux pas croire qu'ils lui donnent ce magnifique éloge, afin de faire concevoir une bonne opinion de leur dévouëment pour elle. Je m'imagine qu'ils parlent ſincérement; mais ils n'en ont cette grande idée, que lors qu'ils conſidérent la vertu en elle-même, d'une maniére métaphyſique & abſtraite. Ils la regardent de tout un autre point de vûë, quand ils la placent dans un homme, & quand ils l'oppoſent à d'autres qualités qui frapent, qui éblouïſſent leur imagination, & qui étourdiſſent leur raiſonnement. Cette vérité eſt tous les jours confirmée par mille exemples ſenſibles. Quelle utile *Réputation* la plus parfaite Vertu s'attire-t-elle, lorſqu'elle a pour Compagnes, la pauvreté & la baſſeſſe? Quand, par une eſpéce de Miracle, elle perce les ténébres épaiſſes qui l'accablent, ſa lumiére frape-t-elle les yeux de la Mul-

Multitude ? Echauffe-t-elle les cœurs des hommes, & les attire-t-elle vers un mérite ſi digne d'admiration ? Nullement : Ce Pauvre eſt un homme de bien, on ſe contente de lui rendre cette juſtice en très-peu de mots ; & on le laiſſe jouïr tranquillement des avantages foibles & peu enviés qu'il peut tirer de ſon ſtérile mérite. Il eſt vrai que ceux qui ont quelque vertu, préſerveront un tel homme de l'affreuſe indigence, ils le ſoûtiendront par de modiques bienfaits. Mais lui donneront-ils des marques éclantes de leurs eſtime ? Se lieront-ils avec lui par les nœuds d'une Amitié, que la vertu peut rendre féconde en plaiſirs purs & ſolides ? Sera-t-il admis familiérement à leur table, & dans leurs converſations ? Si cette vertu paroît ſoûtenuë par quelques lumiéres & par quelques talens, feront-ils des efforts pour la tirer de la pouſſiére, & pour la placer dans une ſituation où elle puiſſe influer ſur le bonheur public ? Ce ſont-là des phénomènes qui ne frapent guères nos yeux, *Virtus laudatur & alget.* On accorde à la vertu quelques louanges vagues, & la plûpart du tems on la laiſſe croupir dans la miſére. Si, dans les triſtes circonſtances qui l'environnent, elle cherche du ſecours dans ſon propre ſein ; il faut que par des nœuds indiſſolubles elle ſe lie à la Religion, qui ſeule peut lui ouvrir une ſource inépuiſable de ſatisfactions vives & pures.

Je vai plus loin ; je veux bien ſuppoſer les hom-

mes aſſez ſages, pour accorder *l'eſtime la plus utile* à ce qui s'offre à leur Eſprit, ſous l'idée de la Vertu. Mais cette idée eſt-elle juſte & claire, chez la plûpart des hommes ? le contraire n'eſt que trop certain. Le grand nombre, dont les ſuffrages décident de la *Réputation*, ne voit les objets qu'à travers ſes paſſions & ſes préjugés. Mille fois le vice uſurpe chez lui, les droits de la vertu. Mille fois la vertu la plus pure, s'offrant à ſon eſprit ſous le faux jour de la prévention, revêt une forme deſagéable & hideuſe. Combien de fois les ſuffrages du Public ne condamnent-ils pas la Candeur à paſſer pour Brutalité, une ſage Douceur pour lacheté & pour Molleſſe, la Conſtance pour Obſtination, la Juſtice pour Cruauté, une noble & juſte Fierté pour un Orgueil odieux & ridicule ? Combien de fois ces mêmes ſuffrages n'ajugent-ils pas le titre de Politeſſe à l'indigne Adulation, celui de Clémence à la baſſe Connivence pour le crime, celui d'Humilité & de Modeſtie à une Vanité qui ſe cache pour mieux parvenir à ſon but, celui de Prudence à la noire Diſſimulation, celui de Zèle à l'Emportement & à la Fureur ? Une partie de la Multitude ſe laiſſe ſéduire par la premiére aparence des objets, & ſe riſque dans ce foible jour à en juger de travers. Une autre partie prend pour les premiers axiomes de la Vérité les Opinions qui ont la vogue ; & elles ne lui deviennent ſuſpectes, que quand la Mode commence à ménager

nager du crédit à d'autres Maximes. Enfin une grande partie de ce Public qui diſpenſe la *Réputation*, raiſonne pour ainſi dire, plutôt par la *Volonté* que par l'*Entendement* : les objets ſe préſentent à ſon eſprit, non tels qu'ils ſont dans leur nature, mais tels qu'elle ſouhaitteroit qu'ils fuſſent; Et bien ſouvent ces trois différens bandeaux aveuglent la même Raiſon.

La conſidération de cette méthode populaire de raiſonner, peut fournir, à mon avis, des preuves faciles & claires, pour démontrer que la vertu la plus parfaite eſt moins propre, que le Vice prudent & ruſé, à ſe ſaiſir de la *Réputation*, qui lui eſt duë à elle ſeule.

La véritable vertu eſt reſſerrée dans des bornes extrêmement étroites. Toutes les régles que la Raiſon lui preſcrit, ſont fixes & déterminées. A droit & à gauche de ſa route ainſi limitée, ſe découvre le vice. Par là elle eſt forcée à négliger mille moïens de briller & de plaire, & de s'expoſer à paroître ſouvent odieuſe & mépriſable. Elle met au nombre de ſes devoirs la Douceur, la Politeſſe, la Complaiſance: Mais ces aimables moïens de gagner les cœurs des hommes, ſont ſubornés à la Juſtice; Ils deviennent vicieux, dès qu'ils s'échapent de l'empire de cette vertu ſouveraine, qui ſeule eſt en droit de mettre, à nos actions & à nos ſentimens, le ſçeau de la vertu.

Il n'en eſt pas ainſi d'une fauſſe vertu faite exprès pour la parade par le vice ingénieux,

qui trouve ſon intérêt à ſe cacher ſous ce voile impoſteur. Elle peut s'arroger une liberté infiniment plus étenduë. Aucune régle inaltérable ne la gène. Elle eſt la maîtreſſe de varier ſes maximes & ſa conduite ſelon ſes intérêts, & de tendre toûjours, ſans la moindre contrainte, vers les recompenſes que la Gloire lui étale. Il ne s'agit pas pour elle de mériter la *Réputation*, mais de la gagner de quelque maniére que ce ſoit. Rien ne l'empêche de ſe prêter aux foibleſſes de l'Eſprit humain. Tout lui eſt bon, pourvû qu'elle aille à ſes fins. Et-il néceſſaire, pour y parvenir, de reſpecter les Erreurs Populaires, de courber ſa Raiſon ſous les Opinions favorites de la Mode, de changer avec elle de parti, de ſe prêter aux circonſtances & aux préventions publiques ? Ces efforts ne lui coûtent rien ; elle veut être admirée ; & pourvû qu'elle réuſſiſſe, tous les moïens lui ſont égaux.

Remarquons encore que la véritable vertu eſt en général aſſez ſimple, & aſſez unie. Il n'y a pour elle qu'un petit nombre d'occaſions d'étaler, d'une maniére frapante & propre à entraîner l'admiration, toute ſa force & toute ſa beauté. Dans toutes les autres circonſtances, ſa force & ſa grandeur conſiſtent à ſe renfermer dans les bornes d'une nature perfectionnée, qui n'a rien d'étonnant ; & c'eſt juſtement cette ſimplicité raiſonnable qui l'avilit, & qui la fait paroître petite & commune aux yeux

yeux du Public. Par une vieille erreur, qui ſort du fond même de l'imbécillité humaine, tous les Peuples de tous les Siècles ont mieux aimé ſe laiſſer ſaiſir par un étonnement machinal, que d'accorder à ce qui eſt réellement beau une admiration raiſonnée. *Régler, corriger la Nature, c'eſt l'Ouvrage de petits efforts ordinaires; Pour en être capable, il ne s'agit que de le vouloir. Ce qui eſt véritablement grand & merveilleux, c'eſt de s'élever par un noble effort au-deſſus de la Nature, de n'aſpirer à rien qui ne ſoit extraordinaire, & qui ne tienne du prodige; d'aller bien plus loin que le ſimple devoir, auquel une Raiſon exacte dérobe ſi ſouvent tout éclat; enfin de ſe livrer à une eſpéce de* Beau, *dont le* Bon *n'eſt pas la baze.*

Cette fauſſe idée n'eſt pas ſeulement une Erreur Populaire, elle a dominé de tout tems dans les différentes ſectes de Religion, & dans toutes les Ecoles des prétendus Sages. La ſeule Doctrine de J. Chriſt & de ſes Diſciples, en a rejetté l'éclat impoſteur; Elle a mis la Sageſſe au niveau de la Nature; & ſon grand but a été d'aſſujettir à l'ordre les utiles panchans avec leſquels les hommes ſont nés. Mais cette Divine Philoſophie n'a pas pû reſiſter longtems à l'amour outré, que l'Imagination Humaine a pour l'Extraordinaire. On l'a bientôt deshonorée, par l'oſtentation d'auſtérités impertinentes. On a voulu détruire l'homme, pour le rendre vertueux; & les excès d'une bril-

lante bigotterie ſe ſont élevés ſur les ruines d'une Sageſſe naïve, dont toutes les branches formant une heureuſe Symétrie s'étendent vers le bien de la Societé. Ce n'eſt d'ordinaire, que ſur ces fauſſes & pernicieuſes maximes, qu'on régle l'admiration qu'on a pour la Vertu.

Qui daignera admirer le mérite uni & ſociable d'un homme, qui, ſe conformant aux ſalutaires régles d'une Nature épurée, vivra paiſiblement dans le ſein de ſa famille, tendre & fidèle Epoux, Pére apliqué, travaillant avec les efforts les plus ſuivis à rendre ſes enfans d'utiles Citoïens, Maître facile, Voiſin commode? Ce ne ſont-là que de petites vertus obſcures & bourgeoiſes, qui méritent à-peine la plus legère attention.

Voulez-vous ménager à votre vertu de la pompe & de la magnificence? Produiſez-vous dans le Public, d'un air grave & nébuleux; qu'un air ſombre annonce à vos ſpectateurs, les profondes & ſérieuſes méditations de votre ame; qu'une Sainte péſanteur engourdiſſe & votre ton de voix, & tous les mouvemens de votre corps; Dérobez-vous à la Societé prophane de ceux qui ſe permettent la licence d'un éclat de rire, ou d'un diſcours badin; Terraſſez, foulez aux pieds vos panchans naturels les plus innocens; Que le ſeul nom de *Plaiſirs* creuſe davantage les rides de votre front; Que la Raiſon n'ait rien à démêler avec votre Morale;

Morale ; Meſurez-en l'élévation à ce qu'elle a de rigoureux, d'auſtère d'épineux, de contraire aux deſirs naturels du cœur humain ; Cherchez des ennemis pour les combattre ; Que la faim, la ſoif, les veilles, vous deſſéchent continuellement, & entent ſur votre tempérament une mélancolie philoſophique, une reſpectable moroſité. Vous voilà un prodige de vertu. Quand vous négligeriez les devoirs roturiers de la vie Civile, on y connivera ſans peine ; Il doit être pardonnable à un mérite ſi ſublime & ſi ſupérieur à la Nature, de ne pouvoir pas ſe baiſſer juſqu'à ces minuties peu conſidérables.

Je ſai bien que le vice artificieux ne s'accommoderoit pas d'une vertu ſi humaine. Mais ſi une vaſte & éclante *Réputation* eſt utile à ſes intérêts, pourquoi ne revêtiroit-il pas les aparences de ce mérite étonnant ? Pourquoi n'en donneroit-il pas le brillant ſpectacle au Public ? Quitte à s'en dédommager dans le particulier. Pourquoi n'imiteroit-il pas ces Acteurs qui deſcendent du théatre, pour dépenſer dans la débauche le produit des Sentimens héroïques, dont ils ont charmé le parterre.

Il me ſemble que toutes les raiſons que je viens d'alleguer, pour prouver qu'un *Eſprit-fort* ne ſauroit être vertueux par principe, ſont d'une évidence qui aproche bien fort de la démonſtration. Je les crois ſi palpables, que lors qu'un Incrédule qui ſait un peu raiſonner, ſoûtient que ſes principes le diſpoſent ſuffiſamment à la

vertu, il eſt très-probable qu'il n'exprime par ce mot que la tempérance, & la force d'eſprit néceſſaire pour éviter certains excès nuiſibles.

XXXVII. DISCOURS.

SUITE DES

REFLEXIONS

Sur le Caractère des

ESPRITS-FORTS & des INCREDULES.

IL s'agit encore de forcer nos adverſaires dans leur dernier retranchement, où la malheureuſe conduite de la multitude, qui admet une Religion, ſemble les mettre à l'abri de toutes nos attaques. Un Philoſophe de cette Secte apuïe ſouvent ſes pretentions ſur la Vertu, par le raiſonnement que voici.

„ Je veux ſuppoſer avec vous qu'un homme, „ qui n'admet ni *Cauſe premiére* ni *Religion*, ne „ trouve en lui-même aucun principe, qui „ puiſſe le déterminer à cette diſpoſition, qu'on „ apelle vertu. Mais quand cette ſuppoſition „ ſeroit une vérité démontrée, qu'y gagneriez-„ vous? Eſt-ce par principe que les hommes „ ſe conduiſent? Le ſoûtenir, n'eſt-ce pas tomber

„ ber aveuglément dans une erreur, qui ſe dé-
„ couvre à la moindre attention ſur les actions
„ du Genre-Humain ? Quoi ! Cette multitude
„ d'hommes qui font profeſſion d'adhérer aux
„ préceptes de J. Chriſt, & qui marquent mê-
„ me un amour ardent pour leurs opinions,
„ donne-t-elle, dans ſa conduite, à la vertu
„ quelques degrés de Supériorité ſur le vice ?
„ La perſuaſion où ils ſont, que leurs actions
„ décideront de leur bonheur & de leur malheur
„ éternels, paroit-elle influer en rien ſur les
„ déterminations de leur volonté ? Un frein ſi
„ terrible retient-il la fougue de leurs paſſions,
„ & les détourne-t-il d'un précipice qui conduit,
„ ſelon eux, à un abîme d'infamie & de dou-
„ leur ? Non. On diroit que ce frein échauffe
„ leur ardeur pour le crime, & que les obſta-
„ cles, que leurs Opinions oppoſent à leurs de-
„ ſirs, ne font qu'irriter ces deſirs, & leur
„ prêter une nouvelle force. Que peut-on
„ conclure d'une Vérité ſi frapante, ſinon que
„ les Maximes qu'on a dans l'eſprit, laiſſent les
„ ſentimens du cœur dans une parfaite indé-
„ pendance ; & que la ſeule cauſe qui donne
„ la forme à la différente conduite des hom-
„ mes, ſont les différens degrés d'un tempe-
„ rament heureux ou malheureux, qui naît
„ avec nous, & qui eſt l'effet phyſique de la
„ conſtitution de nos corps. Conformément à
„ cette vérité d'expérience, s'il y a des gens
„ qui naiſſent amis de la propreté & de l'or-
dre,

„ dre, & d'autres qui ſe plaiſent dans le deſor-
„ dre & dans la négligence, il s'en trouve qui
„ viennent au monde avec une inclination na-
„ turelle pour la Juſtice & pour l'Equité, tan-
„ dis que d'autres paroiſſent entrer dans la So-
„ cieté humaine, accompagnés de la Dureté,
„ de la Malice, & de la Fourberie. D'ailleurs
„ preſque tous les hommes naiſſent avec plus
„ ou moins de reſpect pour les vertus qui lient
„ la Societé. N'importe d'où puiſſe venir cet-
„ te utile diſpoſition du cœur humain ; Elle lui
„ eſt eſſentielle ; Un certain degré d'Amour pour
„ les autres hommes nous eſt naturel, tout
„ comme l'amour ſouverain que nous avons
„ chacun pour nous mêmes. De là vient qu'il
„ eſt preſque auſſi rare de voir la Scélérateſſe
„ pouſſée aux derniers excès, que la vertu éle-
„ vée juſqu'au plus haut degré de perfection. Il
„ y a des gens qui avancent dans le crime,
„ tranquilement & ſans effort, juſqu'à un cer-
„ tain point ; mais qui dans la ſuite, quoi-que
„ placés dans des circonſtances où leur intétêt
„ exige qu'ils achévent la carriére, trouvent
„ dans le fond de leur nature quelque choſe qui
„ les effraïe, qui les arrête, & qui fait échouer
„ leur pernicieux deſſeins.

Si l'on vouloit diſputer le terrain pas-à-pas aux *Eſprits-Forts*, on pourroit leur nier que leurs principes les autoriſent à croire, qu'il y ait des ſemences de vertu dans le fond de la Nature Humaine. Quand nous leur ſoûtenons que

que l'idée d'un Dieu & d'une Religion, idée familiére à tous les Peuples & à tous les Ages, marque dans l'ame humaine une diſpoſition naturelle à embraſſer cette Opinion ; ils ſe dérobent, je ne dis pas à cette preuve démonſtrative, mais à cette forte probabilité, en mettant à la place de la Nature, les préjugés preſque invincibles de l'Education. Quelles raiſons peuvent-ils avoir pour ne pas raiſonner de la même maniére ſur la vertu, & pour ne pas attribuër ces principes de Sociabilité aux prémiéres impreſſions de l'Autorité ſur l'eſprit docile & flexible de l'Enfance ? Si l'une de ces ſuppoſitions n'eſt pas plus abſurde que l'autre, pourquoi la même force d'eſprit qui ſait ſe débaraſſer du joug de la Religion, ne pourroit-elle pas encore briſer les chaînes d'une chimérique vertu ? D'un autre côté, s'ils croient avoir des raiſons convainquantes pour trouver, dans la conſtitution même de l'homme, quelque principe de vertu, ne devroient-ils pas du moins ſoupçonner, que des moïens qui vont ſi ſûrement au but fixé de la conſervation de la Societé, n'ont pas leur ſource dans un concours fortuit d'atômes, ni dans une certaine *Fatalité*, expreſſion inventée pour ne ſignifier rien du tout ? Ces moïens n'indiquent-ils pas plus naturellement la ſage direction d'un Etre Intelligent, qui aime les hommes ; mais qui, dans l'aſſemblage impénétrable de tous ces Attributs trouve des raiſons pour ne rendre pas les hommes

mes plus heureux ſur cette terre, & pour faire que cette vie ſoit pour eux un rude & fâcheux aprentiſſage?

Mais venons au nœud de la Difficulté, qui ne tire un air ébouiſſant que des affreux deſordres qui ravagent la Societé, malgré la crainte & l'eſpérance dont la Raiſon ſemble barrer nos inclinations vicieuſes. J'avouérai d'abord comme une vérité palpable, que le tempéramment de l'homme eſt pour lui une féconde ſource de motifs, & qu'il a une influence très-étendue ſur toute ſa conduite. Mais ce temperamment forme-t-il ſeul nôtre caractère, détermine-t-il tous les actes de notre volonté? Sommes-nous abſolument inflexibles à tous les motifs, qui nous viennent de dehors? Nos opinions vraïes ou fauſſes, la vuë d'un intétêt réel on aparent, ſont-elles incapables de rien gagner ſur nos panchans naturels? Rien au monde n'eſt plus évidemment faux, & pour le ſoûtenir il faut n'avoir jamais démêlé les reſſorts de ſa propre conduite. Nous ſentons tous les jours, que la réflexion ſur un intérêt conſidérable nous fait agir directement, contre les motifs qui ſortent du fond de notre naturel. Il arrive tous les jours, que l'idée d'un gain, ſeulement probable, inſpire de l'aſſiduité & de l'aplication à un homme dévoué par ſon temperamment a l'indolence & à l'amour des plaiſirs. Une ſage éducation ne fait pas toûjours tout l'effet qu'on pouroit s'en promettre, mais il eſt rare qu'elle ſoit abſolument infructueuſe.

tueuſe. Suppoſons dans deux hommes le même dégré d'un certain tempéramment & de génie, eſt-il ſûr que le même caractère éclatera dans toute leur conduite ? l'un aura été fait, & pour ainſi dire laiſſé là, dès ſon enfance ; il n'aura eû d'autre guide que ſon naturel ; ſon eſprit enrouillé dans l'inaction, n'aura jamais oppoſé la moindre réfléxion à la violence de ſes panchans ; toutes les habitudes vicieuſes dérivées de ſon tempéramment auront eû le loiſir de ſe former ; elles auront aſſervi ſa raiſon pour jamais. L'autre au-contraire aura apris, dès-l'âge le plus tendre, à cultiver ſon bonſens naturel, on lui aura rendu familiers des principes de vertu & d'honneur ; on aura fortifié dans ſon Ame la ſenſibilité pour le Prochain, de laquelle des ſemences y ont été placées par la Nature ; on l'aura formé à l'attention ſur ſa conduite, & à la force de faire quelque reſiſtance à ſes deſirs les plus impérieux. Ces deux perſonnes ſeront-elles néceſſairement les mêmes ? Cette idée peut-elle entrer dans l'eſprit d'un homme, qui ne s'eſt pas entiérement brouillé avec le Sens-Commun ?

Les hommes *n'agiſſent point par principe*, eſt une phraſe qu'on peut laiſſer paſſer, quand on ne s'en ſert que pour exprimer fortement le peu d'attention que font les hommes à leurs lumiéres : Mais quand on veut nous en faire un Axiome exprimé dans les termes les plus propres, ce n'eſt rien moins qu'une Maxime inconteſtable.

ble. Il eſt vrai qu'un trop grand nombre d'hommes n'arrachent que trop ſouvent leur conduite à l'empire légitime de leurs principes, pour s'aſſervir à la tirannie de leurs paſſions : Mais ces mêmes hommes n'ont pas, dans toutes les occaſions, une conduite également étourdie ; leur tempéramment n'eſt pas toûjours excité avec la même violence. Si un tel degré de paſſion détourne leur attention de la lumiére de leurs principes, cette paſſion moins animée, moins fougueuſe, peut ceder à la force de la réfléxion, quand elle offre à l'eſprit un intérêt plus grand de toutes maniéres, que celui qui nous eſt promis par nos panchans. Il eſt conſtant que jamais la volonté ne ſe détermine que vers le parti, qui à tout prendre paroit le meilleur, dans le point fixe de la détermination de la volonté. Si dans ce point nous croïons trouver ce *Bien Supérieur*, en obéïſſant à nos paſſions, elles emportent néceſſairement la balance ; & ſi ce même *Bien* s'offre du côté de nos principes, nous nous y ſoûmettons avec la même néceſſité. Notre tempéramment a ſa force, & nos principes on la leur. Selon que ces forces ſont plus ou moins grandes de côté & d'autre, notre conduite varie. Un homme qui n'a point de principes oppoſés à ſes panchans, ſuivra toûjours indubitablement ce que lui dicte ſon naturel. Et un homme dont le tempéramment eſt combattu par les lumiéres fauſſes ou véritables de ſon eſprit, doit

être

être ſouvent en état de prendre le parti de ſes idées, contre les intérêts de ſes panchans.

La conduite des *Eſprits-Forts* prouve même, qu'ils ſentent que les idées qu'on a dans l'eſprit influent ſur les déterminations de la volonté. Quel peut être leur but en déclamant contre la perſécution, l'intolérance, les fourberies du Clergé, & contre le Zèle indiſcret qu'il inſpire à la brutale Populace? Ne tâchent-ils pas de gagner les eſprits, en y plaçant des idées juſtes & raiſonnables? Et à quoi leur ſerviroit-il déclairer ainſi la Raiſon, ſi elle n'avoit pas la moindre influence ſur le cœur & ſur la conduite? Un Incrédule manquera-t-il aſſez de bon ſens ou de pudeur, pour pouſſer la chicane juſqu'à avancer, que tous les motifs ont une certaine force ſur le naturel, excepté les ſeuls qui ont leur Principe dans la Religion? Rien ne ſeroit plus abſurde. La force de tous les motifs conſiſte dans l'intérêt qu'ils offrent à notre eſprit; & certainement il n'eſt point d'intérêt plus grand ni plus général, que celui que la Religion étale à l'amour que l'homme a pour lui-même.

Mais comment expliquer cependant les deſordres généraux qui déſolent, & qui deshonorent les Societés qui admettent une Religion? C'eſt ici que je ſuis obligé d'entrer dans une triſte diſcuſſion, mais qui à ce que j'eſpére, ſera intéreſſante & de quelque utilité.

Pour que la Religion ſoit un motif propre

à porter les hommes à la Vertu, il faut qu'on la croïe, & d'une maniére qui anime l'homme à préférer ſon devoir aux fougues de ſon tempéramment. Malheureuſement il y a peu de gens, parmi ceux qui ſe parent du titre de Chrêtiens, qui croient réellement leur Religion, & moins encore qui la croient d'une maniére qui puiſſe influer efficacement ſur leur conduite. S'il y a des Athées de réflexion, il y en a auſſi un grand nombre qui ſont, pour ainſi dire, Athées d'inattention. Que de Brutes parmi la Populace de toutes les Nations! Que de gens, dont l'eſprit, accoûtumé à croupir dans l'indoce, devient létargique, & abſolument incapable de réfléchir, ſinon ſur les beſoins qui ſe préſentent à leurs ſens, d'une maniére directe & immédiate! De cette foule d'hommes indignes de ce nom, ſort principalement cette claſſe malheureuſe de Scélérats, qui mettent leur honneur à braver l'honneur même; qui ſont en exécration à ceux-là mêmes qui ſont vicieux avec quelque ménagement. Ils ſont du crime leur profeſſion; Tout le Genre-Humain eſt leur ennemi public; c'eſt pour eux que ſont introduits dans le monde, les roues, les gibets, les Boureaux; Ce ſont des eſpéces de Monſtres, autant au deſſous des Brutes par l'abus de leur raiſon, que la Nature les avoit placés au-deſſus d'elles.

On peut mettre en parallèle avec ces prodiges de Scélérateſſe un nombre conſidérable de Grands-

Grands-Seigneurs, qui trouvent leur perte dans leur opulence ou dans leur élévation. Objets eux-mêmes d'une eſpéce de culte, enyvrés des careſſes & de l'adulation de leurs inférieurs ; éblouïs par leurs équipages, par leurs palais, par leurs meubles ſuperbes ; accablés, énervés par les plaiſirs ; perdus dans les ambitions ; aſſervis à un honneur qui n'a pour régle que la bizarrerie de la Mode, ils n'ont ni le loiſir, ni l'eſprit aſſez libre, pour ſonger à leur origine & à leur fin. Selon un des plus Beaux-Eſprits de France, on leur fait trop d'honneur, en s'imaginant qu'ils croïent qu'il n'y a point de Dieu ; ils n'y penſent pas ſeulement. On m'avouëra ſans peine, qu'inférer de la conduite de ces viles eſpéces d'hommes, que la Religion eſt inutile à la Vertu ; c'eſt ſoûtenir que le Soleil ſe léve envain ſur l'horizon, puiſque ſa lumiére eſt incapable de guider les aveugles.

Il y a une autre claſſe d'hommes beaucoup plus étenduë, qui ſe perſuade fortement qu'elle croit un Etre Suprême & une Religion. Ces gens ont reçû dans leur enfance, des mains de leurs Péres ou de leurs Maîtres, un Syſtême de dogmes & de préceptes, qui imprimé dans leur mémoire, par des répétitions continuelles, leur eſt devenu propre & preſque eſſentiel. Mais jamais ils n'ont été formés à l'examen ; on leur en a même fait peur, on les en a détournés comme d'une féconde ſource d'erreurs perni-

ſes & damnables. Les preuves dont on attaque leurs opinions ont beau leur paroître invincibles, au lieu d'ébranler leur Syſtême, elles ne ſont que les irriter, & les opiniâtrer à s'y fortifier davantage. Ils n'aprennent jamais à diſtinguer la démonſtration d'avec le Sophiſme; ils ſont accoûtumés à ne point croire par évidence, mais à croire parce qu'ils croïent. Pour qu'un Docteur de la Religion mérite leur attention & leurs aplaudiſſemens, il doit ſe garder de poſer des principes, d'en tirer des conſéquences, & de les conduire, par une route unie, des Vérités les plus ſimples à la connoiſſance ſûre des Vérités plus abſtruſes; ils ne l'écoutent pas; ils ſe plaiſent à marcher dans les ténébres. Vouloir porter devant eux le flambeau de l'évidence, c'eſt leur déplaire, c'eſt les offenſer. Dès la définition du ſujet, l'ennui les ſaiſit; ils abandonnent le Docteur Philoſophe; & en rêvant à leurs affaires & à leurs projets, ils accourciſſent l'intervalle qu'il y a entre l'exorde & la fin du Diſcours. Pour les attacher à vos paroles, & pour leur perſuader qu'ils en profitent, il faut prendre tous leurs préjugés pour des axiomes, bâtir là-deſſus une frivole déclamation, remuër leur cerveau par une foule d'images différentes, étonner, étourdir leurs ſens, troubler leur cœur. C'eſt-là le moïen de les renvoïer contens, & ſûrs que les motifs d'être gens de bien viennent d'acquerir chez eux une nouvelle force.

Je

Je ſuis convaincu que cette Religion, quoique reçuë avec une indigne aveuglement n'eſt point du tout ſans force ſur l'eſprit humain, pourvû que la Morale qu'elle euſeigne ſoit ſaine. Je ſuis ſûr même qu'elle fait ſouvent des gens de bien de ceux, qui ſans ce ſalutaire contrepoids, auroient été entraînés dans l'habitude du Vice, par un tempéramment qui ſe ſeroit fortifié tous les jours. Mais je ne ſaurois m'imaginer qu'elle aura le même ſuccès ſur un naturel extrêmement indocile, qu'une Religion raiſonnée qui s'offre toûjours à l'ame, accompagnée des preuves auxquelles un examen exact & ſcrupuleux pluſieurs fois recommencé a trouvé le poids néceſſaire. Quand muni uniquement d'une Religion ténébreuſe, on eſt reduit à lutter contre une paſſion qui offre à l'ame un intérêt conſidérable, ce principe a, pour m'exprimer ainſi, trop peu de conſiſtance, pour réſiſter long-tems aux efforts d'un panchant qui ſort de la nature; & qui promet un bien réel. On eſt porté à ſouhaiter en ce cas, que ce principe ſoit faux; on eſt intéreſſé à le croire tel. En y jettant la vuë dans cette diſpoſition, on voit ſans peine qu'on l'a admis à tout hazard; & en l'abandonnant une ſeule fois, il arrive ſouvent que le charme de la prévention ſe détruit, & qu'on y renonce pour jamais.

Un Syſtême de Religion accepté aveuglément eſt bien plus inutile encore à la Vertu, & peut devenir même très-pernicieux, quand ce Syſtême eſt défectueux en lui-même, & deſtitué

d'une Morale qui ſe raporte au bien de la Societé. Les extravagances de l'eſprit humain ſont preſque incompréhenſibles à cet égard. Combien n'y a-t-il pas de gens qui, d'une maniére ou d'autre, détachent la Vertu de la Religion ? Ceux-ci ſe mettent dans l'eſprit que pour être bon Chrétien, il ne s'agit que de croire promtement & vigoureuſement, de ſe paſſionner pour leurs opinions, de les confondre avec la gloire de la Divinité, de haïr cordialement ceux qui ne croïent pas comme eux, & de meſurer à cette haine leur amour chimérique pour l'Etre Suprême. Ils ne ſont pas ſeulement trop indolens ou trop fougueux pour examiner, il s'en feroient un crime ; Plus ils s'aveuglent de propos délibéré, plus ils croïent leur foi méritoire ; ils penſent s'aſſûrer une félicité éternelle, en ſacrifiant à la Religion, non leurs panchans vicieux, mais leurs lumiéres. D'autres croïent pouvoir capituler avec le Ciel, & lui donner, au lieu d'actions & de ſentimens, une dévotion extérieure, des cérémonies & des attitudes du corps. Cette bizarre imagination fait l'eſprit dominant d'une ſecte nombreuſe, où il y a mille moïens de ſe ſauver indépendemment de la Vertu, & même très-capables de ſe lier avec la plus grande ſcélérateſſe. Dans cette ſecte la reſource des pauvres, c'eſt d'aller au Ciel par la route de la Sainteté, ou pour mieux dire par la route de la dévotion. *Les Richeſſes y ont les promeſſes de la vie préſente & de la vie à venir* ;

&

& à s'en raporter à la foule des Miniſtres de cette Religion, il n'eſt preſque pas poſſible qu'un homme opulent, qui aime aſſez ſon Ame pour faire quelque dépenſe pour elle, ne réüſſiſſe à lui procurer un bonheur illimité. Qu'y a-t-il de plus naturel à ceux qui ſont aſſez foibles, pour ſuivre les maximes Populaires de cette ſecte, que d'emploïer juſqu'aux crimes les plus noirs, pour ſe mettre en état d'acheter le pardon de ces même crimes, & de forcer l'entrée du Paradis, comme ſi c'étoit une tour de Danaé ?

Il y a une force tout autrement efficace dans une Religion étroitement liée à la vraïe ſageſſe, & affermie dans l'Ame par un examen atentif & ſuffiſamment réïteré. Je crois même que lors qu'une telle Religion ſe préſente à la raiſon comme évidente & démontrée, il faut de néceſſité qu'elle faſſe plier à la fin le naturel le plus impérieux, & qu'elle conduiſe peu-à-peu ſon heureux Proſélyte à l'habitude de la vertu. L'Amour que l'homme a pour lui-même le porte invinciblement à préférer à un moindre bien, un bien que ſa raiſon lui étale comme plus grand & comme certain. Il eſt vrai que quelquefois une paſſion fougueuſe détourne ſon attention de ce bien ſupérieur, & que pour ce-tems-là le motif perd toute ſa force. Mais cette paſſion étant ſatisfaite, & cet intérêt particulier & paſſager ne ſubſiſtant plus, l'intérêt conſtant & général ſort des tenébres dont la paſſion

l'avoit envelopé, & ſe montre avec des lumiéres plus vives, & avec une nouvelle force. Dans cet état celui qui ſait qu'il a manqué à ſon devoir, qu'il a ſacrifié à un vil intérêt le plus grand que l'eſprit humain puiſſe concevoir, ne peut réfléchir ſur ſa chute qu'avec une douleur amère. La Religion étale à ſon Ame ſa certitude, ſes promeſſes, ſes menaces; il ne ſauroit qu'en frémir? Il faut de néceſſité que pour ſe reconcilier avec lui-même, il prenne une forte réſolution de s'épargner à l'avenir un chagrin ſi cruël, & d'attacher avec de plus grands efforts ſon attention à la lumiére, qui le guide vers une ſouveraine félicité. Si la même paſſion, qui l'avoit tiraniſé pour quelque tems revient, elle doit lui rapeler naturellement le ſouvenir de ſon égarement & de ſes ſuites funeſtes; s'il s'écarte encore de ſon devoir, c'eſt du moins avec plus de reſiſtance, le calme ſuccédant à ce nouveau deſordre, répand encore dans ſon Ame plus d'amertume qu'auparavant, & y excite par là un nouveau degré d'attention; ſon motif général & conſtant ſe fortifie de jour en jour, il gagne du terrain ſur ſon naturel, & à la fin ſait aſſocier & allier à ſa vertu cet ennemi de ſes lumiéres.

Je ſais bien que le régne de toutes les paſſions, n'eſt pas de ſi courte durée. Il y en a qui négligées dans les commencemens, aſſerviſſent l'Ame pour un tems conſidérable, uſurpent toutes nôtre attention, nous arachent entiére-

tiérement à nos principes, & nous traînent de desordre en desordre. Mais il est vrai aussi que lorsque la violence de cette passion s'est usée, sa force & sa durée sont égalées par la force & par la durée de la honte & de la douleur, avec lesquelles nos lumiéres sorties d'esclavage, nous font considérer une conduite si lâche, & si contraire à nos plus grands intérêts. Cette situation affreuse pour une Ame raisonnablement convaincue de la réalité de la Religion, doit la porter efficacement à s'attacher à ses principes, à veiller sans relâche sur les foiblesses du tempéramment, à fuïr avec soin les occasions de rechutes, & à entretenir toûjours ses lumiéres dans leur force & dans leur pureté. Je ne parle pas ici des secours puissans que la Religion peut tirer de l'assistance de Dieu; je suis sûr qu'ils sont fort éloignez d'être chimériques; mais je plaide la cause de la Religion contre les Incrédules, qui traitent de phantômes de l'imagination humaine, tout ce qu'ils sont incapables de concevoir & de sentir. Je me contente de prouver les influences utiles de la Religion sur la Vertu, par la considération de la nature de la Religion & de la nature inaltérable de l'homme.

Mais, me dira-t-on, ce que vous venez d'avancer semble démontrer, que la conviction raisonnée d'une Religion qui tend à une exacte Vertu, n'existe qu'en idée. Si elle étoit réelle, elle offriroit à l'esprit des avantages si

grands, ſi généraux, ſi ſupérieurs à tout autre intérêt, qu'elle devroit d'abord entraîner la volonté invinciblement, & ſe l'attacher pour jamais. Elle triompheroit, dans l'inſtant, du naturel, ſans avoir beſoin d'efforts redoublés, pour fonder péniblement & lentement la Vertu ſur les ruines du Vice. Voici ce que j'ai à répondre à cette Objection.

La Religion telle que je l'ai définie eſt d'abord réellement victorieuſe, d'une certaine maniére; Elle inſpire d'abord de néceſſité à l'homme un deſir ſincére & ardent, & une forte réſolution de s'attacher à ſon plus grand intérêt, & à lui ſacrifier tous les autres. S'il ne réüſſit pas à exciter tout d'un coup ce raiſonnable & généreux deſſein, c'eſt, comme je l'ai déja inſinué, que ce motif ſi puiſſant n'eſt pas toûjours préſent à ſon Ame. La grande difficulté conſiſte à ſe dérober à toutes ſortes de diſtractions, & à fixer continuellement ſon attention ſur ce Principe ſûr & lumineux, qui devroit être le ſeul guide de nos actions. Il n'y a que l'attention qui puiſſe faire valoir la force d'un motif; & ceux qui ſavent démêler les reſſorts de leur conduite, ſavent combien l'attention eſt vagabonde, avec quelle facilité elle échape à nos efforts, combien il faut d'actes redoublés pour acquerir ſur elle un empire conſtant.

Ce qui augmente encore conſidérablement la difficulté d'aſſervir l'attention au principe, dont

dont il s'agit, c'eſt que l'intérêt qu'il étale à l'Ame, quelque grand qu'il ſoit, eſt éloigné & ne tombe pas ſous nos idées. Il eſt certain qu'un bien préſent à nos yeux, attire avec bien plus de force notre attention, qu'un bien qu'on n'attend qu'après un certain nombre d'années. Nous voïons d'un autre côté que dans une ſeconde vie, la Religion nous procurera des plaiſirs parfaits & éternels, mais nous ne concevons pas la nature de ces plaiſirs. Si nous en avions une idée juſte, ſi nous ſavions par quels moïens ils inonderoient nos Ames de ſenſations délicieuſes, notre attention s'y attacheroit avec raviſſement, & nous les feroit en quelque ſorte goûter d'avance; Il nous faudroit des efforts, pour en deſſaiſir notre Ame; Il eſt même très-aparant que cette connoiſſance abſorbant toute notre attention, nous rendroit preſque abſolument inutiles pour les différentes occupations, que la vie préſente exige de nous.

Voilà les raiſons pourquoi la Religion ne fait pas dès le premier combat, la conquête de notre tempéramment, & qu'elle eſt obligée de revenir toûjours à la charge, & de borner ſa gloire à gagner toûjours du terrain, ſur un ennemi qui a tant de reſſources. Cette gloire lui eſt aſſûrée. J'ai fait voir que ce principe lumineux & conſtant, doit de néceſſité ſe concilier de plus en plus l'attention de notre eſprit. Ce motif ſi grand & ſi général devient de

plus

plus en plus familier à l'Ame. A force d'y penſer, d'y réfléchir, on ſe rend préſent en quelque ſorte les biens éloignés, dont il nous promet la poſſeſſion ineſtimable. Si la nature de ce bien nous eſt inconnuë, nous nous accoûtumons inſenſiblement à nous contenter de ſa certitude. Nous aprenons à remplacer, dans nôtre Ame, la connoiſſance du détail de la félicité céleſte par la penſée que ce Dieu qui nous aime, qui veut nous rendre heureux, eſt ce même Dieu qui eſt la ſource de tous les plaiſirs que nous pouvons goûter ſur la terre; que c'eſt lui qui a ſçu ménager cette agréable harmonie entre les autres créatures & nos ſens; qu'il eſt le principe de tout ce qui nous plaît, de tout ce qui nous charme; & que par conſéquent il a un tréſor infini de moïens, pour exciter en nous les plus raviſſantes ſenſations.

Je crois avoir répondu ſuffiſamment à l'Objection, que les *Eſprits-Forts* tirent du prétendu empire ſouverain, que le tempéramment exerce ſur la conduite de l'homme. Je n'ai pas nié que ce tempéramment n'y influât beaucoup. J'avouë même qu'il n'eſt pas abſolument impoſſible, qu'un naturel d'un rare bonheur ne rende un *Eſprit-Fort* honnête-homme & utile citoïen. Mais je n'aurois garde de me fier jamais à lui, ſi je ſavois que ſon naturel, porté machinalement à la Vertu, fût combattu par un intérêt un peu important.

Avant que de finir, j'ai encore un mot à dire ſur

ſur le but de cette derniére Diſſertation. Celui de la prémiére ſaute aux yeux. Rien n'eſt plus dangereux pour la Religion, que le préjugé, qui ſuppoſe la ſupériorité de génie du côté de ceux qui rejettent cette Religion. Rien de plus utile par conſéquent, que de détruire cette fauſſe idée, & de prouver que la ſageſſe qui vient d'enhaut, n'eſt rien moins qu'amie des ténébres & de la foibleſſe d'eſprit.

Mais dans quelle vûë, me dira t-on, vous êtes-vous attaché à prouver, dans un ſi grand détail, que la Vertu périt preſque entiérement, dès qu'on la détache de la Religion? Voulez-vous ſonner le tocſin ſur les *Eſprits-Forts*, comme ſur les ennemis communs de la Société humaine? Votre deſſein eſt-il de les expoſer au zèle furieux de la Populace; & de porter les Magiſtrats à dreſſer contr'eux des gibets & des roues?

Nullement. Une Religion raiſonnée porte à la douceur, comme une Religion machinale porte à la cruauté. Mon grand but a été d'empêcher les Incrédules de tromper les eſprits ſimples, par l'oſtentation d'un Amour pur pour la Vertu; Oſtentation capable de dérober l'Incrédulité à toute l'horreur qu'elle mérite. J'ai voulu faire voir avec évidence, que tous les principes de cette Vertu ſont chimériques; & que la pratiquer, c'eſt ſe rendre coupable d'aveuglement & d'extravagance. Par là j'ai voulu contrebalancer le poids des motifs, qui peuvent

vent entraîner les hommes dans l'Irreligion. Si elle attire les Eſprits, en leur promettant une ſageſſe ſupérieure à tous les préjugés populaires, & une tranquillité qui triomphe de toute crainte par raport à l'avenir; j'ai voulu leur propoſer la Religion comme ſouverainement aimable, comme la ſeule baze ſolide de la Vertu, & comme l'unique ſoûtien de l'ordre & du bonheur de la Societé humaine. J'ai crû encore, qu'en dévelopant les Sophiſmes, ſur leſquels les Incrédules apuïent leurs prétendus droits à la Vertu, je pourrois effraïer ces Philoſophes pernicieux, leur faire craindre l'indignation publique, & les obliger à la prudence de garder pour eux leurs magnifiques lumiéres. J'ai été charmé de ſaiſir, en paſſant, l'occaſion de démêler la nature de cette Réligion, qui mérite d'être conſidérée comme la féconde & pure ſource de toutes les Vertus. J'ai fait voir que pour produire avec certitude les plus heureux effets, elle doit être affermie dans l'ame par un éxamen ſcrupuleux, qui ſuit avec précaution le flambeau de l'évidence. La place de cette Religion ſalutaire eſt dans la Raiſon, & non dans l'imagination. Dans la Raiſon elle eſt calme, pure, réglée, étroitement liée à tous nos devoirs. Dans l'Imagination elle eſt vague, turbulente, paſſionnée, inconſidérée, & capable de commettre les crimes les plus énormes, par un principe de dévouement pour la Divinité. C'eſt cette *Religion de préjugé* qui

qui a été de tout-tems l'infame principe de l'intolérance & de la perſécution, qui fourniſſent aux-*Eſprit-Forts* un prétexte plauſible de ſoûtenir que la Religion en général eſt plus pernicieuſe pour le Genre-humain, que l'Athéïſme même.

Quelle gloire ne méritent donc pas certains Docteurs de l'Evangile, qui diſtinguent avantageuſement notre Age des Siécles paſſés, par le noble projet de mettre les hommes en état de ſe prouver à eux-mêmes les Vérités qui doivent régler leur couduite? Quels avantages n'en reviendroient pas à la Race future, ſi ce projet étoit apuïé par tous les habiles-gens? S'ils s'efforçoient tous enſemble à éveiller la Logique naturelle dans les Enfans, dès l'âge le plus tendre; s'ils leur enſeignoient à ne croire qu'à proportion quil conçoivent; & s'ils les conduiſoient pas à pas, par la route de la lumiére, à une Religion digne d'animer un Etre intelligent, & convenable à la Majeſté de l'Auteur & de l'objet de la Religion.

XXXVIII.

XXXVIII. DISCOURS.

SUITE DES

REFLEXIONS

Sur le Caractère des

ESPRITS-FORTS & des INCREDULES.

J'Ai taché de démontrer dans mes précédens Diſcours, que la vertu doit être conſidérée comme une chimère, par les *Eſprits-Forts*, qui veulent bien ſe donner la peine de conformer à leurs principes leurs ſentimens & leur conduite. Mon but eſt à preſent de prouver qu'en réglant leur conduite ſur leurs idées avec toute l'exactitude poſſible, ceux qui ſont le grand nombre parmi les *Eſprits-Forts* ſont obligez de pratiquer tous les devoirs, qui, ſelon ceux qui admettent une religion, découlent de la Nature de Dieu, & de celle de l'homme. Ces deux propoſitions paroiſſent diamétralement oppoſées: Elles ne le ſont pourtant pas. L'on en ſera perſuadé dès que je les aurai mieux developpez.

Je crois avoir demontré que la vertu doit paſſer pour chimérique dans l'eſprit de tout homme qui a réſolu de croire qu'il n'y a point

de

de Dieu. Mais il eſt certain que tout homme qui poſe ce monſtrueux principe eſt fort éloigné de raiſonner conſéquemment à ſes idées. S'il étoit en droit de rejetter un Premier Etre, & une Religion, il ſeroit authoriſé à rejetter en même temps la vertu. Mais il eſt évident, ſelon moi, qu'aucun motif plauſible ne ſauroit déterminer un *Eſprit-fort* à ſoutenir poſitivement que l'exiſtence d'un Dieu n'eſt qu'une invention de politique des ſages, ou de la timidité du peuple extravagant & imbécille. Rien, par conſéquent ne ſauroit le mettre en droit de ſe conduire comme s'il étoit convaincu par des preuves démonſtratives de la *Non exiſtence* d'une cauſe premiére. Quelle eſt dans le fond la prétention de la plûpart des *Eſprits-Forts*, qui ſe piquent de puiſer leurs opinions dans l'evidence, & de n'étendre pas leurs concluſions au delà de leurs idées?

Ils voyent les idées d'une Divinité & d'une religion univerſellement établie dans tous les ſiécles, & preſque chez toutes les Nations, qui ſe ſont le plus appliquées à cultiver leur raiſon. Ce fait ne paroit pas à ces ſages une démonſtration. Ils veulent ſavoir ſi c'eſt ſur des principes d'une évidence ſuffiſante, que cette opinion generale eſt appuiée. Les habiles gens d'entre ceux qui l'ont adoptée prétendent la fonder ſur des preuves inconteſtables. Ils ſe ſont efforcez à les mettre dans tout leur jour, dans un grand nombre de volumes, où ils ont ra-

maſſé toute la force de leur eſprit & toutes leurs lumiéres aquiſes. Ils ont défié les Incrédules les plus éclairez de renverſer leurs raiſonnemens. Leurs adverſaires l'ont eſſayé; ſi c'eſt avec ſuccez ou non, c'eſt ce dont il ne s'agit pas ici : Il ſuffit qu'ils ſoutiennent que ces preuves n'ont pas le poids néceſſaire, & qu'après les avoir examinées ſans prévention ils ne les ont pas trouvées convainquantes. Que faut-il qu'ils en concluent raiſonnablement, qu'une Divinité & une Religion ſont des chimères ? Point du tout. Ils ne ſauroient en inférer, ſinon que ces propoſitions *il y a un Dieu*, *il y a une Religion* ſont, des propoſitions douteuſes, & par conſéquent ils doivent à cet égard reſter dans l'incertitude, juſqu'à ce qu'on leur allegue des preuves qui leur paroiſſent démonſtratives, ou qu'ils en trouvent eux-mêmes qui prouvent évidemment *qu'il n'y a point de Dieu*, *qu'il n'y a point de Religion.* Je ne ſache pas qu'ils ſe vantent d'avoir de ces ſortes de démonſtrations. Ils ne ſe mettent gueres dans l'eſprit de vouloir prouver directement un monde éternel, ou un monde produit par le hazard. Ils ſe contentent de faire quelques dificultez contre notre ſyſtême, & de s'efforcer de nous y découvrir des abſurditez. Ils s'obſtinent à ne nous pas permettre de croire l'exiſtence d'un Dieu à moins que nous n'ayons des lumiéres auſſi étendues, que celle de la Divinité même. *Si Dieu eſt ſouverainement bon, pourquoy agit-il ainſi ?*

ainſi ? Si Dieu a une ſageſſe ſans bornes, pourquoy ne dirige-t'il pas les choſes d'une autre maniére ? Ils veulent qu'on leur réponde exactement à ces ſortes de queſtions. Cependant elles ne doivent pas cauſer le moindre embaras à un eſprit raiſonnable. *Dieu le ſait ſans doute. Je n'en ſais rien.* En voila aſſez pour énerver toutes les difficultez de cette nature. Ma perſuaſion doit être fondée ſur les idées que j'ai, & nullement ſur celles, qui me manquent; Rien au monde n'eſt plus clair que cette maxime. Mais ſuppoſons que les difficultez de cette nature doivent paroitre embaraſſantes, tout eſt-il uni, dans le ſyſtême d'un monde formé par un concours fortuit d'atomes, ou dans un monde qui n'a point de commencement. Dans un monde où l'on trouve une ſuite infinie d'effets ſans dépendre d'aucune cauſe véritable ? Les plus ſenſez d'entre les *Eſprits-forts* ne le ſoutiennent pas. Par conſéquent difficultez de part & d'autre de leur propre aveu. De tous cotez, motifs pour reſter dans le doute, en attendant des lumieres plus vives, & moins limitées.

Or je ſoutiens que dans cette ſituation un homme ſenſé doit aſſez connoitre ſes propres interêts pour reſpecter une *Divinité poſſible* & pour tacher d'agir preciſément dans toute ſa conduite, comme s'il étoit perſuadé de l'exiſtence d'un Prémier être, d'un Legislateur ſuprême.

Je ne ſens point cette conſéquence, me dira

peut-être ici un *Eſprit-Fort* aſſez malheureux pour flotter dans le doute, à l'égard de la plus importante de toutes les véritez. *Je ne ſaurois m'imaginer qu'il y puiſſe avoir du crime à ne point croire une Divinité, & par conſéquent je ne vois pas que le doute touchant l'exiſtence de cette Divinité puiſſe me mettre dans l'obligation d'agir comme ſi cette exiſtence étoit démontrée; Il ne ſauroit y avoir du mal à ne point ſe conduire comme ſi Dieu exiſtoit, ſi ſans crime on peut ne pas croire qu'il exiſte.* Cette derniere propoſition me paroit hors de conteſte. Si la Divinité eſt quelque choſe de réel comme j'en ſuis parfaitement convaincu, elle eſt certainement bonne, juſte, & par conſéquent incapable de me rendre malheureux dans une vie future, pour n'avoir pas fait l'impoſſible. Ce n'eſt point notre volonté, qui diſpoſe de nos opinions. Notre ame les reçoit d'une maniére purement paſſive, de l'évidence véritable ou apparente. Je ſuis auſſi peu criminel en ne ſentant pas comme vray, ce qui paroit tel aux autres, qu'un homme qui a la vue courte eſt coupable de ne pas voir les objets que d'autres diſcernent avec facilité. Je croy qu'on eſt moins malheureux dans l'impoſſibilité de croire une divinité, que de l'admettre & de la conſidérer comme le plus capricieux & le plus tyrannique de tous les Etres, capable de preſcrire aux Créatures raiſonnables une conduite diamétralement oppoſée à la ſienne.

Je

Je conviens ingénûment que ces idées ſont abſolument les miennes, & que je les trouve trop raiſonnables & trop dignes de la nature divine, pour les cacher à des eſprits foibles qui ne ſauroient les conſiderer qu'avec horreur. Il y a des perſonnes d'ailleurs vertueuſes & ſages que l'idée d'un homme, qui oſe douter de l'exiſtence d'un Dieu fait infiniment plus friſſonner, que l'idée d'un ſcélérat familiariſé avec les crimes les plus noirs, & qui paroiſſent les plus volontaires : leur averſion pour ce doute me paroit ſage, lorſqu'ils ſont convaincus que la corruption du cœur ou la plus criminelle indolence a rendu la raiſon d'un *Eſprit-Fort* incapable de ſentir la force d'un nombre infini de démonſtrations palpables. Mais leur horreur me paroit marquer un eſprit qui n'oſe pas enviſager la vérité telle qu'elle puiſſe être, quand ils étendent cette horreur juſques ſur des malheureux, dont la raiſon eſt ſéparée des plus grandes véritez par des obſtacles invincibles, ſans qu'il y ait de leur faute.

Je ſay bien qu'on prétend que ce cas eſt impoſſible. Mais on ne le prouve pas & je doute fort qu'il ſoit poſſible de le prouver. Il eſt utile par conſéquent & propre à perfectionner le mérite de ces perſonnes trop timides dans la recherche de la vérité mais d'ailleurs très-eſtimables, de les faire raiſonner juſte ſur le caractère de ceux qui ſont abimez dans des erreurs invincibles, même ſur les matiéres les

plus importantes; Il eſt utile de mettre ces gens vertueux mais foibles en état de puiſer une charité plus ferme & moins bornée dans des lumiéres plus développées, & de leur faire conſiderer ceux, qui leur ont paru déteſtables, comme ſouverainement dignes de la plus grande compaſſion.

Sur quelque ſujet que l'eſprit humain puiſſe s'égarer, il eſt ſûr qu'il n'y a point de mal moral dans l'erreur en qualité d'erreur. Je ſay qu'une des plus grandes perfections de l'ame c'eſt d'avoir des idées nettes & juſtes, & que cette perfection eſt grande à meſure du nombre & du poids des ſujets dont on ſe forme des notions exactes & entiéres. C'eſt-là la richeſſe de la raiſon. L'ignorance & l'erreur en ſont la pauvreté & la miſére. Mais lorſqu'on ne s'eſt pas jetté dans ce triſte état par des paſſions vicieuſes, par inconſidération & par une coupable indolence, on n'eſt que malheureux, ſans être criminel, & l'on ne ſauroit s'attirer des reproches, ſinon de la part de ceux qui ſont cruels & inhumains, à moins qu'ils ne raiſonnent de travers, & qu'ils ne ſoient dans l'erreur eux-mêmes.

Quoy ! Un homme ſera t'il damné parce qu'il aura vu le jour à Péquin, à Conſtantinople, à Rome, ou à Londres ? Ce qui décide pourtant le plus ſouvent de nos ſentimens en matiére de Religion, ce ſont les idées qui ont la vogue chez les peuples, au milieu deſquels nous ſommes nez. Il eſt vrai qu'il n'eſt

pas

pas abſolument impoſſible qu'un eſprit d'une force, d'une généroſité peu communes ſe debaraſſe des opinions que l'éducation & l'habitude ont preſque renduës eſſentielles à ſon ame.

Mais que dira-t'on d'un Laboureur Turc humilié, abruti par un gouvernement tyrannique, condamné par ſa miſére aux plus rudes travaux du corps, & par conſéquent à la plus groſſière ignorance; A peine a-t'il le loiſir de former quelque réflexion paſſagere ſur ſa propre nature; tous les moyens de s'inſtruire lui ſont abſolument interdits. Cet homme preſque brute feroit-il mal d'adhérer à la Religion Mahometane, qu'on lui fait conſidérer comme l'unique route d'une vie plus heureuſe. Ne faut-il pas dire plûtôt qu'il fait bien, & que dans ſa conduite il obſerve les régles de la modeſtie & de la prudence. La ſeule choſe qu'il n'ignore pas, c'eſt qu'il ne ſait rien: n'a t'il pas raiſon de ſe laiſſer conduire par des perſonnes, qu'il eſt obligé de croire infiniment plus éclairées que lui, qui lui proteſtent que toutes les autres ménent à des miſéres éternelles. Voudriez-vous que cet homme ſe fit Chrêtien ſans avoir jamais entendu parler de la Religion Chrêtienne. Voudriez-vous même qu'il prit cette réſolution, ſi par hazard il avoit attrappé une idée vague d'un Chriſt & de ſa doctrine. Certainement ſa conduite ſeroit préſomtueuſe, étourdie, capricieuſe, extravagante. Il préféreroit un motif de la derniére

foibleſſe, à des motifs, qui ſont pour lui de la plus grande force, & en adhérant moins à la raiſon cultivée d'un prodigieux nombre de Docteurs, qu'à ſon eſprit enrouillé dans l'inaction, il ſe rendroit coupable de la plus ridicule arrogance.

De quel point de vue faut-il conſidérer encore un homme né ſtupide, ou bien un homme dont la raiſon eſt gatée pour jamais par des études mal dirigées? Un tel homme n'a point d'idée de l'évidence. Il ne ſent point la force d'une démonſtration; ſon attention ne s'étend pas à concevoir nettement le ſens d'une ſeule propoſition; ou par une fauſſe ſubtilité d'eſprit il ſe détourne du ſens qui s'offre de lui-même, pour courir après un ſens eloigné, & faux; Il ne ſait point diſtinguer entre une preuve, & la plus mince probabilité. Un ridicule jetté avec quelque addreſſe ſur l'opinion la plus ſenſée, le frappe davantage que le raiſonnement le plus ſolide. Une difficulté lui paroit avoir tout autant de force, que la baze la plus ferme ſur laquelle on éléve tout un ſyſtême. Enfin cet eſprit brute ou faux ſe détermine mal à propos vers le parti le moins raiſonnable, mais où il croit pourtant démêler le plus de certitude. Peut-on avancer qu'il ſe conduit mal? Point du tout, il ne ſauroit faire autrement; On peut même ſoutenir qu'il s'aquite de ſon devoir, en adoptant les opinions qui s'offrent à ſon eſprit comme vrayes, ou comme

comme les plus probables. Peut-on prétendre qu'il embraſſe celles qui lui paroiſſent fauſſes ou les moins probables ? Une pareille prétention ſeroit plus folle que les erreurs les plus monſtrueuſes.

Si un homme d'un tour d'eſprit ſemblable, *balotté*, pour ainſi dire, par des arguments oppoſez, ne cède ni aux uns ni aux autres, & qu'il ſe détermine vers le doute, en attendant qu'une lumiére ſupérieure l'éclaire davantage, il n'y a pas encore de mal moral dans ſon irréſolution, ſon doute vient d'une erreur, il ſe trompe ſur la force des preuves. Il prend pour faux, ou pour ſimplement vray-ſemblable, ce qui eſt démontré ; Mais dans cette ſituation, la crainte qu'il a de tomber dans l'erreur, en prenant pour guide une évidence apparente, eſt une eſpéce de *bien moral*. C'eſt prudence, c'eſt circonſpection, c'eſt un ſage reſpect pour la vérité.

Je crois que fondé ſur ce raiſonnement, je puis accorder aux *Eſprits-Forts*, que ſans le moindre danger on peut-être dans l'erreur touchant l'exiſtence de Dieu, pourvu qu'on y ſoit innocemment & après avoir cherché la vérité, avec toute l'attention & tout le travail dont on eſt capable. Mais je ne croi point, qu'il y ait le moindre nœud entre ces deux propoſitions. *On peut ſans danger douter de l'exiſtence d'un prémier Etre. Donc ſans danger on peut ne pas agir, comme ſi cet Etre exiſtoit réellement.*

Il n'y a entre ces deux propoſitions qu'une liaiſon apparente, & j'oſe eſpérer de le faire voir de la maniére la plus claire. Il me ſemble qu'un *Eſprit-Fort* plongé dans le doute, mais d'ailleurs capable de réflexion, devroit raiſonner ſur ſon état de la maniére ſuivante.

C'eſt une opinion aſſez généralement reçue dans le monde, qu'il y a un Etre ſuprême, Souverain Légiſlateur des hommes. Ce ſentiment eſt embraſſé par de grands génies qui n'ont rien négligé pour former & pour étendre leur raiſonnement. Ils prétendent le démontrer par mille preuves évidentes. J'ai examiné leurs arguments avec toute l'attention, & avec toute la liberté d'eſprit, dont j'étois capable. Cependant, ſoit manque de pénétration, ſoit ſupériorité d'eſprit, je ne découvre point dans leurs raiſonnemens, ſur ce grand ſujet, une ſolidité convainquante. D'ailleurs leur ſyſtême me paroit ſujet à des difficultez auſſi embaraſſantes, que nombreuſes, qui m'en rendent la vérité ſuſpecte. J'avoue d'un autre côté que je ne me ſens pas en état de prouver formellement la fauſſeté de leur opinion, ni la vérité des ſyſtêmes, qui ſont oppoſez au leur. Juſques ici le parti le plus ſage eſt pour moi ſans contredit de ſuſpendre mon jugement. Je ſens pourtant toute l'importance du ſujet, & je crois agir raiſonnablement en faiſant tous mes efforts pour m'éclairer davantage, & pour me mettre en état d'en former une idée diſtincte & ſure. Mais en attendant comment dirigerai-je ma conduite; ſi j'étois abſolument convain-

cu

cu de la non-exiſtence d'un législateur ſuprême, ſi une démonſtration formelle m'enſeignoit, que cette vie, qui m'eſt venue, je ne ſay de quelle maniére, doit me conduire vers le néant, mon parti ſeroit bien-tôt pris. Je chaſſerois de mon eſprit la triſte fin de ma carriére; je la parſemerois de fleurs. Sans me mettre en peine d'ordre & de régle, je me procurerois toutes les ſatisfactions poſſibles. Rien ne modéreroit mes deſirs, que la crainte de quelque malheur préſent. Mais peut-être ce ſouverain juge des hommes exiſte-t'il réellement. Si cela étoit, ma faculté de raiſonner ſeroit ſon ouvrage auſſi bien que l'amour invincible que je ſens pour moi même. Cette raiſon jointe à ce penchant enſeigne de la maniére la plus évidente que je ne dois pas négliger mes intérêts, que je ſuis dans l'obligation indiſpenſable de préférer un plus grand intéterét à un moindre; & de m'attacher avec fermeté au parti les plus ſur. Mais ſeroit-ce pour moy le parti le plus ſur de choquer hardiment les régles de devoir qui paſſent pour être émanées de la Divinité. Il eſt vray que je m'ouvre par là des ſources de plaiſirs fermées à ceux qui admettent une religion; mais que ſai-je ſi dans une vie future cette hardieſſe, qui me procurera des plaiſirs imparfaits, & de courte durée, ne m'abimera pas dans d'afreuſes miſéres? Quels funeſtes malheurs, au contraire, ai-je à craindre ſi j'employe toute la force de mon eſprit à ſuivre ce qu'on appelle les devoirs de l'homme? Cette conduite ne ſauroit me conduire à de grands inconvéniens. S'il ſe trou-

ve que Dieu n'exiſte pas, voila quelques pénibles efforts de perdus. Ils ſont dans le gouffre du néant auſſi-bien que les délices qu'ont gouté les perſonnes, qui ont eu le bonheur de rencontrer mieux. Mais ſi cet Etre ſuprême, ce Souverain Légiſlateur exiſte, il eſt naturel de croire que mes efforts pour m'attacher a la vertu lui ſeront agréables, & qu'il m'en récompenſera. S'il s'aime lui-même avec ſageſſe, s'il prend toujours le parti le plus raiſonnable, je l'aurai imité, je me trouverai ſemblable à lui, autant que les bornes de ma nature le permettent; Cette reſſemblance même ſera pour moi un bonheur; cet Etre m'aimera par ce qu'il s'aime, & ſon amour doit être une ſource fertile de délices, pour ceux qui en ſont les objets. Si au contraire je me laiſſe entrainer à l'impétuoſité de tous mes deſirs, & que ſurvivant à moi-même, je trouve qu'une cauſe prémiére exiſte réellement, des raiſons pareilles me menacent de malheurs très grands, dont je ne ſaurois déviner ni les degrez ni la durée.

Il me ſemble qu'il eſt de la derniére évidence que telles devroient être les réflexions d'un homme ſenſé qui ſe trouveroit dans l'incertitude, par rapport à l'exiſtence d'un prémier Etre. Le doute en lui-même ne ſauroit déterminer notre conduite vers un parti plûtôt que vers un autre. Dans cet état flottant il eſt permis, il eſt même raiſonnable de prendre l'intérêt pour la ſeule règle de ſes actions. Notre perſuaſion nous oblige à y conformer les déterminations

nations de notre volonté, mais une abſence de perſuaſion ne ſauroit être cauſe de rien, elle abandonne à la ſeule prudence les rênes de notre conduite.

Un des prémiers effets de cette prudence doit être une continuelle application à chercher les moyens de ſortir du doute qui eſt de lui-même un état ingrat, & contraire en quelque ſorte à la nature de notre ame. Il ne ſuffit pas pour tranquilliſer un *Eſprit-Fort*, tel que je l'ai dépeint, d'avoir fait de grands efforts pour démêler la vérité d'avec l'erreur. L'Erreur innocente par elle-même, peut devenir criminelle par le moindre travers d'eſprit, où l'on donne par ſa propre faute. Il doit ſe demander à lui-même dans le ſilence de ſes paſſions, s'il a lû d'un eſprit attentif tout ce que les plus habiles gens ont écrit ſur cette importante matiére, s'il a eu ſoin de les conſulter & leur faire les objections; s'il s'eſt efforcé à mettre ſa raiſon en état de bien peſer les preuves que les Partiſans d'une Divinité alleguent comme démonſtration. Il eſt ſur tout obligé d'examiner d'un eſprit tranquille ſi le faux honneur de paſſer pour plus habile que le Vulgaire ne lui a pas aveuglé l'eſprit; & ſi le deſir d'affranchir ſa conduite de tout ſcrupule, & de tout remord, ne lui a pas déguiſé l'evidence. S'il lui eſt poſſible de ſe calmer touchant ſes efforts paſſez, il ne doit point en demeurer là. Il faut qu'il ſe faſſe une étude continuelle de

rectifier

rectifier & d'étendre ſa raiſon, & de procurer à ſon attention une plus grande liberté, & de nouvelles forces. J'ai bien de la peine à croire que la vérité s'obſtinât à ne pas répondre à des ſoins ſi aſſidus, & ſi louables, & s'ils ne réuſſiſſoient pas à le tirer de ſon incertitude, j'eſtimerois ſon doute tout autant, que la conviction la mieux fondée, pourvu qu'il obéit à ſa raiſon, en cherchant ſa ſureté dans la pratique de ſes devoirs.

Je conviens que ſon motif pour s'attacher à la vertu a bien moins de poids, que les raiſons qui portent à la ſageſſe un eſprit fortement & conſtamment perſuadé de l'exiſtence d'un Etre ſuprême, & de l'utile réalité d'une religion. Mais du moins ce motif devroit-il être aſſez fort pour exemter ſa conduite de certaines extravagances inſolentes & honteuſes, qui nous étonnent dans un grand nombre *d'Eſprits-Forts*, & qui nous rendent leur caractère en quelque ſorte incompréhenſible. Rien n'eſt plus ordinaire à un grand nombre de ces Meſſieurs, que de rire du haut de leurs génies ſupérieurs, de la baſſeſſe de cœur, & de la foibleſſe d'eſprit, de ceux qui l'ont aſſez lâche & aſſez imbécille, pour ſe laiſſer entraîner au torrent des opinions vulgaires. Rien ne plaît tant à ces grands hommes que de conſidérer leurs adverſaires comme indignes d'un ſérieux commerce de raiſonnemens; comme déja atteints & convaincus d'extravagance & comme faits pour être en bute à la raillerie & aux turlupinades. La populace

lace des Incrédules ſe ſert ſouvent de ces armes favorites de leur ſecte, d'une maniére groſſiére, & petulante; le mauvais cœur s'étale dans leurs brutales & fades railleries à l'égal du mauvais ſens. Ils inſpirent en même temps de l'horreur & de la pitié.

Méritent-ils ſeulement qu'on daigne prendre garde aux impertinents moyens dont ils ſe ſervent pour ſe donner un ridicule qu'ils deſtinoient aux autres?

Les Héros de l'incredulité s'y prennent d'une maniére plus fine & plus inſinuante. Ils ſavent ſi bien remplacer la force du raiſonnement par le ſel de l'eſprit, ſi bien ſuppléer par des images neuves & badines au défaut de preuves ſenſibles & convainquantes qu'ils acquièrent un air de conquérans ſans combattre tout de bon, & qu'ils réduiſent à un ſilence ſemblable à une défaite formelle, ceux, qui ont ſouvent un meilleur eſprit qu'eux, avec une imagination moins vive & moins féconde. On croiroit d'abord que ce procédé fût en quelque ſorte pardonnable, dans quelques *Eſprits-Forts* aſſez extraordinaires, aſſez ſinguliers, pour ſe mettre dans l'eſprit qu'ils ſe ſont prouvé à eux mêmes de la maniére la plus victorieuſe, que l'exiſtence d'un Dieu eſt abſolument impoſſible & contradictoire. On pourroit encore le croire excuſable, dans des eſprits aſſez foibles pour confondre le doute par rapport à l'exiſtence d'une Divinité, avec une démonſtration de ſa non-exiſtence.

Il

Il eſt vray qu'en qualité d'inſenſez, les uns & les autres ſont en droit d'exiger de nous les pardons les plus étendus. Mais puiſqu'il eſt vray qu'il ſe trouve des gens qui raiſonnent invinciblement mal ſur certains ſujets, & qui ne manquent pas pourtant de bon-ſens ſur d'autres matiéres, il ne ſera pas inutile de faire voir ici combien de nouvelles extravagances on voit étalées dans les railleries que des eſprits ainſi diſpoſez répandent ſur la Religion.

Quoique les idées de ces beaux-eſprits ſoient ſi différentes de celles des autres hommes, il eſt apparent, que les ſentimens fondamentaux de leur cœur, ſoient les mêmes que ceux du reſte du genre-humain. Il eſt naturel de s'imaginer que ces Meſſieurs s'aiment, comme tout autre créature raiſonnable, & qu'ils ont du penchant à préférer l'eſtime & la tendreſſe de la multitude à ſa haine & à ſon mépris. Quels Etres extraordinaires, ſi l'on ſe trompoit à cet égard! Mais qu'y a t'il de plus propre à les rendre les objets d'une averſion générale & du mépris public, que cette habitude, qu'il ont contractée de répandre à propos ou non, du ridicule, ſur tout ce qui s'offre à l'eſprit de la plûpart des hommes comme ſur ce qu'il y a au monde de plus ſacré & de plus reſpectable. J'avoue que ce qui ſeroit dans ceux qui admettent une religion, profanation & blaſphême, ne l'eſt pas, à proprement parler, dans un homme qui ſe croit convaincu de la non-exiſ-

tence

tence d'un *Prémier Etre ;* ſon deſſein n'eſt pas d'outrager Dieu. Il n'inſulte qu'à des idées, qui ſelon lui, ſont impertinentes. Mais je n'accuſe pas un tel homme d'impieté ; je l'accuſe d'indiſcretion, de folie & d'imprudence. Pourquoy faut-il qu'il mette ſon eſprit à la torture, pour s'attirer du chagrin, & pour ſe priver de pluſieurs agréments de la vie, qui méritent d'être recherchez & qui découlent de l'amour & de l'eſtime qu'ont pour nous ceux avec qui nous ſommes obligez de vivre ? Ne ſait-il pas que rien ne choque d'avantage l'amour propre, que d'être expoſé à la riſée comme un imbécille, comme un extravagant engagé dans les opinions les plus puériles par l'authorité ou par des terreurs paniques ?

Ne ſait-il pas que la plûpart des hommes ſoûtiennent mieux les cenſures les moins ménagées, & les reproches les plus amers, que des railleries, qui les caractériſent comme ridicules ?

Le reſſentiment que ces ſortes de railleries produiſent d'ordinaire, eſt ici ſoutenu, & juſtifié en quelque ſorte par la nature & la grandeur de leur objet. *Quoy ? je ſens du dépit, quand devant moy on a l'indiſcretion de turlupiner un homme, pour qui j'ai quelques égards, & je ne me paſſionnerois pas contre un inſolent, qui oze inſulter, cet Etre de qui je tiens l'exiſtence, le mouvement, & la vie. Cet Etre qui me procure tout ce qui me rend cette vie agréable, &*

dont j'attends une félicité ſans bornes & ſans fin! Le moyen de ne pas bannir de mon commerce, un homme, dont les diſcours me font frémir? Ne ſuis-je pas obligé même de faire connoitre à tout le monde, un eſprit ſi dangereux, ſi peu fait pour la Societé, ſi déterminé à rompre en viziére à tous les gens de bien? Mais peut-être ces railleurs ſi indiſcrets en apparence, attendent-ils de leur conduite des avantages capables de les dédommager de certains agréments de la vie, qu'ils rejettent d'un air ſi aiſé? J'avoue que je ſerois curieux d'avoir une idée d'avantages ſi rares, ſur leſquels il m'eſt impoſſible de former ſeulement une conjecture un peu plauſible. Aurois-je déja touché un de ces avantages, dans un de mes Diſcours précédens? Les *Eſprits-Forts* le trouveroient-ils dans la ſatisfaction de ſortir d'un doute inquiétant, en ſe mettant dans l'eſprit, que puiſqu'ils oſent inſulter à la Divinité de la maniére la plus outrageante, il faut de néceſſité qu'ils ſoient fortement convaincus que cette Divité n'exiſte pas.

Mais ſe pouroit-il une extravagance plus pitoyable, que de fonder ſa conviction ſur la conduite, au lieu de regler la conduite ſur la conviction? Une Logique ſi biſarre conviendroit-elle à des gens, qui s'arrogent, à l'excluſion de tous les autres hommes, la liberté de penſer & la force de ſuivre pas à pas l'évidence?

Seroit-il poſſible que ces fins railleurs ſacri-

fiaſſent

flaſſent au plaiſir de paſſer pour eſprits vifs & brillans la réputation d'être diſcrets, prudents, ſociables? En vérité ils feroient trop d'honneur à l'eſprit; ils en formeroient une idée bien diſproportionnée au ſujet. Queſt-ce que l'eſprit dans le fond? Ce n'eſt dans l'ame qu'une qualité auxiliaire propre à embellir ce que cette ame a d'eſſentiellement beau, mais tout auſſi propre à rendre ſouverainement pernicieux ce qu'elle a de mauvais & contraire à l'intérêt de la Societé.

Peut-être croyent-ils agir raiſonnablement en foulant aux pieds toutes ſortes de conſidérations, dans la ſeule vue de plaire à leur parti, qu'ils peuvent regarder comme le centre de la Sageſſe, & comme compoſé des ſeuls mortels dont l'eſtime mérite d'être briguée? S'ils ont une idée ſi magnifique de leur cabale, s'ils y concentrent toute la fleur du mérite, on ne leur envie pas une vanité ſi baſſe & ſi mépriſable. On oſe ſeulement leur demander, qu'il y ait quelque liaiſon dans leurs travers d'eſprit & qu'ils s'attachent un peu à leurs propres Notions. Si l'approbation de leurs partiſans leur paroit ſeule digne d'être recherchée, qu'ils renoncent au commerce de cette multitude d'imbécilles incapables de gouter la vraye ſageſſe; qu'ils n'honorent de leur converſation que la petite bande de gens raiſonnables par excellence; qu'ils y renferment l'étalage de leur belle imagination; que pour y briller, ils ramaſſent une

ample proviſion de tours-d'eſprit nouveaux & de railleries qui ayent le ſeau de l'invention *Mais une néceſſité abſolue nous force quelquefois à deſcendre à quelque familiarité avec les autres hommes. On les mépriſe; mais on a beſoin d'eux:* fort bien. Mais ſi vous avez beſoin d'eux, pourquoy leur marquer du mépris; pourquoy les choquer, les offenſer, les irriter? Eſt-ce là le moyen d'en obtenir ces ſecours & ces agrémens, dont la conſidération a rangé les hommes dans une ſociété? Voulez-vous, en vous déclarant inſociables, en vous faiſant une gloire de l'être, jouir des fruits de la ſociabilité? Cette prétention eſt d'une injuſtice outrée; ménagez ceux qui ſont avec vous membres d'un même corps, ou renoncez aux avantages, qui reſultent des liaiſons où une néceſſité indiſpenſable a engagé les hommes. *Mais*, dira-t-on, *mon ardeur pour la gloire n'eſt pas ſatisfaite du relief que la beauté de mon eſprit me donne paiſiblement dans le ſein de ma cabale. Je veux que ma fierté & mon amour pour mon parti éclatent dans toute ma conduite, mon ambition m'anime à m'ériger en champion de la liberté de penſer. Je ſuis intéreſſé à me diſtinguer par mes courſes perpétuelles ſur les Eſprits crédules, & à remporter des victoires ſuivies & brillantes ſur la petiteſſe de leur génie.* Je ne dirai pas que les armes de la raillerie ſont journalières; Meſſieurs les incrédules n'en ſauroient douter, à moins que leur doute ne ſoit général & n'enveloppe leurs propres triomphes. Je les

les prierai ſeulement de conſidérer, que s'il eſt évident que leurs railleries ſont contraires au bon-ſens & à l'eſprit de la ſociété, leur gloire eſt de la même nature, que celle des brigands, qui brillent parmi leurs compagnons par leur hardieſſe inconſidérée. *Vous nous prétez à loiſir*, diront-ils peut-être, *des motifs bien déraiſonnables & bien bas, tandis que les traits railleurs, que nous lançons ſur la ridicule crédulité, partent d'un principe très noble & très conforme à l'amour que nous devons au genre-humain. Le but de nos railleries, eſt de découvrir le foible des hommes à eux-mêmes, de briſer le joug qui les accable, & de les arracher à la ſervitude où ils ſont retenus par leurs ſuperſticieuſes fraïeurs. En un mot nous voulons les mettre en état de gouter notre liberté, & notre ſageſſe.*

Si c'eſt là effectivement le grand motif des railleries dont les incrédules prétendent nous accabler. S'ils ne nous tournent en ridicule que pour nous convertir. J'avoue qu'ils ne pourroient jamais choiſir un moyen plus digne de la fin qu'ils ſe propoſent, quoiqu'il ne ſoit rien moins que propre à y conduire.

SUITE

DU DISCOURS

PRECEDENT.

LA raillerie par elle-même ne prouve jamais rien. Il eſt vray, qu'à l'égard des matiéres unies & faciles, un tour railleur peut convaincre un eſprit raiſonnable, mais ce n'eſt que parce que ce trait d'eſprit enveloppe un raiſonnement ſolide, qu'il met dans ſon jour le plus vif & le plus frappant. Excepté ce cas, qui eſt aſſez rare, un badinage de l'imagination n'influe en aucune maniére dans la recherche de la vérité. On peut mettre par là les rieurs de ſon côté, mais non pas la raiſon. Il faut être bien imbécille pour confondre une enchainure plaiſante d'images avec un juſte arrangement des conſéquences, qui ſuivent d'un même principe. D'ailleurs où eſt l'opinion, quelque raiſonnable qu'elle puiſſe être, ſur laquelle un génie un peu délié ne puiſſe répandre un air ridicule? *La matiére eſt diviſible à l'infini, & chaque partie de la matiére eſt encore diviſible à l'infini*, voila des propoſitions, qui ſont démontrées; ſeroit-il impoſſible à un eſprit vif & badin de leur ménager un air d'extravagance? Rien ne ſeroit plus facile. Mais ceux qui exercent ſur de ſujets

jets pareils les talens que la Nature leur a donnez pour la raillerie, ne ſont tout au plus que des foux, qui ont beaucoup d'eſprit.

Il ſemble en quelque ſorte que ceux, qui égayent par la raillerie les diſputes qui roulent ſur quelque matiére ſérieuſe & importante, ſe défient de la force de leurs armes; Ils s'en ſervent d'ordinaire, quand leurs raiſonnement ſont épuiſez, & qu'ils n'ont plus rien de bon à dire. Un Diſputeur qui commence à railler, & un autre qui ſe met à dire des injures, doivent donner à peu près la même idée; ſans y penſer ils font l'un & l'autre un aveu de leur défaite. Mais

- - - - - - - - - - - - - - - - Ridiculum acri
Fortiùs ac meliùs magnas plerumque ſecat res.

La raillerie décide ſouvent d'affaires importantes d'une maniére plus forte, que les diſcours ſérieux & véhémens.

Horace eſt formel là deſſus, & ſon authorité doit être conſidérable. Je l'avoue; il a raiſon; Mais il ne parle pas de vérité qu'il faut prouver, de vices pour leſquels la ſatyre raiſonnable doit inſpirer aux hommes de l'averſion; certainement ſur des ſujets de cette nature la fineſſe de la raillerie, fondée en raiſon, réuſſit mieux d'ordinaire que la force d'un argument, & que la véhémence d'une invective. Un ſatyrique n'a que faire, généralement parlant, de

prouver aux vicieux, qu'ils ſont vicieux, & qu'ils ont tort de l'être. Dès que leurs paſſions leur accordent le loiſir d'y penſer, ils en ſont convaincus; Il s'agit de les engager adroitement à y porter la vûë, & de les couvrir de honte en leur faiſant ſentir l'extravagante oppoſition qu'il y a entre leur conduite, & leurs lumiéres. Les hommes craignent davantage de ſe conſidérer comme ridicules, que comme méchans; & la raillerie eſt le moyen le plus propre à les répréſenter ſous cette prémiére face.

C'eſt elle par conſéquent, qui eſt capable, mieux que les raiſonnemens les mieux ſuivis & que les cenſures les plus fortes, d'inſpirer aux vicieux un utile dégoût pour eux-mêmes, & de les porter à ſe dérober à la riſée par une conduite plus raiſonnable. Mais payer de plaiſanterie, quand il s'agit de chercher la vérité par une tranquille & circonſpecte comparaiſon d'Idées, c'eſt tomber dans un déréglement d'eſprit que la raillerie ſeule ſeroit peut-être en état de corriger. Je ſay bien que ce déréglement d'eſprit parvient quelquefois au but qu'il ſe propoſe, & qu'il réuſſit à procurer quelques proſelytes à l'incrédulité. Oui; un trait railleur délicat ou vif s'empare quelquefois de l'imagination de ceux, qui n'ont rien approfondi, ſur tout lorſque la corruption du cœur, ou l'amour exceſſif de la ſingularité y ont déja préparé leur ame. Mais le moyen d'envier aux

aux *Eſprits-Forts* de ſi indignes conquêtes ! *Ce Bel-Eſprit raille finement, donc la Religion n'eſt qu'une Chimére*, ne voila-t-il pas des propoſitions bien liées ? ſe peut-il un genre de crédulité plus imbécille que de ſe mettre dans l'eſprit que l'une ſoit renfermée dans l'autre ?

Mais je veux que rien ne ſoit auſſi propre que la raillerie à diſſiper les préjugez, à calmer les paſſions, & à mettre l'ame en état de découvrir la vérité ; je veux examiner ſeulement quels motifs plauſibles peuvent porter les *Eſprits-Forts* à faire les convertiſſeurs, & à ne rien épargner pour ſe faire des Diſciples ? Quel mal leur font les idées du reſte du genre humain ? Quel bien leurs opinions ſont-elles capables de faire aux autres hommes ?

Mais, diront-ils peut être, *tous les Etres raiſonnables ſont obligez d'aimer la vérité, qui par ſa nature eſt belle & digne de leur attachement ; tous les hommes ſont en droit, & même dans l'obligation de défendre ce qui s'offre à leur eſprit ſous l'idée de la vérité. C'eſt leur devoir de faire tous leurs efforts pour communiquer à leur prochain les idées, qui leur paroiſſent conformes à la raiſon. Ce ſont là les privilèges & même les devoirs de tout homme, en qualité d'être, diſpoſé par ſa nature à chercher, & à chérir le vray. De quel droit nous ſéparer d'avec le reſte du genre-humain ? Sous quel prétexte nous voulez vous arracher une liberté que nous avons reçûe comme vous des mains de la Nature ! Si la religion vous porte à des*

juſtices pareilles, ne nous empêchez pas de la conſidérer de plus en plus comme pernicieuſe à la ſocieté humaine.

Ce raiſonnement a pour baze une idée très-vague, qui éblouit de loin, & qui examinée de près diſparoit entiérement. *La vérité eſt belle par ſa nature, digne de nôtre amour, digne par conſéquent d'être communiquée à tous ceux qui raiſonnent.* Ce ſont là des expreſſions vuides de ſens. Tout ce que je trouve de beau par rapport à moy, & dans la vérité & dans tous les objets imaginable, c'eſt *l'utile.* Tout ce qui ne m'offre pas un *bien*, qui attire mon ame n'a pas pour moy la moindre beauté. Si la vérité eſt belle, c'eſt par ce qu'elle eſt liée aux intérêts des hommes. Mais ſi par hazard elle eſt propre à nous rendre malheureux, elle perd tout ſon luſtre; Une erreur utile eſt infiniment plus digne de notre eſtime & de notre amour. Je crois, il eſt vray, que les deux branches de profeſſion d'un Etre raiſonnable ſont la vertu & la juſteſſe des idées. Je ſuis ſûr que ces deux qualitez doivent être inſéparables de la felicité; mais c'eſt par cela même que je crois fortement, que toute idée, toute opinion, qui peut lier la vérité & la vertu au malheur ne ſauroit qu'être fauſſe. De cette maniére la vérité eſt belle pour moy, parce que je ne borne pas mes eſpérances à cette vie imparfaite. J'attends une vie plus entiére, où à mes yeux éclaircis, la vérité s'offrira toûjours & d'une néceſſité indiſpenſable comme compa-

compagne de la félicité, &. où l'étendue de mes connoiſſances exactes ſera la meſure de mon bonheur.

La vérité n'eſt belle, que parce que Dieu exiſte. Quelle beauté peut-elle avoir pour celui qui croit être convaincu que cet Etre n'exiſte point? Dans peu de jours, dans peu d'inſtants peut-être il va devenir la proye du Néant; que lui importe de raiſonner juſte? il lui doit être indifférent de marcher pendant un temps borné parmi des réalités, ou parmi des chimères; Pourquoi craindroit-il de rêver le jour comme la nuit? Pourvu que ces rêves ne ſoient point effrayans, & qu'ils faſſent ſur lui des impreſſions auſſi agréables, que ces objets réels?

Je ſuis très perſuadé que les *Eſprits-Forts* (qui dans le fond ont le cœur fait comme les autres hommes) s'ils vouloient bien le ſonder, avoueroient, que la beauté de la vertu ne ſe trouve que dans ſon utilité. Suppoſons un de ces Meſſieurs au lit de la mort, convaincu lui-même de la fin prochaine de ſa vie; ſuppoſons, qu'on lui démontrât de la maniére la plus invincible que ſa conduite paſſée va le précipiter dans une éternelle miſére. Suppoſons encore qu'il lui ſoit impoſſible de ſe dérober à cette démonſtration. Eſt-il naturel que dans cette occaſion il trouve cette vérité belle? Ne l'enviſagera-t'il pas plûtôt avec horreur, comme ſouverainement afreuſe? Ne fera-t'il pas tous ſes efforts pour la bannir de ſon a-

me,

me, & pour ſe racrocher aux erreurs, qui juſques alors l'ont tranquilliſé.

Un *Eſprit-Fort* inſiſtera peut-être. *Je prétends bien*, dira-t'il, *que les véritez dont je ſuis convaincu, & dont je voudrois procurer la poſſeſſion à tous les hommes, leur doivent être d'une très grande utilité. La Religion plonge l'homme dans de vaines & ſuperſtitieuſes frayeurs, qui engourdiſſent ſes facultez, qui le rendent non ſeulement malheureux, mais qui l'occupant ſans ceſſe, le mettent hors d'état d'être un utile membre de la Societé; on ne ſauroit, par conſequent lui rendre un ſervice plus eſſentiel que de lui donner des idées ſaines, qui le rendent à lui-même & aux autres hommes.*

Mais parmi les perſonnes qui admettent une religion, qui ſont ceux qui ſont obſedez par ces frayeurs dominantes, par ces triſtes & ſombres inquiétudes par rapport à l'avenir? Ce ſont ou des fanatiques ou des gens vicieux. Pour les prémiers, eſprits foibles, malades, incapables d'ordinaire de regarder les objets, ſinon à travers les vapeurs qui obcurſiſſent leur cerveau, ce n'eſt pas dans la religion qu'ils puiſent leurs idées noires & terribles. C'eſt l'indiſpoſition de leur ame qui étend ces couleurs hideuſes ſur la religion. Chaſſez de leur ame, s'il eſt poſſible, un prémier Etre; ceſſeront-ils d'être fanatiques? Non leur fanatiſme ne changera que d'objet. Ingénieux à ſe tourmenter, ils créeront d'autres fantômes, pour s'effrayer & pour s'inquiéter.

quiéter. Je connois des fanatiques dans le ſein du Spinoſiſme le plus abſolu. Perſuadez qu'une fatalité brute gouverne l'Univers, ils aiment pourtant la vertu & tachent d'en pratiquer les préceptes avec une ſcrupuleuſe ſévérité ; Ils ont horreur du vice. Ils le découvrent par tout, ſouvent même où il n'eſt pas ; leur mélancolie le multiplie à l'infini, ils ſont au deſeſpoir de voir le crime inonder toute la nature, bien loin de plier ſous une néceſſité deſtituée de raiſon, & de ſe tranquilliſer du mieux qu'ils peuvent, ils s'affligent d'autant plus, que cette foule de maux eſt l'effet d'une aveugle fatalité, & par conſéquent inacceſſible aux remèdes. Ce fanatiſme eſt-il moins réel, & moins triſte que le fanatiſme ſuperſtitieux, qui, s'il n'eſt point incurable par ſa nature, pourra être guéri par des idées ſaines concernant la religion, auſſi bien du moins que la perſuaſion, que toutes les idées, qu'on puiſſe former ſur ce ſujet, ſont impertinentes.

Les frayeurs par rapport à une vie future conviennent encore aux vicieux, ou, ce qui eſt à peu près la même choſe, à ceux, qui flottent entre le vice & la vertu, & qui ne daignent pas tirer d'eux-mêmes la force de prendre de vigoureuſes réſolutions pour régler leur conduite, & pour s'ouvrir une féconde ſource d'eſpérances ſatisfaiſantes. Mais ſeroit-il bien poſſible que les *Eſprits-Forts* vouluſſent bannir de ces ſortes de cœurs les inquiétudes, que la reli-

religion y excite. Voudroient-ils deshonorer leur parti par des proſélites de ce caractère. Rendroient-ils quelque ſervice à la Société en briſant le frein le plus efficace, qui puiſſe retenir les deſirs criminels de ces malheureux, & les empêcher de s'emporter aux derniers excez. Mettre ces penchants vicieux en liberté, n'eſt-ce pas les lâcher ſur la ſocieté humaine? En vérité dans des cœurs ſemblables, les craintes les plus mal fondées valent mieux, que la tranquillité la plus ſurément appuiée ſur la raiſon. Quelle charité monſtrueuſe que de calmer de pareilles gens aux dépens de la tranquillité publique. Je n'ai garde de prêter aux *Eſprits-Forts* des intentions ſi malignes; j'aime mieux ſuppoſer qu'il s'érigent en convertiſſeurs par un principe de généreuſe charité pour des gens vertueux, & capables de raiſonner avec juſteſſe.

La vérité de cette ſuppoſition ne ſaute-t'elle pas aux yeux? Il eſt vray que ces gens eſtimables n'ont pas de fortes raiſons pour craindre l'avenir. Mais ils ſe bercent de fauſſes eſpérances; N'eſt-il pas naturel d'avoir pitié de leur ſituation, & d'employer, argumens, railleries, tout ce que l'on peut, pour les arracher à ces illuſions flatteuſes, dont leur ame eſt le vil jouet.

Quel malheur pour eux, quand déſabuſez trop tard, précipitez dans le néant, ils rougiront de honte d'avoir été pendant toute leur vie les dupes

pes de leur ſtupide crédulité? Parlons ſérieuſement. Quel bien imaginable le ſyſtême de l'incrédulité peut-il produire à un homme vertueux & ami du bon-ſens, qui juſques là a été fortement perſuadé de l'exiſtence d'un Dieu & de la réalité d'une Religion? *Imbu de ces principes j'ai fait pendant tout le cours de ma vie de grands efforts pour rectifier mon tempérammment, pour les aſſujettir aux loix d'un premier Etre ſouverainement vertueux, ſouverainement amateur de la vertu, & par cela même rémunérateur de ceux qui s'y dévouent. A meſure que j'ai réuſſi dans ce deſſein, j'ai ſenti la plus douce ſatisfaction de former en moy de plus en plus l'image de la perfection ſouveraine. Je me ſuis applaudi de devenir ſemblable à l'Etre ſuprême, de lui plaire, d'être l'objet de ſon amour; je me ſuis imaginé que cette ſituation même, auſſi bien que les promeſſes les plus poſitives de mon Créateur, m'aſſuroient une felicité ſans bornes. Cette idée flateuſe m'a ſoutenu dans les malheurs inſéparables de cette vie imparfaite, & elle a aſſaiſonné pour moy d'un nouveau gout ces plaiſirs, que la bonté du prémiere Etre nous accorde ſur cette terre, foibles images des délices qui m'attendent après ma mort. L'idée de cette mort ſi afreuſe par ſa nature ne trouble deſormais que foiblement mon ame, accoutumée à l'enviſager comme un paſſage à une vie éternelle & parfaitement heureuſe; Et vous venez m'annoncer, qu'il n'y a rien de plus chimerique que des idées ſi ſatisfaiſantes, ſources d'un repos*

repos ſi doux, de ſentimens ſi délicieux? Vous m'enſeignez que tous les penibles efforts que j'ai faits pour épurer, & pour étendre ma vertu ne ſeront couronnez d'aucune recompenſe, qui leur ſoit proportionnée. Qu'un même ſort doit envelopper bien-tôt mon corps & cette faculté de penſer & de ſentir, que j'appellois mon ame & que j'ai cru un Etre immortel. S'il vous étoit poſſible de démontrer votre Syſtéme, je ne pourrois que haïr une démonſtration, qui me plongeroit un poignard dans le ſein. Eloignez de mon eſprit des idées ſi déſolantes; prétendant m'en convaincre, non ſeulement vous ne me propoſez rien, qui puiſſe m'être de quelque utilité. Vous vous rendez coupable d'une inhumanité barbare en m'arrachant à des erreurs, où je puiſois toute la félicité de ma vie.

En effet, je ne conçois pas comment les *Eſprits-Forts* ne ſentent point que le zèle convertiſſeur enveloppe chez eux une cruauté manifeſte. Pour eux, travailler à convaincre les hommes eſt déja une eſpéce de perſécution, & je me ſuis toujours imaginé, que l'ardeur avec laquelle ces Meſſieurs s'efforcent à nous communiquer leurs idées, pourroit fort bien devenir un zèle perſécuteur, ſi j'amais ils étoient quelque part les Maîtres. Ce n'eſt pas, à ce qui me paroit, l'importance des ſujets ſur leſquels on diſpute, qui inſpire le zèle perſécuteur; Elle ne lui donne qu'un prétexte plauſible, & la liberté de ſe donner carriére, en dérobant aux yeux peu perçants ce qu'il a d'odieux

d'odieux & de ridicule. Des Grammairiens ſe perſécuteroient pour l'amour d'une Virgule ou d'une lettre, s'ils pouvoient diſpoſer de l'Epée du magiſtrat, & s'ils ne craignoient pas expoſer leur fureur à la riſée publique; La véritable ſource de la perſécution, c'eſt l'orgueil, qui eſt preſque toûjours accompagné de cruauté; C'eſt une haute opinion qu'on a de ſoy-même, & qui porte ceux qui en ſont dominez à un violent deſir de regner ſur la raiſon des autres hommes, de la faire ramper ſous leur prétendue ſuperiorité d'eſprit & de lui impoſer le joug de leurs déciſions. Leur oſe-t'on refuſer une obeiſſance ſi impertinente; a-t'on le courage de maintenir la liberté de ſon ame. On les choque, on les irrite, on s'offre à leur imagination comme des monſtres, qui par une opiniatreté concertée, par une rebellion volontaire contre l'évidence, ſe rendent indignes du moindre ſupport, & dignes des plus ſeveres ſuplices.

Les *Eſprits-Forts* ſont-ils exemts de cet orgueil, ſont-ils libres de cette impérieuſe ſuffiſance? Il ſeroit difficile de le croire. A les entendre parler ils ſont les ſeuls ſages. Tout le reſte du genre-humain eſt compoſé de gens ſtupides, ſuperſtitieux, eſclaves de l'authorité, petits-eſprits, cœurs bas, ſujets inépuiſables de railleries mépriſantes. Le *zèle convertiſſeur* eſt déja chez ces grands hommes dans toute ſon étendue. Dieu nous préſerve de leur *zèle perſécuteur*.

C'eſt certainement cet orgueil qui eſt le principal motif, qui les porte à ménager des proſelytes à l'incrédulité ; Nous avons fait voir que rien n'eſt plus extravagant ni moins croyable, que les autres principes qu'ils voudroient prêter à cette conduite. Ils ne ſoutiendront pas, j'eſpére, que leur ſyſtème généralement admis contribueroit à l'ordre & au bonheur public. La fauſſeté de cette idée eſt frappante, & quand ils n'y ſongent pas ils le reconnoiſſent eux-mêmes. Lorſqu'on leur demande quelle peut-être ſelon eux l'Origine des idées dominantes dans l'Univers, touchant un prémier Etre & une Religion, que répondent-ils ? Des gens d'une habileté ſupérieure ont voulu profiter de la poltronerie naturelle des hommes ; ils en ont fait une bride pour le mieux gouverner. Ils ont inventé une Divinité & des cérémonies religieuſes, comme une eſpéce d'épouventail propre à apprivoiſer des peuples féroces, & à les faire plier ſous le joug des loix. C'eſt ainſi que Numa a ſu adoucir l'humeur farouche des Romains, amateurs outrez de l'indépendence, à laquelle ils venoient de ſacrifier leur prémier Roy. Il y réuſſit ſi bien en leur enſeignant un culte public, & en leur faiſant craindre la Divinité, qu'aucun trouble domeſtique ne détruiſit le calme de ſon regne paiſible, & que même ſes ſujets & ſes diſciples furent reſpectez par leurs voiſins, juſques là ſi jaloux de leur grandeur naiſſante.

N'eſt-

N'eſt-ce pas là reconnoitre formellement, que la Religion & la crainte d'une Divinité ſont d'une extrême utilité pour la Societé humaine? & le reconnoitre ſans ſe laiſſer détourner par là du deſſein de bannir du monde des idées ſi ſalutaires, n'eſt-ce pas ſe déclarer ennemi du genre humain?

N'eſt-ce pas ſacrifier à l'amour propre le plus exceſſif & le plus déraiſonnable, les conſidérations les plus fortes qui puiſſent être les motifs de notre conduite?

Je crois avoir démontré juſques ici que les traits railleurs & tout autre moyen employez à chaſſer la Religion du cœur des hommes ſont auſſi extravagans que criminels, dans un *Eſprit-Fort* qui ſe croit convaincu de la non-exiſtence d'un prémier Etre: mais ils ſeroient encore infiniment plus ridicules & plus coupables dans un homme, qui ne ſentant pas la force de nos preuves, croit ſimplement que, ſur un ſujet ſi reſpectable, il doit ſuſpendre ſon Jugement, & *douter*, en attendant que des raiſons d'un plus grand poids le déterminent. Je crois avoir prouvé qu'un tel homme a des motifs pour pratiquer la vertu, mais certainement ces motifs ſont bien inférieurs à ceux qu'un homme religieux tire d'une forte & conſtante perſuaſion de l'exiſtence d'un prémier Etre. Il eſt bien à craindre que la prudence du premier ne ſoit incapable de tirer de ſon doute des forces ſuffiſantes pour ſurmonter une grande

tentation qui lui offre des plaiſirs réels, des plaiſirs qui trouvent dans ſa nature même de quoi faire ſur lui de fortes impreſſions. Mais il doit lui ſuffire d'avoir quelque bon-ſens, & de n'être pas ennemi né de la vertu, pour ne point inquiéter par ſes arguments & pour ne point choquer par ſes turlupinades, ceux qui ſe tranquilliſent dans le ſein de la Religion. Outre les raiſons invincibles, qui doivent en détourner des Athées poſitifs & formels, il en a d'une égale force, qui lui ſont particuliéres. Rien n'oblige ces malheureux à avoir le moindre attachement pour la vertu; Ils doivent naturellement ne négliger aucune occaſion de ſe divertir & ſe faire un plaiſir très réel d'amuſer leur vanité, & d'applaudir à leurs lumiéres ſupérieures, en étalant la force de leurs preuves & en lançant leurs traits railleurs ſur les petits eſprits. C'eſt une friande nourriture pour la haute opinion qu'ils forment de leur génie tranſcendant.

Mais d'abord il n'y a pas matiére à plaiſanter pour un homme qui doute; l'Orgueil railleur ne lui convient nullement; *douter* c'eſt *ignorer*, tout comme c'eſt *ignorer* que de prendre à l'étourdie pour évident ce qui ne l'eſt pas. Mais celui qui doute, ſait qu'il ignore, & celui qui croit de travers ne le ſait pas. Le dernier peut être fier d'une ignorance qu'il croit lumiére; mais je ne vois pas que la préſomption puiſſe naître d'une *ignorance*, qu'on ne ſau-

ſauroit prendre que pour obſcurité; j'avoue que celui qui *doute* ſur un ſujet peut être plus pénétrant, que celui qui *croit*, mais il ſe peut tout de même, qu'il le ſoit moins; je ſoutiens que je ſens la force d'une preuve, & vous ſoutenez que vous ne la ſentez pas; vous ſoutenez même que vous ſentez qu'elle n'a pas le néceſſaire : qui de nous deux a la raiſon la plus étendue? l'affaire eſt indéciſe : ſi l'un a cultivé un bon génie qu'il a reçu de la nature, au lieu que l'autre n'a ni études, ni lumiéres, la probabilité eſt ſans doute pour le plus habile. Mais vous, qui doutez; en vain avez vous de fortes raiſons pour être content de votre ſavoir, & de votre génie : ſi vous avez à faire à des gens, qui paſſent pour éclairez, pour eſprits ſupérieurs, vous vous rendez coupable d'une riſible vanité en ſuppoſant dans votre *incertitude* plus de pénétration, plus de force de raiſonnement, que dans leur *perſuaſion*. Peut-être n'avez vous pas examiné avec aſſez d'attention; peut-être ne l'ont ils pas fait eux-mêmes; peut-être auſſi avez-vous l'eſprit trop borné, & incapable de conſidérer d'une ſeule vue tout le tiſſu d'un ſyſtème, qu'un nombre infini d'habiles gens adoptent comme démontré. Vous n'avez pas la moindre raiſon d'inſulter à leur crédulité; Mais vous en avez d'invincibles pour reſter humblement dans le doute, juſqu'à ce qu'un nouveau poids faſſe pancher dans votre eſprit la balance de côté ou d'autre.

D'ailleurs le *doute* n'eſt rien moins qu'une ſituation réjouiſſante, c'eſt au contraire un état inquiet, humiliant, contraire en quelque ſorte à la nature de l'ame, qui n'eſt porté à l'examen que par l'eſpérance de parvenir à la certitude; le *doute* lui peſe; elle cherche à s'en défaire, & quand elle n'eſt pas extrêmement ſur ſes gardes, elle ſe hâte de croire étourdiment, ou de ſe perſuader qu'elle croit plutôt que de demeurer longtems embaraſſée, flotante. Un honnête homme peut-il ſe réſoudre à des efforts pour traîner les autres hommes dans les mêmes malheurs, où il ſe trouve abimé?

Par le malheur d'un autre, adoucir ſon malheur
C'eſt un ſoulagement indigne d'un grand cœur.

C'eſt même une horrible méchanceté, une inhumanité criante. Mais quand même une indigne baſſeſſe d'ame pourroit inſpirer à un homme *qui doute*, un deſſein ſi noir & ſi malin, n'en devroit-il pas être détourné, par le reſpect que ſa prudence doit lui donner pour un *Dieu poſſible?* peut-être une cauſe prémiére exiſte-t-elle; Peut-être après cette vie, ce qui penſe en moi découvrira-t-il ce Legislateur ſouverain, l'exiſtence du quel je ſuis forcé à preſent de révoquer en doute; puis-je être un objet digne de ſon amour & de ſes bienfaits: pendant qu'il a été caché à mes yeux, j'ai été aſſez inconſidéré pour me faire un plaiſir biſarre de

le

le dérober à la vue des autres, de lui débaucher ſes ſujets & ſes adorateurs, de les priver du plus puiſſant motif, qui put les porter à la vertu & à la ſociabilité. Une ame ſi déréglée, ſi déraiſonnable, ſi contraire à ſes véritables intérêts pourroit-t-elle avoir la moindre union avec la raiſon ſuprême, avec l'ordre parfait?

On m'objectera peut-être, que l'homme dont il s'agit ici, doit, ſelon mes propres principes, faire le même perſonnage, que s'il étoit animé du zèle convertiſſeur. Il ne doit rien négliger pour ſortir de ſa ſituation mortifiante. Il doit conſulter non ſeulement les lumiéres des plus habiles autheurs, il faut encore qu'il communique ſes idées aux autres hommes, qu'il leur propoſe ſes difficultez, miſes dans tout leur jour, expoſées avec la plus grande force; & par conſéquent, ſans ſonger ſeulement à ſe faire des diſciples, il ne peut qu'employer tous les moyens les plus propres à y réuſſir.

J'admets toute l'objection, je veux bien même y ajouter un nouveau poids; Je croi qu'il peut être permis encore aux bonnes intentions d'un Incrédule, qui eſt dans le doute, de rendre ſes objections publiques, pourvu qu'il s'y prenne en ſincère & docile amateur de la vérité, & qu'il n'appuie pas ſes raiſonnemens de la raillerie, & d'un air de mépris; ſophiſmes & pétitions de principes auſſi contraires à la bonté du cœur, qu'à la juſteſſe de l'eſprit. C'eſt là un moyen de s'éclairer, qu'un incrédule, qui

doute, doit à l'amour qu'il a pour ſon bonheur; Mais s'il vouloit agir prudemment, il ne devroit l'employer, qu'après s'être ſervi en vain de tous les autres moyens de ſortir de ſon état embarraſſant.

J'ai bien de la peine à m'imaginer que cette conduite donnât de pernicieuſes atteintes à la Religion. Je croi fort que pendant quelques tems elle jetteroit dans l'inquiétude & dans les alarmes des perſonnes ſimples & même des demi-Philoſophes, qui trouvent la Religion aimable, & qui s'y attachent, ſans avoir ſuffiſamment aprofondi les raiſons qui l'établiſſent; Mais je penſe qu'une partie de cette nombreuſe claſſe, trop timide pour tout examiner, n'oſeroit jetter les yeux ſur de telles objections, de crainte d'être entrainez dans l'erreur, & d'être attachez à des opinions qui leur deplaiſent; D'autres plus courageux amateurs de la vérité ne reſteroient pas long-tems dans leurs inquiétudes. J'ai aſſez bonne opinion de la ſolidité de mon ſyſtème & de l'habileté de ſes Défenſeurs, pour être perſuadé qu'ils en ſeroient bientôt tirez par des ſolutions ſatisfaiſantes. De cette maniére ils y gagneroient; leur raiſon ſortiroit de cette épreuve plus pure, plus lumineuſe, mieux fortifiée contre l'erreur, & animée par de nouveaux motifs à ſe dévouer à la Religion.

Pour ces hommes indignes de la raiſon & d'une ame immortelle, ces hommes que leur corruption intéreſſe à trouver la Religion fauſſe, ils

ils ſont deſtinez à être tôt ou tard incrédules, s'ils ſont capables de le devenir par les objections dont j'ai caractériſé le tour. Ce qui les gagnera ne ſont pas des argumens qui ne ſont qu'argumens; le poids vray ou faux d'une preuve unie leur paroit peſanteur, la ſimplicité d'un raiſonnement ſéchereſſe. Pour les entraîner il faut ſe liguer avec leur imagination. Un air d'homme docile, de diſciple, ne la frappe pas. Ils ſe rendent à coup ſûr à l'oſtentation bien ménagée de la ſupériorité du génie, & au mépris caché dans les plaiſanteries & dans les turlupinades. La hardieſſe, la déciſion, le ton de Docteur ſont pour eux les caractères indubitables de l'Evidence; & pourquoy? c'eſt qu'en moins de rien ils peuvent s'emparer de cette évidence pour jamais, & ſe rendre eſprits tout auſſi tranſcendans que leurs merveilleux Profeſſeurs. Tout ce qu'on peut exiger avec raiſon d'un Incrédule, qui doute; c'eſt qu'il n'aille pas promener ſes difficultez dans les Caffez & dans les Cabarets, qu'il ne jette pas ſes objections à la tête des gens les plus idiots, en un mot qu'il ne s'érige pas follement en Prédicateur des grands chemins, & qu'il ne faſſe pas le Don Guichotte de l'incredulité. Une pareille conduite lui ſeroit abſolument inutile, & elle ne pourroit avoir pour principe, qu'une extravagance imcompréhenſible, ou qu'une noire malignité. Il devroit bien ſe garder ſur tout de ces railleries deſtinées à tourner en ridi-

dicule l'eſſence & les attributs de la Divinité. Ce ſont déja des blaſphémes, dès qu'on doute de l'exiſtence d'un Dieu, & qu'on avoue qu'on n'en ſauroit prouver l'impoſſibilité par des demonſttations formelles. Je ne prendrai pas la peine de le faire voir; ce ſont des véritez qui ſautent aux yeux.

Il me ſemble que la prudence que je viens de preſcrire à l'Incredule, qui eſt dans le doute, devroit diriger les actions de preſque tous les *Eſprits-Forts*, dont cependant le grand nombre eſt éloigné de la prendre pour guide. Je l'ai déja dit; en général ils prétendent ſeulement ne pas trouver une force ſuffiſante dans les preuves ſur leſquelles nous établiſſons un *Prémier Etre* & une Religion. En raiſonnant conſéquemment à leur incertitude, ils devroient pancher vers la vertu par reſpect pour une Divinité poſſible. Cependant ces Philoſophes du prémier ordre; ces Docteurs qui prétendent n'étendre jamais leurs opinions que juſqu'où des idées nettes & claires les conduiſent, paſſent d'ordinaire tous ſeuls du doute à l'Atheiſme poſitif. La gêne, la contrainte que leur donne l'incertitude, détournent leur attention de ce manque de ſens-commun, & leur fait ſacrifier leur raiſon au deſir de ſe tranquilliſer, à quelque prix que ſe ſoit; j'oſe les prier de vouloir bien ſe rappeller, pour peſer avec cette liberté d'eſprit, dont ils aiment tant le nom, les raiſonnemens par leſquels j'ai taché de les porter

à

à donner plus de liaiſon à leurs idées, & à y ſoumettre plus exactement leur conduite. Il me ſemble qu'on peut exiger d'eux cette circonſpection, & s'ils s'obſtinent à la négliger, qu'il doit être permis de les regarder, comme atteints & convaincus de folie, ou de ſcélérateſſe. Certaines gens, qui ne ſont pas deſtituez d'habileté voudront peut-être que je donne plus détenduë aux conſéquences que je tire de mes principes, & que je les applique à tous les incrédules, *puiſque parmi eux il eſt impoſſible qu'il y ait des Athées poſitifs.* Pour moy, j'avoue que je ne ſens pas trop bien cette impoſſibilité; Il y a des *Eſprits-Forts*, qui diſent nettement, qu'ils croyent *la non-exiſtence* d'un Dieu, eſt-ce à moi à pénétrer dans leurs opinions plus qu'ils n'y pénétrent eux-mêmes? *Ils peuvent mentir*; rien de plus vray; mais il ne tient qu'à eux de ſoutenir qu'il eſt impoſſible de croire ſérieuſement un Dieu; & quand nous leur aſſurons de la maniére la plus forte, que c'eſt là réellement notre opinion, il ne tient qu'à eux d'avancer ſans preuve, qu'il n'eſt pas poſſible que nous diſions la vérité, paroles en l'air de part & d'autre, reproches faciles à rétorquer.

Il n'eſt point probable, j'en conviens, qu'un homme, qui ſe donne la peine de raiſonner un peu, puiſſe trouver dans le ſyſtême de la religion des difficultez, qui renverſent entiérement ce ſyſtême & qu'il n'en trouve point dans les différens ſyſtêmes de l'irreligion. Il n'eſt pas natu-

naturel de ne rien voir, je ne dis pas d'embaraſſant, mais de contradictoire, dans un monde formé par un accrochement fortuit de particules de la matiére? Il n'eſt pas naturel de découvrir une contradiction palpable dans *un Univers produit de rien*, & de n'en point démêler dans *un monde où il y a une infinité de ſuites infinies d'effets ſans cauſe, & où le rien fait & règle tout.* Certainement l'idée d'une ſemblable maniére de raiſonner ne ſe lie pas aiſément avec celle d'un Etre raiſonnable; Mais par malheur l'expérience nous force à croire que ce phénomène n'eſt pas ſeulement poſſible, mais encore, qu'il n'eſt rien moins que rare. Dès qu'une fois notre foible raiſon a perdu l'équilibre par quelque poids étranger, elle peut être détermée vers les opinions les plus abſurdes.

Ce triſte dérangement de l'ame deshonore la Religion comme l'Incrédulité. Lorſqu'on a eu l'inconſidération de ſe livrer à l'habitude, ou bien à un deſir violent de *croire* telle choſe plûtôt que telle autre, les plus foibles probabilitez, les plus pauvres ſophiſmes revêtent une apparence de démonſtration. On admet tout. Les contradictions les plus manifeſtes n'ont plus rien de rebutant, & les routes qui ménent naturellement au doute univerſel conduiſent à la perſuaſion la plus forte, la plus ferme, la plus opiniâtre. Il n'y a point de reméde à une ſi triſte maladie de l'eſprit. Elle eſt abſolument incurable; Si elle n'eſt pas dangereuſe pour la tran-

tranquillité publique, on ne ſauroit que lui donner un libre cours. Il doit être permis de manquer de ſens-commun, pourvu que ce délire ne change pas en fureur, & ne menace la Societé; S'il fait des efforts pour la déranger, il faut de néceſſité arracher les armes aux furieux. Ce n'eſt pas l'ouvrage de la raiſon; C'eſt l'afaire de ceux à qui la Providence a commis le Gouvernement des peuples. Il ne s'agit pas de punir des opinions; il eſt queſtion de veiller à la ſureté publique. Un *Eſprit-Fort* qui dogmatiſe malgré toutes les raiſons qui doivent l'en détourner, & ſans aucun motif plauſible, qui l'y porte, ne doit être puni de ſon extravagance, que lorſqu'elle eſt manifeſtement accompagnée d'une malignité formelle; Mais il eſt très juſte de l'empêcher d'être pernicieux. Il y a dans la plûpart des Etats des petites maiſons où l'on pourroit permettre au zèle convertiſſeur des Docteurs de l'incrédulité, de ſe donner carriére. Les y confiner ne ſeroit point les perſécuter. Un Magiſtrat ne mériteroit point le nom de *Perſécuteur*, lorſqu'il ſépareroit du reſte d'une Nation, des gens aſſez foux pour ſoutenir ouvertement, que tous les biens ſont communs, & qu'il eſt permis à chacun d'en ſaiſir ſa portion dans la bourſe d'un autre. Il ne perſécuteroit pas, en bridant la fureur d'un homme capable de prêcher en public, qu'il faut faire main baſſe ſur tous ceux qui refuſent d'embraſſer ſes opinions.

XXXIX. DIS-

XXXIX. DISCOURS.

Touchant la Charité, qui concerne l'aumone.

IL n'y a point de vertu, dont tous les hommes parlent plus avantageuſement que de la Charité. Tout le monde convient qu'il n'y a rien de plus néceſſaire à la ſocieté humaine, rien de plus digne d'un bon cœur, rien de plus ſouverainement aimable. On en a une idée ſi belle & ſi magnifique, qu'on ſe feroit en horreur à ſoi-même, ſi on pouvoit ſe mettre dans l'eſprit qu'on eût le cœur dur, & inſenſible à la miſére du prochain. Ceux là même qui n'ont jamais fait une action charitable, déclament de très-bonne foi contre cette indigne diſpoſition de l'ame. Ils s'imaginent qu'ils ſont tout prêts à remplir les nobles devoirs de l'humanité, dès que des raiſons ſatisfaiſantes les détermineront. Juſques ici ils ont eu des motifs très-forts pour rebuter ceux qui avoient beſoin de leurs ſecours.

Il falloit amaſſer quelque choſe pour garantir leur vieilleſſe de l'afreuſe pauvreté; Ils n'ont joui juſques à préſent que d'une fortune aſſez bornée; Le prémier objet de leur charité doit être leur propre famille; Il a fallu théſoriſer pour l'établir avantageuſement. D'ailleurs quelles perſonnes ſe

ſont

ſont adreſſées à l'humanité de ces gens vertueux? Des miſerables, des vagabonds qui ſe font une profeſſion de la mendicité; des pareſſeux, des débauchez, des jeunes gens imprudents, ſans la moindre conduite; Des vieillards, qui s'obſtinent à ne pas vouloir travailler; des malades qui ont perdu la ſanté par leur vie déréglée, des veuves qui pouvant ſubſiſter en demeurant filles, ont eu la fureur de ſe marier, & de mettre au monde un grand nombre d'enfants, qui meurent de faim. Des Etrangers, qui n'avoient qu'à reſter dans leurpatrie, & à étourdir de leurs plaintes & de leurs gemiſſemens, leurs propres concitoyens. Pourquoi tous ces malheureux n'ont-ils pas fait comme nous? Si comme nous ils avoient été ſobres, circonſpects, vigilants laborieux, habiles, ils ne ſe trouveroient pas dans une ſi facheuſe ſituation; Au lieu de fatiguer les riches, ils ſeroient eux-mêmes en état de faire du bien aux pauvres? Faut-il qu'un honnête homme ſe ruine pour des gens qui ſont les autheurs de leur propre miſere. A-t-il paſſé toute ſa vie dans le travail le plus aſſidu, pour en jetter le fruit au prémier pareſſeux qui daignera tendre la main. Au bout du compte, ſi quelques uns de ces pauvres méritent d'être ſecourus, que ne s'addreſſent ils à des perſonnes qui ſont tout autrement opulentes que nous, ou bien à ceux qui ont la direction des aumones publiques. Voila une partie des merveilleuſes raiſons dont les cœurs les plus laches & les plus durs pallient leur cruelle inhumanité, qui les tranquilliſent dans le ſein de leur barbarie, &

qui

qui leur cachent leur monſtrueuſe difformité. Toutes les raiſons ſont excellentes dès qu'on ſouhaite fortement qu'elles le ſoient. *On ne ſauroit aſſiſter tout le monde* eſt même un principe qui prouve évidemment *qu'il n'eſt pas beſoin d'aſſiſter perſonne.*

Mon but n'eſt point de combattre ici de ſi groſſiers ſophiſmes de cœur, les expoſer, c'eſt les refuter ſufiſamment; le bon-ſens ne peut rien ſur des ames ſi dénaturées. Elles ſont en quelque ſorte indignes qu'on en faſſe l'eſſay, ſi des gens ſi indignes reviennent jamais de leur lâche inſenſibilité, ce ne ſera point par des motifs généreux. Leur cœur n'y ſauroit répondre. Il n'eſt pas poſſible qu'ils y produiſent quelque agitation ſalutaire. Il n'y a que des motifs bas qui puiſſent remuer ces ames baſſes. Il faut leur inſpirer une ſervile crainte, il faut les étonner, les effrayer, en leur étalant ce *jugement ſans pitié qui enveloppera tous ceux qui n'auront point été ſenſibles à la pitié.*

Mon deſſein eſt de mettre dans tout leur jour certaines illuſions plus ſubtiles que ſe font par raport à la charité, un grand nombre de perſonnes, d'ailleurs raiſonnables & gens de bien, & de développer le faux de certaines maximes que les paſſions revêtent d'un air plauſible, & que faute d'attention, on conſidére comme indubitables.

La prudence doit toûjours guider la charité, c'eſt là une vérité inconteſtable; mais on en abuſe

abuſe horriblement. *La prudence par exemple veut-elle que je faſſe du bien à un ſcélerat?* Oui elle le veut; Mais elle veut qu'à ſon égard vous renfermiez votre charité dans des bornes plus étroites, que celles, que vous donnez aux généreux bienfaits, qu'exige de vous le mérite tombé dans la miſère; que le ſcélerat le plus déteſtable, noirci par les crimes les plus odieux languiſſe dans l'état le plus déplorable, ſes crimes nous diſpenſent-ils de le ſoulager & de le ſécourir. Il eſt homme & il ſoufre : En voila aſſez pour qu'il ſoit l'objet de notre humanité! *Mais un tel homme ne mérite pas de voir le jour. Il eſt digne du dernier ſuplice.* Je le veux; Mais vous n'êtes pas ſon Juge, vous n'êtes pas en droit de le punir, & c'eſt vous en quelque ſorte qui lui donnez la mort, en n'empêchant pas que la faim & la maladie le retranchent du nombre des vivans; S'il eſt évidemment de l'intérêt de la ſocieté qu'il meure, & que ſon ſuplice ſerve d'exemple aux méchans, ſécourez-le en Chêtien; & en qualité de bon citoyen, faites le tomber entre les mains de la juſtice. A cet égard votre pitié pour lui ſeroit cruauté pour le public.

Il y a d'honnêtes-gens qui ne ſont pas plus favorablement diſpoſez pour les malheureux, qui ſans être ſcélerats du prémier ordre, ſe ſont ruinez par des débauches, dont leur miſère même n'interrompt pas l'habitude; Accorder à un pauvre de ce caractère des ſecours auſſi éten-

dus, qu'à des gens réglez & de bonnes mœurs, ce ſeroit une haute extravagance; ce ſeroit lui fournir des moyens de s'opiniâtrer dans ſon train de vie. Ce ſeroit en quelque ſorte dérober des ſecours ſuffiſants à des gens de mérite, qui par leur moyen pourroient ſortir de la pouſſiére & devenir utiles membres de la Societé. Non, le vice & la débauche ne doivent point trouver une reſſource ſûre dans notre aveugle bonté. Mais il ne faut pas non plus que les *débauchez* trouvent inhumains & barbares, des hommes faits comme eux, & ſuſceptibles des mêmes foibleſſes. Ils ſont les autheurs de leurs miſère, il eſt vray, mais leur miſère n'en eſt pas moins réelle, leurs deſordres paſſez ne leur ôtent pas tout droit ſur notre compaſſion; Nous ſommes obligez de leur procurer, ſelon notre pouvoir, les choſes néceſſaires à la vie; C'eſt même dans cet état accablant, humiliant, qu'on peut eſſayer ſur des malheureux de cettee eſpèce la force des conſeils ſalutaires; c'eſt le véritable temps de les aider à ſortir de l'eſclavage de leurs habitudes vicieuſes, & de porter leur attention ſur les puiſſans motifs de ſe corriger, qui partent du fond de leur miſère même.

Malheureuſement dans la bouche d'un *honnête homme*; *C'eſt un débauché, c'eſt un homme ſans conduite*, ne ſont bien ſouvent que de triſtes figures de Rhétorique, qui bien apréciées ne doivent ſignifier, ſinon, *cet homme a fait quelques débauches, cet homme eſt tombé dans quel-*

ques

ques irrégularitez. Ce n'eſt pas que celui qui donne dans cette cruelle éloquence, ait formé poſitivement la réſolution de calomnier ſon prochain; ce ſeroit manquer de charité que de le croire. Non; il eſt fortement perſuadé, que pour plaire à la *Charité infinie*, il faut être charitable. Sans des raiſons ſuffiſantes il n'oſe pas ſuivre un malheureux penchant qui le porte à ne l'être pas. Il faut trouver des raiſons; C'eſt une affaire bien-tôt faite. On ramaſſe quelques faits bien avérez; le cœur échauffe l'imagination, qui par des couleurs exceſſives ménage à ces faits les apparences d'une habitude, & la raiſon par une diſtraction de commande, ne ſe met pas en peine d'examiner la choſe de plus près.

Recommandez à la charité du riche Cléobule une perſonne que vous croyez digne d'être ſecourue par les gens de bien: ſon front s'armera de gravité. *Monſieur*, vous dira-t-il, en branlant la tête, *vous ne connoiſſez pas cet homme-là; Ce ne ſont pas des gens comme lui qu'il faille aſſiſter. Je ſai de bonne part qu'il s'enivre, & qu'il eſt joueur; d'honnêtes gens m'ont aſſuré qu'il a perdu des ſommes conſidérables. Eſt-il naturel qu'à nos dépens cet Etourdi joue, & boive.*

Qui ne ſe rendroit à des argumens ſi ſpécieux? Cependant ils n'ont qu'un air éblouiſſant. Il eſt vray, la raiſon de cet homme s'eſt oubliée un petit nombre de fois dans le vin;

il s'eſt laiſſé ſéduire par un faux honneur, qui n'eſt que trop en vogue; il a eu la foibleſſe de céder aux preſſantes inſtances de ſes amis. Il eſt vray encore, qu'inconſidéré, faute d'âge & d'expérience, il a hazardé au jeu plus d'argent, qu'il n'étoit en état de perdre. Mais on a abuſé de ſa bonne-foy, & par une paſſion naturelle, courant après ſa perte il a perdu plus qu'il n'avoit envie de riſquer; Mais ce ſont là des irrégularitez paſſagéres, qui ne conſtituent point le caractère d'un homme. Voulez vous que pour être digne de votre ſecours on porte la vertu juſqu'à la perfection abſolue? Les perſonnes que vous frequentez ne ſont-elles jamais tombées dans quelques deſordres ſemblables? faut-il avoir plus de mérite pour être l'objet de votre charité, que pour s'atirer l'honneur de votre amitié, & de votre eſtime? Mais vous même, Cléobule, vous qui êtes ſi fort dévoué à la vertu, que vous en négligez la pratique, à l'égard de ceux qui s'en ſont quelque fois écartez, n'y a t-il pas la moindre tache dans votre conduite? N'y a t-il jamais eu quelque éclypſe dans votre ſageſſe? Seriez vous bien aiſe qu'on vous fit un caractère d'un petit nombre de vos actions, qui ne vous font pas honneur. Croyez moy, ce n'eſt que votre avarice, & la pauvreté de celui qu'on vous recommande, qui répandent ſur ſes fautes un air ſi hideux? s'il avoit une table & un équipage, vous ſeriez à ſon égard le meilleur Chrêtien du monde.

Ce

Ce qu'il y a de plus pernicieux dans la conduite des Cléobules, c'eſt qu'ils ſe croïent obligez indiſpenſablement, par une autre eſpèce de charité, de munir ceux qu'ils connoiſſent, contre la pitié que pourroit exciter dans leurs ames la miſère d'un homme tel que je viens de le dépeindre. Ils ſe hâtent de communiquer à leurs amis le caractère de ce malheureux tel qu'il vient d'être façonné par leur dureté ou par leur baſſe économie,& par là ils fourniſſent à ces amis une *raiſon plauſible* de le rebuter. *Le moyen de lui faire quelque bien. Il en eſt indigne; on en eſt aſſuré par le témoignage d'un homme très-croyable, d'un parfaitement honête homme*; J'ay dit une *raiſon plauſible*, parce que certainement un pareille raiſon n'eſt pas ſuffiſante, lorſqu'elle doit régler nos ſentimens & notre conduite.

Le témoignage d'un homme d'une probité reconnue nous doit ſuffire, quand il s'agit d'un fait qui ne le touche en aucune maniére; Mais quand ce témoignage concerne une affaire dans laquelle il eſt intéreſſé, il n'en faut pas demeurer là; La prudence veut qu'on porte l'examen plus loin; deux hommes ont eu quelque démêlé enſemble; ils ont chacun un ami; qu'on prête quelque attention à la maniére dont ces partiſans de côté & d'autre font le récit de cette affaire, qui s'eſt paſſée en leur préſence. Ils ſont l'un & l'autre très croyables, pleins de probité. Ils diront tous deux à peu près les mêmes choſes, mais ils exciteront dans vôtre ame des

idées très différentes. Ils ne veulent pas vous tromper, ils peignent ſeulement les particularitez du ſujet comme ils en ſont frappez eux-mêmes.

L'un paſſera legérement ſur une circonſtance que l'autre développera avec ſoin, & qu'il accompagnera de quelques réflexions. L'un placera un terme foible & peu expreſſif, dans l'endroit que l'autre relèvera, par une expreſſion énergique, qui trainera après elle des idées acceſſoires. Le ton même & le geſte varieront les mêmes faits. Au lieu d'Hiſtoriens ils deviennent Orateurs; ſans s'en apercevoir, chacun plaidera la cauſe de ſon ami, & vous aurez beſoin d'un témoin abſolument deſintéreſſé, pour être en état de vous former de ce démêlé une idée exacte & juſte.

Une autre raiſon, en faveur de laquelle pluſieurs honnêtes gens ſe permettent de n'être point charitables, c'eſt que ceux qui demandent leur ſecours, *ſont jeunes & vigoureux, qu'ils n'ont qu'à travailler; qu'il eſt juſte qu'ils ſe ſecourent eux-memes.* J'avoue que la charité la plus ſalutaire, la plus utile au public, c'eſt de mettre les pauvres en état de gagner leur vie ſans être à charge à autrui. Mais voila un homme qui ſe reconnoit obligé de travailler; Il vous prie de lui en procurer le moyen. Vous le pouvez. *Mais quoy! prendre dans ma maiſon un homme couvert de haillons, & dont la mal-propreté dégoutera toute ma famille! D'ailleurs me ſervir*

d'un

d'un homme que je ne connois pas, & qui a une mine qui m'eſt bien ſuſpecte, qui eſt peut-être un fripon, qui ne ſonge à s'introduire chez moy, que pour me voler. Mais ſi ces raiſons ſont bonnes chez vous, peuvent-elles être mauvaiſes chez d'autres? Et ne ſentez vous pas que vous envoyez ce pauvre au travail uniquement pour vous en défaire, & pour ménager un prétexte à votre dureté.

J'ai vû quelquefois faire de cette excellente règle un uſage encore bien plus mauvais. Je l'ai vu appliquée à des Officiers caſſez honnêtes-gens, gens d'une illuſtre naiſſance, mais faute d'une Education plus ſoigneuſe, uniquement capables de leur profeſſion. Dans le fond on ne leur refuſoit par ces aumônes, qu'on accorde à des pauvres ordinaires, mais pluſieurs perſonnes riches & dévotes même, croyent avoir de fortes raiſons pour ne les pas aſſiſter plus noblement; *Ils ont encore de la vigueur & de la jeuneſſe, que ne ſe mettent-ils à apprendre quelque métier.* J'ai vu une pareille défaite ſortir indignement de la bouche d'un très pieux perſonnage dont on ſollicitoit la pitié pour un homme de condition. *N'eſt-ce pas une honte à ce jeune-homme d'aller mendier ainſi de ville en ville, je lui ai déja trouvé, il y a quelques mois juſqu'à cinq à ſix livres dans la bourſe de mes amis, & il y revient encore? j'ai plus fait; je lui ai fourni un moyen de ſubſiſter honnêtement du travail de ſes mains. Je l'ai recommandé à un honnête*

Tiſſeran, qui veut bien lui enſeigner ſon métier; Mais notre gentilhomme eſt trop orgueilleux apparemment, pour s'abaiſſer ſi fort; qu'il renonce à cette vanité criminelle, & qu'il s'aide lui-même, s'il veut qu'on continue à l'aſſiſter. Qu'il ſache qu'il n'y a point de métier plus vil que celui qu'il fait.

Que répondre à des raiſons ſemblables? ſinon *que la pitié des méchans eſt cruelle.* Quelle compaſſion étendue un homme de qualité tombé dans la miſére ne doit-il pas exciter dans une ame genereuſe? Que la pauvreté, & la baſſeſſe, doivent faire de cruelles & d'affreuſes impreſſions ſur un cœur qui n'a jamais eu occaſion de ſe familiariſer avec elle. Quelle mortification pour un tel homme d'obeir à ſa miſére, en s'humiliant devant ſes égaux & même devant ſes inférieurs, & de s'expoſer à leurs refus atterrants, à leurs expreſſions dures & mépriſantes.

Je conviens qu'à la rigueur il doit plûtôt eſſayer ſes mains ſur le travail le plus vil, que de continuer à emprunter ſa ſubſiſtance de la libéralité d'autrui; Mais quels obſtacles ne doit-il pas vaincre pour ſe mettre en état de ſuivre ce parti. De quelle force d'eſprit n'a-t'il pas beſoin, pour ſe défaire des préjugez de l'éducation les plus enracinez. Il faut qu'il aprenne tout d'un coup, que la Nature a mis parmi les hommes une parfaite égalité, qu'il n'y a rien de réellement mépriſable, ſinon le vice,

vice, & qu'il faut ſoutenir avec fermeté les dedains qui découlent de toute autre ſource ; Ce qui eſt plus difficile encore, ſon cœur doit acquerir tout d'un coup la vigueur néceſſaire pour ſuivre ces nouvelles lumiéres de ſa raiſon. Quelle foule d'autres difficultez ne rencontrera-t'il pas dans l'éxecution de ſon deſſein ? Il ſe verra confondu avec la populace la plus vile, la plus groſſiére, la plus mal élevée, avec des gens qui, choquez de ſes maniéres, lui donneront par les leurs un dégout continuel ; ſon peu d'adreſſe lui attirera les reprimandes deraiſonnables & offenſantes de ſes maîtres, & les dedaigneuſes turlupinades de ſes compagnons. En vérité un homme d'une certaine naiſſance, qui à travers de tant d'épouvantables obſtacles, marche d'un pas ſûr & conſtant vers ſon devoir, me paroit porter la vertu à ſa plus ſublime grandeur & ſe rendre digne des plus magnifiques éloges ? Mais eſt-il bien naturel d'exiger des foibles mortels, ſans diſtinction, une ame ſi docile à la raiſon, une force d'eſprit ſi extraordinaire ? Du moins devroit-il être permis, ce me ſemble, avant que de prendre une réſolution ſi pénible, ſi repugnante à l'amour propre, d'eſſayer, ſi par le moyen d'ames genereuſes & ſenſibles, il ſeroit poſſible de trouver une condition plus ſupportable, une maniére de ſubſiſter plus commode, & moins expoſée au mépris. Pour n'en pas demeurer d'accord, il faut avoir une raiſon

bien corrompue, & bien défigurée par l'inhumanité, ou par l'avarice.

SUITE
DU DISCOURS
Précédent ſur la Charité.

IL y a un autre motif bien extraordinaire, qui empêche pluſieurs perſonnes, d'ailleurs vertueuſes & raiſonnables, d'aſſiſter genereuſement leur prochain. *Je ne ſaurois me réſoudre à faire du bien à cet homme-là*; & pourquoy? *C'eſt que depuis peu il a embraſſé ma religion.* Quoy! vous refuſez votre ſecours à un homme, qui vient de renoncer à une religion, ſelon vous, pleine de groſſiéres erreurs, pour faire ouvertement profeſſion de la votre, que vous conſidérez comme la ſeule raiſonnable. Voilà un motif bien bizarre, bien révoltant, bien peu propre à ſe lier avec ce zèle que toutes les ſectes ont pour leurs opinions. *Mais*, dit-on, *c'eſt conſéquemment à une triſte expérience que nous nous determinons à un procedé, qui paroit d'abord ſi peu raiſonnable! Une infinité de pareilles gens ſe ſont addreſſez à nous! nous les avons aſſiſtez genereuſement, ils ont été les objets de la charité publique & particuliére; mais leurs vices ſe ſont bien-tôt échappez à leur diſſi-*

diſſimulation & les deſordres de leur conduite nous ont fait rougir de notre crédule bonté ! Voulez vous qu'on ſoit éternellement la dupe du faux zèle de pareilles gens, & que mille fois attrappé on s'expoſe tous les jours ſtupidement à être attrappé de nouveau ?

D'abord il y a dans tout cela bien de la déclamation, bien des Phraſes outrées, bien de cette Réthorique des paſſions, qu'on employe pour ſe tromper ſoi-même & pour dérober ſa conduite aux cenſures de ſa propre raiſon. Il eſt vray que depuis un certain nombre d'années, un grand nombre de perſonnes eſt venu chercher dans notre patrie un refuge, ſous le titre de proſélytes, & que pluſieurs d'entr'eux n'ont pas répondu à la charité des honnêtes-gens par la régularité de leur vie; Mais malheureuſement ce ſont ceux-là qui abſorbent toute notre attention. Nous détournons la vue de ces Proſélytes, qui ſe ſont noblement ſoutenus, & dont les lumiéres & les vertus nous éclairent & nous édifient. La précieuſe acquiſition que nous avons fait de ce petit nombre de Perſonnes eſtimables, devroit ſeule nous exciter à faire un bon accueil aux Proſélytes, & à bannir de notre mémoire ces gens indignes, qui au ſortir d'une autre Religion, ſe ſont venus confondre avec les ſcélerats qui étoient déja dans le ſein de la notre.

D'ailleurs on enveloppe ſous les mêmes titres odieux tous ceux d'entres ces proſélytes qui ont donné

donné du ſcandale, quoique leurs fautes ſoient d'une nature très différente, & que les unes caractériſent des gens dignes de tout mépris, tandis que d'autres ne marquent que la fragilité humaine.

Les plus ſuſpects & les plus mépriſez d'entre nos Proſélytes ſont des Religieux, *des Moines, qui ont quitté le froc*; Il s'en eſt trouvé réellement de fourbes, de débauchez, qui mépriſoient aſſez la vertu pour dédaigner d'en ſauver les apparences. D'autres après avoir donné pendant quelque tems d'édifiantes preuves d'une ſageſſe conforme à leur religion, ſe ſont démenti par quelques actions particuliéres; Ils ont fait voir qu'ils étoient hommes, qu'ils avoient des paſſions, & qu'ils n'en étoient pas toûjours les maîtres. Les voilà d'abord privez de l'eſtime publique, décriez comme les derniers des hommes, fortement ſoupçonnez de n'avoir embraſſé notre religion, que pour ſécouer le rude joug de leur ordre, & pour venir parmi nous ſe précipiter ſans contrainte dans la débauche, & dans le libertinage; c'eſt aller bien vite aſſurément. Il s'en faut bien qu'on ne regarde ſa propre conduite de ce même point de vue. Quoi! un homme n'eſt pas abſolument parfait; s'en ſuit-il qu'il ne ſoit pas converti de bonne foi! ou bien eſt il abſolument certain que la même force d'eſprit par laquelle une perſonne délivre ſa raiſon du joug des préjugez, lui procure dans le même inſtant un empire deſpotique ſur ſes paſ-

paſſions ? Le cœur eſt-il ſoumis, dès que l'eſprit eſt éclairé ? S'il en étoit ainſi : ſi les lumiéres de la raiſon épuroient d'abord l'amé, il y auroit parmi nous plus de gens d'une vertu parfaite.

Pour moy il me ſemble que rien n'eſt plus aiſé, que de concilier une converſion faite par les principes les plus excellens, avec des fautes paſſagéres, qui ne forment point une habitude. Un homme aime la vérité ; Il a la grandeur d'ame de peſer à la balance de la raiſon les idées qui lui ont paru les plus ſolides ; il les trouve légéres, il découvre le poids de celles, que juſques alors ſa prévention avoient rejettées ; il ſe reſoud à une noble docilité pour ſes lumiéres ; Il a trop de probité pour le renfermer dans ſon ame, & pour les démentir par ſa conduite extérieure. Il forme le genereux deſſein de braver la haine de ſa ſecte, de ſacrifier au devoir les plus doux agrémens de la vie, & de chercher une autre patrie, où la vérité oſe ſe montrer au grand jour.

Pendant qu'il médite ce beau projet, qu'il arrange les moyens de l'exécuter & qu'il le met actuellement en exécution. Un zèle ardent occupe toute les facultez de ſon ame. La Religion & la vertu qui en eſt inſéparable abſorbent toute ſon attention ; le vice, les foibleſſes le trouvent toûjours ſur ſes gardes. Il eſt tout concentré dans l'importance d'un ſeul ſujet. Cette belle diſpoſition de ſon ame ſe ſoutient

tient encore quelque temps, après qu'il eſt venu à bout de ſa noble entrepriſe. Mais ſon zèle n'a plus les mêmes obſtacles à ſurmonter; L'ardeur de ce zèle ſe rallentit peu à peu dans l'inaction. Les paſſions étouffées pendant quelque tems, ſe raniment, le Héros chrêtien s'évanouit, & l'homme reparoit avec ſa malheureuſe fragilité. Ces révolutions du cœur ne ſont que trop naturelles; Il n'eſt pas permis d'en douter? Ne trouve-t-on que des gens d'une ſageſſe inaltérable parmi ceux qui ont immolé au devoir de profeſſer publiquement leur religion, *patrie*, *richeſſes*, *amis*, *dignitez*, *parents*; *tout ce qui peut rendre la vie agréable?* Ces révolutions ne ſe remarquent-elles pas dans des ſectes entiéres? Tant que la perſécution les accable, ce n'eſt que grandeur d'ame, conſtance, parfait dévouement aux plus pénibles devoirs, pieté, vertus, pouſſées à l'excez; Mais le glaive perſécuteur ne brille-t-il plus à leurs yeux; ont-elles le honheur de reſpirer pendant quelque tems, leur zèle ſe refroidit, & contentes de poſſéder ce qu'elles nomment la ſaine doctrine, elles confondent leurs mœurs avec celles des barbares, ou ſi l'on veut des inſenſez, qui ont été leurs boureaux.

Faut-il donc trouver quelque choſe de ſi afreux dans les foibleſſes d'un Proſélyte, qui ſortent du fond de notre tempéramment, dans des foibleſſes, plus excuſables peut-être dans un *Religieux converti*, que dans tout autre homme? Faut-il d'abord le regarder comme indigne de tout ſecours? Que

ſavez

ſavez vous ſi des fautes qui n'ont point altéré le beau caractère des plus ſaints hommes, n'excitent pas dans ſon ame le répentir le plus amer & le plus ſincère! Que ſavez vous ſi plus digne de vos conſolations que de vos invectives, il n'eſt pas réſolu à *reparer ce ſcandale* par les moïens les plus édifians? Etes-vous convaincu qu'il ira de deſordre en deſordre, & que ni conſeils ni cenſures ne pourront l'en détourner? Il y a de l'apparence que votre pénétration ne va pas ſi loin; & ce qui eſt bien certain, c'eſt que les prémiers Docteurs du Chriſtianiſme, dont les lumiéres étoient bien ſupérieures aux votres, ſe ſont conduits tout autrement à l'égard de ceux qui avoient embraſſé la vérité, ſans ſe rendre abſolument maîtres de leurs penchans vicieux.

Mais, crime inoui! crime d'un genre tout nouveau! Voila un Religieux, qui a diſſipé dans ſon eſprit les nuages de la prévention. C'eſt un homme réglé, ſobre, tempérent. La recherche de la vérité fait ſes ſeules délices. *Mais, qu'on ne s'y trompe pas! qu'on ſe garde ſoigueuſement de lui procurer même le néceſſaire; Cet homme n'eſt point du tout de notre Religion, je le croy Déiſte, ou s'il eſt Chrétien, il penche certainement vers l'Arrianiſme. Il a même le front de ne s'en cacher pas; Ses propres diſcours rendent la choſe évidente.* Se peut-il quelque choſe de plus petit, & de plus pueril! de pareilles fadaiſes peuvent-elles ſe concilier avec le ſens-commun? Cet homme a préferé la voye de l'examen à celle

celle de l'Authorité ? Par ce moyen il a réuſſi à diſſiper les préjugez de ſon Enfance ; Vous applaudiſſez à ſa conduite, il a fait très ſagement ; Mais voila l'examen fini ; il doit deſormais ſe ſoumettre au joug d'une nouvelle authorité ; eſt-il juſte qu'il ſorte d'un aveuglement, pour entrer dans un autre, & qu'il trouve humblement chez nous ce qu'il a quitté genereuſement ailleurs ? Encore un coup, eſt-il permis de s'abîmer dans un pareil cahos de contradictions ! Quoy ! vous prétendez que cet eſprit Phliloſophe, qui avec lenteur, & avec la plus timide circonſpection s'eſt vuidé d'opinions abſurdes, ſe hâte étourdiment de remplir ſon ame de ſentiments nouveaux ! Vous voulez qu'il ſe preſſe de jetter ſes idées dans le moule de votre ſyſtême ? Vous voulez l'obliger à ſe charger de tout le faiſceau de vos opinions, ſans le delier, & ſans en rejetter rien ? Vous mépriſez cet homme, parce qu'il n'eſt pas extravagant & ridicule, vous le mépriſez, vous le haiſſez, par cela même qu'il mérite infiniment votre eſtime, & votre amour ? voila en vérité des travers d'eſprit d'une eſpéce bien ſinguliére ? Oui, c'eſt par ces mêmes raiſons, qui vous rendent cet homme odieux, que je me croi obligé de le trouver digne de ma tendreſſe ; C'eſt par ces mêmes motifs, que je ſoupçonne de mauvais-ſens ou de mauvaiſe foy, ceux qui prétendent avoir découvert en peu de temps & l'erreur & la vérité. Ce ſont ou des Eſprits faits pour l'eſclavage, incapables d'une

ne généreuſe indépendance, ou bien des fourbes, qui par l'étalage d'une ſervile complaiſance, veulent s'allier avec notre orgueil, pour nous duper plus ſurement.

Au contraire les Proſélytes qu'il nous faut, ceux qui peuvent être l'honneur & le ſoutien de notre religion, ce ſont ces ſages amateurs de la vérité indépendans de tout, excepté de l'évidence; s'ils viennent à nous, encore embaraſſez dans le doute; tant mieux. Il ne *doutent* ni par libertinage ni par imbécilité, aidons les à ſortir de ce facheux état, & s'ils s'en débaraſſent ſans entrer préciſément dans toutes nos idées, qui nous paroiſſent les plus eſſentielles, ne trouvons pas mauvais qu'ils s'attachent à la ſecte qui leur convient le plus, mais conſidérons, les toûjours comme nos fréres, & comme nos compagnons dans la glorieuſe route de l'examen.

Mais enfin je veux accorder plus qu'on ne me demande. Je veux que ſans diſtinction tous nos proſélytes étrangers tant qu'ils ſont, ayant abuſé lachement de notre facilité, que tous ils ſe ſoient indignement démenti, que pas un ne ſe ſoit converti de bonne foy, & par de nobles principes; Cependant en voila un nouveau qui vient ſe recommander à notre charité; C'eſt un Moine, c'eſt un Jéſuite même, ſi l'on veut, quel accueil faut-il lui faire? Eſt-ce ſa faute, qu'une infinité de ſcélerats nous ayent pris pour dupes? Eſt-ce lui qui eſt la cauſe de leur indigne conduite? Leurs mauvaiſes mœurs ont-elles infecté ſon ame! Y a t'il quel-

que liaiſon néceſſaire entre ſon cœur & leur libertinage ? Sera-t'il fourbe & débauché, parce qu'ils ont été tels? J'avoue que je n'ai pas l'eſprit aſſez pénétrant pour faire de ſi merveilleuſes découvertes. Il eſt naturel, je n'en diſconviens pas, il eſt naturel à un homme qui a été ſouvent trompé d'en devenir plus circonſpect & plus défiant. Mais il n'eſt jamais permis d'étouffer la charité par la précaution. Quelle circonſpection imaginable doit nous empêcher de recevoir les nouveaux proſélytes avec une douceur engageante, avec une politeſſe chrêtienne ? Quelle barbare prudence nous oblige à les mortifier par la déclaration ouverte de nos ſoupçons déſobligeans ? Vaudroit-il pas infiniment mieux affermir ces perſonnes dans notre Religion, en leur faiſant voir que nous l'avons réellement apriſe d'un maître qui étoit *débonnaire & humble de cœur*. Cette politeſſe ne nous force pas à leur prodiguer inconſiderément nos bienfaits & notre eſtime. Elle s'allie ſans peine à une légitime circonſpection. Elle ne ſauroit nous détourner d'examiner ces proſélytes & de voir ſi leur converſion eſt fondée ſur des raiſons dont ils ſentent aſſez la force. Elle nous permet de nous informer de leur conduite, & de faire des recherches, pour ſavoir ſi des motifs humains n'ont pas trop influé dans la réſolution qu'ils ont priſe. Notre Religion n'eſt point d'une nature à exiger de nous le ſacrifice de notre bons-ſens.

Il y a des gens, qui prétendent que le moyen le plus ſur d'éprouver des *Réligieux Proſélytes*, c'eſt de

de les exclure du *Miniſtère de l'Evangile*, & de les aider à ſubſiſter par quelque autre profeſſion ; ce moyen eſt excellent ſans doute, à l'égard de ceux qui manquent de talents, ou dont la conduite, quelque éclairez qu'ils puiſſent être, n'eſt pas aſſez réguliere; Mais il me ſemble que l'humanité voudroit du moins qu'on les engageât dans des profeſſions les plus convenables à un homme de lettres, & les plus éloignées des metiers de la plus vile populace ; Mais quelle raiſon plauſible peut nous porter à tenir la même conduite par rapport à ceux dont l'érudition & les lumiéres ſont ſecondées par une vertu ſuffiſamment miſe à l'épreuve ? Il me ſemble que ces ſortes de Proſélytes ſont infiniment capables de rendre de grands ſervices à la Religion ; La vérité a une *force acceſſoire* bien conſiderable dans la bouche d'un homme qui n'emprunte pas cette vérité des préjugez de l'éducation, mais qui ſe l'eſt appropriée par un généreux & penible examen.

Si toutes les raiſons que j'ai alleguées, n'ont pas un poids ſuffiſant. Je n'ai qu'une ſeule demande à faire: que veut-on que faſſe un *Religieux*, homme de bien, réellement dégagé de ſes erreurs & porté par de bons motifs à ſortir de ſa patrie, pour venir embraſſer notre Religion ? Il ſait qu'il va s'expoſer à la haine de ceux qu'il abandonne, au mépris de ceux à qui il voudroit s'unir, à leurs cruels ſoupçons, à leur dureté ; Peut-être ſe verra-t'il réduit à apprendre un vil métier au milieu d'une groſſiére & brutale populace. *Ce qu'un tel homme*

doit faire ; La choſe parle d'elle même ; S'il eſt fortement convaincu de la vérité de notre Réligion, s'il croit que ſon ſalut dépend du parti qu'il prendra, il doit de néceſſité aller à ſon but à travers les plus grands obſtacles ; il doit braver tout, haine, mépris, ſoupçons, miſère. C'eſt ſon devoir, rien n'eſt plus ſur ; Maïs ſent-on juſqu'à quel point ce devoir eſt rude & pénible ? Comprent-on que pour le ſuivre avec une *genereuſe* conſtance, il ne ſuffit pas d'être vertueux, mais qu'il faut être capable de l'héroiſme le plus parfait & le plus ſublime ? Je croy concevoir qu'un ſacrifice ſi contraire à nos penchans naturels les plus vifs, égale le martire, s'il ne le ſurpaſſe pas. Y a-t'il beaucoup de gens qui portent la pieté juſques au *merveilleux* ? Eſt-il juſte que nous ne daignions nous aſſocier qu'à des Héros du premier ordre ? Nous mêmes ſommes nous de cette claſſe diſtinguée, faiſons nous toujours de généreux efforts, pour fixer notre attention ſur la régle fondamentale de la morale Chrêtienne ! Cette régle ſi naturelle, ſi raiſonnable, qui nous ordonne de nous détacher de l'amour propre, de nous mettre à la place des autres hommes, & de les traiter comme nous voudrions qu'ils nous traitaſſent dans les mêmes circonſtances ; Il eſt vray que la plus ſublime vertu fait aller au devoir par les routes les plus difficiles, les plus hériſſées d'obſtacles, mais ſongeons que ce n'eſt pas à nous à mettre les forces de cette vertu à une ſi terrible épreuve, en jonchant d'épines ce rude & pénible ſentier. C'eſt bien plutôt

à

à nous de l'applanir &, s'il étoit poſſible, de le parſemer de fleurs.

Je finirai ce diſcours après y avoir ajouté encore une ſeule remarque. Des perſonnes d'ailleurs attachées à la vertu & à la raiſon ont de l'éloignement pour les Proſélytes,& ſur tout pour ceux qui ont été *Prêtres* ou *Moines* ; la raiſon en eſt qu'elles en ont été ſouvent les dupes. Mais n'y auroit-il pas dans cette averſion un peu de dépit ; & ce dépit, cette indignation n'auroient-ils pas leur ſource dans une vanité un peu criminelle ? Nous n'aimons point à être trompez ; notream our propre en ſoufre. J'oſe prier ces perſonnes de porter la ſonde dans leur cœur, pour examiner, ſi ce dépit n'entre pas conſiderablement dans les précautions exceſſives qu'ils prennent contre *les nouveaux Proſélytes*. Pour moy j'avoue que je le ſoupçonne fort. Dans le fond ont-elles tellement prodigué leurs ſecours à ces Impoſteurs, qu'elles en ont été incommodées & miſes hors d'état d'aſſiſter des pauvres d'un plus grand mérite ? Ont-elles lieu de craindre de manquer de charité pour elles-mêmes, & de ſe ruiner ſi elles faiſoient les mêmes efforts pour d'autres, qui prétendent embraſſer leur religion ? On peut croire, ſans trop courir riſque de ſe tromper, que cette crainte n'eſt pas des mieux fondée. Il eſt aſſez probable qu'en retranchant quelque choſe de leur ſuperflu, elles pourroient encore hazarder d'être dupées pluſieurs fois. Une vanité un peu raiſonnée, ne devroit point les en détourner. Il eſt glorieux d'être trompé, quand on ne

l'eſt que par ce qu'une généreuſe humanité a défendu à notre prudence de pouſſer trop loin ſa circonſpection, & qu'on n'a pas voulu permettre que dans notre ame *l'homme prudent* étouffât *l'homme Chrétien.*

XL. DISCOURS.

Caractères & Réflections.

I. ROuler tout un jour en caroſſe, ſans avoir rien à faire; entrer dans vingt maiſons, ſimplement pour en ſortir; faire l'exercice de l'Eventail, ou de la Tabatiére; écouter comme des nouveautez les choſes qu'on vient d'entendre dans un autre endroit, & qu'on va encore entendre dans un autre; parler ſans avoir rien à dire; être ennuyé par ceux que l'on ennuye; voir cent viſages dont on ſe ſoucie peu, & qui ſe ſoucient auſſi peu de nous; faire dans chaque maiſon dix complimens, & trente révérences; voilà ce qui s'apelle s'occuper à faire des Viſites de cérémonie.

Tous les hommes font profeſſion d'aimer la liberté; & pour peu qu'ils s'examinent, il ſentent qu'ils ſont nez pour ne pas dépendre. Pourquoi donc établir ce commerce embaraſſant de formalitez, ſi contraire à cette liberté chérie? Et puiſqu'on a établi cette contrainte, également odi-

odieuſe à tout le monde, qu'y a-t-il de plus naturel & de plus raiſonnable, que de s'en affranchir par un conſentement mutuel?

II. Les plaiſirs des hommes peuvent découler de trois ſources; de l'eſprit, des ſens, & de l'imagination. La diſtinction des plaiſirs du cœur & de ceux de l'eſprit, me paroit un peu chimérique. L'eſprit ne ſent jamais du plaiſir ſans quelque paſſion du cœur; & le cœur n'a point de paſſions agréables, ſi l'eſprit ne réfléchit pas ſur ce qu'elles ont de touchant.

Certains plaiſirs, il eſt vrai, ont leur ſource dans l'eſprit, & de là paſſant au cœur, ils y excitent quelques paſſions; d'autres plaiſirs ont leur principe dans quelque paſſion, & ſe communiquent après à l'eſprit. La ſatisfaction, par exemple, qu'on goûte en dévelopant quelque vérité qui nous étoit auparavant inconnuë, ne devient un plaiſir que lorſque nous nous aplaudiſſons de nos lumiéres; & lorſque cette augmentation de notre eſtime pour nous, excite dans notre cœur quelque nouvelle tendreſſe pour nous-mêmes. D'un autre côté l'amour ne ſeroit jamais une paſſion agréable, ſi la ſituation d'un cœur amoureux ne faiſoit naître dans l'eſprit des idées flateuſes & ſatisfaiſantes.

On voit aſſez que le premier de ces plaiſirs commence par l'eſprit, & que l'autre a ſon origine dans le cœur; mais puiſque le cœur & l'eſprit y ſont toûjours mêlez, je ne vois pas qu'il ſoit néceſſaire ici de faire une diſtinction.

Rien n'embaraſſe davantage la Raiſon que de ne pas diſtinguer aſſez, & de diſtinguer trop. Les eſprits pareſſeux & ſtupides donnent dans le premier de ces défauts: leur raiſon eſt toûjours envelopée de nuages épais qui en cachent la lumiére; tout y eſt obſcur & confus. Le trop de diſtinction au contraire nuit ſouvent aux eſprits trop fins; Ils ſe plaiſent à la vetille, & laiſſent là la ſolidité du raiſonnement, pour courir après de ſubtiles chimères.

Revenons aux plaiſirs de l'eſprit. C'eſt celui qu'on goûte proprement en qualité d'homme, au lieu que les plaiſirs des ſens nous ſont communs avec les animaux.

C'eſt auſſi le plaiſir de l'eſprit, qui l'emporte ſur tous les autres, au gré de ceux qui ſont capables de le goûter; on ne le goûte qu'à meſure qu'on raiſonne & qu'on réfléchit; en un mot à proportion qu'on eſt homme. Il en eſt ainſi, ſur tout à l'égard de ces plaiſirs qui naiſſent de l'eſprit, & qui de-là font paſſer leur agrémens juſqu'au cœur.

Un homme raiſonnable peut être touché pendant quelque tems d'un beau ſpectacle; mais il diſtinguera fort ce divertiſſement, d'avec celui qu'on goûte dans une converſation animée & ſpirituelle. La beauté d'un ſpectacle n'amuſe que l'animal, & ne va point juſques à l'homme: au lieu que c'eſt purement l'homme qui ſe plaît à la douceur d'un agréable entretien. L'amour qu'on a pour ſoi-même, qui eſt la ſource de nos plaiſirs les plus vifs, ne trouve point ſon compte dans le pre-

premier de ces divertiſſemens; Mais dans le ſecond, nous ſommes en partie la ſource de nos plaiſirs, & nous nous ſommes redevables de nous les ſavoir procurer à nous mèmes.

Dans un concert de muſique, les Inſtrumens & les voix s'entreprêtent de la force, & de l'agrément; & de la mème maniére dans la converſation les eſprits ſe ſoûtiennent les uns les autres, & ſe prêtent des charmes nouveaux.

On ſe ſent animé d'une émulation continuelle; plus les autres plaiſent & brillent, plus on plait, plus on brille. Au ſortir de ce divertiſſement on a encore longtems la ſatisfaction d'avoir ſû y contribuer; & les plaiſirs que nous avons procuré aux autres, on tun agréable retour ſur nous-mèmes.

Du tems de Voiture & de Sarraſin, le plaiſir de l'eſprit étoit en vogue; on s'aſſembloit exprès pour le goûter; Il n'étoit pas néceſſaire de porter dans les Aſſemblées, de la richeſſe & de la qualité; il ſuffiſoit d'y porter un beau génie. Pour y être bien reçû, il valoit mieux être Voiture que Prince.

Ces cercles galans ſont devenus peu à peu pédanteſques & inſuportables, & Moliére leur a donné le coup mortel par ſes *Femmes ſavantes*; piéce qui repréſente au vif la maniére dont ces converſations ſpirituelles étoient dégénérées de ſon tems.

Ce n'eſt pas l'abus des converſations ſpirituelles qui choqueroit à préſent ce judicieux Auteur, ſi notre Siécle étoit eſſez heureux pour le poſſéder; c'eſt le mépris de ce plaiſir auſſi innocent qu'agréable, qui s'attireroit ſes Critiques ſenſées. On ai-

me mieux ſe divertir à préſent en animal qu'en homme ; & nous ſommes plus obligez à la Nature de nous avoir donné des Sens, que de nous avoir donné une Raiſon. Qu'arrive-t-il dans nos jours, dans les aſſemblées des perſonnes même du plus haut rang ? Dès qu'on y entre on y voit dreſſées un grand nombre de tables de jeu, à peine a-t-on le tems de ſe dire deux mots ; il faut d'abord ſaiſir un jeu de cartes, & ſe fatiguer l'eſprit pendant quatre heures à une partie d'ombre, qui ne permet pas la moindre converſation à ceux qui ſe piquent de joüer bien ce jeu rêveur. Dès que la ſéance eſt finie on ſe retire, fort content d'avoir dit pendant ce tems-là, *Gano ; eſt-il permis ? matadors & ſans prendre.*

Ce plaiſir eſt très indigne d'une créature raiſonnable, & les perſonnes de diſtinction me paroiſſent fort à plaindre d'être obligées, par une bien-ſéance preſque indiſpenſable, de perdre leur tems dans ces cohuës, où le faquin ſe gliſſe ſouvent à la faveur d'un habit magnifique & d'un beau nom, qui ne lui apartient pas davantage que ſon habit.

III. Les plaiſirs de l'imagination ſont ceux que goûte le riche Lucullus, en regardant la magnificence de ſes Bâtimens & la pompeuſe ſymétrie de ſes Jardins. Ses laquais joüiſſent comme lui de tout ce qu'il y a de réel dans ſa ſatisfaction. Ils traverſent des apartemens ſpacieux, & la dorure des lambris frape leurs yeux comme ceux de leur Maître.

Ils ſentent l'odeur agréable que répandent ſes Orangers, & joüiſſent de l'air pur & frais qu'il reſpire

pire lui-même à l'entour de ſes Caſcades & de ſes Baſſins. D'où vient que, tandis qu'ils regardent toutes ces beautez d'un air indifférent, on voit la joye ſe peindre par les plus vives couleurs ſur le viſage de Lucullus? C'eſt que Lucullus en contemplant ces merveilles, s'avertit de tems en tems qu'elles ſont à lui, & qu'il eſt le maître de tous ces lieux enchantez.

IV. Les divertiſſemens de Cryton ne ſont pas plus réels. Il donne chez lui un magnifique Concert, où ſe trouvent aſſemblez les plus fameux joueurs d'inſtrumens, & les voix les mieux choiſies. On le voit s'étendre gravement dans un fauteil, & il paroît ramaſſer toute ſon attention, pour ne pas perdre un ſeul accord, un ſeul paſſage.

Cependant Cryton n'entend pas la Muſique; il n'a point d'oreille ſeulement. Son divertiſſement conſiſte à croire, que les autres ſont perſuadez qu'il ſe divertit. Il tomberoit inſenſiblement dans l'ennui, s'il ne faiſoit pas quelque effort pour ne point oublier qu'il doit avoir du plaiſir; & il a beſoin pour ſe divertir, de ſe dire quelquefois à ſoi-même, *je me divertis.*

V. On voit un grand nombre de gens ſe piquer d'une conſtance ridicule, en éxécutant les réſolutions qu'ils ont une fois priſes; quelques oppoſées qu'elles ſoient au bon-ſens & à leurs véritables intérêts.

Le riche Cleobule a trois fils; avant qu'il pût encore juger de leur caractère, il a réſolu que l'aîné ſeroit Conſeiller; le ſecond, Avocat; & le troi-

troiſiéme, homme de guerre. A préſent que l'âge a dévelopé les qualitez de leur eſprit, & les inclinations de leur cœur, on voit que l'ainé eſt brave & Petit-maître, qu'il aime la parure & l'équipage; en un mot, qu'il eſt fort propre aux Emplois militaires.

Le ſecond manque d'eſprit & de génie, il ne ſauroit rien aprendre; à peine a-t-il le ſens commun.

Le Cadet ſouverainement poltron, eſt malicieux & fin; il a de l'éfronterie, & la voix forte; Ces qualitez ménent d'elles-mèmes droit au métier d'Avocat. Toutes ces raiſons cependant ne ſauroient ébranler Cleobule qui s'obſtine à ſuivre ſes prémiéres vûës, quoiqu'en changeant de ſentiment, les trois Charges puiſſent tout de mème entrer dans ſa famille. Au premier jour ſon Cadet doit aller à l'Armée, s'atrirer des coups de bâton par ſes malices. Le ſecond va fortifier les Juges dans l'habitude de dormir à l'Audience, & de déterminer leurs déciſions avant qué d'entendre les plaidoyers. Je prévois encore que l'aîné entrera au Barreau en chantant, en peignant ſa Perruque & en démentant, par ſes airs cavaliers, la gravité de ſa Robe.

N'importe, leur Pére les deshéritera s'ils ne ſe conforment à ſes deſſeins; il s'eſt engagé, à lui-mème, à les éxécuter ponctuellement, & il aimeroit mieux mourir que de ſe manquer de parole.

VI. La diſtraction eſt un défaut des Savans, & des Philoſophes; mais c'eſt un défaut pourtant, & même

même un défaut insuportable dans la Société. En effet, la distraction n'est autre chose qu'une absence d'esprit, qui nous empêche de réfléchir sur nos propres actions, & sur celles des autres hommes; Ainsi, d'un côté le distrait paroît ridicule, dépourvû de sens & de raison, & de l'autre il confond son air avec celui d'un homme superbe & dédaigneux.

Bien des gens cependant, chagrins d'avoir un défaut de trop peu, affectent d'être distraits, afin qu'on les croye Génies superieurs. Incapables de la profonde méditation des Philosophes, ils en adoptent l'extérieur ridicule, qu'il est bien plus facile d'attraper. Tout le monde ne peut pas fixer toute son attention sur des matiéres abstraites, & affranchir pour un tems son corps de l'empire d'une ame toute concentrée dans la méditation; mais rien n'est plus aisé, que d'attacher sur quelque objet une prunelle immobile & égarée: on peut sans peine faire des gesticulations & des grimaces, répondre de travers, se heurter contre un pilier, & lui dire, *Monsieur, je vous demande pardon.*

VII. Un des caractères les plus infaillibles du vrai mérite, c'est de savoir le connoitre & l'estimer, indépendamment de l'extérieur qui peut en relever ou obscurcir l'éclat: C'est d'avoir la grandeur d'ame d'honorer ce mérite par tout où il se trouve, & d'en faire une profession ouverte. Peu de personnes ont l'esprit assez fort pour developer ainsi la vertu d'avec l'extérieur: moins y en a t'il encore qui ont le cœur assez bon pour lui rendre

ou

ouvertement l'hommage qui lui eſt dû ; & d'ordinaire il eſt plus avantageux dans le monde d'avoir un air prévenant, que d'avoir un ſolide mérite.

Il faut avoir plus de raiſon qu'on ne penſe, pour revenir de la prémiére impreſſion que l'abord de quelqu'un fait ſur notre ame. Certaines perſonnes ont reçu de la Nature un charme ſecret qui s'empare de nous dans un inſtant, & qui nous porte à éxaminer tout leur caractère avec indulgence.

Un air inſinuant repandu ſur toute leur perſonne nous farde leurs défauts, & nous fait admirer ce qu'à peine on eſtimeroit dans un autre. Il en faut convenir ; Une Phyſionomie heureuſe eſt la plus forte de toutes les recommandations.

A l'égard d'autres perſonnes moins favorablement traitées de la Nature, il faut percer une certaine écorce déſagréable pour aller juſqu'à leur mérite ; ſouvent cette écorce nous arrête, & le mérite y reſte enfermé.

Quand même il ſe dévelope par quelque action éclatante, on n'aime point à le reconnoître ; & on ne pardonne qu'avec peine à un air bas, de cacher une ame élevée & un génie ſupérieur.

Si nous ſommes ſouvent les dupes de l'extérieur on peut le pardonner encore à la force que la machine a ſur l'eſprit ; mais l'eſtime & la vénération qu'on doit au mérite, ſont quelquefois détournées par des cauſes ſi peu importantes qu'on ne ſauroit aſſez s'en étonner.

VIII. Polycrate voit par hazard dans une compagnie le jeune Lyſis, qu'il trouve d'abord aimable

ble : plus il l'entretient, & plus il ſe confirme dans l'idée qu'il en a conçûë. Il trouve ſes maniéres inſinuantes, & remarque dans ſa converſation une ſolidité aiſée, & un brillant qui ne s'écarte pas de la juſteſſe. Polycrate eſt ſur le point de l'honorer de ſon approbation, mais un ſcrupule vient à la traverſe, & ſuſpend ſon eſtime toute prête à ſe donner.

Ne penſez pas qu'il veuille s'enquérir ſi toute la conduite de Lyſis répond aux agrémens de ſon entretien, & s'il peut fonder ſon amitié pour lui ſur une baze ſolide; C'eſt la moindre de ſes penſées. Polycrate demanda à quelqu'un de la Compagnie ſi Lyſis eſt Gentilhomme, & il aprend qu'il n'eſt ſimplement qu'homme de mérite. Là-deſſus il ne lui dit plus un mot; à peine daigne-t-il le regarder. Une indifférence glacée ſuccéde à la chaleur qu'il commençoit à ſe ſentir pour un homme ſi aimable : Il n'a garde d'encanailler ſon amitié.

V. Cléanthe eſt un peu plus raiſonnable. Il eſtime Lyſis, & il ne ſauroit ſe défendre d'avoir pour lui une amitié aſſez tendre. Il fait plus, il le fréquente; mais c'eſt toûjours à la dérobée. Il s'en cache preſque comme d'un crime. Il ne le voit ni à la promenade, ni en compagnie, & ce n'eſt que dans ſa chambre qu'il jouït du plaiſir de l'entretenir. Si quelque Grand le prend ſur le fait, il s'embaraſſe, il ſe déconcerte, & il ne ſe remet que pour faire paſſer la viſite de Lyſis pour une viſite d'affaires.

Il faut que ce Grand même remarque le mérite de Lyſis, & qu'il en agiſſe avec lui familiérement,

perſonnes qui leur ſont inférieures, ou qui le paroiſſent par leurs habits. Ce ridicule ne ſe trouve la plûpart du tems que dans ceux, dont la Qualité eſt douteuſe, ou peu reconnuë. Ils ont beſoin d'étayer leur Nobleſſe par celle de ceux qu'ils fréquentent; & en hantant des Roturiers, ils craignent d'encourir le ſoupçon de Roture.

Quelques Compagnies qu'on puiſſe fréquenter, on eſt ſujet à y découvrir deux caractères fort opoſez l'un à l'autre, quoi qu'ils ayent également leur origine dans une exceſſive vanité.

Périandre ſe préſente par tout avec un air ouvert & rempli de confiance; rien ne l'embaraſſe; rien n'eſt capable d'ôter à ſes diſcours, & à ſes actions, la liberté qu'y répand toujours un eſprit ſatisfait de lui même. Il ne trouve pas faiſable ſeulement qu'il puiſſe déplaire avec des maniéres qui choquent tout le monde; il ſe croit privilégié ridicule.

S'il étoit capable de découvrir en lui même ce qu'il trouve impertinent dans les autres, ſa vanité n'en pâtiroit pas. Il s'imagine avoir un je ne ſai quoi, qui pouroit ſervir de paſſeport à la fatuité, & en faire même une eſpèce d'agrément & de mérite. On peut ſe moquer de lui hardiment & ſans crainte de repréſailles; Périandre ne s'aviſera jamais de croire que les railleries qui le regardent le plus directement, puiſſent s'adreſſer à lui: quand en ſa préſence on trace ſon portrait par les couleurs les plus vives, il s'éclate de rire, & dupe d'un nom emprunté, il aplaudit à ſes cenſeurs, & ſe

trouve lui même le plus ſot homme du monde. Enfin, il ſort d'une compagnie avec la même confiance avec laquelle il étoit entré ; il eſt content de tous les autres à force d'être content de lui-même.

Acaſte, au contraire, porte une précaution timidē peinte ſur le viſage ; il y a une reſerve déſagréable dans toutes ſes maniéres d'agir : ſa civilité eſt concertée, & ce n'eſt qu'après une mûre délibération qu'il donne l'eſſort à chacune de ſes paroles, de peur de choquer quelqu'un & de s'en attirer des railleries. Si l'on rit, il s'imagine que c'eſt de lui ; parle-t-on bas, la rougeur lui monte au viſage ; il prend feu à une raillerie qui ne le regarde pas, & toute une compagnie eſt ſurpriſe de le voir répondre à un diſcours que perſonne ne ſoupçonnoit ſeulement de lui être aplicable. Il trouve du venin dans le mot le plus innocent. Quand on le raille effectivement, on a beau s'y prendre avec toute la délicateſſe qui peut rendre la raillerie ſuportable ; Acaſte ne ſe poſſéde plus, & quoi que d'ailleurs homme d'eſprit, il replique avec aigreur, avec groſſiéreté. N'a-t-il pas raiſon ? ſelon lui, on ne le raille pas, on l'inſulte, on l'affronte, on le pouſſe à bout. En un mot, il croit être en butte aux bons-mots de tout le monde, & que tous ceux qui compoſent une nombreuſe compagnie le regardent comme un ennemi aſſez redoutable, pour épuiſer ſur lui ſeul toute la malice de leur cœur, & toute la fineſſe de leur eſprit.

Si l'on ſe met audeſſus de ſes ſoupçons extravagans, on court riſque de mettre dans une aſſemblée

blée le desordre & le tumulte; & si l'on ménage ses discours avec une circonspection scrupuleuse, on ôte à la societé cet air libre & aisé qui en fait l'agrément le plus délicat. Le ridicule d'Acaste est infiniment plus incommode & pour lui & pour les autres que celui de Periandre, & il y a autant de vanité dans la sotte défiance de l'un, qu'il y en a dans la confiance impertinente de l'autre.

L'honnête homme tient un juste milieu entre le fat & le soupçonneux. Il ne croit pas être ablument à l'abri du ridicule, & il sait qu'on n'en est jamais si près que lorsqu'on s'en croit extrêmement éloigné.

Il veille à ses discours & à ses maniéres autant qu'il le peut, sans se jetter dans la contrainte; incapable de croire, par une vanité rafinée, qu'il vaille la peine que toute une assemblée s'uniſſe contre lui, il ne s'aplique que les railleries qui le caractérisent; Il feint quelquefois de ne les pas sentir, & quelquefois il tâche de mettre les rieurs de son côté, par la vivacité & par la fineſſe de ses repliques; Bien loin de répondre encore plus grossiérement à ceux qui le raillent sans délicateſſe, il sait se taire, persuadé que quand on se dispute le prix de l'impertinence, la honte est toûjours du côté du vainqueur.

Le caractère des Médisans est un de ceux qui frape le plus, dans tous les endroits où l'on se trouve; mais j'en ai assez parlé ailleurs pour qu'il ne soit pas néceſſaire d'y revenir. Je dirai seulement qu'ils sont plus à craindre en sortant de leur

naturel qu'en y reſtant, & que leurs louanges ſont plus de tort à un honnête homme que leurs ſatyres. Un médiſant de profeſſion eſt un animal ſi odieux & ſi mépriſable, que c'eſt en quelque ſorte être ſûr de l'eſtime des gens de bien, que d'avoir le bonheur de lui déplaire. C'eſt au contraire plûtôt un cœur vicieux, qu'un rare mérite, qui peut mettre quelqu'un à l'abri de la malice des calomniateurs, & leur eſtime eſt très propre à ruiner de réputation celui qui en eſt l'objet. S'ils louent ſans faire de leurs éloges une route à la ſatyre; s'ils paroiſſent louer de bon cœur; c'eſt, ou parce qu'ils craignent une médiſance ſupérieure dans ceux dont ils font l'éloge; ou parce qu'ils veulent médire d'un ſeul coup de tout le Public, en traitant de chimérique, le jugement deſavantageux qu'on fait de certaines gens univerſellement mépriſez; ou bien c'eſt parce qu'ils s'imaginent que le ſujet de leurs louanges leur reſſemble, & qu'ils reſpectent dans quelqu'autre l'image de leurs propres mœurs qu'ils prétendent y trouver.

On verra facilement par là combien un médiſant, reconnu pour tel, doit chagriner par les témoignages de ſon eſtime, un homme jaloux de ſon honneur, & que le cavalier dont je vai parler ne raiſonnoit pas trop mal:

Damon jeune homme d'humeur fiére,
Un jour à grands coups de bâton
Fit preſque mordre la pouſſiére
A quelque médiſant fripon.

Le

Le Faquin s'écria pour calmer ſa colère,
Si j'ai médit de vous, je veux être roué;
Je ne le ſai que trop, dit Damon, au contraire,
Miſerable tu m'as loué.

Je connois une autre ſorte de gens dont les louanges ne ſont guères moins déſagréables. Ce ſont certaines bonnes ames ſans malice auſſi-bien que ſans diſcernement, qui contentes & charmées de tout le monde, ont pris une forte habitude de louer tout. Si on veut les en croire, tout le païs n'eſt peuplé que de jolies gens, gens d'eſprit, intégres, officieux; En un mot, rien n'eſt plus pur que les mœurs de la plûpart des hommes, & c'eſt une ſocieté d'Anges que celle où nous vivons. Encens fade s'il y en eût jamais, & déſagréable ſur tout pour ceux qui en méritent le plus; mais qui l'attendent d'une main moins prodigue & mieux dirigée. On ne ſauroit, ſans dépit, ſe voir confondu avec un tas de gens ſans eſprit, & ſans probité; & s'il n'y avoit pas d'autres panégyriſtes au monde que ceux que je viens de dépeindre; la louange nous dégoûteroit plûtôt de la Vertu, qu'elle ne ſeroit capable de nous y exciter.

Ce caractère eſt dans le fond très-rare, & s'il ſe trouve aſſez de gens qui ayent toute la ſottiſe qu'il faut pour une pareille conduite, on en voit peu qui ayent cette bonté d'ame qui eſt la ſource de ces inſipides panégyriques, mais qui accompagnée d'un eſprit de réflexion, deviendroit une louable humanité, une charité exemplaire.

Je ne ſaurois m'empécher de dire auſſi un mot de ceux qui trainent par tout à leur ſuite, une troupe déſagréable d'infirmitez; de migraines, de fiévres & de vapeurs. C'eſt là du moins l'unique ſujet de leur converſation. Ils n'auroient rien à dire s'ils ſe portoient bien. On diroit qu'ils prétendent ſe faire valoir par leurs maladies, & s'attirer de l'eſtime par des foibleſſes & des maux de cœur. Quelque peu divertiſſans que ces diſcours doivent être pour des gens qui ſont en parfaite ſanté, ils leur font ſouvent une hiſtoire dans les formes d'une maladie qui a duré ſix ans; ils parleront de ſes différens ſymptomes, des remèdes qu'ils y ont employez, de ceux qui ont eu un bon effet, d'autres, qui ont augmenté le mal au lieu de les guérir; ils y ajoûtent les ſentimens des Médecins, & les raiſons par leſquelles ils ont apuyé leurs opinions directement opoſées; Enfin, ils ne finiroient jamais ſi on les vouloit écouter, & quand on a le bonheur de s'en défaire après deux heures d'entretien, on les laiſſe à la ſeconde époque de leur hiſtoire, tout prêts à l'achever à la prémiére entrevûë.

Il me ſemble qu'il ne faut pas traiter de la même maniére tous les fâcheux de cette eſpèce, puiſque leur importunité peut découler de différens principes. Il y a des perſonnes véritablement indiſpoſées qui, entraînées par le panchant invincible de l'homme pour la ſocieté, ne ſauroient ſe paſſer de ſe produire encore quelquefois dans le monde.

On ſait d'ailleurs que les malades ont de commun

mun avec les gens d'âge, qu'ils s'attendriſſent extrêmement pour eux-mêmes, & qu'ils ramaſſent leurs inclinations répandues ſur les objets extérieurs, pour les concentrer toutes dans un amour propre plus direct. Rien ne les touche qu'eux-mêmes, & il eſt naturel qu'ils parlent de ce qui les intéreſſe le plus. Le récit de leurs maux les ſoulage & les fait reſpirer : Ils adouciſſent en quelque ſorte le ſentiment de leurs douleurs, en le communiquant aux autres qui paroiſſent le partager par la pitié. Il paroit y avoir de l'humanité à ne leur pas refuſer cette conſolation. La charité Chrêtienne veut qu'on ait de la complaiſance pour une foibleſſe dont ils ne ſont pas les maîtres, & qu'on ſe faſſe quelque effort pour prêter une oreille attentive aux diſcours qui leur paroiſſent ſeuls importans.

Il n'en eſt pas de même d'un Malade imaginaire, qui par une bizarre vanité ſe fait un eſpèce d'honneur de ſes maladies chimériques, & qui, incapable de s'attirer l'eſtime des hommes par un vrai mérite, veut s'attirer leur compaſſion par de fauſſes ſouffrances. En vérité ces gens-là ſont trop ridicules, pour ne leur pas faire ſentir leur travers d'eſprit par des railleries qui reſtent dans les bornes de la modération : C'eſt même leur rendre un ſervice de ne pas entretenir leur extravagance, par une feinte pitié, & de les faire renoncer à la profeſſion qu'ils font de ſe porter mal.

Il eſt étonnant combien d'effets directement oppoſez coulent de la même ſource, de l'a-

mour-propre. Certaines perſonnes, bien loin de ſe ſupoſer des maladies du corps par une vraye maladie de l'eſprit, ont le foible de ne vouloir jamais convenir de leur indiſpoſition. C'eſt leur dire des injures que de leur trouver mauvais viſage, & ils ſeroient au deſeſpoir d'être crûs capables de ſe porter mal. Ils trouvent des prétextes ſpécieux pour excuſer leur air défait, & ils pallient leur peu de ſanté comme le plus honteux des vices. La Phtyſie n'eſt chez eux qu'un peu de Rhume ; un épuiſement de forces, un peu de fatigue; & une fiévre violente, une émotion paſſagére. Il y en a même qui vont aſſez loin pour aimer mieux être crûs débauchez, que malades, & qui atribuëront plûtôt leur pâleur à des excès criminels qu'ils n'ont pas commis, qu'à une délicateſſe de conſtitution, à laquelle ils n'ont point contribué par une conduite déréglée.

XL.* DISCOURS

D'Adam nous ſommes tous enfans,
La preuve en eſt connuë;
Et que tous nos prémiers parens
Ont mené la charuë:
Mais, las de travailler, enfin,
La terre labourée;
L'un a dételé le matin,
L'autre l'après-dinée.

Voila ce qui fait à peu près la diſtinction de la Roture d'avec la Nobleſſe. Des gens ſans ambition, ſont

ſont demeurez tranquilles ſous leurs Cabanes, & ont ſacrifié leurs travaux à la ſubſiſtance du Genre humain, en jouiſſant à peine eux mêmes du bien qu'ils procuroient aux autres. Ceux qui avoient l'eſprit plus vif & plus inconſtant, ont laiſſé là la vie ruſtique avec ſes peines & ſes agrémens; Ils ſe ſont rendus néceſſaires à l'orgueil des Princes, & en ont reçû un vain titre, pour récompenſe de leurs Services, moins ſolides & plus brillans que ceux qu'on rend à un Etat par l'Agriculture.

Depuis cette différence chimérique qu'on a commencé à mettre parmi les hommes:

Donner des marques de Roture,
C'eſt dans ſa deſtinée obſcure,
Borner ſes deſirs innocens:
C'eſt renoncer ſans chagrin, ſans murmure,
Aux plaiſirs criminels, aux vices ſéduiſans,
C'eſt, tranquille habitant des Champs,
Hâter la tardive Nature,
Par les ſoins de l'Agriculture:
C'eſt, payé du mépris des pareſſeux humains,
Travailler à leur ſubſiſtance,
Et ſans preſque jouïr de l'œuvre de ſes mains,
Répandre par tout l'abondance,
Enfin, c'eſt à ſes fils laiſſer pour tous thréſors,
Le repos de l'eſprit, & le travail du corps.
Donner des marques de Nobleſſe,
C'eſt s'endormir dans un Château,
Entre les bras de la molleſſe;
Des Bourgeois être le fleau,
Et de ſes Manans le Boureau:
C'eſt ſans pitié puiſer dans leur miſére,
Ses plaiſirs & ſa bonne chére.
C'eſt en faiſant la Guerre aux habitans des Bois;
Au meurtre des humains aiguiſer ſon courage;

C'eſt ſous les Etendars des Rois,
De cet affreux aprentiſſage,
Aller faire un funeſte uſage;
C'eſt dans leurs orgueilleux explois,
Seconder leur barbare rage:
C'eſt à la Paix préférer le carnage;
Du ſeul Dieu des Combats, c'eſt admettre les Loix,
Sur les Peuples détruits c'eſt élever ſa gloire,
Et de ſes cruautez embellir ſon Hiſtoire.

On voit bien par ces portraits, qu'il n'y a rien de ſi juſte que de reſpecter la Nobleſſe, qui fait d'ordinaire profeſſion de détruire les hommes; & qu'il n'y a rien de plus naturel que de confondre les Villageois avec leur bétail, qui comme eux contribuë au bonheur du Genre-humain.

Il eſt vrai qu'un Barbare peu inſtruit des maniéres Européennes, pouroit être la dupe de ces diſtinctions; il pouroit confondre ces termes de *Roture* & de *Nobleſſe*, & attacher au prémier une idée de reſpect & de grandeur, comme au ſecond une idée de mépris & de baſſeſſe. Je comprens bien qu'on ſifleroit, ſans doute, une maniére ſi bizarre de concevoir les choſes. Et peut-être qu'on ne trouvera pas plus raiſonnable, une difficulté qui me vient dans l'eſprit ſur la même matiére.

D'où vient que la vieille Nobleſſe paſſe pour plus eſtimable que la nouvelle? Il ſemble qu'il faut un certain nombre de Siécles pour qu'elle ſoit en pleine maturité, & que le tems, qui diminuë le prix preſque de toutes les choſes, augmente, au contraire, la valeur de la Nobleſſe.

Il en eſt à peu près comme de ces Médailles, que

que malgré leur rouille & la perte de leur éclat, on eſtime pour leur vieilleſſe ſeule.

Je conçois bien qu'on peut mépriſer avec droit la Nobleſſe nouvelle, quand on la reçoit de la Fortune, au lieu d'en être redevable à ſon mérite. Un homme doit être bien ſot dans le fond, d'acheter un titre qui lui attire également la raillerie des Bourgeois deſquels il ſe ſépare; & des Gentils hommes avec qui il prétend ſe confondre.

Mais un Noble de vieille race ne dédaignera guères davantage ces *ridicules Marchands*, que ceux qui doivent leur Nobleſſe à la même cauſe à laquelle ſes Ayeux doivent la leur. Comment! dira-t-il, cet homme voudroit s'égaler à moi; c'eſt un Soldat de fortune, qui n'eſt Marquis, ou Comte, que depuis quatre ans; j'ai porté ces Titres au monde, & ma qualité m'eſt auſſi eſſentielle que mon être. Pour lui il a preſque paſſé toute ſa vie dans la Roture; Il ne s'eſt annobli que par cinquante ans de ſervices qu'il a rendu à ſon Prince.

J'oſerois preſque avancer, que c'eſt un exemple ſenſible de la maniére dont l'habitude peut authoriſer les opinions les moins ſenſées. Si la Nobleſſe enrichit l'eſprit ou le cœur de quelque qualité réelle, comme la plûpart des gens diſtinguez par leur naiſſance paroiſſent le croire, il ſemble que plus cet effet eſt près de ſa cauſe, plus il doit être dans ſa vigueur; Et que deſcendant par une caſcade continuelle juſqu'aux derniers neveux, il doit perdre quelque choſe de ſa force. Si au contraire on conſidère la Nobleſſe comme un ſimple titre d'honneur, par lequel un Prince, content

de la conduite d'un Sujet, veut attirer & à lui & à ſa poſtérité, le reſpect de tout le monde, il ſemble que l'éclat de cette gloire doit être le plus vif dans celui qui s'en eſt rendu digne par ſon mérite. Il eſt naturel encore que l'exemple récent de la Vertu d'un Pére, faſſe les plus fortes impreſſions ſur ſes plus proches Deſcendans, & qu'étant les plus propres à imiter ſes grandes actions, ils ayent auſſi le plus de droit à Hériter de ſa gloire. Si le Lecteur veut bien me le permettre, je lui ferai voir quel étoit le ſentiment de *Marius* ſur ce ſujet.

Cet illuſtre Romain étoit parvenu, malgré ſa baſſe extraction, à la Dignité du Conſulat, & même on avoit confié à ſes ſoins la guerre contre Jugurtha Roi de Numidie, Prince ruſé s'il en fût jamais. Ce Prince avoit depuis long-tems éludé la puiſſance Romaine en corrompant les Généraux qu'on envoyoit contre lui, parmi leſquels étoient *Calpurnius* & *Albinus*, tous deux des prémiéres familles de Rome. Ces Nobles, qui avoient vendu à l'Ennemi leur gloire & celle de l'Etat, ne ceſſoient de blâmer le choix du Peuple, & la baſſeſſe de Marius, qui répond à leurs reproches à peu près de cette maniére.

* Romains, ſi d'autres donnent quelque priſe ſur eux dans une Charge auſſi difficile que celle que vous venez de m'accorder, ils trouvent des reſſources dans les grandes actions de leurs Péres; le crédit de leurs Amis, & le nombre de leurs Clients plaident pour eux. Privé de ces diſcours étrangers,

* C'eſt un extrait de la Harangue de Marius, dans la *Guerre Jugurthine* de Saluſte.

& dans mon intégrité. Dès mon jeune âge, entraîné par mon panchant; je me ſuis familiariſé avec la fatigue & avec le péril : à préſent que je ſuis honoré de vos bien-faits, je n'ai garde de me relâcher, & ma reconnoiſſance va donner une nouvelle chaleur à mon inclination pour la Guerre. Ceux que l'Ambition a revêtu de Vertus feintes, ont bien de la peine à ne pas démentir leur conduite paſſée, quand la paſſion pour leur grandeur eſt aſſouvie. Pour moi, l'habitude de me bien conduire, formée par les prémiéres actions de ma jeuneſſe, me rend la Vertu en quelque ſorte néceſſaire. Les Nobles cependant ſont indignez de ce que vous avez confié à ma conduite la Guerre contre Jugurtha. Examinez, Romains, ſi vous devez vous repentir de votre choix, & ſi vous feriez mieux de mettre en ma place quelqu'un d'une illuſtre origine, à qui les tîtres de ſes Ayeux tinſſent lieu d'expérience. Incapable de ſoûtenir ce fait, il choiſira, ſans doute, quelqu'homme du commun pour lui ſervir de Gouverneur; & indigne du nom de Général, il ſera contraint de ſe ſoûmettre aux ordres de ſes ſubalternes. J'en connois parmi ces grands hommes; qui d'abord qu'ils ſont Conſuls, commencent à étudier l'Hiſtoire de nos Ancêtres & l'Art Militaire de la Grèce; gens d'une imagination déréglée, s'il en fût jamais. Il faut s'inſtruire avant que d'agir, & les Préceptes viennent trop tard, quand il faut les mettre en œuvre. Comparez leur conduite, Romains, avec celle d'un homme dont je ne ſaurois me défendre contre les attaques de l'Envie, qu'en cherchant un azile dans mes ſervices

ils mépriſent tant la baſſeſſe. J'ai vû en partie ce qu'ils liſent, en partie je l'ai fait moi-même, & le fruit que j'ai tiré de mon expérience eſt ſans doute plus réel que celui qu'ils tirent de leur lecture. Ils mépriſent ma naiſſance, & moi je mépriſe leur lâcheté; s'ils me reprochent un effet du hazard, je leur reproche leur infamie, dont-ils ſont eux-mêmes les ouvriers.

La nature de tous les hommes eſt à mon avis également excellente, & la nobleſſe ne ſe trouve que dans le vrai mérite. Que ne puis-je m'en raporter à leurs Ancêtres mêmes, & leur demander s'ils aimeroient mieux pour fils Marius, ou bien *Albinus* & *Calpurnius*: ils ſeroient ravis, ſans doute, de voir leur ſang dans le même ſujet où ils découvriroient leur mérite.

S'ils ont droit de me dédaigner, qu'ils dédaignent auſſi les Auteurs de leur Nobleſſe, qui comme moi l'ont recûë des mains de la Vertu. Ils ſont jaloux de mon élévation: que ne le ſont-ils auſſi des moyens qui m'ont conduit à la grandeur qu'ils m'envient? Quel orgueil inſuportable! Ils vivent comme s'ils mépriſoient les Dignitez, & ils les demandent comme s'ils avoient vécu dans une parfaite innocence. Ils veulent unir dans une même perſonne les plaiſirs d'une vie oiſive, & les récompenſes d'une vie laborieuſe. Leurs Harangues ſont toûjours enflées de l'oſtentation qu'ils font du mérite de leurs Ayeux, & ils prétendent tirer de l'éclat des grandes actions, auxquelles ils n'ont rien contribué! Mais plus la conduite des uns a été glorieuſe,

euſe, plus celle des autres eſt infame; & la gloire de leurs Ancêtres qui les environne ne fait que répandre de la lumiére ſur leur honte. Ils trouveront ſans doute que je me vante trop; mais ceux qui ſont ſi orgueilleux de la Vertu d'autrui, peuvent-ils trouver mauvais que je me faſſe honneur de mon propre mérite? Ma Nobleſſe eſt nouvelle; mais il vaut mieux la commencer que de la ſouiller après l'avoir recûë de ſes Péres. Au lieu de vous étaler les tîtres des miens, leurs Conſulats, leurs Triomphes, je vous montrerai le prix dont mes Généraux ont récompenſé ma valeur. Je vous étalerai ma poitrine couverte de cicatrices. Je ſuis mauvais Orateur, mais la Vertu rejette le ſecours de l'Eloquence: mes adverſaires en ont beſoin pour pallier l'infamie de leur conduite. J'avouë encore que je ſuis peu ſavant dans les Sciences des Grecs, accoutumées à rendre meilleurs ceux qui les poſſédent. Je ſuis inſtruit en des choſes plus importantes pour l'Etat. Je ſai ſouffrir en même tems le travail & la diſette: j'ai apris à ne rien craindre qu'une mauvaiſe réputation. Je ne tirerai jamais ma gloire des travaux de mes ſoldats, ſans les partager; & c'eſt ainſi qu'il faut commander à des perſonnes libres. Car de vivre dans l'abondance & de laiſſer croupir ſes Troupes dans la miſére, c'eſt agir en Maître & non pas en Général. Devenus Nobles par une conduite ſemblable à la mienne, les Ancêtres de mes envieux leur inſpirent de l'orgueil, ſans leur inſpirer l'envie de les imiter. Au contraire ils en mépriſent les imitateurs; & tiennent

nent au deſſous d'eux de mériter les Emplois qu'ils croyent dûs à leur rang. Mais la Vertu ſeule doit frayer le chemin aux Charges, puiſque ſans elles on ne ſauroit s'en aquiter ; & leurs Ayeux n'ont pas été les maîtres de la leur laiſſer en héritage. On me reproche encore ma groſſiéreté ; j'entens mal l'Art d'ordonner un Feſtin, & je ne paye pas avec profuſion des Bouffons & des Cuiſiniers. Je me fais gloire de mériter ces reproches. L'honneur ſert de richeſſe aux braves gens ; & ils ont plus de ſoin de leurs Armes que de leurs meubles. Que ces gens polis & magnifiques ſe contentent donc de leurs belles maniéres, qu'il ſe livrent aux débauches, & que la vieilleſſe ne ſerve pas même de borne à leurs voluptez ; mais auſſi qu'ils nous laiſſent les périls, les fatigues & les récompenſes. Ce partage ne les contente pas. Fameux par leurs crimes, ils veulent atracher aux honnêtes gens le prix de leur Vertu, & ſouvent ils y réüſſiſſent. C'eſt ainſi que les Vices ne nuiſent point à ceux qui les nourriſſent dans leur ſein, & que la République ſeule doit pâtir de leurs déréglemens, dont elle n'eſt point coupable.

Fin du Tome Prémier.

TABLE

TABLE
DES
MATIERES,
Du Tome Premier.

A

ACADEMIE de Leide *Voiés* VOIAGE. *p.* 219
Adultère, inconnu aux anciens Hollandois. 107
Air inſinuant farde les défauts. 444
Alceſte, Miſantrope de Molière, 2
Son Caractère. 2. 3
Alcibiade 26. 27
Alexandre le Grand aimoit les Sciences, & ne manquoit pas de bon ſens 98
Amans, aiment juſques aux défauts de leurs maîtreſſes 28
Vers de Molière ſur ce ſujet 28. 29
Amitié, maxime ridicule des Avares ſur ce ſujet 236
Amour, ſes plaiſirs, dangers qu'il y a de s'y abandonner 150. 151
Déclaration d'amour à la Cavaliere 56. 57
Réponſe à cette Déclaration 58. 59
Amſterdam, habitans de cette Ville, leurs mœurs & leurs coutumes 234. 235
Anacreon, ſon Caractère 23

Anciens ſe ſont trompés ſur la nature des bons mots 244
Athée dogmatiſant puniſſable par le Magiſtrat 60. & ſuiv.
Athéiſme prêché par un Libertin 46. 47
Avares leur maxime ſur l'amitié 236
Auteur, avantage de n'être pas connu 102
Méchans critiqués 5
En agiſſent à l'égard de leur Eſprit comme le Sexe à l'égard de ſa beauté. 113

B.

BEAUTÉ, ſenſibilité des Dames aux louanges qu'on leur donne ſur leur beauté 113
Beautru, diſeur de Bons-mots 247
Pagnoterie qu'il a dite. 247
Beaux-Eſprits ſont proprement logés aux champs Eliſées 17
Bel-Eſprit, différentes idées qu'on a attachées à ce mot, dans les tems différens 115. 116
Belles-Lettres, abus qu'on fait de cette étude 96. & ſuiv.
Comment il faut les étudier. 101
Bibliothèques, ridicule de ceux qui en font ſans en pouvoir tirer aucun fruit. 195. & ſuiv.
Deſcription de la Bibliothèque d'un Allemand. 197
Boileau, ſa chute en imitant Pindare, 20
Une de ſes Epigrammes critiquée & parodiée. 37. 38
Pourquoi le Miſantrope l'a attaqué. 116. 117
Pourquoi après ſa mort, 118
Bons-mots (réflexions ſur les) 241. & ſuiv.
Ce que c'eſt. ibid.
Les anciens ſe ſont trompés ſur la nature du Bon-mot. 244
Ce qui le fait naître. 241.
En quoi ils conſiſtent. 242

Ce

Ce qui le fait *ibid.*
D'où il part 243
Leur ſource *ibid.*
Ridicule de ceux qui en font proviſion. 248
Bouts rimés. 130

C.

CAFFE', de A... à Leiden 223
Gaſcon, à Amſterdam. 240
Royal. *ibid.*
Caractères & réflexions 436. *& ſuiv.*
Deux Caractères fort opoſés, qui cependant ont leur ſource dans une vanité exceſſive 449. 450
Caractère des médiſans 451
Des donneurs de louange. 453
De gens qui toûjours ſe plaignent de quelqu'infirmité. 454
Du malade imaginaire 455
De l'honnête homme. 451
Champs-Elifées 15. *& ſuiv.* 34. *& ſuiv.* 78. *& ſuiv.*
Charité qui concerne l'aumône; diſcours ſur ce ſujet. 412. *& ſuiv.*
Charlatannerie dans les Sciences, propre des Eſprits forts. Voiés, *Eſprits forts.*
Ciceron ne s'entendoit point à dire des Bons-mots. 245. 246
Combat entre deux Etudians de Leyde. 226
Comédiens, avantage de leur profeſſion. 54. 55
Commentateurs, leur maniére de raiſonner ſur les Anciens. 26. 27
Compagnie ou le Miſantrope fut introduit. 141 *& ſuiv.*
Diſcours qu'on y tient 145. *& ſuiv.*
Conſtance ridicule à exécuter les réſolutions qu'on a une fois priſes 441
Conte tiré de Bocace 135. *& ſuiv.*
Le Laquais devenu grand Seigneur 173. *& ſuiv.*

Le Moine qui a quitté le froc. 150
Ce qu'il faut pour bien conter, & défauts dans lesquels l'on tombe ordinairement à cet égard. 127
Ridicule de ceux qui content toûjours. 126
Conquerans exclus des Champs-Elisées. 16
Coquette son portrait & son occupation. 142. & *suiv.*
Sa médisance 147
Correcteurs gatent souvent les ouvrages. 25. 26
Pourquoi on les nomme Correcteurs. 25
Critiques qu'on a faites de cet ouvrage & réponses de l'Auteur. 102. & *suiv.* 113. & *suiv.*

D.

DAMES sensibles aux Louanges qu'on leur donne sur leur beauté. 113
Débauché (*vieux*) incorrigible 76. 77
Débauches des Etudians de Leide. 223. 224
Défauts sont fardés par l'air insinuant d'une personne. 444
Demosthène, pagnoterie qu'il a dit pour un bon-mot. 245
Devote son portrait 143. & *suiv.*
Sa médisance. *ibid.*
Devots (*faux*) sont plus dangereux que les Athées qui ne dogmatisent point. 62. 63
Leurs maniéres d'agir. 63. & *suiv.*
Dialogue, ou dispute entre Virgile & Vulcain. 38. 39. 78. & *suiv.*
Dispute du Misantrope aux Champs-Elisées. 36. & *suiv.*
Utilité des disputes & abus qu'on en fait d'ordinaire. 188. & *suiv.*
Différens caractères de gens dans la dispute. 188. 189
Description en Vers d'une dispute de Pedans. 192
Distraction (*la*) est un défaut des Savans & des Philosophes. 442. 443
Docteurs. *Voiés*, PEDANS.

Do-

Domitien, ſes divertiſſemens. 166

E.

ECRIRE. Il eſt dificile de bien écrire. Ce qu'on peut eſpérer en y parvenant. 40. 41
Eloge du Prince de Friſe 88. *& ſuiv.*
Eloquence, fauſſeté de l'opinion vulgaire ſur ce ſujet. 173. 174
Raiſon pourquoi on en parle d'ordinaire d'une maniére embrouillée 175
Ce qu'on entend d'ordinaire par homme Eloquent 175. 176
Ce que c'eſt que l'Eloquence. 176
Epigramme de Boileau. 38
Parodiée. *ibid.*
Du Poëte ſans fard contre le Miſantrope. 215. 216
Eſprit, différentes idées qu'on attache à ce mot. 181. 182.
Différens Caractéres de ceux qui paſſent pour en avoir 182. 183
Il ne faut pas s'en ſervir pour chagriner ſon prochain 186. 187
Senſibilité des Auteurs aux louanges qu'on leur donne ſur leur Eſprit. 113. 114
Eſprit-forts. Ce que l'Auteur entend par ce terme 265. *& ſuiv.*
Idée qu'on en a vulgairement. 266. 267
Leur orgueil 279
Leur caractére. 287. 288
Leur but. 304. 305
Leur ſentiment touchant un prémier Etre 306. *& ſuiv.*
S'il s'arogent avec droit le Titre d'Eſprit tranſcendans. 283. *juſques à* 310
Si naturellement ils ſont vertueux. 311. *juſqu'à* 326
Raiſonnement d'un Eſprit-fort placé entre le vice & la vertu; 323

Caractère de la vertu d'un Esprit fort. 323. 324
Leur amour pour la réputation 334. & *suiv.*
Attaqués dans leur dernier retranchement 344. *jusques à* 365
Suivant leurs idées, ils sont obligés de pratiquer les devoirs que pratiquent ceux qui reçoivent une Religion. 366. *jusques à* 412
Raisonnement d'un Esprit fort. 376. *jusques à* 378
Leurs railleries ne prouvent rien 388. & *suiv.*
Etude, jusques ou une femme peut s'y attacher 32 & *suiv.*
Les Savans y donnent d'ordinaire trop de tems. 249. & *suiv.*
Etudians de Leide 220. 221
Leurs débauches 223. 224
Combat de deux Etudians. *Voiés*, COMBAT.
Etymologistes. 25
Examen en fait de Religion combien louable 270
Comment il se doit faire & ses écueils? 270. & *suiv.*
Expérience du monde, ce que c'est. 70
Explication d'un passage de Lucain. 84

F.

FAT ce que c'est. 210
Femmes, sont sur tout sensibles aux louanges sur leur beauté. 113
Aiment jusques aux défauts de leurs Amans. 29
Vers sur ce sujet *ibid.*
Par ou elles plaisent aux hommes 30
Jusques ou elles peuvent pousser l'étude 32. 33
Les Savantes peuvent-elles plaire à des hommes raisonnables? 32
Réponse à cette question 32. 33
Fidelité des femmes des anciens Hollandois. 107

Ruses des femmes pour paroître innocentes. 134. 135

Conte

Conte ſur ce ſujet. 135. & *ſuiv.*
Flatterie & médiſance ſont inſéparables. 146
Fleuriſtes, leur ridicule. 166. 167
Fortune, ridicule de ceux qui pouvant vivre en repos veulent faire une fortune éclatante. 230
Moien pour faire fortune à Paris. 49. & *ſuiv.*
François plus propres que d'autres gens à être petits-maîtres. 239
Fréquenter, *fauſſeté de la maxime* qu'il faut toûjours fréquenter ceux qui ſont au deſſus de nous. 168
Friſe (*Eloge du Prince de*) 88. & *ſuiv.*

G.

GACON. Poëte ſans fard. 200. 214
Galimathias, ſes avantages 11
Guerre, diférens motifs qui portent les gens à y aller 228
Guerriers. 227. & *ſuiv.*

H.

HABITS (*les*) contribuent beaucoup à l'eſtime qu'on marque aux perſonnes. 446
Hiſtoire d'un jeune Officier. 8
Deux du Marquis d'E.. 44. 45
D'un ami de l'Auteur. 64
Deux d'un Médecin de la Haie. 70. 71
D'un Voleur. 77
D'un homme qui en préſence d'Alexandre le Grand jettoit un grain de millet au travers du trou d'une Eguille. 99
D'un Perruquier d'Utrecht. 122. & *ſuiv.*
D'un vieillard amoureux qui trouva ſa Maitreſſe trop favorable. 153. & *ſuiv.*
De Dorinde & de Polemon. 171. 172
Hollandois. Quels ont dû être les anciens Hollandois. 105. & *ſuiv.*

Ne connoiſſoient pas l'adultère. 107
Homère aux Champs Eliſées environné de ſes Admirateurs & ſoutenu par ſes Commentateurs. 34. & *ſuiv.*
Changement qne la mort a produit dans l'eſtime qu'on faiſoit de ſes Vers. 35
S'il faut le traduire en françois, diſpute ſur ce ſujet. 192
Hommes, leur conduite criminelle pour tromper les femmes, & leur malice pour les perdre de réputation 120. 121. 122
Horace défauts de ſes Odes. 20
Parodie de l'Ode 2. du 4. Liv. 20. 21
Imitation de l'Ode 16. du 2. Liv. 231. *& ſuiv.*

I.

ILIADE d'Homère, ſon commencement traduit en Vers. 36
Impertinent ce que c'eſt. 211
Impromptus, Poëte qui en fait proviſion. 243
Incrédules de bonne foi, leur conduite, 308. 309
Irreligion, ſa cauſe 46. 47. 48
Jugement qu'on fait de cet ouvrage. 42. 102

L.

LAQUAIS devenu grand Seigneur. *Voiés* CONTE
Lettre d'un viellard à ſa Maîtreſſe qui lui avoit été trop favorable 154
Réponſe à cette Lettre. 155
D'un Officier au Miſantrope. 203
Réponſe de l'Auteur 205. *& ſuiv.*
Du Poëte ſans fard à Mad. du Noier. 214
Leyde. *Voiés*, VOIAGE.
Liberté de penſer, (*traité de la*) ce que l'Auteur en penſe. 296. *juſques à* 302

Li-

Libertin prêchant l'Athéiſme. 46. 47
Oppoſition d'un honnête-homme & d'un Libertin 64. 65. & *ſuiv.*
Louanges (*les*) de certaines gens tiennent lieu d'injures. 452
Il y en a qui les prodiguent à tout le monde. 453
Lucain diſputant avec Virgile aux Champs-Eliſées. 39. 78. & *ſuiv.*
Explication d'un paſſage de cet Auteur. 81

M.

MAGISTRAT, doit punir les Athées dogmatiſans. *Voiés*, ATHEE'.
Mariages, qui ſe font par avarice, ou par amourette. 132. 133
D'un jeune homme avec une vieille femme riche. 205. & *ſuiv.*
Il vaut mieux épouſer une femme jeune quoique pauvre. 207. 208
Vers ſur ce ſujet 209
Marius, idée qu'il donne de la vraie nobleſſe 460
Marquis, deux hiſtoires du Marquis d'E.. 44. 45
Maximes généralement reçuës ſont ſouvent fauſſes. 167. 168
Medecin, deux hiſtoires d'un Médecin de la Haie. 70. 71
Médiſance, ce que c'eſt. 103. 104
Des Coquettes. 147
Des Dévotes. 147. 148
Médiſans vilain caractère 451. 452
Mérite ſon vrai caractère 443
Millet [*grain de*] jetté par un trou d'Eguille. 99. 100
Miſantrope, diférens caractères de Miſantropie. 42
Caractère de Miſantropie que l'Auteur s'eſt propoſé 3. 4
Les Satires du Miſantrope ne ſont pas des Médiſan-

fances. 104
Propoſition faite aux Lecteurs pour faire taire le Miſantrope. 104. 105
Reproche qu'il fait au Libraire. 24
Ce qu'on dit de ſon ouvrage. 42. 103
Modeſtie fauſſe idée qu'on s'en forme. 259
Ce que c'eſt que la véritable modeſtie. 260
Ses éfets. 260. 261
Moine qui a quitté le froc. *Voiés*, CONTE.
Moyens d'être heureux dans le mariage. 134
Muſique, remarque ſur ce ſujet. 254

N.

NERON, ſes divertiſſemens. 166
Niaiſe 144
Nobleſſe ce qui la diſtingue de la roture 456
Vers à ce ſujet 457
D'où vient que la vieille eſt plus eſtimable que la nouvelle. 458
Idée que Marius en donna 460
Nouveauté [*ſuites de l'amour de la*] 283. 284
Noyer [*Mad. du*] ſa maniére de conter de petites hiſtoires. 130
Lettre que le Poëte ſans fard lui a écrite. 214

O.

OBJECTION contre la création refutée. 276
Obligations que les Auteurs ont à leurs Commentateurs. 84. 85
Ode Anacréontique. 86
Sur le bonheur de l'homme 231. *& ſuiv.*
D'Horace leurs défauts. *Voiés*, HORACE.
Opera de la Haye, Caractéres des Acteurs 251. *& ſuiv.*

Or-

Orgueil. Voiés, *Vanité.*
Des Eſprits-forts. Voiés, *Eſprits-forts.*
Orphée pleurant aux Champs-Eliſées. 17
Raiſons de ſa triſteſſe. *ibid.*

P.

PARASITE ſert d'ordinaire à règler le goût dans un repas. 74
Parodie d'une des Odes d'Horace. Voiés, *Horace.*
Paſſage de Lucain, ſon Explication. 84
Pathétique, ce que c'eſt. 175. 176
Pedans titrés, ou Docteurs, débauches des Etudians à leur réception. 223. 224
Deſcription en Vers d'une diſpute de Pedans. *Voiés* DISPUTE.
*P*enſer, on peut encore penſer ce qui n'a pas été penſé auparavant. 174
*P*etits maîtres dépeints. 43. *& ſuiv.*
Amphibie. 142
Ses diſcours. 144. 145
Amſterdamois. 239. *& ſuiv.*
Réflexions ſur les qualités requiſes pour être Petit-Maître. 239
Phiſionomie. *Voiés*, AIR.
Phiſique, nouvelle maniére de l'aprendre. 10
Pindare, ſon occupation aux Champs-Eliſées. 19
Plaiſirs, différence & bizarerie des plaiſirs. 18. 19
De l'amour. *Voiés* AMOUR
Poëme. Règle qu'il faut obſerver dans le Poëme Epique. 78. 79
Poëtes, préjugés des hommes à leur égard. 157
Ce que c'eſt qu'un Poëte. 158
Vanité des Poëtes. 164
Inutilité de leur Art. 164. 165
Faiſant proviſion d'impromptus. 248
Eloge du Poëte ſans fard par un Allemand. 200. 201

Lettre

Lettre qu'il a écrite à Madame du Noyer. 214
Politeſſe (*la*) eſt ſouvent nuiſible. 106
Polemon, ſon Hiſtoire : *Voiez* HISTOIRE.
Préjugés que le titre de cet ouvrage fera naître. 1
Prévention des Vieillards ſur leur âge. *Voiés*, VIEILLARDS.

R.

RAISONNEMENT 11
Réflexions ſur le Caractère des Eſprits-forts & des Incrédules. 265. juſques à 411
Sur la Charité qui concerne l'aumône. 412. *juſques a* 436
Et Caractères 436. *juſques à* 464
Religion, ſon antiquité. 277
Ce que l'Auteur entend par là. 274
Réponſe à une queſtion propoſée dans le Mercure galant de Mr. du Freſni. 131
A une Epigramme du Poëte ſans fard. 216
A quelques objections faites contre le Miſantrope. 102. *& ſuiv.* 113. *& ſuiv.*
Voiés, LETTRE.
Requête du Miſantrope à l'Académie françoiſe. 212. *& ſuiv.*
Retractation du Miſantrope ſur ce qu'il a dit contre les méchans Auteurs. 40
De ce qu'il a dit contre les femmes. 120. 121
Rois, quels ils doivent être. 16
Romans ce qu'il faut ſavoir pour en compoſer. 6
Roquelaure (*le Duc de*) grand diſeur de *bons-mots* 247

S.

SAPHO, ſon Caractère. 23
Satyres (*les*) du Miſantrope ne ſont pas des médiſances. 104

Sa-

Savant, qui ſont ceux qui méritent ce nom. 96
Qui ſont ceux qui ſont en poſſeſſion de ce nom. *ibid.*
Leurs maniéres de raiſonner ſur les Anciens. 27
Ils donnent trop de tems à l'étude. 252. & *ſuiv.*
Le ſavoir eſt eſtimable, eſt ridicule, Vérité de ces deux propoſitions. 96
Scelerat devenu honnête homme à force de voler. 72. 73
Scene Italienne. 49. & *ſuiv.*
Sens commun eſt la choſe du monde la plus rare. 14
Réflexion ſur ce ſujet. 68. & *ſuiv.* 165. & *ſuiv.*
Siamois, Etudians de Leyde vont habillés à la Siamoiſe. 219
Siſtême (*méthode d'attaquer un mauvais*) 294. 295
Songe. 15

T.

TAXE qu'on a voulu mettre ſur les Livres en Angleterre. 39. 40
Avantage & déſavantage de ce projet. *ibid.*
Timon Athénien, ſon caractère de Miſantrope. 2
Ce qu'il dit à Alcibiade. 26
Traité de la liberté de penſer, ce que l'Auteur en penſe. *Voiés* LIBERTE'.

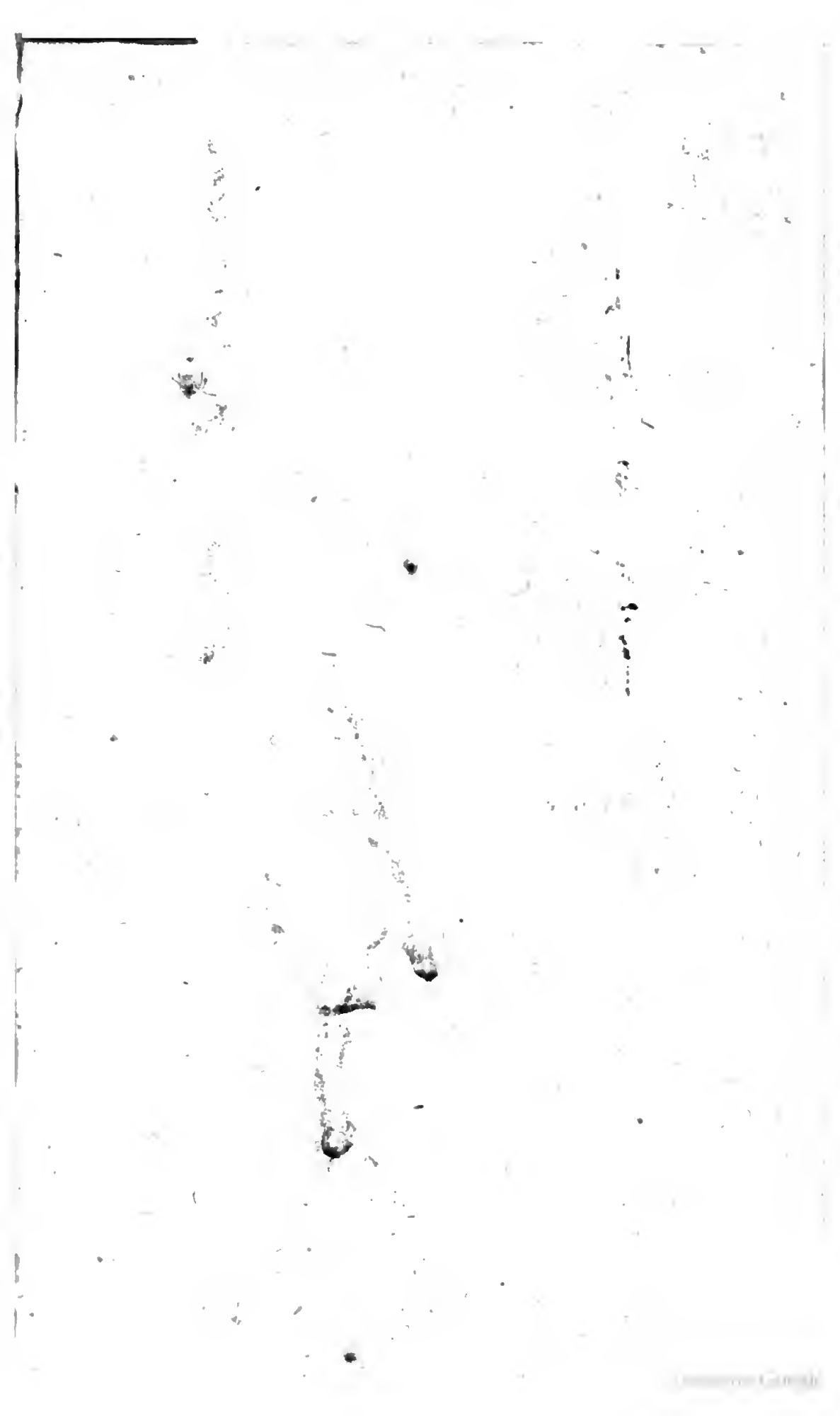
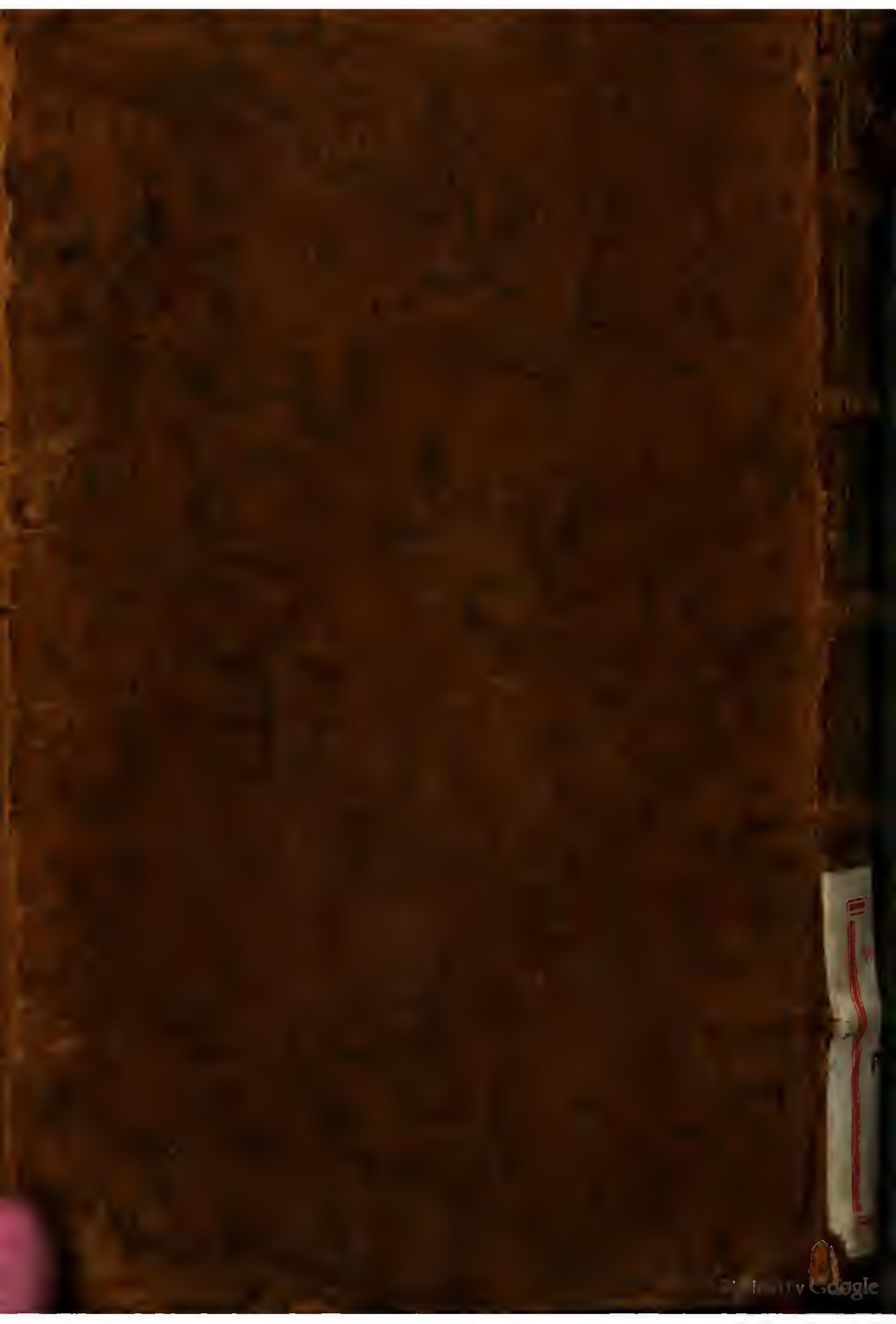
V.

VANITE', fait parler de ſoi-même. 262. & *ſuiv.*
Fait ſouvent avouër ſes défauts. *ibid.*
Vers médiocres ſont confondus avec les mauvais. 257
Sans être médiocres ou mauvais peuvent n'être pas excellens. *ibid.*
De l'Auteur. 17. 18 26. 53. 75. 105. 113. 148. 149. 218. 219. 228. 248
Sur Anacreon & ſur Sapho. 23

Sur les bonnes qualités que les Dames trouvent dans leurs amans. 29
Sur les avantages des Dames pour plaire aux hommes. 30. 31
Oppoſition d'un honnête homme & d'un libertin. 65
Avantage des Villageois. 75
Contre un vieux débauché. 77
Sur la Corruption de la nation Hollandoiſe. 111. 112
Sur le ridicule des Poëtes. 160. *& ſuiv.*
Diſpute & Combats entre les Pedans. 192 193.
Sur un Savetier. 209
Requête à l'Academie françoiſe. 212. 213
Sur l'opera. 255. 256
Sur la Roture. 451
Déclaration d'Amour. *Voiés*, AMOUR.
Lettre d'une Dame. *Voiés*, LETTRE.
Odes. *Voiés*, ODE.
Contes *Voiés*, CONTE.
Sur le Mariage. *Voiés*, MARIAGES.
Verſificateur ce que c'eſt 163
Vie, moien de mener une vie agréable & innocente. 52. *& ſuiv.*
Vieillards, ridicule de ceux qui ſont amoureux 150. 153
Leur prévention ſur leur âge. 14
Voleur (*Hiſtoire d'un*). 75. 75
Voiage du Miſantrope. 219. *& ſuiv* 234. *& ſuiv.*
Deſcription des Etudians de Leyde, leur maniére de vivre. 219. *& ſuiv.*
Leurs débauches à la réception des Docteurs. 223. 224
Leurs maniéres de s'habiller quand ils ne ſont pas en robe de chambre. 225. 226
Deſcription du Caffé de B.... 223. *& ſuiv.*
Beaux Eſprit qu'on y rencontre. 224. 225
Combat de deux Etudians. 226. 227
Arrivée du Miſantrope à Amſterdam. 234. 235
La moitié des habitans de cette ville ſont des hommes, & l'autre moitié ſont des animaux qui leur reſſemblent pour la figure. 235

Habi-

Habileté & adreſſe de ces animaux 236. 237
Deſcription des Compagnies qu'on nomme ſalets. 236
237
Caffé Gaſcon. 240
Caffé Roial. *ibid.*
Petits Maîtres qui s'y aſſemblent. *ibid.*

Fin de la Table des Matiéres, & du prémier Tome.

627169
SOM